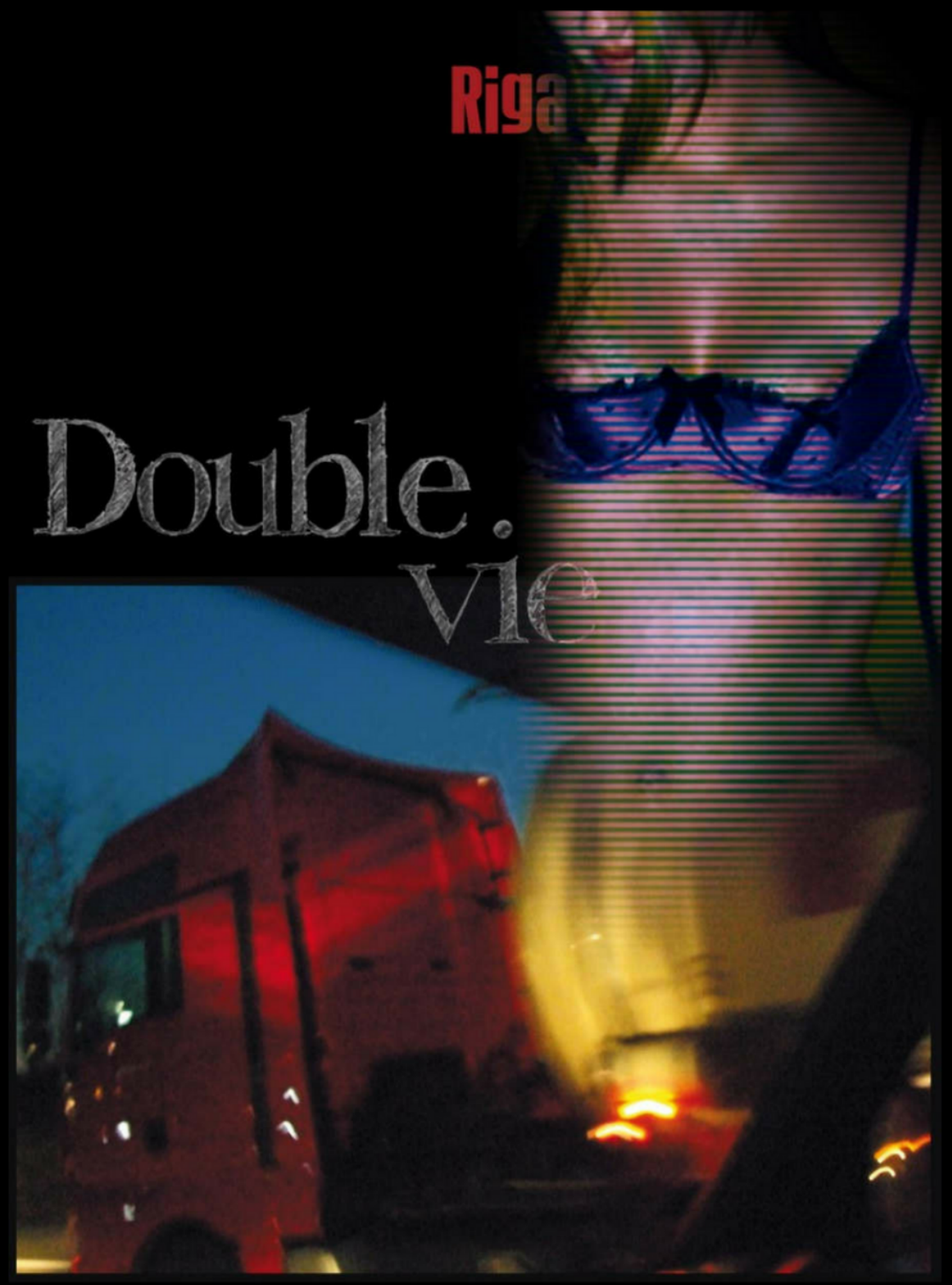


Le jardin d'Aphrodite

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustration de couverture : Riga

Création : Le jardin d'Aphrodite
Distribution : https://www.le-jardin-aphrodite.fr

Riga

Double vie

© Le jardin d'Aphrodite - Juillet 2017

Sommaire

Panique **5**

Contrôler tout ? **11**

Vous êtes prêts ? **19**

Un parking **25**

Une presque morte **33**

Sans garde-fou **39**

Inconscience **47**

Home made **63**

Clara **77**

Les cicatrices **87**

Et après... **107**

À la une **121**

Quatre coups de poignard **135**

Parler tout seul, ensemble **143**

Celui qui reste en vie **151**

Ruth **167**

Café, douche **187**

Libérés **205**

Trop de choses **215**

Les questions en souffrance **225**

Le vide s'avance **237**

Réunion de travail **241**

Modus operandi **251**

Et eux tout autour **275**

Promenade nocturne **289**

Le Belge **299**

Épilogue **311**

Panique

Elle consulta ses courriels, prit quelques notes, puis se leva pour prendre un café.

Elle avait besoin de caféine, elle avait arrêté de fumer depuis quelques mois, ça devenait naturel d'en arriver là quand on bossait comme elle dans une tour, et elle avait trop de boulot pour continuer à imaginer des stratégies pour satisfaire son besoin léger mais persistant de nicotine.

Et puis elle voulait prendre soin d'elle. Son travail dans un contexte qui devenait si difficile, celui de la finance, générait déjà trop de stress pour qu'elle se ruine les poumons.

Elle but son café brûlant, fit une pause dans sa tête.

Elle reconsulta ses courriels.

Puis, munie de ses dossiers, elle descendit à l'étage en dessous, une réunion l'attendait avec un investisseur en salles de sport, un Portugais friqué qui souhaitait s'installer partout en France.

Elle avait étudié le marché ces derniers jours et son business-plan, entre autres dossiers, et elle était sceptique sur la rentabilité possible d'un tel projet : des salles de sport ? Bon sang, on n'était plus dans les années 80 !

Irène avait la quarantaine, elle était blonde, coiffée au carré. Elle avait de beaux yeux mais le visage anguleux, sans douceur : elle était la parfaite illustration de beauté glaçante qui convenait à son personnage de tueuse des affaires, ce qu'elle était depuis onze ans qu'elle travaillait dans ce secteur, avec de très bons résultats.

Et avec la crise, ses qualités et ses compétences étaient indispensables, elle se sentait en position de force.

Elle arriva dans la salle de réunion n° 6, y trouva un assistant qui discutait avec un homme brun, grand, qui semblait sûr de lui. Elle salua, servit son sourire professionnel. Il y avait un autre homme avec lui, ils avaient ouvert une mallette, sorti des dossiers et un ordinateur portable en cours de démarrage.

L'assistant s'éclipsa et la discussion s'engagea avec monsieur Dacosta.

Irène le laissa parler, en prenant des notes, elle savait ce qu'il allait dire, quels points il défendrait. Elle réfléchissait vite, posait des questions précises pour lever des zones d'ombre avant de se prononcer.

Elle remarqua que l'autre homme, dont elle ne connaissait pas le nom, la dévisageait sans mot dire, immobile. Elle se demanda si c'était un garde du corps, et chercha à ne pas croiser ce regard qui devenait un peu gênant.

Un amateur de femmes, certainement, et Irène se dit que sans doute les Portugais appréciaient les blondes.

Elle commença à développer ses propres arguments, et dans un coin de sa tête, elle sut que quelque chose lui échappait.

Perfectionniste jusqu'à l'obsession, elle détestait cette impression de flottement, l'idée même de passer à côté d'un truc important qui se tenait à la lisière de sa conscience.

Elle chercha vainement.

Puis elle demanda si ses interlocuteurs voulaient boire quelque chose, faire une pause. Elle demanda au téléphone intérieur posé sur la longue table noire des cafés, et monsieur Dacosta s'excusa pour aller fumer une cigarette.

Elle lui indiqua comme gagner la salle fumeurs, il sortit, et elle regarda l'homme.

Il avait un léger sourire. C'était un mec râblé, avec un visage viril. Un beau mec, dans le genre.

Elle l'avait déjà vu, mais ne savait ni où ni quand.

Elle lui adressa un sourire froid et voulut en finir avec les approximations :

— Dites-moi, Monsieur...

— Dacosta, je suis le frère. Carlos Dacosta.

— Il me semble vous avoir déjà vu.

— Oui, je me souviens bien de vous.

Il sourit plus franchement et, très mal à l'aise, Irène sentit la peur l'envahir.

Le silence retomba sans qu'elle n'ose poursuivre, elle voulait reprendre l'avantage, gommer ses hésitations, et ça consistait surtout à ne plus poser de questions, à trouver enfin toute seule où elle avait croisé ce mec !

Les vacances ? Dans sa jeunesse ? Dans cette banque ? Un vendeur quelconque en ville ? Des formations, peut-être, des colloques ?... Elle n'avait jamais mis les pieds au Portugal.

Et puis elle comprit l'horrible vérité. Ça ne pouvait être que cela.

Malgré toutes ses précautions pour compartimenter, rendre étanches ces deux morceaux de sa vie, cet homme venait de franchir la cloison, la barrière qu'elle avait dressée, toujours attentive, toujours prudente, si intelligente !

Irène, depuis trois ans, avait des plaisirs particuliers.

Ça avait commencé en vacances en Bretagne, durant l'été. Elle avait eu un amant de passage, un type croisé sur le port au coucher du soleil.

Elle qui n'avait plus de vie sexuelle ni amoureuse, elle qui n'allait pas bien, avait souri à ce jeune type, et avec lui, dans un recoin à l'abri des regards, elle avait découvert le plaisir brutal d'être prise par un inconnu.

Après, elle avait regretté sa folie, l'énorme connerie, elle avait attendu trois mois, puis trois jours le résultat du test du VIH : elle n'avait rien. Elle avait eu de la chance, bon sang, elle s'était

traitée pour la énième fois de folle, avait même refait un test au cas où quinze jours après, et puis elle s'était dit que c'était un mauvais souvenir, qu'elle allait passer à autre chose, retrouver sa vie d'avant, quoique l'expression pour elle était épineuse.

Sauf que c'était un bon souvenir !

Un merveilleux souvenir brûlant, central, passionnant.

Libérée de son angoisse, Irène avait repensé à ce mec, à son souffle, à ses mains empoignant ses fesses sous la jupe, et à la jouissance qu'elle avait eue.

L'orgasme, le truc majeur qu'on n'oublie pas.

Elle s'était dit alors qu'elle voulait, devait, revivre cela.

Elle avait continué intensément à y réfléchir, et avec son esprit analytique, elle était arrivée à la conclusion qu'il fallait respecter une règle absolue : ne pas se mettre en danger.

Ni physiquement, ni socialement.

Physiquement, ça voulait dire bien sûr utiliser des capotes, et aussi réunir les conditions les plus favorables pour ne pas tomber sur un dingue.

Socialement, ça signifiait cloisonner tout, rendre totalement imperméables les deux mondes : le monde réel, celui du boulot, celui d'Irène la cadre supérieure d'une grande banque au siège de la Défense, et puis le monde des plaisirs, de son plaisir.

Elle avait donc tout préparé, tout pesé, et commencé ses expériences. Après différents essais plus ou moins réussis, elle optait maintenant pour les boîtes de nuit de province, mais plus fréquemment – c'était ça qu'elle aimait – pour les parkings d'autoroute vers deux heures du matin, à une cinquantaine de kilomètres de Paris, dans une grosse voiture qu'elle louait. Elle aimait les camionneurs. Elle se faisait prendre dans sa bagnole, jamais dans les camions.

Elle ne quittait jamais ses lunettes noires, se méfiait des flics et des douanes en maraude dans ce genre d'endroit. Elle aimait bien se faire prendre par plusieurs mecs l'un après l'autre. Quand ils attendaient leur tour sagement avant de se débraguetter en souriant,

elle se sentait plus femme que jamais, un genre de femme particulier qui était une pute, elle le savait bien. Pire, même, puisqu'elle s'offrait pour jouir et pas pour du fric. Une salope.

Elle adorait cela.

Et voilà que dans la salle de réunion n° 6 un homme venait de franchir d'un sourire la frontière que – pauvre folle prétentieuse – elle avait imaginé étanche, imperméable, entre ses deux univers !

Elle pâlit fortement. La porte s'ouvrit et une assistante apporta un plateau avec des cafés, puis le frère revint, la réunion reprit. Dans sa tête, c'était l'affolement. Elle s'exhorta au calme.

C'était peut-être complètement autre chose... Oui, sans doute. Il fallait retrouver la maîtrise, l'assurance.

Contrôler tout ?

L'homme garda un léger sourire quand elle l'aperçut, sans arrêter son regard sur lui.

Un sourire qui n'était pas neutre, pas vraiment moqueur, mais un signe qui indiquait bien à l'esprit affolé d'Irène que ce mec-là avait très certainement été un de ses amants de la nuit, en boîte ou sur ces parkings de la région parisienne.

Une lueur dans le regard, aussi.

Mais en même temps... Elle ne savait plus si elle pouvait se fier à ses impressions depuis que la trouille, la vraie, s'était insinuée en elle pour brutalement révéler le danger.

Irène se concentra sur le dossier du frère, essaya de retrouver toutes ses capacités, et puis autre chose lui apparut, pire peut-être : comment devait-elle gérer ce dossier ? Carlos n'allait-il pas lui mettre la pression, ou... la menacer de tout dire, si son frère n'obtenait pas le soutien de la banque pour son projet ?

« *Allons, calme-toi. Calme-toi.* »

Il fallait qu'elle reste froide, raisonnable. Même s'il l'avait effectivement reconnue, quelle preuve pouvait-il apporter que c'était elle qui se donnait sur des parkings d'autorou...

Non. Il ne s'agissait pas de preuve : elle raisonnait comme une analyste, mais il s'agissait de choses immatérielles, de rumeur, de réputation, de doute, il n'y aurait pas de procès, de preuves, elle ne pourrait pas se défendre, répliquer, attaquer.

S'il commençait à parler, à vouloir lui nuire, elle était foutue à plus ou moins brève échéance.

Elle réfléchissait intensément tout en poursuivant la réunion, et puis, dans un silence pendant qu'elle prenait des notes, Carlos parla à son frère en portugais. Celui-ci demanda alors à Irène s'il pouvait aller passer quelques coups de fil.

Elle sourit – un sourire parfait – et l'homme sortit.

Le cœur d'Irène battait la chamade, et elle fit un réel effort pour regarder Carlos dans les yeux.

— Vous vous souvenez de moi ? demanda t-il simplement.

Il avait à peine fini sa phrase qu'Irène avait décidé de la ligne à suivre : elle détestait absolument être en état de faiblesse, d'autant plus dans une négociation décisive, évidemment, et il allait sans doute s'agir de cela. Et être sur la défensive, c'était gaspiller ses forces et sa crédibilité, et être en état de faiblesse.

Autant reconnaître implicitement – en tout cas ne pas se défendre – pour être à égalité de fait, avant de pouvoir passer à l'attaque et reprendre l'initiative.

— Il me semble, oui.

— En même temps, notre... rencontre a été brève, et vous me tourniez le dos.

Irène blêmit : la catastrophe était là. Elle accusa le coup sans pouvoir réprimer une sorte de... frisson mental d'excitation à cette évocation, mais elle enchaîna, un peu narquoise :

— Vous me reconnaissez pourtant, même si j'étais de dos ? Vous êtes sûr de ne pas vous tromper de personne ?

— Sûr et certain. Vous êtes sacrément excitante, sourit-il, même ici à jongler avec vos chiffres et vos arguments. Je ne peux pas vous oublier. Déjà parce que je ne baise pas si souvent que cela sur les parkings, les occasions ne sont pas si fréquentes, surtout ce genre de plan royal... Et même avec vos lunettes noires chics, quand vous vous tournez vers vos partenaires pour leur filer une capote, vous êtes reconnaissable. En tout cas pour moi.

Elle garda le silence une seconde. Il ajouta :

— Une très très bonne soirée, pour moi en tout cas.

Irène rassembla toutes ses forces mentales et morales pour évaluer au plus vite la situation et répliquer sans tarder, mais... dire quoi ? Nier farouchement et affronter son sourire moqueur ? C'était trop tard.

Si elle avait choisi cela, il fallait s'être levé en hurlant au scandale au milieu de ce qu'il racontait. C'était trop tard. Il savait qu'elle savait.

Quoi alors ? L'envoyer chier, tenter de le casser le plus durement possible ? Elle sentit que ce n'était pas la chose à faire.

Au contraire, puisqu'il gardait un bon souvenir, autant jouer sur l'émotion.

— Vous savez... ce soir-là – et les autres soirs – c'est moi et ce n'est pas moi, c'est une autre femme que moi ici et maintenant.

— C'est ça, oui, rigola-t-il. C'est des conneries, ça, des discours. On est une personne, une seule. Avec différentes facettes, différentes... compétences, mais vous n'êtes pas une malade schizophrène à enfermer. Vous êtes juste une bourgeoise calculatrice et libre pendant la semaine, qui fait la pute sur les aires d'autoroute le week-end en pleine nuit. Mais c'est très bien, continuez ! ajouta-t-il en se marrant.

Elle le dévisagea, en essayant de contrer la vague de panique et d'émotion qu'elle ressentait, et dont elle ne savait pas si ça allait l'amener à éclater en sanglots ou dans une rage destructrice.

— Vous voulez quoi ?

— Vous vous sentez menacée ? demanda-t-il, faussement ingénu.

— Vous voulez quoi ? répéta-t-elle.

— Vous me prenez pour un maître-chanteur... Et vous voulez évacuer le problème que je vous pose... ?

— Effectivement, concéda-t-elle, on peut voir cela ainsi. Vous voulez quoi ?

— C'est bizarre. Je me retrouve dans le rôle du salaud. Et si je n'avais rien à demander ? Si mon but, ce n'était pas de vous démasquer ?

— Alors pourquoi ce petit sourire, demanda-t-elle, pourquoi cette ironie ?

Carlos éclata de rire, regarda au plafond en secouant la tête, il riait et rétorqua :

— Vous adorez régler les situations de façon carrée, et à votre avantage, avoir le dernier mot, tout contrôler !

Irène encaissa : tout ce qu'il disait était parfaitement vrai, il voyait clair en elle. Plus loin que simplement l'avoir démasquée, il continuait à lire en elle comme en plein jour. Elle ne sut que répondre, pour une fois.

— Vous me faites rire ! reprit-il. Je tombe dans une grande banque, en accompagnant mon frère, sur une nana très sexy, et je reconnais la fille qui m'a donné son cul dans son Audi, sur un parking près de Dourdan, en pleine nuit, il y a six mois. Il y a de quoi sourire, avouez : c'est plutôt savoureux !

— Pas spécialement pour moi, répondit-elle d'une voix cassante. Vous me mettez en danger.

Il reprit un café dans la cafetière thermos, et continua :

— Ouais, je vous l'accorde, ça vous rend parano, y a de quoi. Mais je ne suis pas dangereux... Même si vous aimeriez régler le problème une bonne fois pour toutes, je comprends bien, ouais. Bon, alors...

Il réfléchit quelques secondes.

— Si vous pouvez appuyer le projet de Joao, j'aimerais bien qu'il réussisse en France comme il a réussi au pays.

— Ce n'est pas le même contexte, mais je m'apprêtais de toute façon à rendre un avis favorable. Mais cela ne garantit pas que le service d'inves...

— Oui, je sais bien, la coupa-t-il. Donc tu parles d'un chantage, c'est nul, vous n'êtes pas « La banque », vous êtes un rouage du truc... sans vouloir vous vexer... ajouta-t-il.

Elle daigna sourire, il était sympathique, elle ne pouvait pas le nier.

— Et si je pouvais...

— Oui ?

Il garda le silence. Puis il reprit :

— Non, c'est dégueulasse. J'allais dire que je rebaiserais bien avec vous, mais ce serait sous la contrainte, au moins la contrainte... comment dire ?... des circonstances, un chantage, et... ça n'a aucun intérêt. Et même, ça me déplaît. Sur le parking vous étiez là pour ça : qu'on vous passe dessus, à plusieurs. J'étais là, je me suis servi, tout le monde était content. Mais là, non. Exiger que vous m'accordiez ça, ce serait sordide, et c'est pas comme ça que je vois... la chose.

Elle le regarda, interdite, un peu émue. Il était pas banal, ce mec. Elle ne savait que répondre, et Joao, le frère, frappa brièvement à la porte et reprit place, la conversation se réengagea immédiatement.

Irène ne savait pas sur quel pied danser, et même si Carlos ne lui apparaissait plus comme dangereux en tant que tel – en tout cas comme une menace immédiate – elle n'avait pas résolu la situation...

Mais fallait-il la résoudre, comme elle en avait l'habitude ? Il l'avait bien dit, comment déjà ?... « Régler les situations de façon carrée, à son avantage, contrôler tout... »

Mais comment laisser flotter une telle menace, s'il changeait d'avis ? Elle réfléchissait à la situation, mais elle dut le reconnaître, elle pataugeait.

La réunion se termina et Irène, en se levant, laissa entendre que le dossier était sur la bonne voie, tout en entourant cela

des précautions d'usage. Ils rangèrent leurs affaires, échangèrent quelques documents, et Irène reçut la carte de Carlos.

Il était consultant en commerce international, ce qui ne voulait proprement rien dire.

Elle les raccompagna tout en poursuivant mollement la conversation, et leur serra la main, échangeant un regard avec Carlos.

Elle regagna son bureau, plus que perplexe.

Ça craignait, c'était clair.

Un type connaissait sa double vie. Quelqu'un avait le pouvoir de ruiner sa vie en quelques jours. Un mec avait ce pouvoir-là, une épée de Damoclès terrible se balançait au-dessus de sa tête à partir d'aujourd'hui.

On n'était pas dans une série américaine, elle n'allait pas lui envoyer ses tueurs ou tenter elle-même de l'assassiner.

Négocier ? Mais le type n'était même pas un maître-chanteur, c'était le paradoxe, le truc bizarre, et ce serait risible si elle pouvait rire, mais non, il ne voulait rien.

Il aurait exigé dix mille euros, elle lui aurait donné cela immédiatement, en sachant bien que ce genre de chose ne s'arrête jamais.

Non, on n'est pas dans un film.

Irène se souvenait de cette nuit-là, et en y réfléchissant, elle avait un vague souvenir de lui, de son sourire quand il avait pris le préservatif qu'elle lui tendait. Elle avait vérifié comme toujours qu'il l'enfilait avant de remettre son visage contre la banquette en cuir, le cul en l'air.

Bordel...

Irène n'avait aucun espèce de considération intellectuelle pour les notions chrétiennes de faute et de justice morale, genre « Tu l'as bien cherché, ma pauvre chérie, maintenant, il faut payer tes erreurs et ton comportement anormal. »

Foutaises : elle avait un problème à régler, il fallait trouver comment.

Elle reprit un café, y mit un sucre pour changer et se stimuler le cortex. Ce mec pouvait faire ce qu'il voulait.

Elle était dans la merde, avec aucune porte de sortie digne de ce nom.

Irène calma le tremblement de ses mains. Elle finit son café, fit semblant de s'intéresser à ses courriels. Puis elle composa le numéro de Carlos pour l'inviter à déjeuner.

Attaquer, ne pas rester là à attendre que l'épée se détache et la fende en deux : avoir l'initiative, toujours, et élaborer sur le moment, en fonction des événements, ce qu'on appelait en école de commerce une stratégie spontanée de victoire.

Vous êtes prêts ?

Irène tomba sur sa boîte vocale, ce qui la soulagea, en fait : il aurait sinon fallu qu'il réponde devant son frère, qui aurait sans doute trouvé étrange que la banquière de tout à l'heure saute ainsi si brusquement sur son frère.

La croqueuse d'hommes.

— Oui, c'est moi. Pourrions-nous déjeuner ensemble ce midi pour reparler de tout cela, si vous êtes dispo ? N'hésitez pas à me rappeler. Merci, à bientôt.

Elle raccrocha, elle s'était trouvée très pro, on ne pouvait à l'entendre se douter de ce qui se cachait derrière tout cela. Et pourtant, que tout cela était énorme et chaotique !

Le chaos, il fallait l'éviter.

Les cahots de son parcours de nuit, alors qu'elle avait tout fait pour que la route soit lisse et dégagée, la menaçaient de se retrouver dans le décor.

Mais pouvait-on vraiment tout maîtriser ? Il allait falloir qu'elle en doute, qu'elle se décide à évoquer la possibilité d'en douter, même si tout dans sa vie, depuis toute petite, depuis ses parents, au cours de ses brillantes études, tendait et imposait la maîtrise.

Elle était censée être passée maîtresse en maîtrise sur tous les plans, mais ses expériences de maîtresse avaient débouché sur le truc qui foire, ce type qui débarque.

— Merde, merde, merde ! rugit-elle dans son bureau gris clair, les poings serrés, le ventre dur, la bouche crispée.

Puis elle inspira et souffla, le yoga faisait partie de la panoplie bien-être des femmes d'action comme elle, à défaut du bouddhisme authentique et d'un karma sain et d'une cohérence dans tout le bordel violent de la vie moderne qui bouffait tout.

Elle aurait volontiers frappé dans quelque chose ou dans quelqu'un.

Son téléphone sonna à 10 h 22.

— Oui ?

— Bonjour, j'ai eu votre message. C'est quoi le truc ?

— Comment ça ? Une invitation à déjeuner, je vous l'ai dit, pour qu'on discute...

— Qu'on négocie, c'est ça ? Vous êtes une négociatrice. Mais je n'ai rien à proposer... Vous voulez mon silence ? Parole d'honneur, alors, je ferme ma gueule. Basta.

— Écoutez Monsieur Dacosta, il faudr...

— Écoutez, vous. Vous me fatiguez. Vous flippez, OK, je pige bien, mais arrêtez votre numéro, je m'en fous de cette histoire. C'était marrant, comme hasard, j'ai adoré baiser avec vous, vous êtes un coup d'enfer, mais maintenant c'est bouclé de mon côté, je ne vous veux aucun mal mais là, ça me saoule. C'est bon, j'ai fait le tour. Après, c'est votre histoire, votre vie. Faites gaffe à votre cul, allez tapiner plus loin de Paris, chais pas, moi, mais c'est votre problème, OK ?

Il raccrocha.

Défaite, Irène s'appuya sur son bureau, sous le choc.

Elle tituba jusqu'à son fauteuil en cuir, le souffle coupé, s'y laissa tomber, plus qu'humiliée.

Moins bien sûr par la crudité des mots que par la vérité du propos, qui la remettait à sa place, dans tous ses excès, ceux de la fille des parkings et ceux de la négociatrice.

Là, non seulement elle n'avait pas eu le dernier mot, mais elle s'était fait exploser en vol.

Elle leva les yeux, croisa son image dans le grand miroir à sa droite. Elle était pâle, hagarde, une mine épouvantable.

Puis elle éclata en sanglots.

À 17 h 15, elle appela son agence de location de voitures, réserva une Audi comme d'habitude, autorisa la transaction par carte bancaire. Un mec allait lui amener la voiture chez elle, un service de privilégié, mais au prix qu'elle payait, ils pouvaient bien faire cela.

Elle quitta le bureau à 19 h 45, gagna le parking sous la grande tour, monta dans sa petite BMW et quitta la Défense, elle habitait pas loin, à Colombes, elle arriva chez elle peu après. L'Audi était là, les clefs et les papiers dans sa boîte aux lettres.

Elle ne dîna pas, comme à son habitude quand elle sortait ainsi : la faim faisait partie de la tension nerveuse d'ensemble.

Sur sa chaîne elle mit de l'électro allemande, poussa le volume très haut, l'air du salon s'emplit de pulsations lourdes et guerrières qui l'atteignirent, elle se laissa aller et ôta son tailleur, ses sous-vêtements.

Nue au milieu de la pièce elle s'admira dans le miroir immense en longueur, elle était belle, des beaux, très beaux seins, et un cul de reine, des longues jambes, elle aurait pu être mannequin au lieu de faire son école de commerce, mais elle n'était pas née où il fallait pour imaginer entrer dans un tel circuit : « Réussis, ma fille, sois la meilleure, ta beauté te servira à obtenir ce que tu veux et grimper en haut, tout en haut. » Elle ne laissa qu'une petite lampe et commença à danser, entraînée comme à chaque fois par le rythme énorme, elle dansa bientôt comme une folle. C'était son rituel de préparation.

Elle dansa, dansa, essoufflée elle s'apercevait dans la glace dans la pénombre, elle avait la peau qui brillait de sueur, elle était belle, à croquer, personne pour la voir, pour en profiter, pour l'enfiler, elle dansa longtemps, cria en scandant, elle adorait ce DJ. Et puis presque sans transition, elle se rendit dans la salle de bain, prit

une douche fraîche qui la fit suffoquer, elle se sécha, éteignit la chaîne du salon et alluma celle de sa chambre. Röyksopp.

Sa tenue de salope.

Qu'est-ce qu'elle allait mettre ce soir pour se faire mettre ?

Un classique de la nuit : la robe moulante en laine, courte, noire. De toute façon, elle serait tout le temps troussée, alors pour les mecs, c'était le noir ou le rouge qui comptait et les excitait... à part elle dans la robe, bien sûr.

« *Allons-y pour la noire.* »

Parfois, elle faisait des efforts, avec un tailleur et des perles, un chignon serré, pour jouer les bourgeoises, c'était notamment quand elle faisait des séances de fellation collective, accroupie, et les mecs finissaient par éclabousser ses tailleurs. C'était des tailleurs pas chers, de VPC ou de magasin de centre commerciaux, qu'elle jetait après.

Elle ne se voyait pas donner au nettoyage un tailleur maculé de sperme !

Mais ce soir il fallait autre chose que du gang bang et se faire éjaculer dessus : il lui fallait de la queue, qu'elle se fasse bourrer à fond pour... pour quoi en fait ?

Effacer l'humiliation ? Évacuer quoi... ? Sa honte ? Reprendre le dessus sur les événements, se prouver qu'elle faisait ce qu'elle voulait et que personne ne lui dictait sa vie ?

Tendue et contrariée, elle enfila ses bas noirs à larges jarretières (les mecs adoraient et elle aussi), ses escarpins, prit un minuscule sac à main qu'elle allait planquer dans le coffre, et une boite de préservatifs dans son armoire, elle en avait plein d'avance et en consommait beaucoup avec ses activités nocturnes.

Irène enfila un petit gilet au-dessus de sa robe noire et prit à la main ses lunettes de soleil Gucci, un CD live des Daft Punk, puis éteignit les lampes et sortit.

Elle partit vers l'est de Paris, conduire la calmait, dans l'habitacle protecteur de la grosse bagnole allemande, la nuit, la musique

diffusée par les enceintes qui tuent, elle se sentait belle, désirable, conquérante, impitoyable.

L'autoroute, les lumières de la nuit, elle poussa la voiture, la puissance du moteur la colla au siège, elle laissa les autres sur place : les gens normaux, les familles, les gagne-petit, avec des petits soucis, ceux qui ne connaissaient pas le fric, qui ignoraient l'aventure, le frisson, la baise pour la baise.

Deux cent dix-neuf kilomètres par heure, lui indiquaient les chiffres rouge sang.

Elle ralentit, l'aire d'autoroute approchait.

Elle mit son clignotant : la réalité était là, des camions endormis comme des baleines alignées, avec dedans des mecs tout seuls avec les couilles pleines, qui ne demandaient qu'à les vider dans une garce qui en voulait un maximum.

« *Je suis là, mes chéris, vous êtes prêts ?* »

Un parking

Elle dépassa la station-service pour arriver sur le parking des poids lourds éclairé par une série de hauts lampadaires qui donnaient à la perspective une ambiance lugubre de science-fiction.

Elle roula très lentement pour étudier les lieux et repérer comme elle le faisait soigneusement à chaque fois ce qui pouvait être une voiture ou un fourgon banalisé de la police ou des Douanes : les lieux comme celui-ci étaient le terrain de toutes sortes de trafics et de contrebande.

C'était aussi des lieux de prostitution, c'est ce qui attirait Irène et lui permettait de satisfaire ses folies, mais elle espérait bien ne jamais tomber sur des prostituées professionnelles, dont elles-mêmes, leurs protecteurs et leurs réseaux ne devaient pas voir d'un bon œil des amatrices éclairées comme elle venir en candidates libres proposer la même chose, voire mieux, pour que dalle, au beau milieu de ce qui devait bien être leur territoire.

Cette nuit encore, elle allait casser le marché et s'offrir en cadeau, et en profiter comme une cochonne allumée.

Attentive et concentrée, elle fit le grand tour à petite allure, en maraude, et vint finalement se garer à un endroit qu'elle avait repéré, entre deux camions assez distants entre eux pour que sa voiture puisse être vue de la plupart des camions, et en même temps à l'abri des regards depuis la station.

Irène coupa le moteur, le cœur battant, et mit ses lunettes noires, se repassa un peu de rouge à lèvres dans le rétro, un rouge vermillon éclatant pour que le message soit clair.

Puis, s'estimant parfaite, elle observa alentour. Rien ne bougeait, mais elle était habituée. Il fallait donner le signal.

Elle descendit donc de voiture, la verrouilla, avec le même genre de trac qu'elle avait toujours à ce moment-là, car c'était le moment où elle quittait un territoire pour l'autre, elle quittait sa peau de femme normale pour revêtir la peau de la garce en chaleur, et franchir la limite, pousser la porte qui conduisait en bas, en dessous, underground, s'engager physiquement sur le chemin de tous les fantasmes, de tous les dangers, de toutes les jouissances imprévisibles, en marchant lentement sur le parking pour racoler les mecs.

Elle était minuscule comparée à la masse immobile des semi-remorques stationnés là en épis irréguliers, elle roulait des hanches, entendait le bruit léger de ses escarpins sur l'asphalte, elle observait à la dérobade les rideaux tirés des cabines, à la cantonade les ombres entre les remorques, à l'Astragale elle tapinait entre les montagnes d'acier.

Un type ouvrit sa portière, elle repéra la plaque, tchèque, il dégringola de sa cabine, un jeune mec léger, Irène fit lentement demi-tour et revint sans se presser vers le break, excitée et inquiète, des frissons sur la peau sous sa robe en laine noire.

Le mec la rattrapa, s'approcha, un peu méfiant. Il ne parla pas, frotta son pouce et son index avec une mine interrogative pour demander le prix de ce qu'il attendait, elle sourit et fit non de la tête, et murmura « Gratis ! » qui se comprenait en à peu près toutes les langues. L'homme se mit à rire en la détaillant, visiblement impressionné par l'aubaine : une gonzesse pareille pour rien, juste comme ça, tombée du ciel ou de l'enfer, c'était sa nuit de chance !

Irène ouvrit la porte arrière de l'Audi, elle souriait, et il la rejoignit rapidement à l'abri de la portière : assise sur la banquette, les jambes à l'extérieur, elle s'attaqua sans attendre au jean du jeune Tchèque, sortit une queue qui commençait à durcir et la massa soigneusement, le branle fit effet très rapidement, elle en prit le gland entre ses lèvres douces, il sentait un peu fort mais elle avait goûté pire, et c'était un plaisir paradoxal de ce genre de sport : on prenait ce qui se présentait, on se faisait prendre par le premier venu sans être jamais regardante.

Les odeurs de sueur, de bière, les bedaines, les mecs très poilus...

Elle saliva beaucoup, c'était meilleur pour elle et plus excitant pour lui. Il grognait de contentement, ne semblait pas oser lui toucher la tête.

Voilà, ça suffisait, elle releva la tête en souriant de son sourire le plus garce, attrapa un préservatif dans la boîte ouverte qu'elle avait préparée sur le siège avant, et prestement déroula le latex sur la hampe luisante de salive puis, tout aussi prestement et sans perdre une seconde, elle se tortilla pour retrousser sa robe autour de sa taille, et s'allongea à demi, en appui sur ses coudes, sur la banquette arrière en relevant ses cuisses ouvertes.

Pas de culotte, l'homme eut un large sourire en contemplant brièvement sa chatte disponible et offerte, et rentra le haut du corps dans l'habitacle, s'agenouilla sur le bord de la banquette, elle attrapa son sexe tendu et le tira lentement où il fallait, il s'installa, reprit appui et la pénétra lentement d'abord, puis sans hésiter : il plongea littéralement en elle, jusqu'au fond. Elle cria un peu pour l'exciter et parce qu'elle adorait cela, elle en avait tellement besoin, c'était tellement fort !

Il ne perdit pas de temps et la bourra en ne s'occupant bien sûr que de lui, on n'était pas là pour autre chose, il prenait son pied fort et rapidement, elle aperçut dehors une silhouette, un autre mec pour après qui attendait son tour, son amant du moment la

bousculait maintenant, s'agitait, il était dur, elle s'agrippait à ses épaules, bouche rouge ouverte et gémissante, une image de son sexe mouillé et distendu dans lequel il se mit finalement à jouir en criant.

Il eut un sourire de profiteur, un sourire de chanceux, et se retira, il partit à reculons en enlevant sa capote pleine, elle se redressa, toute chaude et excitée, et s'empara d'un autre sachet de préservatif tandis que l'amateur de chair fraîche suivant se penchait vers elle :

— How much ?

C'était ce qui les intéressait avant tout de savoir.

Il avait la cinquantaine massive et dégarnie, l'image même de la force, avec un visage dur, rien de sentimental chez lui, ni d'ailleurs dans ces réjouissances de parking.

— It's free tonight ! s'exclama Irène en souriant, triomphante, et le type eut un sourire aiguisé en sortant son engin, gros diamètre à demi bandant, elle le branla, l'homme glissa son buste imposant sous le plafond de la voiture, la dominant complètement, puis elle installa soigneusement la capote et s'allongea.

Il murmura un truc dans une langue d'Europe de l'Est et se coucha sur elle, effrayant de désir il la recouvrit de sa masse, et entra en elle, poussa sans se soucier de quoi que ce soit, Irène cria fort de surprise et de plaisir, clouée sur place, elle chercha son souffle et resserra les jambes autour de lui.

Ce fut une séance très intense, elle eut son premier orgasme sous les coups de l'homme qui serrait les dents, il transpirait et ne l'épargnait pas, elle aimait ça, elle se sentait femelle, offerte complètement, et son cerveau faisait des étincelles, sa peau brûlait de chaleur. Les derniers coups de son amant furent très forts, toute la voiture tanguait, elle jouit encore avant qu'il ne gicle en grognant ce qui devait bien être des insultes de son pays, et il avait raison. « *Je suis une pute et j'aime ça, j'en redemande.* »

D'ailleurs, il y avait deux autres candidats, attirés par la boutique des délices clandestins qui venait de s'ouvrir sur le parking, un jeune épais et un vieux baraqué entièrement chauve, ils s'astiquaient déjà.

— C'est gratuit, la chatte, y paraît ? s'enthousiasma le premier.

— Les nouvelles vont vite, rigola Irène, soulagée d'avoir affaire à des Français, ou peut-être des Belges ou des Suisses ?

— Et le cul ? demanda le second.

— Le cul aussi, mais pour les deux, capote obligatoire.

— Pas de souci, Princesse !

Irène sortit de la voiture avec la boîte de capotes, jeta un regard circulaire sur le parking pour repérer des voitures suspectes, posa les capotes sur le capot, et toujours la robe troussée sur ses fesses nues, sa chatte rouge et ses jolis bas noirs, elle tendit un sachet d'aluminium à chacun de ses prétendants et se tourna, s'allongea à demi sur le capot, présentant ses fesses.

Elle vérifia que les mecs mettaient effectivement la capote fournie, et le plus jeune la prit en levrette sans cérémonie, en ahanant. Ça devait faire un petit moment qu'il n'avait pas baisé, parce qu'il ne tarda pas à éjaculer, et se retira.

À sa grande surprise, le plus vieux s'accroupit derrière elle et lui écartant les fesses, commença à lui embrasser et lui lécher lentement l'anus, il lui enfila un doigt, puis deux, la prépara soigneusement, en prenant son temps.

C'était délicieux !

Tandis qu'il assouplissait son cul, un mec balaise, un de plus, avec du ventre, se présenta à elle, et debout contre la calandre lui mit sa queue large et tendue sous le nez, elle le branla un peu et l'emboucha, il puait, l'homme lui saisit la tête sans ménagement, elle sentit que derrière elle le vieux se relevait, il appuya son gland dur sur son trou du cul et poussa en continu, elle espéra qu'il n'avait pas retiré sa capote entretemps, l'autre lui baisait la gueule comme si c'était sa chatte, voilà, c'était le moment de la soirée où

tout partait en vrille, en festival de dingues, où chacun se servait et où elle ne contrôlait plus grand-chose de ce qu'il lui arrivait : elle était livrée aux circonstances et subissait comme une bienheureuse, se vautrait dans le plaisir, le sien qui lui appartenait et qu'elle orchestrait toute seule, se laissant aller ou se retenant selon les moments, et celui des hommes inconnus qui jouissaient en elle comme des vagues successives, remplissant leur capote de petits paquets mouillés de bonheurs égoïstes, et repartant dans la nuit, soulagés.

Ils devaient repenser à elle souvent en se branlant dans leur camion, ou près de leur femme endormie quand ils retrouvaient leur domicile fixe.

La belle blonde en noir (ou en rouge), la salope qui voulait s'en prendre plein le cul juste pour le fun.

Bien agrippé à ses fesses qu'il écartait de ses mains crispées, le vieux s'en donnait à cœur joie, et Irène prenait son pied à le sentir pistonner ainsi le fourreau serré de son cul, elle aurait aimé se branler un peu le clitoris, mais ça allait trop vite, il y avait trop à faire et à se laisser faire pour s'occuper d'elle.

On reverrait ça, parce qu'elle aussi se repassait le film après.

Le mec qui se faisait une fellation dans sa bouche s'immobilisa, cria, se retira brusquement et arrosa son beau visage de giclées épaisses qui s'écrasèrent sur ses lunettes de luxe, dans sa bouche encore ouverte, elle sentit la pluie de sperme recouvrir son front, un peu sur sa joue, un jet dans ses cheveux, il replanta son gland entre ses lèvres, elle avala et lécha le surplus, un dernier sursaut atterrit dans sa gorge.

Merci les films X, c'était un classique du scénario attendu de ses baises de nuit : se faire éclabousser le visage, ou les seins quand elle les montrait.

Mais pas ce soir. Elle vit le mec faire un pas en arrière, un autre était déjà là pour participer à la fête, elle découvrit sa queue

fine longue et impatiente, et jeta à peine un regard à la tête du mec en question avant de s'emparer de ce nouveau trophée.

La folie la gagnait, gagnait ce petit coin infernal du parking.

La demi-heure suivante, ce ne furent que sodomies à la chaîne et suite à peu près ininterrompue de fellations, les mecs se préparant ou se terminant dans sa bouche. Ils jouaient le jeu de la capote pour l'enculer (elle avait toujours la présence d'esprit de jeter un coup d'œil), mais ils en profitaient dans sa bouche ou sur son visage, l'arrosant sans ménagement, elle dégoulinait, gouttait sur le capot, un type sympa lui tendit un Kleenex pour enlever le plus gros de ce masque informe et gluant qui sentait fort et lui collait les cheveux.

Enfin elle se redressa après une dernière sodomie que les camionneurs soulagés et amusés accompagnèrent de leurs encouragements bruyants. Le type éjacula tout au fond, sortit de son cul, et elle put se relever de son capot, rabattre en se tortillant sa robe noire sur ses fesses rougies et son anus dilaté.

Des mecs applaudirent, ce qui la mit en joie, elle rigola de bon cœur.

Un mec lui offrit une bière fraîche qu'elle accepta en souriant, ça lui passerait le goût un peu écœurant du sperme, les camionneurs portèrent un toast dans des langues indéterminées, sauf le portugais qu'elle reconnut avec un pincement de panique au cœur.

Elle était leur reine cette nuit, la Madone du parking, ils avaient tiré leur coup comme des fous dans et sur une superbe blonde hyper-excitante qu'ils tenaient à saluer après l'avoir amplement honorée.

Irène reprit place dans son Audi, tout le monde était reparti, des dizaines de capotes débordantes et tristes jonchaient le bitume.

Avec plusieurs mouchoirs et une petite bouteille d'eau, elle se démaquilla, se nettoya au mieux, les cheveux toujours collés par le sperme. Elle remit du rouge à lèvres.

Contact, et Daft Punk : retour à la maison.

Arrivée chez elle, il était presque quatre heures du matin, elle prit une douche brûlante et s'écroula nue, courbaturée et toute propre sur son lit, le sourire aux lèvres. La nuit serait courte : elle se levait à six heures et demie pour aller bosser.

Elle ne rêva de rien : le trou noir.

Une presque morte

Il n'y avait pas que la fatigue : Irène était dans un état second lorsqu'elle arriva dans son bureau. Elle se sentait mal, elle se sentait vide, affreusement vide.

Pour faire face, et remplir ce vide, elle convoqua ce qu'elle maîtrisait : le travail.

Elle se noya dans le travail avec intensité, plongea dans les dossiers avec énergie, multiplia les courriels, les coups de fil, les préparations d'ordre du jour de réunions, les décisions, elle boucla des dossiers en attente, relança des collègues qui tardaient à rendre leurs arbitrages ou leurs décisions, bref elle engloutit en une matinée une somme de travail énorme.

Mais à midi, elle avait en gros fait le tour de ce qu'elle avait à faire, et se retrouva face à elle-même, c'est-à-dire face au vide. Un vide étourdissant, vertigineux, qui battait comme un cœur dans une sorte de marécage de malaise, de mal-être, aigu comme une nausée qui se précise.

Irène était proprement plongée dans l'effroi, face à ce marécage intérieur. Pourquoi ?

Pourquoi ne réussissait-elle pas à boucler tout cela dans une boîte hermétique, cette boîte bien fermée où tous les démons allaient sagement se coucher à l'aube, la laissant habituellement combative et sûre d'elle ?

Pourquoi l'alternance des deux mondes n'opérait-elle pas, pourquoi était-elle polluée par la nuit, pourquoi les excès venaient-ils déborder sur l'armure de la journée, sur son autre personnage ?

C'était comme une forteresse dont les défenseurs, dans la ronde du matin, se rendraient compte que les remparts étaient effondrés, comme un navire dont les cales obscures se remplissent d'eau grosse et sale, sans que l'on voie où se situe la déchirure dans la coque, Irène se sentait immensément fragile, et elle ne comprenait pas pourquoi.

D'ordinaire, tous les désirs de la nuit, toutes les jouissances reçues venaient la combler, la magnifier, oui : la rendre triomphale, car c'était elle qui avait provoqué et englouti la lave des pires volcans, d'ordinaire elle rentrait comme une guerrière qui avait tout vaincu, et emporté toutes les gloires souterraines, elle était éclaboussée des lauriers de la nuit.

Et aujourd'hui, c'était l'inverse tragique et insurmontable : elle était comme une coquille vide et sèche, prête à rompre, elle avait une armure brillante par habitude, par savoir-paraître, mais aussi fine et fragile qu'un cocon d'insecte. Elle n'était rien ce matin. Et au milieu de ce vide grondait un siphon sombre dont elle ne savait rien, à part qu'il la menaçait de l'intérieur.

Elle se repliait vers lui, effrayée et grelottante.

Prise de vertige, elle se rendit à un autre étage de la tour, au restaurant d'entreprise, en espérant que cette coupure, cette parenthèse du déjeuner, allait la réchauffer et lui permettre de résoudre la part la plus menaçante de ce malaise intense et inédit.

Car oui : jamais elle n'avait ressenti cela.

Comme absente, elle prit place dans la file du self, ses collègues de la banque purent se dire (pour ceux que ça pouvait intéresser) qu'elle était préoccupée par son travail, et des dossiers en cours.

Eux-mêmes de toute façon se retrouvaient en petits groupes et ne débranchaient pas pendant le déjeuner, souvent consacrés

plutôt à faire le point ou poursuivre des réunions ou des coups de fil qu'à faire une salutaire coupure, une respiration.

Dans les finances, et à ce niveau de salaire et de stress, on est à fond, point.

Elle se sentait KO, littéralement, comme si elle s'était pris un énorme coup et que son cerveau avait heurté les parois de sa tête et demeurait paralysé, inerte.

C'était effrayant.

Et elle se fit encore plus peur : elle aperçut un de ses collaborateurs, Damien, qui avait une belle petite gueule et lui faisait parfois du gringue, et s'imagina l'entraîner aux toilettes pour baiser, ce qu'elle n'avait jamais fait ni même imaginé, tant tout était toujours sous contrôle, compartimenté.

Au milieu du vide douloureux et du désarroi, elle pensait à cela, à la baise, comme une bouée de sauvetage flottant dans le marécage, pourquoi, bordel, avait-elle ce réflexe ? Elle eut peur d'elle-même : elle se tournait d'instinct vers la pulsion pour sauver sa peau. Mais sauver sa peau de quoi ?

De quoi ?

Elle regagna son bureau comme une zombie, anesthésiée par une panique qui ne prenait pas une forme identifiable, c'était ce qui était terrible. Mais elle avait progressé dans la boue qui avait envahi sa tête : elle avait formulé une question qui allait peut-être la conduire à une porte à ouvrir, à trouver la déchirure dans la coque, sous l'eau : de quoi voulait-elle sauver sa peau ? Elle but un café, et dut s'asseoir, prise de faiblesse.

Putain qu'elle détestait cela !

Être faible, se laissait faire, capituler devant la situation, rester inerte comme un oiseau à moitié mort déjà envahi de parasites. Elle aurait tout donné pour retrouver sa force énorme, ses talents, pour regagner la chaleur rassurante de son armure, pour repartir à la conquête du monde avec un appétit décuplé par la revanche, pour retourner tuer le reste du monde, pour bousiller la faiblesse des

autres. Et ne plus voir la sienne, qui la laissait fragile comme une vieille dame de quatre-vingt quinze ans.

Irène parvint à rejoindre son bureau, et releva ses courriels. Il y avait un mél de Joao Dacosta, un message bref posant une question technique sur le dossier, et en lisant ce nom, son cœur s'effondra dans sa poitrine avant de battre à tout rompre. Voilà, c'était là le centre du siphon noir où tournoyait la boue de son âme, c'est là où elle saignait, ce qui la tuait.

Carlos.

Carlos avait ouvert une brèche fatale dans l'armure, il avait pulvérisé le rempart en franchissant la paroi entre les deux mondes, et elle perdait toutes ses forces par cette blessure.

Elle avait toujours pensé (c'était dingue de formuler cela comme ça !) qu'elle était immortelle, vous comprenez ?... Et ce type sorti de la nuit lui montrait dans la déchirure de cette révélation par laquelle il s'était engouffré qu'elle n'était qu'une survivante, une presque-morte.

Carlos.

« *Je suis folle*, se dit Irène. *Je suis complètement folle.* » Elle eut soudain l'idée violente et terriblement précise de se jeter dans le vide, l'idée d'en finir, de se suicider. Du haut de la tour. S'écraser en bas après avoir tournoyé, libre de tous les poids, de toutes les peurs.

Elle pâlit fortement. « *Je-suis-folle.* »

De toute sa vie elle n'avait jamais eu l'ébauche de cette idée, n'avait jamais formulé ne serait-ce que l'hypothèse de mettre fin à sa vie, sa vie triomphale, sa vie au sommet, sa vie précieuse comme des diamants dans une poche de velours noir.

Le séisme dont elle était victime ne semblait pas avoir de solution, si ce n'était peut-être, sûrement, de revoir Carlos, même si c'était la porte ouverte à une rupture complète de son équilibre : un élément de son caractère était inaltérable, repère tout-puissant, c'était de ne jamais reculer.

Elle tenta de rassembler les questions qui s'étaient faites jour sous l'éparpillement de sa carapace et qui luisaient en elle : pourquoi ce vide ?

Sauver sa peau de quoi ?

Comment s'était-elle façonné un équilibre si précaire aussi longtemps, en pensant y puiser sa force, pire même : le carburant secret de sa toute-puissance ?

Se confronter de nouveau à Carlos allait-il lui permettre de passer ce cap ?

Pourquoi ce vide, parce que...

Elle se releva, but un autre café, qui lui atterrit sur son estomac révulsé, elle but d'un trait une petite bouteille d'eau minérale.

... Parce qu'elle était sans doute vide avant, et se persuadait, se remplissait de...

De quoi ? Autre question, un jeu sans fin, mais un tourment vital, essentiel, elle le savait.

Passons à la suivante : sauver sa peau de quoi ?

La réponse lui apparut : de la honte. À nouveau, une autre question, c'était désespérant, et concentré : honte de quoi ?

Pas de son attitude actuelle, elle avait résolu ce problème de conscience, mais l'absence de honte actuelle se fondait sans dou...

Le téléphone sonna, Irène répondit, un appel urgent, elle résolut la question et y gagna un peu d'apaisement. Elle raccrocha.

Elle appela aussitôt Joao sur un coup de tête, l'eut et répondit à la question qu'il avait posée.

Ils se saluèrent et elle raccrocha, intensément déçue, car elle ne savait pas comment recontacter Carlos après s'être ainsi fait remettre à sa place durant leur unique coup de fil.

L'impasse.

Question suivante...

Oh non.

Elle eut envie de dormir, de prendre des médicaments et de dormir des jours et des jours, et se réveiller vierge de tout, se réveiller petite fille.

Elle se leva pour marcher, pour lutter contre les vertiges, elle sortit de son bureau, et gagna l'open space, c'est alors qu'elle reçut le coup de poignard.

Elle s'écroula comme un paquet de linge sale, elle était cela : un tas de chiffons sales, des lambeaux souillés, elle tomba lentement avec une vague idée diluée dans son esprit pulvérisé happé par le néant : c'est doux de mourir.

Sans garde-fou

Carlos déboîta rapidement et engagea la grosse berline sur la voie de gauche, il accéléra un tout petit peu et se rabattit devant l'autocar venant de l'aéroport de Roissy, comme lui.

Il venait de prendre son patron à sa descente d'avion, il avait attendu en observant la foule du hall d'arrivée, lunettes noires, costume ouvert et regard vigilant de mise, comme dans un film américain.

Tout dans la vie de Carlos évoquait plus ou moins un film américain, un film d'action, mais dans les périodes creuses : Carlos était chauffeur – garde du corps pour un groupe de grands patrons, beaucoup plus chauffeur que garde du corps car à dire vrai, les grands décideurs qui s'offraient ses services (ils pouvaient) n'étaient jamais menacés de quoi que ce soit, seule l'ombre des indignés planait au-dessus de leur paranoïa, et peut-être de vagues histoires d'enlèvements comme cela se faisait loin, très loin...

C'était des conneries tout ça, mais Carlos jouait le jeu que l'on attendait de lui, il singeait assez bien la CIA, le FBI, il faisait un très bon gorille-robot silencieux avec cravate et Ray-Ban intemporelles.

Ça avait commencé après sa période militaire, dans les commandos portugais, les COE, qui s'était terminée pour lui après douze ans d'active, alors qu'il avait vu ce qu'il n'aurait pas dû voir : il y avait gagné sa mise à la retraite, avec un traitement confortable, et d'être recruté par une belle agence d'agents de sécurité rapprochée.

Contrairement au cliché convenu, l'adrénaline ne lui manquait pas particulièrement. Il avait adoré ces années-là mais n'était pas du genre à vivre de regrets. Il faisait régulièrement du parachutisme, prévoyait quelques stages d'entraînement pour retrouver les sensations de l'action et garder la forme, mais faut pas déconner : il n'avait pas la nostalgie des bivouacs dans les forêts humides, du crapahutage dans les montagnes désertiques, des copains qui pètent les plombs ou des stations prolongées dans les étangs boueux l'hiver à guetter un signal de top-action.

Là il ne s'emmerdait pas, il était bien payé, il ne risquait pas de se prendre une rafale, le soir il rentrait au chaud, il faisait bien son boulot, sérieusement, tout à l'heure il avait été très attentif aux alentours dans le parking de l'aéroport, et il pensait probable qu'en cas improbable d'une attaque d'un fondamentalisme religieux avec sa ceinture d'explosifs ou d'un ultra-gauchiste avec un couteau de chasse entre les dents, il puisse dégainer son *Desert Eagle* et leur mettre une balle là où il faut pour que la tentative d'attentat n'aboutisse pas à la mort de son patron de patron.

En même temps, son patron actuel dirigeait un grand groupe d'appareils de mesure médicaux.

Ça n'intéressait pas Al-Qaïda, a priori, ni Action Directe le Retour. Tout le monde s'en foutait, de ce mec, à part les actionnaires, le conseil d'administration, sa famille et ses amis : hors de ce cercle, personne ne le connaissait.

Carlos avait donc malgré tout un flingue, très officiellement, avec le permis de port d'arme qui allait avec.

Et aussi une oreillette, comme les vrais gardes du corps dans les films, ceux qui s'occupent du président du Monde Libre.

Mais elle était branchée sur son téléphone, qui vibra, il décrocha d'un geste du doigt.

— Allô ?

— C'est moi, dit son frère en portugais. Je te dérange ?

— Non, vas-y, répondit Carlos dont le patron se fichait que son chauffeur reçoive parfois des appels personnels : dans la limousine, chacun gérait ses affaires sans déranger l'autre.

— J'ai eu la banquière, elle m'a rappelé et m'a répondu sur la question des CCI, au moins elle est super-réactive, en plus d'être mignonne. Du coup je lui ai reparlé des dossiers d'étude de marché que nous avions déjà bouclés, et elle m'a branché sur l'analyse du cabinet de ce Canadien, tu sais ? Elle aimerait y jeter un coup d'œil mais je ne sais...

— C'est moi qui l'ai, le coupa Carlos. J'en avais besoin justement pour les dossiers aux CCI, j'ai l'enveloppe avec moi, dans les dossiers. Tu veux que je te la ramène ?

— Ah chouette, oh non, pas la peine, on lui enverra à l'occasion...

— Je sais : je vais lui déposer. Je passe dans l'ouest de Paris cet après-midi.

— Ah oui, pourquoi pas, ce serait fait. Enfin... ce serait un banquier, ou une fille moche, tu lui ferais un recommandé, chuis sûr.

— Oui, ou bien un fax, rigola discrètement Carlos. Bon, salut, à plus tard.

— Merci à toi, en tout cas, répondit son frère.

Carlos avait envie de la revoir, si possible.

Depuis cette réunion surprenante pour tout le monde (sauf son frère), il pensait à elle, intrigué et attiré plus sans doute par ce mystère que par cette femme en tant que telle : comment une cadre supérieure comme elle, bourgeoise arrivée et arriviste, banquière efficace et très jolie femme si sûre d'elle, pouvait avoir une vie secrète aussi excessive et démente, à s'offrir en objet de plaisir à des hommes prédateurs, des anonymes rugueux et affamés, à risquer ainsi sa vie, sa réputation, à désintégrer ainsi sa dignité à chacune de ces nuits ?

Lui-même s'était beaucoup interrogé sur cette fameuse nuit, sur sa propre attitude, sur ce lâcher-prise qui l'avait fait accepter cela et en profiter, lui qui avait toujours eu une vie sexuelle très commune, lui qui avait toujours eu des principes, y compris à ce sujet, et puis une éducation catholique portugaise qui laisse des traces dans l'idée que l'on a de la morale.

Et là, cette nuit-là...

Il rentrait de Mulhouse, et était attendu le lendemain matin à Dieppe, aucun répit, il avait décidé de dormir une heure sur cette aire de station-service d'autoroute. Trop de lumière sur le devant de la station : il avait gagné le parking derrière, et avait vu qu'il y avait du mouvement du côté du parking poids lourds.

Pourquoi avait-il été voir ?

Un atavisme de forces de l'ordre reniflant les affaires louches, qui datait de sa période militaire, ou un goût pour les emmerdements ayant la même origine, chercher la bagarre, le coup dur ?

Il n'avait pas su, avait garé sa bagnole, était sorti, armé qu'il était.

Au détour d'un bahut il y avait des mecs debout autour d'une grosse Audi, un rictus aux lèvres, certains avaient la queue à la main, s'astiquaient, Carlos comprit de loin et tout de suite de quoi il s'agissait, mais il s'approcha tout de même.

L'excitation sans doute déjà, de la nuit, du risque, de l'épuisement, une trop grande confiance en lui, il voulait voir.

Intrigué, il découvrit un couple qui baisait dans la voiture, portière grand ouverte, la femme à quatre pattes sur la banquette en cuir, il aperçut une jolie jambe gainée d'un bas noir avec une jarretière haute de dentelles noires, un escarpin de prix, il s'approcha, le mec, lui, était un balaise un peu dégarni, en jean et polo publicitaire, avec des grosses Reebok. Pas le même monde, mais la dame devait aimer s'y plonger, s'y frotter, à ce monde-là !

Le mec s'immobilisa en grognant des trucs en russe, Carlos parlait un peu russe, c'était vulgaire et de circonstances.

Puis il se retira, sortit sa carcasse de la bagnole, reprit pied sur le parking et remit sa braguette avec un gros sourire de mâle repu, et alors Carlos aperçut la femme.

Blonde, avec des lunettes noires chics, la bouche rouge et un joli nez, une très belle femme, et il est tellement incongru de rencontrer une très belle femme dans cette position, le cul en l'air, qu'il resta interdit, figé, sur ce parking nocturne, au milieu de mecs qui prenaient leur tour. D'ailleurs un autre ne se fit pas prier, elle lui tendit une capote emballée, Carlos vit mieux le visage de la belle, elle ne souriait pas, ne parlait pas, elle n'avait rien à expliquer : elle était à quatre pattes et donnait ses fesses à prendre, il ne voyait pas ses yeux, se demandait déjà en cet instant ce qu'elle foutait là à se faire foutre ainsi, ce qui pouvait amener une femme pareille à se livrer à une telle activité, ce n'était pas le fric, elle se distribuait, à disposition, et le fric, elle devait en avoir.

Alors pourquoi faire cela, aussi... complètement, sans garde-fou, en sacrifiant toute son intimité, aussi violemment ?

Il était comme abasourdi, mais se mit à bander. Comme un fou, une excitation irrépressible, mêlée de dégoût, mais dans la chaleur de cette vision, de cette scène sortie de nulle part où il avait débarqué, la réalité était très élastique, rien ne correspondait à ce qu'il pouvait évaluer : il était là, il observait, et puis l'homme termina rapidement son coït, et il se retrouva à s'approcher, à contempler la femme, à prendre l'emballage d'aluminium de ses mains aux ongles parfaits, et sans comprendre ni paraître décider, il exhiba sa queue qui bondit à l'air libre et y déroula le préservatif sous les yeux masqués de celle qui devint sa maîtresse.

Il posa sa paume gauche sur sa fesse gauche, d'un galbe parfait, et guida son membre impatient au creux du sexe ouvert et à disposition.

Il s'y enfonça, ressentit un vertige.

Qu'est-ce qu'il faisait ? Putain mais qu'est-ce qu'il faisait ?

Il fit taire la question, poussa, ayant empoigné la taille de l'inconnue il la pénétra complètement, c'était chaud, mouillé, un délice concentré, ce n'était relié à rien de logique dans le monde réel, Carlos prenait un fantasme en levrette, sauf que c'était une vraie femme, et terriblement excitante, si belle, même dans son abandon désincarné de putain qui enchaîne les passes et attend que l'on se vide en elle pour passer au suivant...

Carlos roulait, repensant à tout cela, à cette nuit-là, il repassait le film étrange du parking. Il roulait en silence, avec ses lunettes noires et son oreillette, doublure dérisoire de James Bond.

Cette nuit-là.

C'était dégueulasse mais formidable, tout en la prenant il ressentait un ensemble indistinct de sentiments très forts, dégoût, excitation, culpabilité et désir, et des choses plus complexes à décrypter dont il ne cernerait que plus tard les nuances, notamment l'impression d'une sorte de violente poésie, désenchantée mais absolue, celle de vivre le sexe dégagé de tout ce qui le masque et l'encombre, sans emballage, compromis ni justification, le désir nu, le plaisir dans ce qu'il a de plus cru et essentiel, pas de discours.

C'était sans doute pour cela que c'était désespérant : c'était inhumain de vivre directement une pulsion de façon aussi exemplaire, dans un déroulement ponctuel, effectif, indéniable et sans lendemain, sans formuler rien, ni se protéger autrement que du virus, sans distance, sans rien de ce qui fait la beauté incomplète et paradoxale de l'esprit humain, qui négocie tellement avec lui-même pour envisager quoi faire du corps et de ses besoins à assouvir.

L'esprit, l'intelligence, ne savent jamais trop quoi faire de l'absolu, et ces quelques minutes prises à un espace-temps qui existait à peine étaient un désespoir et un absolu concentrés.

Le corps affirme ses droits, dégagé de tout : son corps à lui prend ce corps-là, une inconnue magnifique qui veut n'être qu'un corps, pourquoi il n'en sait rien, aucun des mecs présents ne s'intéresse à cela, pourquoi ? C'est con comme question, jouis et dégage,

la nana n'en réclame pas plus, tu te vides et tu te barres, comme tu bois une bonne bière qui n'existe plus quand tu as la bouteille vide à la main.

Pourtant cette question se précisa, prit corps en lui, et les soubresauts de l'éjaculation ne firent que la dévoiler un peu plus.

Il se retira, et le désespoir s'aiguisa : il n'aurait droit à rien d'autre puisqu'il était censé avoir eu l'essentiel, avoir eu immédiatement et sans conditions (à part la capote) ce que les autres femmes ne donnent qu'à un seul, ou pour les femmes volages : du moins qu'à un seul en même temps, en entourant cela d'une mise en scène pleine d'exclusivité, d'illusions partagées et admises, et de désir valorisé.

Juste une capote pleine que l'on jette après, le suivant vous guette avec son désir de base.

Il avait eu cela, et il ne saurait rien d'elle.

Et puis là, Bam ! Coup du sort imprévu, pirouette du destin, il retrouvait la femme inconnue sur une autre planète et là, c'était marrant de se dire cela, dans cet univers inversé elle ne donnait rien, rien du tout, que l'apparence et le discours, la fonction.

Les deux femmes étaient une seule, révélation-coup de tonnerre, et leur point commun à part cette unité imprévue, c'était que la putain ou la banquière n'accordaient pas plus de sentiments l'une que l'autre.

Corps désincarné et esprit froid, mais les deux dissociés, ayant leur vie propre dans la dualité jour-nuit.

Carlos roulait, perplexe et fasciné, en sachant qu'il était, lui, le trait d'union catastrophique, celui qui fait trembler le château-fort, et la femme schizophrène le détestait sans doute pour cela, son unité impossible devait crier de rage : la banquière comme la prostituée n'étaient plus en sécurité dans leur secret, plus en sécurité dans la tour d'ivoire, plus en sécurité dans le caniveau obscur, plus tranquilles nulle part.

Il eut pitié d'elle, pitié de lui.

Les Yvelines.

Il arriva dans la grande avenue, le portail s'ouvrit, il fit le tour du terre-plein, descendit, ouvrit la porte à son patron qui le remercia avec un sourire, avant de prendre lui-même sa valise de luxe et de lui dire à demain : il était en sécurité dans sa grande maison, avec sa famille et ses chiens de chasse derrière le portail sécurisé, à l'abri des alarmes et des caméras : James Cruise pouvait disposer.

Tom Bond remonta donc dans la grosse voiture et prit la route pour la Défense.

Inconscience

Il marcha vite vers l'ascenseur du parking souterrain le menant à la clinique.

Au siège de la banque, la fille de l'accueil avait été trop bavarde, elle lui avait annoncé qu'Irène avait eu un malaise et avait été emmenée par les pompiers, encore évanouie.

Et seulement après, elle s'était enquise de qui il était, il avait répondu « Un ami. » avant de la remercier et de faire demi-tour.

Ensuite, trouver à quel endroit les pompiers emmenaient les personnes pour des examens et des hospitalisations n'avait pas été difficile. Sur le trajet de Nanterre, il avait pris le temps de se demander pourquoi il réagissait autant à ce malaise, pourquoi il prenait le chemin de l'hôpital au lieu de se dire qu'il la verrait un autre moment, plus tard.

Il n'y avait rien d'urgent.

Sauf que cette femme, oui, l'intriguait et le touchait. Quelque chose en lui voulait savoir qui elle était, et discuter avec elle, comprendre qui elle était et donc peut-être pourquoi elle avait ce comportement extrême qui les avait fait se rencontrer anonymement, alors qu'elle avait tout, non... pas tout sans doute, non, juste ce qu'on peut imaginer être très important sur le plan social et professionnel.

Pour le reste, sur le plan personnel, amoureux, familial, il ne savait pas où elle en était, il allait falloir qu'il se calme avant de

faire des hypothèses, de se laisser aller à des élucubrations faciles, et le piège...

Le piège, oui, c'était d'imaginer la sauver. Il avait cela, Carlos, dans son caractère, une idée de petit garçon : « Ma force et mon courage peuvent me permettre de sauver les gens qui ne vont pas bien et ceux qui ont un problème qu'ils ne peuvent pas résoudre seuls. »

Après cette sale histoire qui lui avait fait quitter les troupes d'élite avec les honneurs et la promesse implicite d'oublier ce qu'il avait vu, il s'était retrouvé face à lui-même, il avait essayé de réfléchir, de faire le point honnêtement sur son mal-être.

Stratégie possible : Carlos avait cherché à identifier ce qui ne lui manquait pas pour mieux mettre le doigt sur le vide, et pouvoir le regarder en face.

Non, ce n'était pas l'adrénaline qui lui manquait, pas l'action, pas l'uniforme non plus, et pas les armes, pas les copains et la solidarité virile.

Non, mais c'était ce que cela représentait : le pouvoir d'agir, d'être celui sur qui on peut compter, qui défie le vertige, qui domine le stress, la fatigue, le froid, qui avance dans la jungle, qui connaît la mort et nous en protège de toute sa compétence et de sa force de caractère.

Ça s'appelle un héros.

Et lui, il était devenu un civil armé qui conduit des Mercedes avec dedans des patrons du CAC 40 qui ne sont menacés de rien à part la Bourse qui ne va pas fort et le cholestérol.

Alors oui, il fallait qu'il se calme.

Cette belle femme avait eu un malaise, mais il ne fallait pas qu'il fantasme sur sa fragilité en l'expliquant par des failles qui l'auraient plongée dans cette double vie extrême.

Ne pas s'enflammer, et devenir bêtement sentimental : c'était peut-être, sans doute, une nana qui voulait se payer des jouissances hors-normes parce qu'elle en avait marre des trucs de Madame

Tout-le-monde, c'était peut-être une égocentrique stupide et friquée qui s'était fabriquée un scénario pour le grand frisson, peut-être même que son mari ou son mec était sur les parkings à la mater en train de se prostituer, et que tout allait pour le mieux, que c'était un système et qu'il était en train de s'émouvoir pour rien.

Cependant il s'engouffra dans l'ascenseur sans ralentir : il verrait bien.

Et elle était peut-être déjà sortie de l'hôpital et rentrée chez elle, ou même était-elle retournée à la banque pour reprendre son boulot de killeuse ?

Peut-être, pourquoi, peut-être, pourquoi. Stop.

— Bonjour, salua-t-il la fille derrière le comptoir, les pompiers ont dû vous amener une femme du nom d'Irène Frageau, à la suite d'un malaise, je ne sais pas trop vers quelle heure...

— Bonjour, sourit-elle. Je regarde. Vous pouvez m'épeler son nom ?

Carlos s'exécuta, et la fille lui répondit après avoir consulté son écran qu'effectivement, mais qu'elle était en soins intensifs, et qu'il n'était pas possible de la voir pour l'instant.

— Vous pouvez me dire comment elle va, ce qu'elle a ?

— Non, je n'ai pas ces informations, Monsieur, s'excusa la fille. Vous êtes de la famille ?

— Je suis son garde du corps, répondit Carlos sur une inspiration soudaine.

La fille de l'accueil resta interdite, puis eut un sourire incrédule.

— Son garde du corps ? répéta-t-elle en ouvrant des yeux ronds. Ah ben j'aurais tout vu. Et... vous n'étiez pas avec elle au moment du malaise, c'est bizarre, vous n'êtes pas censé... commença-t-elle avec une pointe d'ironie.

— Non mademoiselle, je comprends que ce soit inhabituel pour vous, mais madame Frageau était au bureau, je ne m'occupe de la protéger qu'en-dehors de son travail et dans ses déplacements,

répondit-il l'air grave. Et là elle est sans protection, même ici à la clinique. Alors il faudrait que je puisse accéder au service, à sa chambre, pour m'assurer que tout est OK, ce serait vraiment aimable à vous. Elle a un poste important et elle a subi des menaces. C'est très sérieux... ajouta t-il en sortant ses papiers, sa licence et sa carte professionnelle.

La fille fronça les sourcils en découvrant les papiers, elle ne savait pas quoi faire.

— De toute façon, monsieur, elle est en soins intensifs, on lui fait des examens, et le public...

— Le public, OK, mais je suis un membre de sa sécurité personnelle. S'il arrive quelque chose, et c'est tout à fait possible, hélas, la clinique sera entièrement responsable, et ça risque de faire du bruit. Je ne veux qu'une chose, la voir, vérifier que tout va bien...

La jeune fille décrocha fébrilement son téléphone, appela sa supérieure.

Carlos se disait qu'il venait d'exagérer sacrément, n'importe qui pouvait appeler l'agence et ne rien comprendre de ce qui se passait, ça risquait de mal tourner, de prendre une ampleur imprévue et de lui retomber dessus, mais tant pis.

Il répéta son histoire à la supérieure d'abord perplexe, qui examina ses papiers, il lui fit du charme, genre le type qui comprend bien que c'est embêtant et qu'il y a des règles à respecter, surtout en milieu médical, mais qui doit faire son boulot malgré tout.

La responsable lui sourit et appela un chef de service, lequel l'autorisa à accéder aux soins intensifs pour voir la patiente.

Elle lui donna un badge et lui indiqua le chemin.

Carlos fit son plus beau sourire, rangea son portefeuille, elles aperçurent son holster la crosse en néoprène du *Desert Eagle* et eurent une mine effarée et excitée, quelle histoire bon sang !

Dans l'ascenseur, il ressentit une brève bouffée d'inquiétude, espérant qu'Irène soit encore dans les vapes s'il y avait des témoins

quand il la verrait, sinon il risquait d'être grillé immédiatement et même de repartir de la clinique encadré par des flics.

En sortant de la cabine il tomba une jeune femme brune, menue, en blouse blanche avec les manches relevées et l'air fatiguée, qui l'examina d'un air un peu hostile :

— Que faites-vous là ? demanda-t-elle avant de découvrir son badge.

— Bonjour, sourit chaleureusement Carlos. J'ai eu l'autorisation de monter, je cherche la chambre de madame Irène Frageau.

— Suivez-moi, répondit-elle simplement en l'évaluant une nouvelle fois du regard.

Ils parcoururent rapidement le couloir bleu clair où stationnaient des lits avec des grosses roues, et des potences mobiles de perfusion.

— Vous savez comment elle va ?

— Oui, je la suis, on a fait des examens complémentaires, elle est encore inconsciente.

— Ah bon ? s'étonna Carlos. Ce n'est pas un simple évanouissement, alors !

— Non, répondit la jeune femme. Vous êtes de la famille ?

— Je suis son garde du corps, répondit Carlos en espérant qu'entretemps Irène ne se serait pas réveillée.

De surprise, la jeune femme s'arrêta, bouche bée, puis éclata de rire.

— Ça c'est incroyable ! Comme dans les films... Qu'est-ce qui justifie cela ?

— Je n'ai pas le droit d'en dire plus, pardonnez-moi, rétorqua Carlos avec un sourire mystérieux qui sembla faire son petit effet.

— Bon, reprenons, se reprit la jeune interne en se remettant en marche. Vous savez si elle suit un traitement médical ?

— Aucune idée. C'est bizarre qu'elle soit encore inconsciente. Dites-moi, elle est dans le coma ? questionna-t-il brusquement.

— On cherche à déterminer ce qui se passe, laissa tomber la jeune femme sans répondre à la question. Elle revient d'un électro-encéphalogramme. Voilà, on y est.

Ils entrèrent dans la chambre encombrée d'appareils, dont certains en activité, la pièce était uniquement opérationnelle, destinée aux activités de contrôle et d'examen, pas de mobilier, ni même de fenêtre ou de jolis éclairages, pas de murs bicolores, de déco ni de vase pour les fleurs : on était aux soins intensifs.

Irène était allongée, inconsciente, dans une grande tunique bleuâtre et une coiffe élastiquée de la même couleur pastel, avec des tuyaux et des fils de capteurs émergeant de partout, une perfusion, des bip-bips, c'était impressionnant.

Elle était pâle, elle avait la bouche décolorée.

Carlos se dit que c'était d'elle un autre visage encore : à chaque fois qu'il la voyait, elle ne ressemblait pas à la femme qu'il avait vue auparavant, et pourtant c'était la même personne.

Il garda le silence.

La jeune femme en blouse blanche l'observa. C'était un beau mec, avec quelque chose de sombre et de viril un peu intemporel, genre... Lino Ventura, un truc comme ça, dans d'autres circonstances elle lui aurait bien fait un peu de charme, mais là ce n'était pas idéal.

— Si vous voulez vous asseoir... Vous... Je ne sais pas ce que vous êtes censé faire... Vous restez, en fait ?

— Oui, répondit Carlos en prenant place sur la seule chaise de la pièce qui n'était pas vraiment une chambre. Merci.

— Si vous voulez téléphoner, il faudra sortir, en revanche, quitter le service, redescendre à l'accueil, je compte sur vous, on a du matériel sensible... Si vous avez besoin de quelque chose, ou si madame Frageau a une quelconque réaction, vous pouvez sonner avec la sonnette ici, ou me faire signe, je serais dans le coin.

— OK, je vous remercie, c'est gentil.

Elle lui fit un beau sourire que Carlos interpréta à sa juste valeur, et se sentant observée, la jeune interne prit plaisir à se retourner pour sortir de la chambre.

Carlos resta seul avec Irène inanimée.

Il se releva, observa en silence cette femme allongée, encore plus mystérieuse, il douta qu'un jour il puisse comprendre quelque chose.

Elle était belle une beauté sans fard et sans expression, elle était belle de l'absolue tranquillité qui aurait pu être la mort, mais toutes les machines prouvaient que la vie était là, au creux d'Irène qui en surface restait inerte, hors du monde.

Il se rassit, attendit, dans le climat étrange de cette chambre sans fenêtre avec ces appareils de mesure ronronnants, qui le berçaient de leurs bruits cadencés. C'était peut-être la boîte de son patron qui fabriquait ces trucs-là.

Il attendit, se releva, se rapprocha à nouveau du lit, contempla le visage d'Irène et sourit en pensant à la *Belle au bois dormant.*

Ça valait la peine d'essayer : il se pencha et déposa un baiser sur sa bouche molle et pâle, qu'il trouva tiède et douce.

Il se redressa mais le conte de fée, c'était pas la réalité. Elle n'avait pas bougé.

Il eut un autre sourire, et se rassit.

Il se passa une heure, il attendait sans s'ennuyer, c'était reposant, en fait, il était à l'écart du mouvement. Et puis l'interne revint, souriante, ils discutèrent un peu tandis qu'elle faisait des examens, vérifiait des trucs.

— Elle ne réagit pas, vous avez essayé le coup du « Prince charmant » ? demanda l'interne.

— Oui, rigola Carlos, comment vous le savez ? Mais ça ne marche pas !

— Vous avez raison, elle est très jolie, votre patronne. Et vous êtes un sacré beau mec aussi.

Carlos sourit et hocha la tête pour saluer le compliment.

— Vous descendez déjeuner en bas ? le questionna-t-elle. Il y a des sandwiches, ce genre de trucs à emporter. Moi je mange dans mon petit cagibi, mais vous pouvez me rejoindre, si vous voulez. C'est à droite, au bout du couloir.

— Oui, peut-être, sourit Carlos, en s'interrogeant sur cette journée bizarre.

Il se demanda aussi pourquoi les femmes des professions médicales étaient parfois si directes.

Sans doute que le rapport sans ambages à l'essentiel, la vie, la mort, la souffrance, désinhibait et donnait envie de gagner du temps, en tout cas de ne pas en perdre.

Il savait aussi que sa fonction à lui, son métier, avant un effet troublant sur les gens, excitait les fantasmes : garde du corps, le terme même était étrangement évocateur, protection, danger, protection rapprochée...

Mais il n'avait pas franchement envie de fricoter avec une interne dans une clinique, c'était pas l'endroit ni le moment.

— Mais je n'ai pas le droit de m'éloigner trop, reprit-il, même pour... de bonnes raisons. S'il se passe un truc, je risque gros. C'est mon boulot, vous comprenez ?

— Je vois. Dommage, alors... rétorqua la jeune femme, avec un regard sans équivoque.

Elle sortit de la pièce, il attendit à nouveau, le temps passa.

Et puis l'interne revint, passa la tête par la porte et lui demanda s'il voulait qu'elle lui apporte quelque chose à manger, puisqu'il ne pouvait pas quitter son poste, ajouta-t-elle avec une pointe de raillerie.

Il accepta, lui donna un billet de vingt, et elle s'arrangea pour que leurs mains se touchent, lui lança un nouveau regard appuyé.

Elle lui faisait du rentre-dedans, et pas à moitié.

Ça l'amusait, c'était plutôt agréable, mais il n'avait pas l'esprit à cela.

Elle revint, avec un sac en plastique qu'elle lui tendit, avec la monnaie, à nouveau les mains se touchent.

Elle souriait encore, avait le regard aiguisé, elle le cherchait, le jaugeait, il s'efforça à l'impassibilité courtoise.

La jeune femme retourna contrôler les appareils, il se crut dégagé de son attention, mais elle lança :

— Votre patronne est inconsciente, vous n'avez rien à craindre. Je peux verrouiller la porte, si vous voulez, on peut prendre un petit quart d'heure pour nous...

Carlos ne sut que répondre à l'invite, déstabilisé, il se sentit rougir.

— Oooh heu... Vous y allez fort, répondit-il finalement d'une voix mal assurée, avec un regard surpris. Vous ne me demandez même pas... si j'ai quelqu'un...

— C'est le cas ? questionna-t-elle, un peu moqueuse, amusée par son trouble et la perte de ses moyens.

— Non, mais je crois... que je suis amoureux... d'elle ! répliqua t-il en désignant Irène allongée dans le lit.

La jeune interne eut un sourire différent, plus tendre, un peu intrigué.

— Vous croyez ? rigola-t-elle. Vous n'êtes même pas sûr ? Vous êtes un romantique, en fait ? Malgré votre boulot, et votre côté Lino Ventura...

— C'était un tendre, Lino Ventura, répliqua Carlos en souriant.

— En attendant, votre jolie patronne, elle est aux abonnés absents, et moi je suis là... pour passer un petit moment agréable ensemble, et... sans déclaration d'amour, conclut-elle avec un petit rire coquin. Je m'appelle Coralie.

— Carlos, répondit-il en sachant que cette réponse scellait leur accord.

— Je vais chercher des capotes, je reviens, ne te sauve pas, j'ai très envie.

Durant sa courte absence, Carlos pensa que la relation express qu'il avait eue avec Irène était aussi garantie sans amour.

Mais aujourd'hui ici avec celle qui s'appelait Coralie, c'était plus civilisé : on se présentait, on plaisantait, c'était juste libertin et osé, pas bestial et désenchanté.

Il regarda Irène dans le coma.

C'était bizarre, vraiment, tout cela, malsain, pourquoi se retrouvait-il embarqué dans ces relations pressées dans des endroits interdits, risqués, avec des témoins... plus ou moins actifs.

Ça marchait de travers, c'était des excès dont il n'avait pas besoin.

Est-ce que c'était lui qui provoquait cela, ou la présence d'Irène qui changeait la donne ?

Et à chaque fois, il se retrouvait à ne plus faire l'effort de réfléchir. Pas par lâcheté, non, pas parce qu'il était dépassé non plus : les choses se combinaient bizarrement, enflammant la réalité.

Il ressentait maintenant une sourde excitation qui augmenta quand Coralie passa la porte et la verrouilla.

— Pas de risques d'être surpris ? demanda-t-il.

— Aucun si on n'y passe pas des heures, répondit la jeune femme en le rejoignant, le regard vague mais planté dans le sien.

Il savait qu'elle savait qu'il se doutait qu'elle devait avoir déjà pratiqué ce genre de pause clandestine, mais elle assumait bien, apparemment, d'être une connaisseuse des cabrioles en milieu hospitalier et de savoir où trouver des préservatifs sans perdre de temps.

Efficace.

Il fut également efficace, essaya de sortir de son esprit le reste de la pièce, Irène à moitié morte avec ses tubes et ses machines, le reste du bâtiment, son frère et ses salles de sport, et s'empara doucement de la petite poitrine de Coralie à travers la blouse, un fantasme que ne pouvait pas se permettre de réaliser le commun des hommes, il fallait avoir séduit et intéressé la Belle, ses mains

ouvertes se refermèrent sur l'arrondi joli, qu'il commença à peloter en embrassant la jeune femme, un baiser pressé, affamé, elle l'attirait contre elle en le tenant par les épaules, pas de temps à perdre, il déboutonna la blouse blanche entre les seins, pas de soutien-gorge, pas besoin, il lâcha sa bouche et se penchant couvrit sa poitrine de baisers en continuant à la caresser, tandis que la jeune femme commença à vouloir le débarrasser de sa veste. Elle ouvrit de grands yeux en découvrant le holster sur le côté de son torse, waow !

Il se mit à rire en voyant sa tête, elle l'embrassa en riant elle aussi, et le poussa sur sa chaise, il tomba assis et comprit ses intentions quand elle s'accroupit face à lui et sortit sans hésiter sa queue de son slip.

Elle le branla tendrement, sans se presser, il était ravi qu'elle prenne enfin un peu son temps...

Sa main était douce et précise, elle se pencha et sa bouche aussi fut douce et précise, sa langue agile l'excita, elle variait les rythmes, c'était une sacrément bonne suceuse.

Il eut un vertige et une bouffée de perplexité. Il savait que les femmes n'étaient pas en général des affamées, des excitées, qu'elles avaient des désirs plus indirects, nuancés, et bien souvent plus élégants que ceux des hommes... Mais là, il tombait sur des femmes qui n'hésitaient pas, esprit commando, oui : elles ne tournaient pas autour de la question et prenaient les commandes pour foncer.

Des exceptions ? Une nouvelle sorte de femmes qui réagissaient comme des mecs sans scrupules pour mieux arriver à leurs fins ?

Carlos n'avait pas franchement envie de vivre dans un film porno, il se sentait mal à l'aise, même si sa queue gobée par la bouche pleine de salive de Coralie ne se plaignait de rien, au contraire.

La jeune femme le relâcha lentement, il vit apparaître le sachet de préservatif (les femmes, cela ne changeait pas, savaient s'organiser) qu'elle déroula sur sa queue luisante qui vibrait, tendue.

Coralie se remit debout avec un sourire éclatant, il caressa ses belles cuisses, releva sa blouse, elle écarta sa culotte noire en Lycra et voulut apparemment s'asseoir sur lui mais il reprit un peu l'initiative et imposa sans qu'elle ne résiste le moins du monde une caresse préalable : se penchant en avant il déposa un baiser sur le haut de ses lèvres mouillées et odorantes de désir pressé, il lécha lentement son jus un peu gluant dans les plis dilatés et les poils collés, c'était délicieux et elle respirait fort en caressant ses cheveux noirs.

Puis il la regarda, le menton humide, elle avait la bouche entrouverte, sensuelle, elle maintint sa culotte écartée, il guida son sexe, elle s'empala précautionneusement sur lui, toute la longueur de sa queue glissa en elle, Coralie eut une expiration vibrante et embrassa Carlos à pleine bouche.

Il fut ému de ce cadeau, la bouche, le sexe, le baiser, le mouillé, même pour une dévoreuse d'hommes c'était un cadeau, le cadeau de soi, il ne voulait pas comparer mais cette étreinte était tellement plus sensuelle et généreuse que celle du parking au milieu des routiers gras qui attendaient de tirer leur coup !

Pas de déclaration d'amour dans cette salle de soins, mais des sentiments forts pour se serrer, pour creuser les reins les yeux dans les yeux, se murmurer que « c'est génial », dit-elle, il répondit « j'adore » à voix basse les doigts enserrant bien son cul qui bougeait délicieusement.

Ce n'était pas une performance, pas un suicide de l'intimité, au contraire : le secret de cette salle, pour jouir entre soi parce qu'on a super-envie l'un de l'autre, la poitrine à l'air et la culotte de travers.

Il suçota ses tétons sombres, c'était une fille du Sud, il ne savait pas de quel sud, et il aperçut son regard posé sur son pistolet automatique, eut envie de rire en repensant à cette scène absurde d'OSS 117 où Jean Dujardin (enfin... son personnage) excite

la Princesse il ne savait plus qui – jouée par Aure Attika – en jouant avec son flingue comme si c'était sa bite.

Ça marchait, le transfert, sa maîtresse mouillait et la présence imprévue de l'automatique participait à cet élan torride, éros et thanatos, chargé, déchargé, chargé, déchargé...

Et elle avec sa blouse blanche !

Ah ah ! Il lui manquait le stéthoscope, et elle n'avait pas une poitrine refaite et exubérante ni un porte-jarretelles rouge, et des talons aiguille de vingt centimètres mais à part ça... il eut un rire joyeux et contagieux, elle était belle avec son minois de souris et ses beaux sourcils, sa jolie bouche entrouverte, elle le serrait dans le conduit mouillé de son vagin, il reprit ses caresses de ses petits nichons adorables, elle accéléra et l'étreinte devint plus rude, brusque, elle eut des petits cris minuscules et aigus qui l'excitèrent vraiment, et il la prévint de l'imminence de sa jouissance, elle en mit un coup pour le rattraper, ça devint sauvage et très dense, pour les dernières secondes, et il retint comme il put son explosion, mais...

Mais...

Il bloqua son cri libératoire, et se figea, la maintenant serrée contre lui tandis que sa hampe avait un soubresaut venu du fond de son corps et délivrait sa première fusée liquide, et puis les autres sursauts, chargés de sperme qui restait prisonnier, mais l'effet était là : l'éruption par à-coups violents, tandis que son ventre à elle frissonnait de contractions de plaisir qu'elle avait libérées pour être avec lui dans cette émotion brûlante et brutale qu'elle avait bien cherchée, elle palpitait de tout cela, elle avait la chair de poule, ce mec était délicieux et émouvant, et elle avait bien aimé qu'il soit armé, c'était hyper-bizarre mais très très chaud, même si les flingues ne la faisaient pas du tout kiffer...

Mais là. Oui !

Les jouissances s'éteignirent doucement, le couple se regarda en souriant, un peu essoufflé et repu de ce bonheur-là.

Le reste était un peu ridicule, toujours, et venait toujours un peu gâcher le charme : se retirer, ôter ce truc plissé mouillé, la capote pleine, se rhabiller un peu, revenir sur terre.

Il n'y avait guère que l'amour qui permettait d'échapper à cela, quand on fait l'amour dans son lit avec son aimé(e) et qu'on s'endort l'un dans l'autre, dans l'ivresse qui suit la jouissance, emboîtés, enlacés.

Là, pas de douceur ni d'abandon, le temps presse...

Mais dans les yeux de Coralie, dans ceux de Carlos, de la tendresse d'avoir partagé cela, et l'envie chez chacun de dire merci, mais ça ne se fait pas, paraît-il, même si on n'est jamais sûr...

Il se releva, avec un léger vertige, se rhabilla, elle était opérationnelle comme si de rien n'était, près du lit elle vérifiait les appareils, les capteurs, les tubes, et elle lança d'une voix douce :

— On va la sortir de là... Elle est vraiment belle, c'est chouette que tu soies amoureux, elle a de la chance... Vous avez de la chance, Madame ! murmura-t-elle en riant, penchée vers le visage d'Irène.

Carlos ne sut que dire, c'était bizarre, formidable et tendre, mais bizarre, cette affirmation spontanée d'absence de rivalité possible, comme si elle disait « Je vous le rends, il est à vous... »

Perplexe Carlos regarda Coralie qui avait l'air heureux.

Elle but un peu de son Coca tandis qu'il mangeait son sandwich, ni l'un ni l'autre ne parlait, debout près du lit.

Et puis elle l'embrassa brièvement, lui dit :

— J'ai beaucoup aimé.

— Moi aussi, j'ai l'air bête, j'aimerais dire un truc formidable.

— Mais c'est formidable justement de dire ça ! rigola Coralie avant de quitter la salle avec des yeux rieurs.

Il attendit tout l'après-midi, sans s'ennuyer un seul instant, dans les *bips-bips* soporifiques des machines, il y eut deux fois des mouvements précipités et des échanges de voix stressés dans le couloir et à l'étage.

Carlos n'avait pas besoin de penser à quoi que ce soit.

Il scrutait régulièrement le visage inerte d'Irène.

Il était lié à elle. Pourquoi, comment, il ne savait pas, mais l'amour qu'il avait fait près d'elle avec cette fille espiègle et excitante participait à cela. Il tenait à Irène, c'était difficile à expliquer.

S'asseyant, il remarqua un sac plastique posé dans une sorte de rack sous le lit à roulettes. Il y en avait deux, en fait. Il les prit. Dans le premier, il y avait une paire d'escarpins.

Dans l'autre, le tailleur et les sous-vêtements d'Irène, pas tout à fait bien pliés, il les sortit pour mieux les arranger, et il y avait son sac à main.

La culotte était très sexy, bien entendu, transparente en dentelle noire, pas un string mais très échancrée. Carlos rangea soigneusement tout cela et après une hésitation, ouvrit son sac et en examina le contenu.

Il découvrit son iPhone dans un étui de cuir siglé qui devait valoir plus cher que le déjà très cher smartphone, il était éteint, un petit portefeuille chic, contenant sa carte d'identité et son permis, et des cartes de fidélité, ce genre de bricoles, son passeport, son étui de cartes bleues, plusieurs, elle avait du fric, des comptes différents sans doute fournis et du doré sur les cartes, une brosse de marque, de quoi se maquiller, et pour finir, ses clefs.

Il rangea tout cela, sauf les clefs qu'il mit dans sa poche.

À 19 h 39, il quitta la clinique en ayant glissé un baiser à Coralie qui l'avait rattrapé devant l'ascenseur, il reprit sa voiture, écouta quelques messages sur son mobile.

Il prit la direction de Colombes.

Il allait voir où Irène habitait, découvrir sa tanière, pour la découvrir elle, la deviner au cœur de sa vie, peut-être enfin la comprendre.

Home made

Carlos dîna rapidement dans un petit café de quartier, pas terrible, mais il avait besoin de réfléchir un minimum : ce qu'il avait fait, soustraire les clefs de cette femme dans le coma, était tout de même... délirant, même s'il avait suivi une impulsion soudaine, ça pouvait aller très loin.

Si elle se réveillait, ou si d'un autre côté il y avait quelqu'un chez elle ?

N'importe quoi.

Carlos savait que la vie n'est pas contrôlable, il savait le danger d'avoir trop confiance en soi.

Là, il ne risquait rien moins que de compromettre sa vie, de s'attirer des vrais ennuis.

Mais il pouvait difficilement reculer maintenant : le vol des clefs n'avançait à rien, s'il s'en tenait là ça n'avait pas de sens.

Après une mousse au chocolat desséchée qu'il ne termina pas, il reprit sa voiture et trouva la rue, vit la petite maison blanche et coquette, il dénicha une place à cent mètres de là et revint sur ses pas, aux aguets. Le quartier résidentiel était désert.

Aux fenêtres de la maison, pas de lumière.

Il monta les trois marches du petit perron et sonna.

Il attendit, avec en tête une histoire à peu près plausible si quelqu'un ouvrait, un mari, une coloc ou la maman d'Irène.

Rien, personne.

Il réfléchit, dans la poche de son manteau il tenait le trousseau de clefs au creux de sa main, il jeta un œil à la rue, il n'y avait personne non plus, tout est vide et Irène est dans le coma.

Cette phrase lui serra bizarrement le cœur. Il respira profondément.

Le prochain problème éventuel, c'était s'il y avait une alarme à code à déconnecter quand il serait entré.

Si c'était le cas, il faudrait courir vite !

Il déverrouilla la porte et pénétra dans l'entrée. Pas de boîtier, à part celui du compteur et un tableau électrique totalement banal.

Bon. Carlos referma la porte, alluma une lampe sur une jolie console.

Puis il passa dans les trois pièces du rez-de-chaussée donnant sur la rue et avant même d'examiner les lieux, il s'intéressa aux fenêtres et remarqua dans chacune des pièces des doubles rideaux tirés devant les ouvertures, c'était OK, il pouvait allumer : si quelqu'un connaissant Irène et la sachant à l'hôpital passait devant chez elle, il ne verrait pas de lumière.

Les pièces n'étaient pas immenses mais aménagées et décorées avec beaucoup de goût, Carlos se promena lentement au rez-de-chaussée, dans le salon, un petit bureau et la cuisine, fureta du regard, et au fur et à mesure en observant les lieux, il se construisit une idée plus précise de la personnalité d'Irène.

C'était là que vivait cette jeune femme qui l'intéressait de plus en plus, il ne savait pas franchement pourquoi.

Il constatait des évidences : elle avait de l'argent, aimait les beaux objets, elle était maniaque du rangement. Mais aussi ce qu'il déduisait, mais aussi les hypothèses : elle refusait d'accumuler, elle était d'une exigence folle et ne devait pas supporter l'approximation, l'imprévu, le désordre, elle devait avoir l'obsession de la maîtrise.

La rigueur de sa personnalité était visible à différents niveaux, en surface et en profondeur : tout était propre, bien entendu,

impeccablement rangé, rien ne traînait, mais au-delà de cela, tout était à sa place, il avait l'impression étrange d'être non pas dans un décor (qui ne serait qu'une apparence aménagée), non pas dans un appartement-témoin (car Irène vivait ici tous les jours), mais dans une sorte de musée, un musée opérationnel où tout serait à sa place, le grille-pain grillerait le pain le matin, mais aucune miette ne traînerait jamais dessous.

— Cette nana a des problèmes... murmura-t-il en ouvrant les placards de la cuisine, où tout était ordonné au-delà du raisonnable, Irène semblait vouloir tout maîtriser, il ressentait une perplexité croissante à visiter ainsi cet endroit qui était celui où elle devait être la plus libre d'être elle-même, et c'était au contraire une carapace lisse autour d'elle.

Il sourit en se disant que dans l'absolu, il avait lui aussi des problèmes à entrer ainsi chez elle comme un cambrioleur ou un tueur à gages.

Sa curiosité était aiguisée, en éveil, il essayait de détecter quelque chose qui lui permettrait de trouver la faille dans l'armure.

Il avait vu Irène offerte, l'avait eue pour lui un bref moment qu'elle avait décidé et planifié, mais ce qu'il voulait, c'est trouver la passerelle entre la banquière rigide qui habitait cet appartement si ordonné et la femme qui donnait son cul la nuit à des camionneurs, il n'y avait rien à part que c'était la même femme, rien, pas de chemin, pas de clef...

Pourquoi Carlos voulait-il comprendre, il ne le savait pas lui-même, mais cela devenait très important : il ne s'imaginait pas repartir d'ici sans avoir des indices sur les raisons de cette schizophrénie.

Il fouilla très soigneusement le bureau.

Il avait appris à faire cela : des fouilles efficaces et discrètes, les forces spéciales enseignaient des choses spéciales à leurs hommes, à part le rappel, les explosifs sous-marins ou le camouflage.

Il trouva finalement ce qu'il cherchait par déduction : l'exceptionnel est recouvert par l'anodin.

Il y avait des dizaines de boîtes d'archives bien rangées, avec des titres écrits bien droit : « Banque Comptes courants 12-2005/07-2006 », « Banque comptes courants 08-2007/10-2008 » et ainsi de suite, des boîtes « Placements ext. de différentes années », « Bourse, marché actions fr., et des All. et Jap. », des boîtes « Assurances-vie », une montagne de papiers rigoureusement classés.

Carlos n'ouvrit pas tout : il se contenta d'examiner les boîtes alignées côte à côte à des endroits précis où les saisit la main, et repéra une boîte qui était sans doute plus visitée que les autres, très légèrement plus fatiguée, cela se voyait pour qui savait chercher cela (et il savait). La boîte s'appelait « Échéanciers après 2007 ».

Dedans, dans une grosse enveloppe kraft que Carlos examina longuement avant de s'en saisir et de l'ouvrir, il y avait neuf disques compact dans des boîtes fines, translucides et de couleur vive. Ces disques se révélèrent être des DVD, Carlos repéra le logo imprimé sur le dessus des disques. D'une écriture soignée on avait écrit au feutre noir inactinique *Jidmo* au-dessus du trou central, et puis des dates en dessous.

Ça commençait en avril 2008, comme indiqué sur le disque du dessous de la pile : « 17 avril 2008 ➙ 22 septembre 2008 », et le dernier disque concernait une période se terminant le 8 décembre 2011.

C'était des archives, il ne savait pas de quoi ni ce que voulait dire « Jidmo », mais il savait que c'était secret, que c'était caché, et connaissant les exploits off de la belle, il devinait sans peine que ce devait être très... particulier.

Sur le bureau, il y avait un bel iMac dernier cri, rutilant d'aluminium et de verre noir. Dedans il devait y avoir la période en cours, depuis le 8 décembre dernier, mais il n'allait pas s'attaquer au piratage de l'ordinateur, ni même essayer de simplement

l'allumer, il n'était pas compétent pour cela, et le moindre truc risquait de dénoncer sa visite, il le savait.

Vu comment Irène était maniaque et précautionneuse, elle devait avoir rangé ses affaires numériques avec un soin tout particulier...

Pour les caractères obsessionnels, l'informatique était une forme d'idéal de maîtrise, et Irène devait régner sur ses fichiers encore mieux que sur les miettes de son grille-pain.

Il alla dans le salon avec sa pile de DVD, et alluma la télé géante, tout s'alluma, les enceintes design, le lecteur DVD, la chaîne haut de gamme. Il glissa le dernier DVD de la pile dans le lecteur, referma le tiroir et pris place dans le canapé.

Sur la table basse, il s'empara de la télécommande unique et profilée.

Sur l'écran apparurent les lettres capitales « JIDMO » dans un caractère élégant, en ocre sur fond noir, puis un autre texte en dessous : « Journal intime de mes orifices », puis la date concernée : « du 13 mai 2011 au 8 décembre 2011 ».

Puis un écran noir.

— Oh putain... murmura Carlos, figé de surprise.

En grand, en noir sur fond blanc cette fois-ci, s'inscrivit la première date : Vendredi 13 mai 2011, puis un fondu, et Irène apparut, assise dans son bureau, et filmée par la webcam intégrée à son Mac.

Elle ne souriait pas, elle avait l'air neutre et fatigué, elle était vêtue d'un gilet noir et d'un vêtement noir légèrement décolleté (robe, chemisier, tee-shirt, impossible de le savoir).

Elle prit la parole en préambule :

— On était vendredi 13, hier soir, j'ai pas eu le courage d'enregistrer mon compte rendu en rentrant. J'ai fait de la route.

Elle prit un mug fumant hors-champ, et but une gorgée, le reposa, paraissant plus détendue.

— Je suis allée dans une soirée échangiste près de Namur, en Belgique. Ça valait les kilomètres. J'avais mis ma robe blanche en dentelle, tout en blanc, la mariée parisienne, comme m'a appelé un mec. Avec une culotte fendue. Elle tendit la main sur le côté de l'écran et en ramena une petite culotte de dentelle blanche qu'elle exhiba à l'écran en souriant :

— Elle est encore toute durcie de ma mouille...

Carlos, devant l'écran, retenait son souffle, le cœur battant.

Encore une autre vision de cette femme insaisissable, il ne voyait d'elle que des morceaux, des éclats, des pièces d'un puzzle.

Elle incarnait toujours un personnage, se maintenait toujours à distance, hors de portée, derrière un écran, derrière ses lunettes noires, derrière sa fonction, ou même dans le coma.

Il sentit monter l'excitation, parce que malgré tout, il touchait là ce qu'elle avait produit de plus intime sans doute, plus intime peut-être que ses séances sur les parkings, puisqu'elle racontait les choses : sa version des faits, son ressenti, ses souvenirs tout frais, tout chauds.

Elle reposa la culotte, reprit une gorgée de café ou de thé, et poursuivit :

— C'était discret, une grosse maison à la sortie d'un village, et des grosses bagnoles dans le parc. J'avais le mot de passe que m'avait donnée Karl, du Tourbillon des Ondines... Très chic, ça commence comme une soirée mondaine et bourgeoise, à part que les femmes sont très sexy, et puis le petit personnel, les bonniches sont trop girondes et trop décolletées pour être honnêtes... Ça parle allemand, hollandais, champagne et petits fours créatifs, on parle finance, chevaux, voile, sans chercher à se connaître. Il y avait un piano de concert avec une jeune femme aux longs cheveux noirs qui ressemblait... qui ressemblait à Anita. Je suis restée scotchée, la vache, j'ai failli faire demi-tour. Et puis une grande brune très belle, en robe de soirée, est venue chanter, chant lyrique, c'était magnifique. Un mec d'une cinquantaine d'années est venu près

d'elle quand elle a eu fini de chanter, il lui a offert une coupe de champagne et il l'a remerciée pendant qu'on applaudissait, et puis il nous l'a présentée simplement : « Maria, ma femme, a commencé sa carrière à l'Opéra de Varsovie, et nous avons la chance de l'avoir ce soir parmi nous, car elle voyage beaucoup. »

Moi, je regardais surtout la pianiste, j'étais bouleversée, mais le mec a continué son petit discours, on a basculé de l'autre côté, il a dit que sa femme allait rejoindre sa chambre avec ses deux amants. « Si cela vous intéresse, il a dit en souriant, la maison est à vous, mes amis, vous trouverez ce qu'il faut dans ces grandes coupes (il nous a montré une coupe à fruits remplie de capotes), je vous souhaite une bonne soirée !... »

C'était le signal de départ des festivités.

L'Irène de l'écran eut un sourire et reprit :

— Il y avait deux hommes qui me tournaient autour, mais je ne regardais que la pianiste, qui a fini par me voir, mais elle paraissait timide. C'était le début de soirée, mais je ne voulais pas... pas que... merde, comment dire... ? Qu'un mec la baise devant moi, comme ça. Alors je suis allée l'aborder, suivie par les deux hommes. On a discuté gentiment, les deux mecs étaient à distance, et puis ils ont laissé tomber, ils me prenaient peut-être pour une goudou pure et dure. Et comme ça commençait à baiser dans tous les coins, ils avaient d'autres chattes à fouetter...

Nouveau silence, plus long cette fois, Irène paraissait réfléchir.

— Je savais pas quoi faire, en fait, continua-t-elle. Elle ressemblait tellement... à Anita petite fille que je ne... enfin ça ne déclenchait pas, comment dire... le désir, mais quelque chose de plus curieux, une fascination. Et en même temps, en discutant avec elle, elle devenait elle-même, la pianiste, c'était plus facile pour moi. Et elle m'a embrassée, elle avait une bouche toute douce. Wa-ouw.

Elle but une gorgée, le film se coupa et reprit :

— On s'est pelotées, c'était délicieux, et puis j'ai fini entre ses cuisses, elle était assise sur son tabouret de piano laqué noir,

très chic, cuisses ouvertes, elle avait des bas noirs, très chic aussi, et pas de culotte. Une petite chatte tout en longueur, épilée, elle mouillait, un mec nous regardait, la pianiste a sorti sa queue et a commencé à le branler, de l'autre main elle me caressait les cheveux. Moi j'étais à quatre pattes sur le parquet, j'ai senti des mains qui me troussaient, j'ai continué, pas réagi, et un premier mec m'a prise. J'ai pas vérifié pour la capote, mais dans ce genre de soirée, les membres du club suivent les règles à la lettre. Une bite assez longue, un peu hésitante, c'était vraiment très bon, j'avais de la mouille de cette fille partout sur le visage, et elle, elle suçait le mec en me jetant des coups d'œil de temps en temps...

Carlos bandait sur son canapé, il ne voulait pas sortir sa queue et se branler comme un con, tout seul devant le tout premier épisode de ce journal intime, il essaya de respirer lentement et profita d'une pause café pour s'emparer de la télécommande et faire avance rapide.

Il fit se tortiller Irène dans son fauteuil une minute et reprit la lecture :

— ... vait un pli à la taille comme une danseuse du ventre, une femme pulpeuse, pas grosse, mais hyper sensuelle. Et le black ne l'épargnait pas, c'était... très excitant de l'entendre gémir comme une petite fille, j'ai tendu la main et j'ai caressé ses seins par en dessous...

Irène plaça une main ouverte sur son sein droit, et Carlos reprit l'avance rapide, vit Irène agitée se caresser les seins, ôter son gilet à toute vitesse, elle parlait toujours, il la vit rabattre les bretelles de sa robe noire, seins nus, il laissa l'avance rapide, elle se malaxait la poitrine, rejetait la tête en arrière, elle se pencha soudain en avant et bougea l'écran, le champ de la caméra montrait tout son corps, il remit la lecture normale :

— ... nait par la taille, et le mec derrière m'avait attrapée les cheveux, mais sans me faire mal.

Elle se contorsionna un peu, releva sa robe, elle était nue en dessous, de la main gauche elle se caressait le sein gauche, et sa main droite descendit sur son sexe, face caméra elle écarta les jambes, prit appui de l'une d'elle sur le bureau, c'était délirant.

Carlos sortit fébrilement sa queue, se vautra confortablement sur le large canapé et observa Irène commencer à se caresser :

— Je synchronisais les mouvements, c'est moi qui décidais du tempo...

— Tu m'étonnes, ricana Carlos. Tout maîtriser, toujours !

— C'était très très bon, et la Libanaise est réapparue, elle m'a peloté les seins, y avait un mec qui se branlait lentement en nous regardant, celui qui me prenait le cul... avait l'air pressé...

Sur l'écran géant, Carlos fixait les reflets humides des lèvres d'Irène malmenées par ses longs doigts, elle respirait fort.

— J'ai eu ma première vraie jouissance complète de la soirée, pas... des frissons, non, un orgasme qui m'a surprise... la Libanaise me pinçait les tétons... elle m'embrassait dans le cou, et ses cheveux... me caressaient, oui, ses cheveux, et ces deux bites en moi, et puis le mec qui se masturbait, elle me pinçait, j'ai joui... fort... oooh...

Carlos savait qu'il allait éjaculer très bientôt, il cessa de se branler, se pencha brusquement en avant et stoppa le film, l'écran devint noir, il respira lentement, le cœur battant à tout rompre, sa queue vibrant dans le vide.

Folie !

Il reprit un peu ses esprits, et remit l'avance rapide : Irène jouissait, puis il y eut une coupure, et elle était revêtue et parlait, sans doute pour raconter la fin de sa soirée et son retour.

Puis « Dimanche 15 mai 2011 » brièvement, même décor du bureau, Irène en tailleur qui s'agite devant la caméra.

Chapitre suivant, à peu près pareil, il sauta deux ou trois chapitres, avance rapide, Irène se branlait sur son fauteuil avec un godemiché translucide mauve, chapitre suivant, encore suivant,

et puis il y eut un décor différent, une chambre d'hôtel, il resta en avance rapide, un homme jeune, tout mince, et un plus vieux et massif, rejoignirent Irène en se dandinant et la déshabillèrent comme des insectes fous, la caméra devait être sur un trépied, les mecs évitaient de la regarder, puis Carlos mit en vitesse normale, c'était glauque, putain, même si les mecs étaient plutôt bien foutus, même si ce n'était pas un hôtel minable, apparemment, et même si Irène, en caraco noir avec des bas était magnifique et terriblement sexy, c'était glauque, à quatre pattes elle suçait le jeune homme avec acharnement pendant que l'autre la prenait en levrette très lentement, il changea de chapitre, puis encore, il ressentait un véritable écœurement.

Mais pas de dégoût, nuance, il était profondément ému par cette femme qui ne tournait pas rond, il avait accédé à tout cela par hasard, par ruse mais par hasard, elle était inconsciente à l'hôpital et lui il la regardait se fait prendre inlassablement, par tous ses orifices dont elle livrait le journal intime mouvementé...

Carlos avait envie de jouir pour en finir une bonne fois, il voulait jouir d'elle pour supprimer un moment cette tension, passer à autre chose, quitter cette maison, retrouver l'air frais du dehors, la vie normale.

Avance rapide, chapitre suivant, oui : lecture normale, Irène à genoux sur son fauteuil se retournait pour regarder l'écran, soulevait sa jupette en Liberty.

— J'ai aimé ça, ses grosses mains qui me tenaient fort les jambes ouvertes vers le plafond de la voiture, il me bloquait...

Elle avait un boxer gris perle en dessous.

— Et son gland énorme, putain, je l'ai senti passé, il m'écartait !

Elle en repoussa sur le côté un des bords en dentelle.

— De la bonne baise virile dont j'aime me rappeler après dans mon bain, ou au bureau quand je mouille...

Il vit réapparaître le gode translucide comme un cierge de verre coloré.

— Il m'a mis toute la longueur, je pouvais plus respirer.

Elle le suça un peu, puis se cambra, vrillée sur son siège, puis elle le glissa en elle, entre les lèvres de son sexe.

— C'était énorme, le mec était gras, lourd, et sa queue m'envahissait, j'étais plus pute que jamais, vous comprenez ça ?

Carlos sursauta en entendant la question directe qui venait de l'atteindre. « Non, je comprends pas ! Je comprends pas ! » eut-il envie de crier, mais il ne pouvait détacher son regard du gode qui lentement disparaissait entre les courbes de son entrecuisse, il massait mécaniquement sa queue raide en examinant cette pénétration, et Irène reprit d'une voix trouble, voilée :

— J'aurais aimé, ouais... pour une fois, j'aurais aimé qu'il me jouisse dedans, tout son jus, j'aurais aimé être complètement pleine, remplie, remplie ! Oui : remplie par lui !

Carlos éjacula brutalement, relevant par réflexe les pans de sa chemise, ses jets blanchâtres jaillirent et s'écrasèrent en pluie saccadée sur son ventre dur.

Il reprit son souffle.

Sur l'écran panoramique géant, Irène n'en finissait pas de se fouiller avec le godemiché, le visage crispé de plaisir.

Précautionneusement, il parvint à s'emparer d'un paquet de mouchoirs en papier dans sa poche de pantalon, en déplia un avec lequel il essuya le plus gros de la flaque qui nappait son ventre. Le reste du paquet y passa, et quand son ventre fut propre (quoique collant), il enfouit les mouchoirs imbibés dans l'emballage plastique. Il n'allait pas jeter ça dans la poubelle de la cuisine !

Il se rhabilla. À l'écran, on était passé au jour suivant...

Il se leva et éteignit, remit le DVD dans sa boîte. Il flottait dans le salon une odeur fauve de sperme.

Regagnant le bureau, il rangea soigneusement l'enveloppe, puis le dossier.

Il alla dans la cuisine, se lava les mains, veilla à essuyer rigoureusement toutes les traces avec un essuie-tout. Il fit un tour au

toilettes, puis jeta l'essuie-tout et les mouchoirs en papier, tira la chasse, garda l'emballage des mouchoirs dans sa poche.

Il s'assit à nouveau sur le canapé.

Autour de lui, la maison silencieuse, toujours aussi impersonnelle mais où la vision de ces films autoproduits avait rendu la présence d'Irène si forte... Sans rien résoudre, elle était une sorte de fantôme débridé qui le hantait.

Il allait vers elle, mais plus il avançait, plus cela devenait compliqué, fort, démesuré, et moins elle était réelle, moins elle venait vers lui.

Carlos réfléchissait, il y avait une chose qu'elle avait dite qui était sans doute importante, mais il ne réussissait pas à la cerner, à remettre l'esprit dessus...

Il se leva et se dirigea vers l'escalier pour visiter l'étage, sa chambre à coucher sans doute, la salle de bain.

Elle avait sans doute d'autres secrets dans ces sanctuaires au milieu de sa tanière.

Il grimpa l'escalier dans l'obscurité, s'assura qu'il n'y avait pas de fenêtres par lesquelles on puisse détecter de la lumière du dehors et alluma en arrivant en haut des escaliers.

Sur le palier, deux portes de part et d'autre du couloir, et puis deux autres portes, également de part et d'autre du couloir.

Mais il y avait une chose bizarre entre ces deux paires de portes : une barrière coupait le couloir en deux, barrant le passage, une barrière basse à barreaux en tubes de métal blanc, du genre de celle qu'on met en haut des escaliers pour empêcher les enfants qui commencent à marcher d'accéder à l'escalier et de tomber.

Mais là, c'était en travers du couloir, pour ne pas accéder aux deux dernières portes.

Il s'avança et se pencha sur la barrière pour l'examiner, et fut surpris de voir qu'elle était solidement vissée de chaque côté sur les panneaux de bois couvrant la partie basse des murs, mais

également finement soudée dans sa partie mobile, tout le long du montant, et repeinte après la soudure.

C'était idiot ! On ne pouvait pas l'ouvrir, cette barrière, il fallait l'enjamber.

Elle n'était pas haute, certes, mais pourquoi l'avoir ainsi sou...

Il fronça soudain les sourcils en regardant le sol au-delà de la barrière.

— Oh merde... Oh putain... murmura t-il, le cœur serré.

Le parquet de la fin du couloir, par-delà la barrière, était couvert de poussière, une couche de poussière grise que non seulement personne n'avait enlevée, mais que personne n'avait foulé depuis longtemps.

La barrière marquait l'entrée d'un territoire interdit, où on n'allait plus, où on n'irait plus. Les portes derrière n'étaient pas accessibles, n'étaient pas de ce monde.

Carlos, alors, comprit ce qui lui avait échappé.

— Anita, murmura t-il en regardant les deux portes, pris d'un froid soudain et d'une envie violente de partir en courant de cette maison de cinglée.

Clara

La règle était simple : Carlos avait accès à l'emploi du temps de son patron, mais par principe, il se tenait disponible par téléphone à partir de cinq heures du matin pour prendre éventuellement son patron à six heures au plus tôt, sauf rendez-vous ou départ en train ou en avion à des horaires particuliers, définis à l'avance.

Mais ce matin, il savait que celui-ci était attendu à neuf heures à son bureau, et à 7 h 30, il lui ouvrait la porte arrière de la voiture pour qu'il s'y installe, avec un sourire, ils parlèrent un peu politique sur le chemin, et Carlos ne se mouillait pas dans ce cas-là (ce n'était pas le propos) et se contentait de nourrir de façon résolument passive l'idée qu'il était de droite, vu que c'était un ancien soldat d'élite, son patron n'allait pas imaginer qu'il était écolo, quand même. Mais c'était le cas.

« La ramène pas et conduis. »

Carlos était tranquille jusqu'à dix-neuf heures au bas mot : son patron n'avait aucun rendez-vous à l'extérieur dans la journée.

Aussi à dix heures et quelques il se garait dans le parking souterrain de la clinique et gagna rapidement l'étage d'Irène. Il se demanda si elle s'était réveillée, auquel cas il lui faudrait jouer serré... C'est-à-dire... improviser, il n'avait aucune idée de ce qu'il ferait s'il la trouvait consciente.

Il y avait du personnel qui circulait, le service était en pleine activité, et personne ne lui demanda quoi que ce soit, apparemment tout le monde était au courant de qui il avait dit être, le garde du

corps de la femme dans le coma, et comme il croisa des regards entendus et des petits sourires, il se demanda si son aventure express de la veille avec Coralie était restée secrète...

Carlos vit que la porte de la chambre était fermée, il frappa discrètement, entra, il n'y avait personne d'autre qu'Irène allongée toujours inconsciente, il vit un nouvel appareil à côté du lit, une grosse boîte grise et chromée, avec un écran, reliée à... elle, sous les draps, quelque part sur ou dans son corps inerte, il ne savait pas ce que c'était.

Il se sentit triste, impuissant, se demanda si c'était mauvais signe, si cela signifiait qu'elle s'enfonçait un peu plus dans la nuit.

Il s'obligea à respirer calmement, se frotta doucement le visage du plat de ses paumes ouvertes.

Il était parti de chez elle vers trois heures et demie du matin, avait roulé sur le périph' pour réfléchir, retrouver de l'ordre dans ses pensées, puis chez lui il avait pris une douche et avait décidé de ne pas dormir, d'enchaîner avec la journée.

Il retrouva son sac à main à la même place, remit soigneusement les clefs : il n'avait fait qu'un aller-retour dans les tourments obscurs, au bord de la faille irréparable.

Il examina le visage d'Irène, un visage reposé et dénué d'expression, sans maquillage, comme neutre, un visage qui se fichait du regard des autres, qui n'était plus un masque même s'il était si proche d'un masque mortuaire, il l'examina activement comme si les explications à ce qu'il avait découvert étaient là, sur la peau, sur le velouté de la joue pâle, le long de l'arête du nez, dans le renflement joli de sa lèvre supérieure immobile.

Mais ce n'était qu'elle, Irène Frageau, dans ce qu'elle avait de plus indéniable, le point zéro, il ne l'avait connue que si brièvement, au-dessus ou très en dessous de ce point zéro...

Il suivit sa rêverie, et finalement se secoua, redescendit dans le hall et but un café allongé de machine, pas mauvais d'ailleurs, ils

avaient fait des progrès les gens des machines. Il acheta une barre chocolatée à une autre machine qu'il empocha pour plus tard.

Il remonta, et se sentit calmé, il s'assit sur la chaise, et resta là. Pourquoi, il ne savait pas, ça n'avançait à rien, mais ça avait plus de sens que de faire quoi que ce soit d'autre. Il repassa le film de la nuit, les films, les secrets violés.

Une heure passa peut-être, ou plus, il ne savait pas, quand il détecta un pas de chaussures féminines qui n'avaient rien de professionnellement recommandées, une visite sans doute, un pas un peu hésitant. Il se leva.

Un bref coup rapide et la porte s'ouvrit sur un couple, dont l'homme le dévisagea, étonné et contrarié de le découvrir là. Il ressemblait à un homme politique, son assurance était visible, il se présentait au monde à son avantage, fier et comme prêt à répliquer à tout ce qu'on pouvait lui dire.

Entre quarante-cinq et cinquante ans sans doute, en forme, un visage avec des rides d'expression et un air dédaigneux, le regard très attentif, analytique et direct, des cheveux impeccables, des mains soignées et une tension générale en lui qui était d'évidence sa nature et sa raison d'être, et pas une question de circonstances.

Dans son sillage la femme, plus petite et effacée, n'avait rien de cette assurance, elle paraissait fragile, et Carlos comprit immédiatement pourquoi en voyant la ressemblance qu'elle avait avec Irène : c'était sa sœur, à n'en point douter.

Elle portait des grosses lunettes noires de marque, un bandeau de soie retenait ses cheveux blonds, un petit imper chic et court d'inspiration années 50 lui faisait une silhouette élégante, de jolies chaussures plates et pointues, elle avait des gants noirs et tenait le bras de son mari.

Il remarqua d'un coup d'œil une cicatrice atténuée par du fond de teint, une ligne irrégulière parallèle à un côté du nez et s'arrêtant au milieu de la lèvre supérieure.

Elle avait du rouge vermillon parfaitement appliqué sur sa belle bouche fatiguée à l'expression amère.

Ou angoissée, ou les deux.

— Vous êtes qui ? demanda brutalement l'homme à Carlos comme s'il était un intrus.

— Bonjour Monsieur, répliqua calmement Carlos. Je m'appelle Carlos. Je suis au service de madame Frageau, ajouta t-il pour augmenter la perplexité de son interlocuteur dont il avait décidé qu'il ne le supportait pas.

— Au service... ? Quoi au service ? Qui êtes-vous ? Ça veut dire quoi ?

— Je suis son garde du corps.

L'homme ouvrit des yeux ronds, et Carlos s'amusa se sa surprise : ce type ne devait pas être facile à désarçonner, ce petit moment d'hébétude devait être très rare. Il ouvrit la bouche sans savoir quoi dire, et la femme fronça les sourcils.

— C'est quoi ces conneries ? Un... garde du corps ? Vous plaisantez ?

— Non.

Il avait été ferme et courtois, et n'avait rien à expliquer de sa présence et de sa mission, il allait laisser ce mec se débrouiller avec ça.

— C'est quoi ces conneries ? répéta l'homme d'une voix plus tranchante. Que faites-vous ici ? Répondez !

— Je dois veiller sur la sécurité de madame Frageau, s'exécuta Carlos d'une voix claire et égale. C'est en général à cela que sert un garde du corps, Monsieur.

Sous l'affront que cette remarque représentait pour lui, le type se figea de contrariété et décocha un regard assassin à Carlos, un regard censé déclencher des excuses immédiates, la confusion, la culpabilité.

Carlos ne se démonta nullement. Absolument courtois et totalement impassible.

— OK. Sortez d'ici.

— Non.

— Sortez d'ici, insista l'homme en élevant la voix à nouveau.

— Non, c'est mon boulot. D'ordinaire je suis totalement transparent, je ne dérange personne, on m'oublie. Je ne sais pas exactement pourquoi vous êtes si agressif, Monsieur, mais je vous préviens que cela est totalement inutile. Je conçois que ma présence imprévue vous déplaise, mais je reste ici et tant que personne ne vient nuire à l'intégrité physique de madame Frageau je ne suis pas concerné par ce qui se passe ou ce qui se dit. Discrétion et confidentialité totales.

— Oh oh... ricana l'homme, le gorille a du bagout.

— Pas un gorille, répliqua immédiatement Carlos. Un doberman... conclut-il avec son sourire le plus froid.

— Bien, on... on arrête là ? proposa la femme d'une petite voix en tapotant tout doucement le bras de son mari pour le calmer. Comment va Irène ? demanda-t-elle en se tournant vers le lit.

— Inconsciente. Mauvaise mine, décréta l'homme, et Carlos ne laissa rien transparaître de son brusque étonnement en comprenant que la femme devait être aveugle. Oui, c'était cela : les lunettes noires, la cicatrice camouflée.

L'homme lui jeta un coup d'œil acéré, sachant que Carlos avait compris mais qu'il avait maîtrisé totalement sa réaction.

Ce type était brutal, dans le rapport de force permanent mais intelligent, aux aguets.

— Je peux savoir pourquoi elle a jugé bon de se payer les services d'un garde du corps ? reprit-il d'un ton goguenard.

— Chéri, laisse tomber, s'il te pl...

— Non, j'ai bien envie de savoir, insista t-il d'un ton faussement enjoué, amusé. Qu'est-ce qui fait qu'une fille comme Irène pense qu'elle est en danger ? À part les conneries qu'elle fait, bien entendu.

Voilà, on y est, pensa sobrement Carlos. Ce mec est incapable de se retenir, il faut qu'il démontre, qu'il affirme sa vérité, si possible avec violence, il blesse, son point de vue domine tout. Il nota tristement que le visage de la femme se crispa de douleur et elle balbutia faiblement :

— Je t'en prie, Bernard.

— Elle est poursuivie par la mafia ? railla-t-il à l'adresse de Carlos.

— Vous savez parfaitement que je n'ai rien à dire à propos de ma mission, et que ma patience est infinie face aux provocations verbales. Je vais donc me taire et vous laisser changer de sujet, passer à autre chose, si vous le souhaitez.

Il vit la colère passer dans les yeux de l'homme, et il suivit aussi le combat entre cette pulsion d'orgueil et sa raison qui savait bien que poursuivre plus loin était vain. L'enjeu de ce combat intérieur était d'admettre de capituler, de ne pas avoir le dernier mot.

— Tu m'appelles quand tu veux rentrer, je passe te chercher, décréta t-il brusquement à sa femme.

Ça n'avait rien d'une proposition, c'était impératif.

— J'ai mieux à faire que de subir les réflexions d'un petit coq de basse-cour !

— Pas un coq non plus, répliqua doucement Carlos en souriant : un doberman.

L'homme grimaça un sourire qu'il aurait voulu blessant à défaut d'être triomphant, et fou de rage sans doute, tourna les talons et sortit en coup de vent.

— Je suis désolée de cette scène pénible, murmura la femme d'une voix terne après quelques secondes de silence. Bernard est très... Bernard est très stressé en ce moment...

— Il n'y a aucun problème pour moi, répondit Carlos avec douceur. Voulez-vous vous asseoir ?

— Hein ? Oh... oui. Mais... Je suis... non-voyante, ajouta-t-elle en tendant timidement le bras droit vers Carlos, et le départ de

l'homme brutal prit un aspect encore plus lâche et méprisable à ses yeux qui voyaient cette femme figée au milieu de la pièce.

Il guida la femme vers la chaise, elle le remercia, il lui proposa d'aller lui chercher un verre d'eau.

— Non ça va, vous êtes gentil, sourit-elle tristement sans tourner la tête vers lui. Comment va Irène ? C'est ma petite sœur. Carlos fut un peu étonné, la femme devant lui paraissait plus jeune de quelques années que la banquière.

— Elle est toujours dans le coma, je n'ai pas de détail, je n'ai pas vu de médecin.

— Dites-moi la vérité, Monsieur, lança-t-elle soudain.

— Je vous assure que je ne sais p...

— Vous n'êtes pas son garde du corps. Qui êtes-vous ?

Carlos garda le silence et dévisagea la jeune femme avec un léger sourire. Pour y voir clair, y voir peut parfois être inutile.

— Je suis garde du corps, mais pas son garde du corps, effectivement. Mais il fallait que j'explique ma présence...

— Comme explication, c'est assez inoubliable, sourit la femme. Jamais je n'ai vu Bernard faire demi-tour aussi vite !

Carlos eut un éclat de rire silencieux que la femme entendit à sa respiration sans doute, et elle rit aussi.

— Qui êtes-vous ? reprit-elle. Un amant ?

— Je... l'ai été, vous avez raison. Et je l'ai reconnue avant-hier à la banque. Je ne lui veux aucun mal mais... elle a été très perturbée je crois par le fait que... comment dire ?

— ... que vous passiez d'un monde dans l'autre ? proposa la jeune femme.

— C'est exactement cela. Nous parlons de la même chose.

— Il y a un rapport avec... son malaise ? Son coma ? Elle a... Je suis obsédée par cette idée... Est-ce qu'elle a voulu... A-t-elle pris quelque chose pour en finir ?

Carlos avala sa salive.

— Non, pas à ma connaissance. Elle a eu des analyses toxicologiques, je crois, et sanguines évidemment, et l'interne que j'aie vue hier ne s'explique pas cette perte de conscience prolongée.

— C'est terrible, murmura-t-elle. Carlos, c'est ça ?

— Oui.

— Clara. Puis-je... savoir... ?

— Oui ?

— Ce que vous faites là ?

Carlos regarda la femme assise devant lui qui gardait la tête tournée vers le mur d'en face et qui le mettait à nu, il tenta de rassembler ses pensées.

— Je n'en sais rien. Sans doute que je me sens... non pas responsable, mais lié à ce malaise... ce coma, je ne comprends pas et ça me travaille, et puis... Je m'interroge, aussi. Sur Irène. Qui elle est, et pourquoi... pourquoi tout cela.

— Vous faites partie de la deuxième catégorie, sourit la jeune femme.

— C'est-à-dire ?

— Il y a ceux qui en profitent, et ceux qui veulent comprendre. Inutile de vous dire que la première catégorie l'emporte, malheureusement, ajouta-t-elle avec une ironie désenchantée. Très très peu de gens sont au courant de sa double vie, et mon mari, par exemple, il s'en fout de comprendre.

— Il juge.

— Oui. Et pourtant lui il pourr... bref.

— Oui, je sais.

— Quoi ? s'exclama-t-elle. Comment ça ?

Carlos prit sa respiration et décida d'avouer :

— Quand je dis que je m'interroge, je dois vous dire que j'ai trouvé la réponse, non, pas la réponse : une amorce d'explication. J'ai pris ses clefs hier soir, je suis allé chez elle. Je voulais savoir. J'ai vu les chambres, derrière la barrière. La chambre d'Anita, et leur chambre, celle d'Irène et son compagnon.

— Vous avez... vous avez... suffoqua Clara en grimaçant, une main sur la poitrine. C'est horrible. Vous avez pr... profané le... le...

— Le sanctuaire, oui. Le gouffre, j'ai regardé par-dessus bord.

— Vous êtes le plus grand salaud que je connaisse, annonça la jeune femme d'une voix meurtrie mais éteinte.

— Oui sans doute, et je comprendrais que vous me détestiez.

— Je vous déteste, approuva la femme avec la ferme assurance d'une petite fille. Partez d'ici.

Il garda le silence, hésita, et puis décida de finir de déballer ce qu'il avait sur le cœur :

— Elle meurt de cela, vous savez ?

— Oui.

— Et on n'y peut rien ? On ne doit rien faire ? Respecter sa douleur, ne pas parler de ces chambres, et la laisser se détruire ?

— Vous êtes ignoble de me balancer ça à moi, ignoble, et vous ne comprenez rien.

— Oui. Je suis désolé de vous faire mal, mais cela me met profondément mal à l'aise. Elle survit dans un monde à elle qui est complètement dingue, et je n'imagine pas savoir tout ça et ne rien faire.

— Et encore... Vous ne savez pas grand-chose, remarqua Clara. J'étais dans la voiture, j'ai été défigurée, Irène n'a strictement rien eu, même pas une ecchymose, et elle nous a... vus. Tous. La voiture est restée plantée dans la ravine pendant dix-sept heures avant que les secours ne puissent intervenir.

— Dix-sept heures...

— Oui.

Carlos se tourna vers la fenêtre et ferma les yeux. Imagina les morceaux déchiquetés du puzzle.

Les pulsions explosives dans leur compartiment étanche, la culpabilité déchirante, insoluble, le corps intact, qui avale le plaisir comme une drogue violente et inutile, aucun remède sauf sans

doute le dernier, au fond du décor il y a le dernier remède vers lequel elle ne cesse de se traîner, pour en finir.

Il tourna la tête et regarda à nouveau le visage d'Irène, statufié et dépourvu d'émotion, se demanda si ce coma n'étant pas l'ultime défense de son corps, de tout son être, pour la sauver de la mort.

Il pensa aussi au mari de Clara, et reconsidéra son point de vue : la douleur avait pu se transformer en colère, l'impuissance en violence, il le voyait maintenant comme quelqu'un qui peut-être se débat et attaque car il ne peut pas se défendre, le combat est fini, en fait, et l'a déjà anéanti mais la paix ne viendra jamais.

La voix de la femme s'éleva, lasse mais tout de même tranchante.

— Vous n'auriez pas dû pénétrer dans ces chambres. Je vous déteste.

Il vint en face d'elle en se disant qu'il n'était pas d'accord, que d'entretenir les fantômes vous étouffe lentement, s'accroupit pour être à sa hauteur et voulut malgré tout respecter ces deux femmes qui survivaient au mieux de ce qu'elles pouvaient.

— Je suis désolé Clara. Je vais vous laisser.

Il se releva, plein de tristesse, et s'apprêtait à s'en aller, mais elle lui demanda :

— Vous voulez bien m'accompagner chez elle et m'y déposer ?

Les cicatrices

En sortant de la chambre, ils tombèrent sur un jeune interne sans doute, en blouse blanche, l'air affairé, qui les dévisagea avec soin.

— Vous êtes le garde du corps de madame... Fargeau ?

— Frageau. Oui. Vous avez des nouvelles pour nous ? demanda Carlos en souriant poliment.

— Vous êtes de la famille ? demanda à son tour le jeune homme en examinant Clara.

— Sa sœur, oui. Y a t-il quelque chose de nouveau ?

— Pas pour l'instant. Avez-vous laissé vos coordonnées, Madame... ?

— Mélinat, Clara Mélinat. Je vous laisse mon numéro de téléphone à vous ?

— Euh non, à l'accueil. Et on vous prévient s'il se passe quelque chose. Et vous Monsieur, vous ne restez pas ?

— Je reviens, précisa Carlos, je raccompagne Madame.

Quelques minutes après, la grosse voiture s'engagea dans la rampe de sortie du parking souterrain de la clinique.

Aux côtés de Carlos, Clara se tenait assise en silence, ses mains gantées sagement posées à plat sur ses cuisses, elle se tenait bien droite, le visage tourné vers la route qu'elle ne voyait pas.

Quand la circulation ou les feux le faisait s'arrêter, Carlos la regardait, c'était le profil avec la cicatrice qu'il avait sous les yeux,

les luxueuses lunettes noires italiennes étaient larges et enveloppantes. Elle ne parlait pas, à quoi pensait-elle ?

— Puis-je vous inviter à déjeuner quelque part avant de vous laisser là-bas ? demanda Carlos.

La femme tourna la tête vers lui et sembla hésiter :

— Je ne sais pas... Vous savez, je ne sors jamais, et ne fais rien... jamais rien toute seule. Ça doit vous paraître... bizarre, je dois avoir l'air bête ! ajouta-t-elle en faisant semblant d'être joyeuse.

— Non non, sourit-il. Je comprends. On va essayer de trouver une brasserie mieux que le boui-boui où j'ai mangé hier soir dans le quartier, OK ?

— Oui, si vous voulez.

Elle retomba dans le silence, puis lâcha brusquement :

— En fait non Carlos, non, ça me fout la trouille de manger en public, dehors, j'ai peur de me tacher, d'être ridicule. Je veux pas être ridicule. S'il vous plaît.

Il lui jeta un coup d'œil, elle maîtrisait ses sentiments mais sa voix tremblait, fragile.

— Pas de problèmes, je suis désolé. Est-ce que vous voulez bien que je fasse quelques courses et qu'on mange un morceau chez elle. Vous... voulez bien manger avec moi ?

Elle resta silencieuse, le visage tourné vers lui, elle réfléchissait, et pour détendre un peu l'atmosphère et la jeune femme, il ajouta en plaisantant :

— On n'aura qu'à dire que c'est un pique-nique, c'est moins guindé et même moi je me fais des taches sur le tee-shirt, en pique-nique !

Elle sourit discrètement, un sourire retenu, et réitéra la formule prudente :

— Si vous voulez...

Il se gara dans la rue de la petite maison d'Irène, et pendant qu'il faisait sa manœuvre, Clara lâcha :

— Vous savez, mon mari en veut énormément à ma sœur.

— Oui, je comprends mieux son... agressivité, maintenant.

— Il était déjà difficile avant, mais ce drame l'a rendu... l'a rendu... je ne sais pas comment dire. Imperméable au relâchement, intolérant, terriblement impatient...

— C'est un homme en tension, et jusqu'à la colère, elle est là, en lui, je l'ai senti tout de suite.

— Oui.

Ils restèrent assis là, dans la voiture en stationnement, Carlos avait coupé le moteur mais ne voulait pas brusquer les choses et interrompre ce moment.

— Il en veut à Irène... commença-t-elle.

— De ce qu'il vous est arrivé... de s'en être sortie si bien.

— Oui, et c'est elle qui conduisait la voiture. Elle conduisait toujours très vite, elle est intacte, et ça... ça... Bernard ne le supporte pas.

Nouveau silence, Carlos immobile attendait.

— C'est terrible pour moi, mais ça il ne s'en rend pas compte.

— C'est-à-dire ?

— Il a sa propre douleur d'homme, de mari, et il englobe mes propres douleurs dans ce tout, cet ensemble, c'est difficile à expliquer, je suis désol...

— Non, je comprends : il est en colère et ça domine tout. C'est son point de vue qui l'emporte...

— Mais il ne me veut pas de mal ! Au contraire il fait tout pour me soutenir ! se défendit soudain Clara, comme brusquement affolée de critiquer son mari face à un inconnu.

Carlos sourit tristement devant cette émotion pleine de culpabilité.

— Je me doute bien, Clara, mais il ne fait pas forcément le tri. Il vous soutient, oui, mais vous avez des choses à dire. Vous disiez que c'est terrible pour vous qu'il en veuille autant à Irène... ajouta-t-il pour la relancer.

— Oui, je suis entre deux feux, et il croit que... que... je suis trop gentille, trop faible pour en vouloir à ma sœur. « Faible », c'est un mot terrible, alors c'est comme s'il prenait toute la colère en charge, à ma place, parce qu'il faut qu'elle paye. Mais bon sang, oui, je lui en ai voulu, à Irène ! Oui !

Ému, Carlos regardait la jeune femme.

Elle faisait décidément plus jeune qu'Irène, le terme de « petite sœur » était sans doute plus affectif que généalogique.

Mais il détecta soudain une trace presque effacée, et masquée par le maquillage, d'une cicatrice sur le côté du front, chirurgie réparatrice sans doute, il ne sut plus alors quoi penser, parce que son absence relative de rides était peut-être un effet secondaire des opérations qu'elle avait dû subir.

— Elle paye déjà, sans arrêt, remarqua Carlos.

— Oui, c'est pour cela que je ne peux pas... la détester, et pas la détester d'être dans cet état.

Elle ôta brusquement et vivement ses gants, montra ses mains couturées, par endroits boursouflées, par endroits creusées, dont la peau ressemblait à une marqueterie sauvage.

C'était affreux.

Et elle ne pouvait même pas les voir, ces mains.

Carlos en avait vu d'autres dans ses années d'active, mais il était touché en profondeur par cette histoire où il s'était lui-même impliqué.

Elle remit ses gants fébrilement, marmonna :

— Je suis désolée, je ne fais jamais ça, c'est nul, théâtral, et je déteste, déteste, déteste provoquer la pitié.

— ... Alors vous cherchez plutôt à l'aider ? demanda Carlos pour lui permettre de reprendre la conversation.

— Oui, soupira-t-elle, mais elle a subi tellement, un choc si énorme, qu'elle a... je ne sais pas comment dire cela... qu'elle a développé sa propre façon de survivre, et c'est une façon tellement...

terrible, tellement forte, que nous ne pouvons pas parler vraiment de tout ça. Vous l'avez connue... de cette façon, non ?

— Oui, un parking de nuit, répondit Carlos d'un ton neutre.

— Elle vit dans un autre monde, continua Clara, et moi aussi. Mais je suis moins atteinte, en fait. Elle a perdu sa fille de huit ans, son mec adorable, bousillés sous ses yeux, et pendant dix-sept heures, leur sang coulait sur elle, et elle croyait que moi aussi j'étais morte et je ne suis, je ne suis... je ne suis qu'aveugle, alors elle est celle qui a tout vu, elle se trimballe avec cette malédiction sans même avoir de cicatrices pour se rappeler physiquement : tout est dans sa tête.

— La pauvre, murmura Carlos, parce que c'était la seule chose qui lui venait à l'esprit au milieu des morceaux de ce drame.

— Oui. Elle déteste la pitié elle aussi, mais oui, oui c'est ça : la pauvre, vous avez raison. Mon mari... aurait voulu qu'elle se suicide, mais elle a survécu en inventant... comment dire ?

— Une stratégie ?

— Oui : en inventant une stratégie pour être folle et continuer à vivre normalement en même temps. Une schizophrénie, une double vie. C'est pas possible pour moi, je suis aveugle, handicapée, je ne peux pas faire semblant, et c'est sans doute plus simple : je n'ai pas le choix.

Elle eut un sourire crispé :

— Bon, on y va ? Vous m'accompagnez et allez faire quelques courses, pour acheter des chips pour le pique-nique ?

Il rit et jeta un coup d'œil dans la rétro avant de descendre de voiture, il fit le tour de la voiture et puis Clara prit son bras.

Ils marchèrent vers la maison et plutôt que la prévenir verbalement, Carlos s'arrangea pour la décaler quand un obstacle se présentait sur le chemin, poteau d'un panneau, scooter stationné sur le trottoir.

— Quelle est la place du sexe dans tout ça, pour elle, à votre avis ? demanda brusquement Clara.

Surpris, Carlos la dévisagea, elle était sérieuse et concentrée (il ne l'avait vue que comme cela depuis qu'elle était entrée dans la chambre de la clinique).

— Eh bien... Je ne suis pas psychanalyste...

— Elle a toujours refusé d'en voir un, et pour moi Bernard ne veut pas, il dit que c'est des conneries.

— Envoyez-le chier ! répondit spontanément Carlos.

Clara stupéfaite éclata de rire, et Carlos, ennuyé d'avoir été si instinctif et du coup direct, nota qu'effectivement, les rides et les muscles de la partie haute de son visage réagissaient curieusement à ce rire soudain et non maîtrisé.

Beaucoup d'opérations sans doute, et comme sa bouche et sa mâchoire ne semblaient pas concernées, elle pouvait avoir un sourire expressif et parler normalement sans que l'on se rende compte de quoi que ce soit.

— Je suis désolé...

— Non non, répondit Clara, ça résume bien les choses, ajouta-t-elle avec un sourire un peu ironique. Vous disiez, donc ?

— Je ne suis pas psychanalyste, mais cette débauche organisée, planifiée, on dirait... qu'il s'agit de mettre son corps en jeu, à l'épreuve.

— Mais pourquoi ne pas, je ne sais pas, faire du sport à outrance, dans ce cas ?

— Parce qu'elle doit subir, pas combattre, sans doute une façon extrême de vivre sa culpabilité... Votre mari me demandait... On arrive ! se coupa-t-il alors qu'ils arrivaient devant le petit perron de la maison, il ne souhaitait pas parler de tout cela en pleine rue.

Ils entrèrent, refermèrent la porte.

Carlos retrouva la maison de jour, qui plus est il y avait du soleil aujourd'hui, c'était bien plus léger, même s'il y avait les chambres, les films, les secrets.

— Vous parliez de mon mari ? reprit Clara après avoir enlevé son imperméable et l'avoir déposé sur le canapé en cuir où elle prit place.

Elle avait une robe gris perle et avait gardé ses gants, Carlos pensa à une héroïne d'Hitchcock, angoissée et élégante, et se rendit compte qu'elle se déplaçait d'instinct dans la maison, qu'elle devait bien connaître, cela devait sans doute même dater d'avant l'accident.

— Oui, il a parlé des dangers qu'elle redoutait pour prendre un garde du corps, et a fait référence aux conneries qu'elle faisait.

— Toujours délicat. Je vois ce que vous voulez dire.

— La mise en danger, poursuivit Carlos, toujours debout face à elle, les mains dans les poches, réfléchissant intensément à ce qu'il voulait dire ; elle doit chercher le danger dans ces relations, elle ne peut pas tout maîtriser, n'importe quel mec peut la blesser, la brutaliser vraiment, et même... la tuer. On se dit que c'est immoral, dégueulasse, tout ce qu'on veut, mais c'est avant tout extrêmement dangereux.

— C'est une façon de chercher à mourir ? demanda Clara, la tête baissée.

— ... Oui, à mon avis, en tout cas de laisser faire le destin, le hasard... Et c'est anonyme.

— Que voulez-vous dire ?

— Que si un mec lui file un coup de couteau après avoir tiré son coup, on ne saura pas qui c'est, jamais. Et c'est comme si ce ne sera pas vraiment de sa faute, à cet inconnu possible. Le châtiment, tout simplement, il ne restera que son corps.

— C'est horrible, mais je sens que vous... êtes sans doute proche de la vérité. Très proche...

— Je n'en sais rien, mais je viens de dire... une chose troublante.

— Quoi ?

— « ... il ne restera que son corps » : je parlais d'un cadavre, et quand elle... baise comme ça, il ne reste que son corps, elle est un peu morte, ce doit être une façon de dire qu'elle est un peu morte, je ne suis qu'un corps.

— Mais faire l'amour, c'est ce que l'on appelle une pulsion de vie ? remarqua Clara en relevant la tête.

Carlos ne retint pas son rire désenchanté :

— Elle ne fait pas l'amour, elle se donne à prendre, rien à voir avec l'amour. J'ai pensé... après cette nuit là où... je l'ai prise, j'ai pensé que c'était une bourgeoise égocentrique qui cherchait le frisson extrême et qui devait tellement aimer son corps qu'ainsi elle le célébrait, en quelque sorte. Mais non, elle doit se détester de faire des choses aussi sales, aussi folles et aussi risquées, c'est du désespoir pur et simple. Enfin, pur et simple... pas vraiment pur, et plutôt compliqué.

— Elle jouissait de cela ?

Intrigué, Carlos jeta un coup d'œil et se dit qu'avec le maquillage et le fond de teint, et les opérations, Clara ne devait pas pouvoir rougir et que cela se voie, mais il sentit qu'elle rougissait malgré tout de cette question.

— Je ne sais pas. Je crois que oui, j'espère même. Mais comme un toxico jouit de son shoot.

— Oui, je vois. Mon Dieu.

Carlos se sentait triste, mais parler ainsi avec cette femme, la grande sœur, lui permettait de partager ce qu'il ressentait, et se disant cela, il se rendit compte que pour Clara, ce devait être quelque chose de mille fois plus important : elle était plongée dans la solitude, et ne pouvait parler de cela à personne, ni à Irène enfermée dans sa schizophrénie, ni à son mari envenimé par la colère.

— Comment l'aider ? demanda t-il simplement.

— Je ne sais pas. J'y réfléchis depuis si longtemps... Mais... J'y pense...

— Oui ? répondit Carlos en s'asseyant dans le fauteuil, mais sur le bord, sagement, du bout des fesses.

— Vous avez... fouillé la maison, j'imagine ?

Il garda le silence une seconde de trop pour mentir, et préféra être honnête, encore, à nouveau.

— Oui.

— Y a-t-il un journal, quelque chose, dans sa chambre, où elle se livre, où elle explique ce qu'elle ressent, ce qu'elle vit ? Est-ce que tout reste en elle ?

— Eh bien... commença Carlos, hésitant. Elle tient un journal, oui, en vidéo, elle raconte sa vie parallèle, j'en ai regardé quelques extraits.

— Oh... Ce doit être... terrible.

— C'est très fort, c'est sûr.

— Est-ce que c'est... une soupape de sécurité, à votre avis ?

Carlos soupira :

— Je ne peux pas répondre, Clara, je ne suis pas dans sa tête, c'est très complexe, et je crois que personne à part elle peut expliquer vraiment la façon dont elle affronte la vie. Et encore, je ne suis pas sûr qu'elle le sache elle-même. On pourrait faire des hypothèses pendant des heures.

— Vous avez raison, murmura-t-elle, je suis vraiment bête, je veux tout résoudre.

— Je vais aller faire quelques courses, annonça-t-il d'un ton léger.

— Oui, merci, je commence à avoir faim... à tout à l'heure.

Il tourna un peu dans le quartier et trouva finalement une épicerie, acheta de quoi faire un pique-nique, tout en réfléchissant à ce qu'il avait appris, et à cette sœur solitaire, à jamais blessée.

Quand il revint, elle avait mis le couvert sur le plan de travail-comptoir en bois clair de la cuisine. Elle avait même débouché une bouteille de vin.

— Ah mais je croyais qu'on pique-niquait par terre sur le tapis du salon ? protesta Carlos, ce qui fit sourire Clara.

Ils mangèrent en silence des choses trop salées avec les doigts, du jambon de Bayonne, des chips, des tartines de tarama sur du pain que fit griller Carlos, tant pis pour les miettes.

Il lui avait servi un verre de vin, qu'elle avait bu trop vite.

— J'ai peur de tout, vous savez ? déclara Clara soudain.

— C'est plutôt compréhensible, répondit Carlos en souriant.

— Vous êtes rassurant, décréta-t-elle d'une petite voix. Ça fait du bien.

— Merci, rétorqua Carlos, un peu perplexe, se demandant comment allaient évoluer les choses.

— À quoi ressemblez-vous ? demanda Clara avant de terminer sa tartine.

— Eeeuh... Eh bien... à un Portugais sportif, très brun, ténébreux, voyez ? plaisanta-t-il, un peu gêné d'avoir à se décrire.

Elle se resservit du vin toute seule, et but la moitié de son verre.

— Quels sont vos défauts ? s'exclama-t-elle. Il éclata de rire :

— C'est horrible comme question !

— Allez ! l'encouragea-t-elle.

— Je suis tenace, lança-t-il au bout de quelques secondes. Pas du tout rancunier, mais tenace. Ça m'empêche souvent de passer à autre chose, j'essaie d'aller jusqu'au bout, je perds du temps, c'est très emmerdant, et je ne suis pas... léger.

— Mais vous n'êtes pas lourd non plus, du tout... Au contraire, vous êtes tout en subtilité.

Il ressentit un picotement mental agréable et agaçant en contemplant le sourire de Clara qui venait de lui faire un premier compliment.

— Et vos qualités ?

— Je suis tenace, répéta t-il en riant. Et plutôt bon en karaté, en varappe, en parachutisme, au tir, enfin que des choses qui ne servent à rien à l'homme moderne.

— Ancien militaire ?

— Oui, répondit-il sans insister, se demandant mal à l'aise s'il fallait retourner ces questions des qualités et des défauts, pratique pour faire connaissance sur un mode amusant, sauf peut-être avec une femme qui se débattait dans les conséquences d'un drame qui l'avait marquée à vie.

Mais c'était tout indiqué, sinon ça mettait l'accent sur le côté douloureux, indicible.

— Et vous, Clara ? Vos défauts ?

— Je n'envoie pas chier mon mari, répliqua-t-elle avec un petit sourire. Sous prétexte que c'est comme ça, qu'il n'est pas question de remettre en cause ce qu'il fait pour moi... Soyez honnête, Carlos, comment m'avez-vous trouvée avec lui, en sa compagnie ?

— Effacée, lâcha-t-il. Il prend toute la place... Mais peut-être attend-il que vous vous mettiez en travers de sa route, qui sait ?

— Intéressante remarque, sourit Clara, qui termina son verre. Mais je ne suis pas de taille. Je suis aveugle, je suis forcément en infériorité. C'est un lion, et il me domine... Mais il me protège, aussi, je dois... accepter les deux. Il n'a pas votre... goût pour les nuances, pour essayer de comprendre. Alors je suis soumise.

Carlos soupira sans fournir d'explication de lui-même sur ce soupir, elle ne lui en demanda pas, il remit du pain à griller et demanda :

— Et vos qualités ?

— Je suis fidèle. Mais c'est peut-être... un défaut, en fait ? Elle eut un rire léger de petite fille. Qu'en pensez-vous ?

— C'est à vous d'y répondre... lança-t-il en riant lui aussi.

— Oh, vous ne prenez pas de risques en répondant cela... Ni avec moi d'ailleurs, je vous rassure. Je suis hors-jeu, ajouta-t-elle avec un drôle de sourire.

— Certainement pas, répondit Carlos, il savait que ce n'était pas une coquetterie de sa part : Clara souffrait.

— Ne racontez pas d'histoires, cher Monsieur. Vous êtes galant, mais je vis avec cette réalité. Vous êtes gentil...

Carlos savait qu'ils en étaient arrivés à un point de bascule, tout était envisageable, et il ne voulait pas la blesser, risquer d'être maladroit en insistant, mais quelque chose en lui, sa ténacité, lui réclamait de réagir, il fallait qu'il soit prudent mais qu'il lui dise ce qu'il pensait.

— Hors-jeu, c'est une expression qui ne vous concerne pas, vous avez beaucoup de charme...

— M'avez-vous écoutée ? répliqua-t-elle avec une amertume teintée d'un soupçon d'irritation. Je vis avec cette réalité.

— Quelle réalité ?

— Mes mains ! cria-t-elle presque. Mes yeux ! Mon visage ! Je n'enlève pas mes lunettes, sinon vous vomiriez votre repas, comme l'a fait mon beau-père, un jour, parce qu'il a vu sur le côté de mes lunettes !

— Oui, je sais : je ne vois pas derrière vos lunettes, je vois tout autour, au-delà, et vous êtes charmante, Clara, c'est un plaisir de discuter avec vous, de déjeuner avec vous, d'être avec vous.

— Merci, souffla-t-elle. Mais ça, oui, je peux à la rigueur, et vous avez la gentillesse de ne pas me prendre en pitié, j'apprécie beaucoup. Mais à part ça, je suis hors-jeu. Hors-jeu pour l'amour, pour le sexe. D'ailleurs...

— Oui ?

— Avec cet accident, nous avons pris des chemins inverses, avec Irène. Pour elle, du sexe suicidaire, hyperactif, et pour moi une abstinence de nonne. Non, sans doute pire que ça, ricana-t-elle.

— Pire qu'une nonne ? demanda en souriant Carlos pour détendre l'atmosphère.

— Oui, je déteste mon corps. Et Bernard aussi le déteste. Les nonnes ont sans doute parfois des élans, comment appelle-t-on

ça... ? d'auto-érotisme ? Elles s'arrangent avec les contraintes, moi je ne peux pas m'arranger avec quoi que ce soit !

Elle avait haussé le ton, au fur à mesure, jusqu'à parler trop fort, elle en eut sans doute un peu honte et se tut.

Carlos, ému, tendit la main et effleura sa joue, elle sursauta violemment et eut un mouvement en arrière, le visage de marbre et l'air contrarié.

Il attendit quelques secondes et renouvela sa caresse, elle se laissa faire mais resta absolument immobile, il sut qu'elle retenait sa respiration, puis elle lâcha :

— Je vous en prie, cessez de faire semblant, vous me faites plus mal que tout en... en... faisant cela.

— En entrouvrant la porte ? proposa-t-il.

— Oui. La porte est verrouillée. Comme les chambres, ne l'ouvrez pas. Vous ne... de toute façon, vous ne la franchirez pas. Je suis meurtrie, affreuse, vous reculerez, et me laisserez complètement... faible. Arrêtez.

Il obéit, retira sa main et se saisit des siennes, ses mains gantées, surprise elle n'eut pas le temps de faire un mouvement de retrait qu'il les posait sur son visage à lui.

— Voilà à quoi je ressemble, annonça t-il.

Elle resta figée, silencieuse, sans oser bouger.

Puis lentement elle bougea ses mains, et commença à les promener sur son visage, son nez, ses pommettes, lentement, le cuir fin de ses gants était doux.

D'une voix fragile elle murmura en tentant d'avoir un ton plaisant et détaché :

— Vous avez l'air beau garçon, dans le genre Portugais sportif...

Il embrassa le creux de sa paume, elle s'immobilisa.

— Que faites-vous, Carlos ? Vous êtes cruel... à force d'être gentil vous êtes cruel. Vous vous en rendez compte, au moins ?

— Et vous, à force d'être émouvante vous êtes désirable.

— Ne dites pas n'importe quoi, vous me faites du mal ! protesta-t-elle en retirant ses mains. Si vous continuez, je m'effondre, je meurs, je disparais, s'il vous plaît arrêtez !

Il y eut un silence, puis Carlos lui dit :

— Je n'ai pas envie de vous faire du mal. Nous pouvons essayer... de nous faire du bien, vous voulez ? Vous voulez essayer de me faire confiance ?

— Ne me déshabillez pas j'ai une cicatrice sur le ventre ! s'exclama-t-elle, et Carlos eut envie de rire, pas pour se moquer, oh non, par tendresse, elle venait de lâcher prise brusquement, elle s'en remettait à lui.

— Ne vous inquiétez pas, jolie Clara.

Il fit le tour du comptoir, elle était assise immobile sur son tabouret de bar, tous les sens en alerte, comme un animal sauvage crispé de peur. Il embrassa doucement sa bouche rouge qui resta inerte, et avança ses mains autour de son cou, qu'il caressa.

— C'est n'importe quoi il faut arr... commença-t-elle en se dégageant mollement, mais il la fit taire d'un baiser plus appuyé.

Il lui fallait prendre son temps, qu'elle accepte peu à peu, ne pas l'effrayer pour qu'elle veuille bien accepter ne serait-ce que l'idée, avant même d'imaginer l'abandon.

Alors le baiser dura, prit son temps, et puis... Clara y répondit timidement, il caressait les côtés de son cou de ses mains légères, ses lèvres à elle s'animèrent comme revenues d'un long sommeil, sa tête s'assouplit, et puis elle écarta un peu les dents, il attendit encore et tenta de caresser sa bouche avec sa langue, elle avait le goût du Bourgogne, Clara sembla sinon apprécier, du moins ne refusa pas, puis il glissa petit à petit vers sa langue, timidement, et timidement elle réagit, caresses mutuelles timides de langues, comme des adolescents affolés par ce qui se préparait malgré eux.

Carlos sentait son excitation, son sexe se raidissait, il se demanda ce que ressentait Clara, ce devait être un tumulte imprévisible, il constatait les frissons de sa peau, les frissons parcourant

son cou, elle avait le souffle chahuté, et puis elle offrit complètement sa langue, le baiser à pleine bouche, savoureux et gourmand, lent et sensuel, qui provoqua en lui une chaleur dévorante, et puis elle rompit le baiser et parla à toute vitesse en murmurant d'un ton catastrophé :

— Vous allez me laisser après je vais souffrir mais je ne veux pas que vous vous sentiez obligé vous avez pitié de moi chuis sûre c'est un gouffre qui s'ouvre pas pour vous mais pour moi vous savez ? Vous savez ?

— Tu veux pas me tutoyer, et arrêter de dire des bêtises ? Quand tu m'embrasses la vie est belle...

— La vie est belle ? répéta-t-elle, incrédule. Je ne peux pas pleurer, c'est devenu impossible, mais c'est dans ma tête que tu me fais pleurer.

— De tristesse ?

— Non, je ne sais pas, mais c'est trop ce qui m'arrive, tu n'aurais pas dû.

Ils s'embrassèrent à nouveau, elle glissa debout face à lui, contre lui, et il la prit doucement dans ses bras, leur baiser lent était profond, délicieux, ne semblait pas pouvoir s'arrêter, comme leur étreinte, il caressa lentement son dos, sa cambrure, il prenait son temps, et ses mains se refermèrent finalement sur ses fesses.

— Mon Dieu, plaisanta-t-elle d'un murmure fébrile, ça fait combien de temps qu'on m'a pas peloté les fesses ?

— Mmmh, elles sont rondes, excitantes...

— C'est... C'est ce que j'ai de plus joli, mes fesses et mes jambes, ce qui me reste de mieux, pas abîmé... Tu es dingue.

Il continua lentement à la palper, remontant sa robe peu à peu, il passa dessous et caressa sa culotte tout en continuant à l'embrasser, puis ses doigts passèrent sous l'élastique de sa petite culotte, elle se colla plus fortement à lui, il bandait comme un fou et elle ne devait rien en ignorer.

Ses fesses nues et frissonnantes au creux de ses paumes, du bout des doigts il commença à explorer le sillon de ce cul tout chaud, il descendit, des poils tout doux, il suivit le creux vers l'avant et sentit l'humidité de l'extrémité des lèvres, Clara se raidit, suspendit les mouvements de sa langue, interrompit le baiser et grogna à l'oreille de Carlos :

— Je mouille comme une folle... Il y a tellement longtemps, j'en ai mal au ventre... Prends-moi !

Il l'amena dans le salon et la poussa lentement vers le canapé, elle s'y assit et s'allongea à demi, retira rapidement sa culotte, il vit sa toison blonde et s'agenouilla.

— Qu'est-ce que tu fais ? balbutia-t-elle tandis qu'il caressait ses cuisses nerveuses. C'est ton sexe que je veux !

Mais la langue de Carlos lui plut beaucoup, il plongea dans la fournaise trempée de sa vulve qu'elle tendait vers sa bouche, les cuisses ouvertes, en murmurant des choses inintelligibles d'une voix grave, animale, caressant ses cheveux, et puis elle poussa des petits cris et fébrilement s'excusa :

— Désolée, désolée, j'ai joui, désolée, mais viens, viens, j'ai encore envie...

— Ne t'excuse pas ma toute belle, jouis comme tu veux, occupe-toi de toi...

— Alors viiiiiens, par pitié !

Carlos en souriant prit son sexe vibrant et impatient dans son poing, et dirigea le gland cramoisi, dur comme du bois, vers les lèvres de son amante, qui rugit à voix basse « Bon sang ! » lorsqu'il se posa à l'entrée de la fente luisante.

Il poussa, prit appui sur le canapé de part et d'autre des hanches de Clara, et la pénétra assez rapidement, elle grimaçait, immobile et frissonnante.

Il fut bientôt au fond d'elle, elle palpitait, brûlante de désir trop longtemps et trop puissamment délaissé, elle palpitait, se resserrant convulsivement autour de sa hampe déployée.

— Je jouis encore, grogna-t-elle en étouffant un rire nerveux. Espèce de dingue, tu me fais jouir !

— Tu m'excites, tu me fais bander.

Elle eut un air stupéfait, l'air de dire « Qui ça, moi ? » puis abandonna sa tête en arrière.

Lents allers et retours en elle, dans son ventre chaud et vivant, profondes allées et venues au creux de son sexe de femme qui mouillait tout ce qu'il savait pour rattraper le temps perdu, le manque, le verrouillage obligé qui venait de sauter, à l'assaut des jouissances qui la faisaient grimacer parfois, il ne savait pas si ni quand elle jouissait, mais le marécage de son vagin l'aspirait, et ses mains autour de ses épaules se crispaient soudain, elle laissait échapper des petits grognements si excitants qu'il devait lutter pour ne pas succomber à l'envie d'éjaculer, d'en finir avec cette affolante partie de jambes en l'air, sans doute l'une des plus excitantes et émouvantes de sa vie.

Il se pencha et à travers la robe gris perle mordilla la pointe de son sein gauche, Clara se raidit, mit quelques minutes à se détendre à nouveau, concentrée sur ces nouvelles caresses qu'elle devait accepter, comprendre, et puis il vit sa main gantée défaire les boutons de sa robe qu'elle ouvrit et rabattre la dentelle du soutien-gorge, libérant un téton tendu, rose sombre, qu'il goûta comme la première framboise de l'année, elle murmura des gros mots délicieux et il sut que c'en était trop pour lui, il lui dit en regardant son reflet dans les lunettes noires.

— Je vais jouir. Tu m'excites tellement !

Il se cala au fond d'elle qui souda son bassin au sien, et de son sexe rendu fou se déversèrent des traits de son plaisir, par à-coups violents, des jets abondants, Clara gémissait une seule note continue en ressentant au plus profond d'elle les sursauts si délicieux et précieux de cette queue glissée là pour l'aimer.

Une éternité sensuelle et partagée de secondes ou de minutes, un territoire rare et ébloui, et puis le réel revint peu à peu, Carlos

souriait, Clara semblait morte mais elle était brûlante, comme fiévreuse, et son visage s'anima, elle ouvrit la bouche comme pour prendre de l'air, ils s'étreignirent avec délicatesse, le réel fit encore une avancée pour s'imposer, et puis elle fut soudain prise d'un fou-rire :

— Bordel, j'ai une crampe !

Il se retira, des lèvres de sa chatte s'échappa une larme de sperme qui glissa entre ses fesses, trop tard pour le canapé.

— Il faut que je m'essuie... murmura-t-elle, gênée, il lui tendit un mouchoir en papier, elle semblait perdue, sans repères, plus fragile que jamais.

Il prit soin d'elle, l'entoura d'attentions jusqu'à ce qu'elle retrouve un peu d'assurance, et le sourire.

Un sourire incertain, mais plein du bel abandon de l'amante fatiguée.

— Le pique-nique n'est pas terminé, dit-il à mi-voix, le dessert nous attend.

De la crème dessert au chocolat, qu'elle mangea rêveusement, un peu tristement, puis elle dit à son amant :

— Je ne peux pas te voir. Pas te voir sourire, je ne t'ai pas vu jouir, je n'ai pas pu voir... dans tes yeux si tu me trouvais si belle que tu le dis. Je me souviens de ce genre de choses, et je suis perdue aujourd'hui... Et toi tu vas vouloir me rassurer, j'aurais dû me taire.

— Tu m'excites, Clara, tu me fais bander et je suis sûr que tu le vois, que tu le sens sur ma peau, dans ma voix, dans l'air autour de nous...

— J'ai envie... de te sucer. Sur le canapé, accompagne-moi.

Il lui prit le bras, frissonnant de désir, se déshabilla complètement, se mit nu et s'allongea sur le canapé.

Érection folle, fellation prudente, maladroite au début, fellation de débutante timide, bout de langue, elle explore, aspire, n'utilise pas ses mains, trop concentrée sur sa bouche, sur sa langue.

Dialogue des amants par gestes, pressions, tension, en silence elle comprend, parfois il murmure un « Ouiii... » sensuel et amoureux pour lui indiquer le chemin de son plaisir qui se déploie, elle s'enhardit, devient peu à peu gourmande, initiatives, frissons, l'imprévu, il pousse des petit cris, elle branle doucement, poigne de plus en plus ferme et précise, descend vers les couilles, il sursaute, elle sourit, aux commandes, elle est fière de lui faire perdre la tête, elle joue, il se cambre, respire fort...

La prévient.

Mais elle sait, ses lèvres glissent, elle devine, se prépare, n'a plus peur de rien.

Il sursaute, crie un peu, et explose, s'arque, réprime un envie de saisir sa tête pour s'enfoncer dans sa gorge, elle aspire, c'est salé, un peu écœurant, mais la tendresse rend cela si beau, l'amour peut-être, ils n'osent y penser, des jets de sperme pour saluer ses caresses, pour couronner ce qu'elle lui a offert, si intime, si intime, si total...

Et après...

— Et après ?

La pensée m'étouffe, car je suis dans cet après. À vrai dire je suis une éternelle victime de l'après, ma vie s'inscrit toujours dans les conséquences, pleines de douleurs, je ne sais faire que cela, on dirait : faire face à ce qui s'est passé, être continuellement sur l'autre versant, et la bascule a toujours été imprévue...

Cet homme, là, m'a aimée, m'a fait jouir comme une malade, j'en frissonne encore, mais il me laisse face à moi-même, aux dangers si vifs et si impitoyables qu'il y a, qu'il y aura toujours, à avoir vécu cela.

Ici commencent les conséquences.

J'ai le goût de son sperme dans ma bouche, et je l'imagine, mon petit cœur gonflé de reconnaissance titubante, je l'imagine, cherche à mettre un visage mental sur cette voix, ces parfums, cette peau que je n'ai pas touchée en vrai, autour de cette gentillesse qui a su, je crois, se garder de la pitié.

Et me voilà comme une conne, plus seule que jamais parce que je vais devoir affronter le froid d'avoir connu cela et de ne pouvoir le garder.

Oh je devrais me contenter, chérir déjà le souvenir fort de ces coups de boutoir de son sexe tout chaud, de cette étreinte où il fut si délicat et si viril en même temps, me préparer déjà à revivre cela clandestinement, le sourire aux lèvres, juste pour moi, juste le cadeau merveilleux.

Je devrais normalement être nourrie et lumineuse de cela : Carlos.

Mais non : dans la nuit de ma vie, la tristesse me terrasse, et la solitude est si aiguë !

Je ne suis que pertes, et que faiblesses.

Il me touche la joue tendrement, je voudrais dire quelque chose mais je me contente de pleurer intérieurement comme je le fais depuis que je n'ai plus d'yeux.

— Tu es triste ? demande-t-il à mi-voix.

— Oui. Des fois il vaudrait mieux que les bienfaits ne surviennent pas, quand ils sont trop grands pour toi, trop d'ampleur... Là j'en suis presque à regretter... mon équilibre d'il y a encore quelques heures, à être tout simplement malheureuse, mais à ma mesure, tu comprends ? Je maîtrisais cela. Et là... C'est comme la chanson de Jane Birkin...

— ... Fuir le bonheur de peur qu'il se sauve ?

— Oui. C'est ça. On prend des risques quand on est heureux.

J'ai failli dire : « ... quand on est amoureux ». Je ne vais pas en rajouter et devenir risible, je suis déjà ridicule, complexe et complexée, mal foutue sur tous les plans.

Lui il rigole, gentiment bien sûr, il est trop gentil, j'ai envie de m'excuser d'être bête, mais la réalité me rattrape, et je ne peux dire ce que j'ai vraiment sur le cœur : il va partir, me laisser, passer à autre chose, je vais retrouver le confort handicapé de ma vie normale, et Bernard à qui je dois tout et qui aime ça, que je lui doive tout, une dette insoluble.

Lui, Carlos, il va aimer d'autres femmes, être adorable avec d'autres, des filles qui ont de beaux yeux ou pas, en tout cas des yeux, et puis il sera ému quand il leur caressera la joue en leur demandant si ça va alors qu'elles viendront de jouir en se tortillant entre ses bras.

Et moi j'attendrais que le temps passe, je me souviendrais, et je penserais à ses autres amantes normales et émouvantes en me disant que c'est con d'être jalouse, vu que... je suis hors-jeu.

Ça sert à rien de lui répéter, il dira que non, voudra me rassurer, mais si : je suis hors-jeu, pas concernée, c'est une erreur que ce mec-là qui a tout pour lui se soit intéressé à moi au point de me désirer et de me faire l'amour.

Mais je n'ai pas la force, là en cet instant, pas l'énergie de me préparer au pire, à être abandonnée, pas la force de mettre au point une façon d'être assez forte pour passer ce cap imminent, celui où il trouvera des excuses pour ne plus me voir, je n'ai pas la force de me préparer à constater que je suis une idiote et que la vie ne m'offrira rien de plus, et qu'un mec comme lui c'est fait pour des jolies files vivantes et drôles et qui se déplacent toutes seules et qui courent les rues.

Je suis un monstre, et je suis trop fragile.

— Viens dans mes bras... murmure t-il.

Et c'est lui qui vient et me prend contre lui, et dans mon cou il me dit des douceurs qui m'enivrent mais qui sont un poison mortel pour plus tard, il ne s'en rend pas compte.

Je les prends ces douceurs, comme une affamée, je souris, j'en profite bêtement, j'ai envie que le temps s'arrête.

Après avoir rangé la cuisine, pas aussi soigneusement sans doute que ne le ferait Irène, on reprend la voiture, je me sens mieux, par fatalisme peut-être, et par envie de simplicité, pour une fois.

Carlos pense sans doute que ma mélancolie est l'effet de l'adultère, car il me demande si je crains que Bernard...

— Oh non, il avait une réunion de copropriété qui va sans doute durer jusque tard, il mène sa vie...

Je ne lui dis pas que sans doute, mon mari va voir ailleurs, aussi, qu'il doit avoir des maîtresses dont j'accepte l'idée parce

qu'il lui faut tenir le coup avec moi qui suis devenue le boulet de sa vie, et qu'il ne veut plus toucher.

Donc : réunion de copropriété, m'a-t-il dit, et j'ai une excellente mémoire : la date en a été arrêtée il y a plus d'un mois, c'est vrai cette fois.

En arrivant à la clinique, nous avons un choc : dans la chambre des soins intensifs où était allongée Irène, le lit est vide, il n'y a plus les machines de contrôle, je sens l'angoisse dans la voix de Carlos quand il m'annonce cela, il part en coup de vent se renseigner, je reste là, debout, dévorée de peur...

Mais il revient pour m'annoncer qu'elle a été transférée en Médecine, et me guide à travers le bâtiment.

Dans sa nouvelle chambre je retrouve le bruit des machines, ma sœur est là, toujours inconsciente, et au bout d'un moment arrive un interne qui vient vérifier une question technique, il nous interroge et je sens soudain que Carlos est réticent, il me serre brièvement le bras, un signal entre nous, alors je me conforme à son attitude et devient évasive.

Je remarque alors l'insistance de l'interne, je suis sur mes gardes et toutes ses questions me semblent dépasser le cadre d'une discussion entre un médecin et la famille d'une malade.

Quand il laisse finalement tomber et prend congé, Carlos attend quelques secondes et sort de la chambre, rentre à nouveau (il a dû aller vérifier dans le couloir) et me glisse que ce n'est pas un médecin.

— Quoi ? je m'étonne. À quoi avez-vous vu cela ?

— C'est le même type que nous avons vu ce matin aux Soins intensifs, celui qui vous a demandé de laisser vos coordonnées à l'accueil, mais ce n'est pas le même service, nous sommes en Médecine et les internes ne suivent pas les patients, il n'avait rien à faire là cet après-midi.

— C'est qui ? Qu'est-ce que peut vouloir quelqu'un qui n'est pas médecin ici, dans une clinique ? je demande, effarée.

Carlos garde un moment le silence puis il me dit :

— Il voulait des informations, c'est clair. Un journaliste, peut-être, ou bien... je ne sais pas. Dans sa vie parallèle, à Irène, beaucoup de choses nous échappent, et cette vie-là était assez extrême pour qu'elle se soit attiré des ennuis.

Je soupire, je n'ai pas le moral, toutes ces histoires souterraines m'inquiètent et me dépassent.

J'ai été lâche, j'ai toujours évité de soulever le couvercle et de m'interroger franchement sur ce que faisait Irène, et surtout de l'interroger elle... parce que ça aurait signifié pour moi considérer sa folie, ses déséquilibres, ça m'aurait obligé à me confronter à nouveau à l'accident, aux morts.

Le drame, toujours là, la fracture dans nos vies qui saigne de partout et continue à menacer comme un feu qui couve... m'interroger vraiment sur la double vie de ma sœur, c'était pour moi souffler sur ces braises, qu'il reparte ce feu qui dévaste tout.

Je n'ai pas eu le courage.

— Je n'ai pas eu le courage... dis-je à Carlos.

— De quoi ?

— De chercher à savoir ce qu'elle faisait exactement. Un soir j'étais chez elle, c'est sorti tout seul, elle m'a dit qu'elle sortait le soir avec des lunettes noires et qu'elle allait se donner à des hommes sur des aires d'autoroute ou dans des boîtes de nuit spécialisées... ou pas. J'étais effrayée, effrayée, j'aurais dû l'interroger, parce que ce soir-là elle avait besoin d'aide, elle ne disait pas cela par provocation, c'était une façon de me dire de l'aider, de me signaler sa détresse, tu vois ? Je n'ai rien dit, ça me faisait trop peur. Et elle m'en a parlé deux ou trois fois, mais ces fois-là c'était pour me faire chier, pour me faire réagir. Je suis complètement passée à côté.

Carlos vient debout devant moi et me dit à mi-voix :

— Arrête de t'en vouloir, de tout prendre sur toi. Tu ne peux pas tout résoudre, il faut déjà que tu puisses t'occuper de toi comme il faut. J'ai l'impression...

— De quoi ? J'espère ne pas être agressive avec lui, mais je viens de réagir vivement, je tente de sourire maladroitement.

— Je ne suis pas psychanalyste, commence t-il, au son de sa voix il ne plaisante pas, je sens de la tension, mais j'ai l'impression que tu te sens maudite, quelque chose de cet ordre-là, tu te débats...

— Maudite, oui, je réponds, amère, on peut appeler cela comme ça !

Il ne m'a pas vue nue, ne m'a pas vue sans lunettes.

Je suis en colère et complètement troublée, il garde le silence, il ne sait plus quoi dire, mais je résiste à l'envie de venir dans ses bras pour y trouver du réconfort, le silence s'installe, il ne s'excuse pas non plus, et je réfléchis rapidement malgré ma confusion, mes émotions : si un homme aussi gentil que Carlos, et aussi attentionné, ne s'excuse pas d'avoir dit cela et de m'avoir froissée, c'est qu'il pense avoir eu raison de dire cela. Dire quoi, au juste ?

— Oui, je lâche, en essayant d'adopter une voix tranquille : je suis maudite, je me débats, oui. Que peut-on y faire, que faire d'autre dans mon cas, qu'est-ce que tu me reproches là-dedans ?

Il garde le silence, je me sens bête de l'avoir braqué alors qu'il devait essayer de m'aider, même mal.

— Dis-moi, s'il te plaît, va plus loin.

— Je n'ai pas dit que tu étais maudite, je ne crois ni au mauvais sort, ni au destin, j'ai été élevé au Portugal où le poids de tout cela est omniprésent, je m'en suis détaché, ça n'a pas été facile. J'ai dit que tu te sens maudite. Et je ne te reproche rien. Au contraire. Tu es courageuse, vivante, tu es belle... Je me disais que tu mettais peut-être... peut-être, trop d'énergie à te débattre, à être fragile. Tu es fragile et coupable avec une énergie que je trouve... excessive, que tu devrais utiliser à vivre, t'épanouir à nouveau.

Je me tais, soufflée, je ne sais pas par quel bout prendre ce qu'il me dit, personne ne m'a jamais parlée comme cela, personne n'a osé, je suis stupéfaite, oui : personne n'a osé, je suis épargnée par tout le monde parce que la vie, le destin, m'en a mis plein la gueule, la pitié, la pitié fait que personne ne me parle en face, je suis aveugle et énuclée et c'est comme si en plus j'étais sourde et insensible, on ne veut pas me faire du mal, on ne veut pas que je souffre, alors on m'épargne, je suis à l'abri dans le silence, ma solitude.

Étourdie je ne sais pas quoi dire, « énergie excessive à être fragile », ça ne rime à rien, et soudain, brusquement, j'ai envie de lui dire trop de choses à la fois, et c'est le même effet : je me tais, aveugle et muette, j'ai envie de lui dire que je ne me complais pas, jamais, dans mon rôle de super-victime éternelle, je veux seulement survivre !

Envie de lui crier que dans le noir on ne peut que se débattre pour ne pas se noyer dans la folie, que ma fragilité est préférable à la mort, que même mon mari n'y peut rien, lui dire que m'épanouir, bordel de bordel, comment pourrais-je m'épanouir avec un corps comme le mien, meurtri couturé et bricolé, lui expliquer que vivre est une punition pour moi, comme pour Irène, au fait lui qui a baisé les deux, qu'en pense t-il, à comparer, à être au chevet des deux comme un putain de St-Bernard baiseur de femmes en détresse ?

J'ai l'impression d'étouffer, je suis figée, prise dans un vertige sans porte de sortie, et puis il me prend dans ses bras et tout redevient simple et supportable, je m'accorde quelques secondes d'abandon, comme une jeune fille, comme si la vie était neuve.

— Pardonne-moi, murmure t-il en me caressant les cheveux.

— Non, ne dis pas ça. Merci. Tu as peut-être raison, je lui réponds, mais je dois y réfléchir, c'est trop énorme, ce que tu as dit, pour mon petit cerveau de souris : je dois y réfléchir, à tout ça.

Il rit doucement et répète :

— Ton petit cerveau de souris...

Je m'assois, il m'apporte un verre d'eau, le silence retombe, j'essaie de mettre de l'ordre dans mes pensées, mais cette journée ne ressemble à rien que je connaisse, j'ai envie de dormir.

Le temps passe dans les bruits réguliers des appareils de mesure, je suis dans une espèce de transe ouatée. Et puis Bernard débarque, quelque chose a alerté Carlos une ou deux secondes avant qu'il n'arrive, et j'ai moi-même senti la tension brusque de Carlos.

— Je vous ai cherchés partout, lance t-il en préambule, comme un reproche. Monsieur a veillé sur ta sécurité ? demande t-il, narquois. Je ne réponds pas, Carlos non plus, et je lui dis :

— Aucun mieux pour Irène, pas de bonnes ou de mauvaises nouvelles ; sans ajouter « au cas où ça t'intéresse... »

Je me sens lasse, et de toute façon Bernard veut lever le camp.

Je serre ostensiblement la main de Carlos, lui demande de m'appeler s'il y a du nouveau, lui donne ma carte, et Bernard grogne :

— C'est à la clinique de t'appeler, pas à lui.

— Mais vous, vous êtes là, je réponds en m'adressant à Carlos, quelque part en face de moi. Je suis heureuse que vous soyez là à ses côtés. Bonne soirée !

Je souris, et Bernard m'entraîne dans le couloir d'une main ferme et contrariée.

— Ça va, tu t'es bien amusée ? me demande t-il une fois dans l'ascenseur.

— Tu es jaloux ? je demande, un peu étonnée.

— Mais non voyons !

Je me sens aussitôt profondément blessée par la remarque : je ne vaux pas cette crainte-là, voyons ! Comment puis-je imaginer intéresser d'autres hommes, enfin ? ! Ce n'est pas que je suis indisponible, c'est que je suis imbaisable !

J'accuse le coup.

— Il a bien voulu m'accompagner chez Irène, pour que j'aille chercher des affaires pour elle.

— Ah ? Il la gardait aussi la nuit ? C'est son étalon du moment ?

— Je n'en sais rien. Mais il la connaît bien, elle lui racontait tout, je crois.

J'ai envie qu'il arrête de parler de cette manière hostile et dédaigneuse de Carlos, bon sang !

— La salope.

— Pardon ? je m'exclame, furieuse. Tu veux bien répéter ?

— La salope ! Ta sœur est une salope, excuse-moi de t'écorcher les oreilles. Une salope qui racontait tout à ce connard, ça devait l'exciter, lui, et elle aussi. C'est des animaux.

Estomaquée, je cherche mon souffle, je cherche mes mots.

— J'aurais dû me taire plutôt que te raconter sa confidence ! C'est sa vie à elle, elle... elle se débat avec sa culpabilité !

— En menant une double vie scandaleuse, en faisant la pute sur les parkings ?

— Oui ! C'est un appel au secours, je n'ai pas pu l'aider mais ensemble, toi et moi, on aurait pu l'aider !

— Ah ça y est, c'est de ma faute ! Je n'ai pas été assez à l'écoute, c'est ça ? Ta sœur est folle à lier, point ! Il serait temps de l'admettre et d'arrêter de la voir, couper les ponts, c'est une salope et elle va finir avec le Sida au cul, c'est tout ce qu'elle va y gagner !

Je m'abîme dans l'effroi, c'est comme une baignoire qui se vide, un siphon qui m'entraîne vers le néant. L'amarre qui me retenait au bord vient de lâcher.

J'essaie de ne pas penser.

Nous arrivons chez nous, je suis comme une zombie, un robot avec des piles presque mortes.

Il allume la télé et file préparer le repas en silence, me laisse seule, je suis abasourdie, mes oreilles sifflent.

Je voudrais mourir.

Couper les ponts avec ma sœur ? Ma pauvre petite sœur chérie, enfermée elle aussi dans la nuit, la nuit parfaite du coma, nous sommes seules toutes deux, atrocement seules, nous avons froid, et cet homme qui est mon mari voudrait que nous n'existions plus l'une pour l'autre, alors que ce lien est le petit souffle qui nous relie encore au milieu du chaos, de la mort, de notre martyre continu.

Je mange comme un automate, me lève de table, gagne ma chambre.

Nous faisons chambre à part, salle de bain à part : Bernard ne supporte pas mon corps, et même, je l'ai compris un jour, ne supporte pas que je sois nue dans la maison en train de me laver.

J'ai admis cela.

Je suis lâche : j'ai accepté parce que cet homme-là voulait bien de moi alors que je suis toute meurtrie, il est à mes côtés et aurait pu se barrer. « Tu as sacrément de la chance, ma fille ! » me répète ma vieille mère régulièrement, avec force, celle de l'évidence.

Maman ne veut plus voir Irène depuis l'accident.

« Elle a tué ma belle petite Anita ! » se lamente-t-elle parfois, comme si Irène l'avait poignardée volontairement et comme si ce n'avait pas été avant tout la belle petite Anita d'Irène, sa maman.

J'ai envie de dormir, d'oublier, de ne pas me réveiller.

Irène m'a parlé de cette envie-là.

Je me fais la promesse que quand... que si ma sœur se réveille, je parlerai avec elle, qu'on partagera cela, nos souffrances, à cœurs ouverts pour être plus fortes, même si c'est douloureux, au lieu de souffrir comme des chiennes dans notre coin.

Je me déshabille, vais dans ma salle de bain. Ce qu'il y a de drôle (façon de parler) c'est que je n'allume dans aucune des pièces quand je suis seule, ça ne sert à rien.

Je veux une douche, debout toute nue je suis émue de me souvenir que Carlos a pénétré mon corps, qu'il y a pris du plaisir.

Je touche mon sexe, respire mes doigts : son odeur, j'aimerais la garder.

Mais je me douche, soigneusement : le souvenir est de toute façon en moi.

Je me savonne. Il y a au milieu de mon ventre une cicatrice en creux, légèrement oblique, la marque du morceau de tableau de bord qui a failli me couper en deux.

Ç'aurait été plus simple de mourir comme Anita et Marc, je finis de me savonner, mes mains, jusqu'aux poignets : un départ de feu qu'Irène, bloquée par sa ceinture au milieu de l'épave verticale, a étouffé avec un manteau. Elle croyait que j'étais morte, un de mes yeux pendait.

Je frissonne, mon dégoût ce soir, ce n'est pas l'accident, c'est mon mari, abject et violent.

Je n'ai personne.

À part Carlos, mais il ne va pas m'attendre, n'est pas là pour moi. Si Irène se réveille, il va se consacrer à elle, et elle ne va pas supporter, elle va le virer, et si elle ne se réveille pas, il se lassera d'ici une semaine de jouer les anges gardiens d'hôpital, il a mieux à faire.

Je n'ai personne, donc, et de toute façon aucun courage pour... rompre avec Bernard ?

L'idée est risible : je suis une handicapée aussi amochée qu'un soldat de la Grande Guerre !

« Allons ma fille, courage ! » me dirait ma mère, comme si elle y connaissait quelque chose.

Je sors de ma douche, morte de froid malgré l'eau chaude, je frissonne violemment comme si j'avais un accès de fièvre.

Je me glisse sous la couette, enroulée dans ma chemise de nuit et un gilet en cachemire tout doux, je suis repliée sur moi-même, crispée, et ne bouge plus en attendant de gagner un peu de chaleur.

Je voudrais dormir contre Carlos, j'en chialerais.

Lui seul s'intéresse un peu à moi, me regarde, ose me parler, lui seul me fait rire, et il est le seul homme au monde qui me trouve attirante. Ce n'est pas un vicieux qui cherche le bizarre,

les handicapées – il paraît que ça existe : c'est un gentil mec qui regarde, réfléchit, ressent, écoute.

Je repense à l'amour qu'on a fait, à notre si long baiser avant, il a voulu m'apprivoiser, il a mis son désir en sursis le temps que j'accepte l'idée stupéfiante qu'il avait envie de moi (quel délire !).

Je retrouve le souvenir de mes sensations, je me détends un peu, me déroule sous la couette, j'ai moins froid.

J'ai envie de me caresser, de me faire jouir. Je n'ai... c'est dingue mais je n'ai pas fait cela depuis l'accident, j'ai viré de ma vie le plaisir, fait une croix dessus en me disant même que c'était plus simple que je ne pensais : m'en passer complètement, ce n'est plus pour moi ces trucs-là, je suis hors-jeu, fonctions vitales allégées, abstinence évidente, sans y penser, à quoi cela servirait-il à part remuer la boue ?

Avant de me toucher, je replonge dans mes souvenirs tous frais, si excitants, je veux jouer avec mes pensées avant que mes doigts ne me fassent sans doute jouir trop vite : sa langue alors que je voulais qu'il me pénètre.

J'ai joui comme une sauvage, foudroyée par sa langue qui se promenait sur mon clitoris dont je croyais que c'était de la chair morte, la foudre, oui, et puis son sexe dressé, oh mon Dieu ! Dressé pour moi, j'ai fait cela sans le vouloir !

Je mélange langoureusement les souvenirs de sa pénétration, au fond de mon ventre, qui écarte mes chairs de femme toutes mouillées, et la pipe que je lui ai faite, son gland contre mon palais, ma langue qui joue avec.

Je remonte ma chemise de nuit en me tortillant, et caresse un peu d'un doigt paresseux mon sexe fermé, entre mes cuisses serrées, je suis couchée sur le côté. Il y a des ondes électriques qui me parcourent le ventre, je me réchauffe.

Je repense à la masse en action de son corps d'homme qui me fait l'amour, en appui sur ce canapé, à son bassin qui me bouscule tandis que mon vagin se serrait en se convulsant autour de l'épée

de son sexe qui me pénétrait et se retirait en rythme, gland dur toujours à l'intérieur, encore, encore, encore, sans s'arrêter tandis que mon cerveau faisait des pirouettes, j'appuie mon doigt qui passe les grandes lèvres et trouve l'humidité, et puis...

Et puis je rejette la couette, la porte de ma chambre est verrouillée, je retrousse ma chemise de nuit sur mon ventre tailladé, j'ose écarter franchement les cuisses comme si Carlos... tiens oui ! Il est devant mon lit, la queue en triomphe, et il s'agenouille et me lèche lentement.

Il me trouve belle. Il voit mon ventre, je n'ai pas mes lunettes.

J'écarte ma chatte en manque pour que sa bouche s'en régale, il me pénètre d'un doigt et c'est le mien en fait, je suis trempée, et puis... on passe à l'action, il bande comme un taureau, il veut me prendre, il s'allonge sur moi, un sexe large qui me cloue sur place, jusqu'au fond, je ne le dégoûte pas, non, il bande comme un fou, me dit des choses douces à l'oreille, que je suis la plus belle, la plus forte, qu'il m'aime, qu'il m'attendait, ça m'excite, ça, c'est un film mais ça m'excite.

Il veut me prendre par derrière, alors je me retourne, je ne me suis jamais caressée ainsi, à genoux le cul en l'air, les épaules contre l'oreiller, je me fouille le sexe des doigts, des deux mains, lui il me prend les hanches, je lui tends mes fesses...

Deux doigts dans le fourreau tout chaud, non, trois doigts, pour rêver de son phallus très gros de désir, et je me frotte lentement le clito des doigts de l'autre main, j'essaye de ne pas me précipiter, c'est bon de se faire son cinéma porno quand on est morte de solitude, j'aurais dû faire cela sans arrêt, Carlos, Carlos, il m'a saisi la taille et me bourre la chatte, il se penche et me dit que je l'excite comme jamais, qu'il se branle en pensant à moi, qu'il veut me remplir, que je suis belle, la plus belle...

Les fantasmes se superposent, tournent comme un manège qui s'affole, accélèrent, et dans la dernière ligne droite, j'imagine qu'il éjacule fort... et m'en fout partout, que je déborde, qu'il

m'éclabousse, je déborde, il en met... sur mes seins, mon ventre, ma bouche emplie et même c'est horrible mon visage mes ye..., je reviens effrayée à mes seins, pleins de sperme, de sperme... sur moi !... Partout... Il jouit... !

Je me crispe dans un grognement, le frisson qui me secoue est si fort que je tombe sur le côté, m'effondre sur ma couette, mes mains prisonnières entre mes cuisses serrées, étourdie je me laisse planer...

Je peux maintenant glisser dans le sommeil : je n'ai plus froid et je suis dans le noir, déjà.

À la une

Carlos eut le lendemain une matinée bien occupée : il alla prendre son patron à 7 h 20, le conduisit à un rendez-vous à Melun qui ne dura que quinze minutes, et revint avec lui pour une réunion au Bourget.

Là, il fit une pause, et s'accorda un café dans un bistrot, il consulta ses courriels et ses messages téléphoniques sur son iPhone, et tandis qu'il écoutait un message de son frère, ses yeux rencontrèrent la une d'un journal gratuit dans son distributeur, à l'entrée du café.

Il coupa immédiatement son téléphone et stupéfait, se leva vivement pour voir cela de plus près.

En haut de page, il y avait une photo d'Irène allongée inconsciente dans son lit d'hôpital, avec ses tuyaux et en arrière-plan, les machines de contrôle, et un titre d'appel : « La miraculée d'Orléans au cœur d'une sombre affaire ? »

En dessous, quelques lignes pour provoquer l'intérêt : « Irène Frageau qui, un soir de Noël 2007, avait vécu un enfer, coincée pendant dix-sept heures dans la carcasse de sa voiture accidentée avec les cadavres affreusement mutilés de sa petite fille de huit ans et de son compagnon, et sa sœur gravement blessée, se retrouve aujourd'hui dans un coma que les médecins n'expliquent pas. Elle avait pris il y a quelque temps un garde du corps. Se sentait-elle menacée ? Et par qui ? Lire notre dossier page 4. »

Voilà au moins qui expliquait le manège de ce faux interne, qui devait sans doute avoir comme complice et indic la fille de l'accueil à qui il avait demandé à Clara de donner ses coordonnées.

Il alla en page 4 et découvrit une pleine page faite d'articles et d'encarts, et il y avait des photos, qui attirèrent aussitôt son attention : celle d'Irène de la première de couv', mais en plus grande dimension, il y avait aussi une photo d'archives d'une Saab 900 accidentée, suspendue au bout d'un câble de grue au-dessus d'un profond fossé, son toit découpé comme le couvercle d'une vieille boîte de conserve, et puis une photo volée le représentant aux côtés de Clara avec ses lunettes noires, à l'accueil de la clinique.

Il lut la légende : « Clara M., la sœur de la banquière, en discussion avec le garde du corps d'Irène Frageau. Est-ce la sœur aveugle qui a monté et organisé une protection rapprochée pour Irène et qui paye le garde du corps ? »

Carlos, agacé et tendu, se mit à lire soigneusement la page du journal, dont la qualité journalistique était plus que discutable : il s'agissait essentiellement d'hypothèses d'un journaliste qui avait flairé l'accroche spectaculaire autour d'un non-événement sur lequel il brodait allègrement. Il tentait de bâtir un truc sur du vent avec des éléments disparates, pour que ça puisse ressembler à un scénario : accident tragique + destins brisés + jolie femme + et en plus, banquière (fantasme pouvoir-argent) + questions médicales irrésolues + sœur mutilée et mystérieuse mais jolie + garde du corps mystérieux avec une belle gueule de dur = complot probable expliqué et exploité en exclusivité !

Carlos lâcha le journal, recommanda un café et réfléchit à tout cela.

D'être en photo dans le journal ne le dérangeait pas, ça l'amusait, son patron s'en foutrait s'il tombait sur la photo, et il ne lisait que la presse économique.

Non, ce qui était en revanche plus préoccupant, c'est ce qui manquait à cet article : la double vie d'Irène.

La trame de l'article restait approximative, mais si le journaliste tombait là-dessus en poursuivant ses hypothèses, ça donnerait à cette histoire un arrière-plan explosif !

L'autre point qui le contrariait était plus personnel et anecdotique : le mari de Clara, Bernard, apprécierait sans doute très moyennement que sa belle-sœur scandaleuse se retrouve en une des journaux, et surtout que sa femme elle-même soit mêlée à tout cela... Sans parler du fait qu'on laissait entendre qu'elle avait engagé ce fameux garde du corps qu'il ne supportait pas !

« *Si j'avais été maraîcher ou vendeur de téléphones mobiles, le journaliste n'aurait pas écrit trois lignes...* » se dit Carlos, brièvement amusé.

Il composa le numéro de Clara : il ne voulait pas qu'elle découvre cela par hasard, il tenait à elle et la savait fragile.

— Clara ? C'est Carlos...

— Oh ? Je ne pensais pas... que vous... que tu m'appellerais.

— Désolé, répondit-il. J'espère que cela ne te dérange pas ?

— Non non, pas du tout !

— Tu es à la clinique, là ?

— Non, chez moi, pourquoi ? J'y vais cet après-midi sans doute...

Il lui parla de l'article, qu'il résuma au mieux, et au bout du fil il n'y eut que le silence, puis Clara murmura :

— C'est terrible. C'est n'importe quoi.

— Oui, c'est sûr, reprit Carlos. Et il faut en tenir compte, de tout cela, ça risque de changer les choses...

— C'est-à-dire ?...

— Tout compliquer ! lâcha-t-il. Déjà Bernard risque de ne pas être ravi...

— Ah oui, c'est sûr, ça va le rendre furieux, déjà qu'il supporte Irène de moins en moins, si en plus je suis celle qui t'a embauché, ça risque d'être... saignant.

— Oui, justement. Il risque d'y avoir ce journaliste dans les parages, et à visage découvert maintenant, peut-être d'autres, et

si Bernard déclenche un esclandre, ils vont adorer, ça accréditera l'idée qu'il y a quelque chose derrière tout ça. Et il y a quelque chose derrière... et plus que croustillant.

— Oh mon Dieu, oui... Je vois. Je... je fais quoi, je dis quoi si on m'interroge ?

— Tu ne dis rien, mais pas dans le genre superstar ou qui déteste les journalistes. La femme discrète et timide qui ne veut pas être embêtée.

— Ça va pas être difficile, ça, comme rôle, rigola Clara : c'est exactement moi !

— Et s'il y a besoin, je m'occuperai de la mise au point...

— Comment tu écris : « poing » ?

— Hein ? Ah oui... oh non, ne t'inquiète pas ! Je suis un non-violent par principe...

Elle rit et ils raccrochèrent après être convenus de se voir dans la journée à la clinique, sans qu'il ne sache trop quand.

« *Oui*, se dit-il, *elle a du charme, beaucoup de charme, même.* »

Il était l'heure, il reprit sa voiture et attendit son patron qui arriva enfin, direction Versailles cette fois, où son patron allait déjeuner avec des partenaires commerciaux.

Il lui accorda son après-midi, ne sachant pas trop quel serait son programme après ce déjeuner.

Carlos acheta un sandwich dans une boulangerie et fila sur la clinique.

Dans une rue adjacente, avant de s'engouffrer dans le parking souterrain, il vit stationné là en double-file un camion d'une chaîne de télé d'infos continues, Flux d'Infos, avec des antennes et une parabole encore repliée : d'autres avaient sans doute repéré le fait divers facile avec des vrais morceaux de drame dedans, nappé de mystère bien sucré, de quoi fournir des munitions pour des petits reportages qui changent un peu de la politique, des élections à venir et de la crise économique.

Une fois garé, il rappela Clara, lui apprit que des journalistes étaient sans doute en embuscade, et voulut la dissuader de venir, mais elle refusa. Il salua cette volonté de ne pas se laisser faire, et apprenant qu'elle devait venir en taxi, ils convinrent qu'il l'attendrait devant la clinique après avoir évalué la situation.

— Allons voir où en est la miraculée d'Orléans... grommela Carlos en s'engouffrant dans l'ascenseur.

Dans le hall, il y avait cinq personnes qui attendaient, désœuvrées, à côté des machines à café. Carlos vit la caméra et la perche-son, et puis un des mecs le repéra :

— Hé le voilà ! Le garde du corps !

Et ce fut le branle-bas, la ruée : donner enfin du biscuit à grignoter au public pour l'empêcher de zapper !

Il y avait une journaliste qui ressemblait vraiment à une journaliste télé, un type un peu enrobé à l'air cool qui avait empoigné sa lourde caméra et se la mettait à l'épaule, un Antillais à la peau très claire, en tee-shirt, avec des câbles et une valisette, et deux autres filles avec des micros et des sacs techniques en bandoulière. Carlos reconnut les logos de deux radios sur les gros micros, et tout ce monde-là courait vers lui, c'était grotesque.

Mais pas question d'éviter les problèmes qui doivent survenir, Carlos était de ceux qui se font des raisons pour ce qui leur déplaît, histoire de passer le cap au mieux et de ne pas être déstabilisé par des circonstances qui lui échappent.

Et là c'était le cas : autant regarder la réalité en face, s'en tirer le mieux possible et aller au-delà. Le projo intégré de la grosse caméra l'éblouissait déjà.

— Vous êtes le garde du corps d'Irène Frageau, pouvez-vous nous dire si vous...

— Vous ne dites jamais bonjour, d'abord ? sourit-il d'un air innocent.

Il vit la contrariété défaire le masque de la jeune journaliste, qui n'avait pas que cela à faire, et puis aussitôt (elle réagissait vite) un air de méfiance quand elle répliqua :

— Bonjour, Vanessa Kerly, de *Flux d'Infos*. Vous pourriez d'ailleurs vous présenter, on ne connaît pas votre nom ?

Habile répartie, qui lui permettait d'assurer le petit scoop du petit fait divers...

— Carlos Dacosta, enchanté.

— On reprend. Trois... deux... un... Carlos Dacosta, vous êtes le garde du corps d'Irène Frageau, pouvez-vous nous dire si vous...

— Disons plutôt un ami.

— Mais vous êtes bien garde du corps ?

— Effectivement, mais je suis ici en tant qu'ami, et personne ne me paye pour une quelconque protection.

Il vit avec intérêt le froncement de sourcils des journalistes en face de lui, qui essayaient tous de prévoir comment enchaîner, rebondir, développer, après ce premier démenti.

— Quel est l'état de santé précis de celle qu'on appelle la miraculée d'Orléans ? attaqua une des deux journalistes radio.

— La nature exacte de son coma ? questionna l'autre. Et pourquoi est-elle tombée dans le coma ?

— Des séquelles du drame ?

— Je n'en sais rien, répondit Carlos. Il y aura peut-être un communiqué d'un médecin, mais je n'en sais rien.

— Quelles sont vos rapports exacts avec la sœur de la victime ? enchaîna aussitôt la journaliste télé.

— Elles ont été toutes les deux victimes, c'est également une amie, et elle est très éprouvée par cette histoire.

— Pensez-vous que quelqu'un en veut à Irène Frageau ?

— Je ne vois pas qui, poursuivit Carlos en secouant la tête, je crois que ce n'est pas la peine de voir du mystère et du complot partout, en imaginant des développements obscurs d'un accident spectaculaire et dramatique il y a cinq ans. Malheureusement

aujourd'hui, tout cela est très banal. Vraiment pénible pour la famille, mais très banal... Pas de quoi faire des reportages.

— Comment la miraculée a-t-elle surmonté la dépression après le drame ?

— Dans quel état psychologique était-elle ces dernières semaines ?

— ... s'était-elle remise du choc ?

Carlos comprit qu'il n'aurait pas le dernier mot, que l'affaire était entendue et que les journalistes en face de lui ne lâcheraient pas avant d'avoir eu ce qu'ils avaient prévu d'avoir. Pas des informations, mais des éléments confirmant l'idée qu'ils se faisaient de l'affaire : ce qu'ils voulaient ramener devait cadrer avec le scénario idéal, le reste ne les intéressait pas et venait plutôt les contrarier.

À partir de là, ça ne servait à rien de développer, et de vouloir donner un autre son de cloche : il sonnerait dans le vide.

Le plus ennuyeux pour les journalistes était le silence, l'absence d'éléments, il déclara donc que Clara, la sœur d'Irène, allait arriver et ne ferait aucune déclaration, il leur demanda (juste pour la forme) de respecter son désir de discrétion, puis il échappa à son auditoire avide et fila devant la clinique, les journalistes lui emboîtèrent le pas, caméra en bataille : capter des images leur donnerait du grain à moudre et justifierait leur déplacement et leur salaire.

« *Allons-y pour la comédie convenue*, se dit Carlos en repérant finalement le taxi de Clara sur l'avenue : *la scène du garde du corps qui protège la jolie vedette fragile de la meute des journalistes.* »

Mais sans vedette, sans meute, sans intérêt. Il ouvrit donc la porte à la jeune femme qui comprit aussitôt en entendant surgir les questions, les mêmes qu'à Carlos, celui-ci lança un « S'il vous plaît ! » impératif en l'entraînant fermement dans la clinique, repoussa même un journaliste aux portes de l'ascenseur, il savait que c'était la limite de courtoisie et qu'après ils seraient tranquilles.

Dans le couloir menant à la nouvelle chambre, il aperçut le faux interne qui devait être vrai, en fait, et avoir des copains ou

des copines dans le journal où toute cette histoire creuse était sortie.

Le jeune homme se raidit, s'évertua à sourire et à avoir l'air détaché en les saluant de la tête, de la gêne et de la culpabilité dans son regard fixe.

Carlos lui renvoya son signe de tête mais lui servit un regard de tueur (il savait faire cela), l'interne poursuivit son chemin en essayant de marcher tranquillement et en retenant certainement son souffle.

Il y avait du monde dans la chambre, des médecins enfin, sous la direction d'une petite femme énergique d'une cinquantaine d'années : le petit battage autour d'Irène avait au moins produit cet effet, ils allaient en savoir plus.

Sauf que non : les analyses pratiquées n'apportaient rien de probant, et sa perte de conscience prolongée n'était toujours pas expliquée pour l'instant.

Il allait falloir faire avec et attendre.

Tout ce petit monde repartit, laissant Carlos et Clara seuls avec Irène inanimée, présence passive que tous deux regardèrent avec tristesse, et Clara résuma leurs pensées :

— Elle s'en va...

Il ne répondit pas et la prit dans ses bras, elle s'y blottit avec bonheur, retrouvant contre lui la chaleur dont elle avait besoin, et sa stature rassurante d'homme qui assure, d'homme qui est là, qui la comprend. Ils restèrent ainsi, et chacun se rendit compte de son propre désir.

Clara avait envie de faire l'amour, de reprendre un peu de ce plaisir qu'elle avait découvert la veille, c'était si bon, et Carlos commença vite à bander en sentant le corps de Clara contre le sien, serré, imbriqué sans doute plus que n'aurait pu l'être celui d'une amie à consoler.

Impossible évidemment de se permettre quoi que ce soit dans la chambre, même si Carlos avait eu droit à ce privilège risqué, ce n'était pas envisageable de jouer à cela maintenant.

— Je dois y aller, murmura Carlos à l'oreille de la jeune femme. Je peux te raccompagner ?

— Oui... Oui, s'il te plaît.

Ils redescendirent dans le hall, maintenant déserté par les journalistes partis sans doute en trombe pour pondre leurs reportages avant de quelconques échéances éditoriales, et prirent l'ascenseur pour le parking.

Là, Carlos l'embrassa tendrement à peine les portes refermées, juste quelques secondes le temps de gagner le deuxième sous-sol, Clara s'abandonna, ils retrouvèrent leur convenance en sortant de l'ascenseur.

Elle voulut prendre le bras de Carlos pour se laisser guider, mais celui-ci enroula son bras autour de sa taille, elle accrocha timidement son bras à sa taille à lui, sous la veste de costume, comme deux amoureux... puis tout en marchant dans le parking désert, Carlos descendit sa main sur ses fesses, qu'il pelota lentement.

Clara défaillait de trouble, jamais depuis qu'elle était aveugle elle n'avait marché quelque part en étant ainsi accompagnée !

La main baladeuse remonta peu à peu sous la robe, elle voulut lui dire d'arrêter, lui dire qu'elle était morte de trouille (ce qui était tout à fait le cas !), mais c'était trop délicieusement risqué, inédit, scandaleux, et elle goûta son plaisir en titubant presque tandis que les doigts passaient sous le tissu fin de la culotte.

— Tu es fou ! murmura-t-elle tout de même finalement d'une voix étranglée.

— J'adore ton cul, j'en rêve, répondit-il à voix basse en penchant la tête vers ses cheveux blonds. Hier soir j'ai dîné avec mon frère, quand il est parti, je me suis branlé en pensant à toi.

Les mots atteignirent Clara de plein fouet, elle eut l'impression de s'évanouir de bonheur inespéré, inattendu, incongru mais total.

— Moi aussi j'ai joui, avoua-t-elle, je me suis fait jouir, c'était... très fort.

La voiture noire était garée derrière un pilier, au fond de la travée, la plus proche rampe de néon n'était pas tout près, l'endroit idéal, que Carlos évalua d'un coup d'œil pratique et professionnel de celui qui sait juger d'un environnement pour ce qu'il a à y faire : baiser.

Il poussa doucement sa maîtresse vers la voiture, en lui indiquant qu'ils étaient arrivés, ils firent le tour du véhicule, Clara devina qu'il avait une idée derrière la tête.

— On ne craint rien, ici.

Il la plaqua gentiment de face contre la portière arrière, à l'abri du pilier de béton brut, il s'accroupit à ses pieds et lui caressa et lui embrassa les cuisses en remontant sa robe, pas de perte de temps. Clara, la gorge serrée, parvint à bredouiller :

— Non... C'est dangereux, j'ai peur, je ne vois rien, je ne...

— Chuuuut... murmura t-il avant de poursuivre, lui embrassant l'intérieur des cuisses, remontant lentement mais sûrement, pas trop de temps à passer en préliminaires, il tenait son cul dans ses mains.

Il baissa sa culotte qui s'enroula sur ses cuisses, il la laissa ainsi au niveau des genoux, tendue par l'écart de ses jambes, et plongea sa bouche entre ses fesses, Clara eut un petit cri bizarre et répéta que c'était dangereux, une folie, arrête ! Mais la langue s'ouvrait un chemin secret entre les chairs déjà humides, affolées, entre les petits poils blonds mouillés, elle geignit et il se releva, elle se cambra d'instinct, il la troussa, maintint d'une main sa robe relevée sur ses reins, et de l'autre guida son sexe gonflé, tout dur, contre sa vulve, elle se cambra un peu plus, il poussa, la pénétra.

Coup de chaud.

Elle ne sut plus trop ce qui se passait, car les mains de son amant devinrent omniprésentes, sur ses seins à travers la robe, lui tenant les hanches, et même au creux de son bas-ventre, par devant, un doigt opportunément mouillé de salive excita, frotta, s'occupa divinement de son clitoris alors qu'arcboutée contre la voiture elle subissait les coups de queue qui l'envoyaient en l'air.

Et même un doigt mouillé lui aussi contre son anus, qui l'électrisa et la gêna horriblement, elle n'avait connu cela... qu'il y a... très longtemps, en Corse, elle voulut protester, à bout de souffle, mais trop tard, la phalange entière était enfilée dans son cul, qu'elle voulut crisper par principe, en essayant de trier dans ses sensations, mais ça venait trop fort de tous les côtés !

— Qu'est-ce que... tu fais ? grogna-t-elle.

— J'ai envie de ton cul, tu veux ?

Elle répondit oui alors qu'elle voulait dire je ne sais pas et qu'elle aurait dû répondre non, non, non, ça va pas la tête ?

Il l'assouplit de deux doigts joints, Clara retenait son souffle, évitant de penser à ce qui l'attendait mais le désirant de tout son corps, et puis il se retira de son sexe, qu'il continua de caresser, elle ouvrit grand la bouche en un cri muet en sentant l'arrondi lubrifié du gros gland de Carlos se positionner contre son anus, il poussa et bizarrement, contrairement à ce qu'elle craignait, ça passa facilement, elle sentit glisser en elle le bout massif de la queue de son amant cinglé, qui accentua sa pression et continua sa course, l'envahissant de la façon la plus intime et inattendue qui soit.

Clara était immobile, l'objet du désir livré à cet homme qui lui prouvait qu'elle y avait encore en elle une place pour le plaisir, alors qu'elle s'était crue dévastée aussi sur ce plan-là : c'était incroyable, et elle n'arrivait pas à en trouver la raison, et puis surtout... Elle ne voulait pas être raisonnable entre ses bras, ni même essayer d'y comprendre quelque chose !

Son anus la brûlait un peu, mais elle se sentait au cœur d'une impression nouvelle où la gêne et l'inconfort qu'elle ressentait dans son corps, où le message de ses nerfs n'étaient plus celui, terrible, qu'elle connaissait si bien depuis l'accident, ce message intime de douleur folle ou lancinante, de perte, de blessure et de mutilation, c'était au contraire l'élan désordonné de crispations du plaisir qui parcourait sa peau frissonnante, ses muscles tendus pour accompagner le rythme sauvage de cette prise clandestine de son cul qu'elle offrait debout contre une voiture !

La main de son amant pinçait doucement, au même rythme, son clitoris, elle se sentait dégouliner, elle avait formidablement honte de tout cela, affreusement peur d'être vue, elle qui ne pouvait rien voir, mais elle rugissait intérieurement de ces chaos de délices, et ne vit pas venir le tumulte final des soubresauts de la jouissance.

L'orgasme anarchique lui terrassa le ventre et fit se serrer son anus autour de la hampe du sexe de Carlos. Il adora ses crispations et dut faire un effort pour ne pas perdre le contrôle, Clara, agitée de spasmes, referma brusquement sa main droite sur sa main à lui qui branlait son clitoris, pour en stopper les caresses, il fit glisser cette main humide et put se saisir fermement des hanches de sa maîtresse pour la dernière ligne droite, et Clara, complètement dépassée, se rendit compte dans un brouillard tout chaud que Carlos accélérait en la pénétrant à toute vitesse, elle était enfilée comme la dernière des garces, et elle se murmura alors ces mots sales et excitants, s'étourdit toute seule de ce que par pudeur elle ne pouvait pas lui dire ouvertement : « Encule-moi ! Fort ! »

Elle retenait son souffle, emportée par la cavalcade virile, les doigts crispées sur les rebords du toit de la voiture, ses cris bloqués dans sa gorge, mais elle aurait voulu les libérer, clamer sa joie honteuse d'être ainsi aimée et d'en jouir si pleinement !

Carlos eut un frisson dans le dos qui lui descendit dans le bassin, les fesses, un sursaut qui l'immobilisa au plus profond de Clara, il se figea et sentit la morsure de la jouissance gonfler son corps et

balayer ses pensées, son sexe se tendit d'instinct pour lâcher en elle qui l'accueillait le premier jet de son plaisir, qui libéra les autres, par à-coups, Clara ressentit l'étrange et profonde saccade de son orgasme se déverser en elle, on ne pouvait être plus sauvagement pleine d'un homme, elle en jouissait même si c'était trop, même si un coin de son esprit se rebellait et clamait que c'était dégueulasse de se faire ainsi gicler dedans, et pour cette raison même, elle en jouissait.

Il n'y eut plus que leurs souffles agités, que le parfum de sueur des amants déchaînés, mais il ne fallait pas s'éterniser, Carlos prit dans sa poche un mouchoir en papier et se retira, s'essuya, prit un autre mouchoir et essuya Clara entre les fesses des résidus prévisibles, qu'il préféra ne pas détailler, de cette séance explosive, elle se sentait sale, souillée, mais c'était le jeu, le jeu... et à ce moment-là elle comprit qu'ils étaient dans un parking.

Irène aussi s'offrait dans les parkings... Elle ressentit un malaise profond et paradoxalement une sorte de fierté, des sentiments forts et contradictoires qui étaient trop à fleur de peau pour qu'elle puisse les garder pour elle.

— Irène... Elle baisait aussi dans les parkings, murmura-t-elle en remontant sa petite culotte.

Carlos se figea, se rendant compte à son tour de la similitude des expériences, il eut un peu honte et ne sut quoi répondre, et puis il mit de l'ordre à toute allure dans ses pensées et son ressenti, et répondit finalement :

— Oui, mais elle suscitait le désir, le désir programmé, planifié... comme un jeu qui ne la concernait qu'elle toute seule, tu vois ? J'ai... C'est le désir qui m'a guidé en toi, l'envie de toi, une envie... partagée, je crois ?

— Oh oui, partagée ! répondit Clara, désolée d'avoir provoqué un malaise alors que ça avait été si bon et si sincère, et puis... Je ne voulais pas comparer, ajouta-t-elle en grimaçant, nous comparer elle et moi, je suis navrée, d'un seul coup ça m'a...

— Chuuut, ne te justifie pas... C'était terriblement fort et très émouvant, conclut-il en la prenant entre ses bras.

Elle s'y laissa serrer en n'écoutant que son bonheur. Elle était tout à fait d'accord, il avait su trouver les mots.

Puis il l'accompagna de l'autre côté de la voiture, lui ouvrit la portière, et ils montèrent à bord.

Il s'apprêtait à démarrer lorsqu'il vit quelque chose qui le fit sourire et stopper son geste, à l'affût soudain : l'interne et sa copine de l'accueil venaient de sortir de l'ascenseur, bras dessus, bras dessous, à l'autre bout de la travée centrale. Ils riaient et discutaient.

Ils rejoignirent une Golf et montèrent dedans sans s'intéresser à la Mercedes noire derrière le pilier du fond.

Carlos attendit qu'ils s'engagent dans la rampe de sortie avant de démarrer vivement, d'allumer ses phares et de faire une marche arrière nette et précise.

— Notre ami l'interne vient de quitter la clinique avec la fille de l'accueil... Je pense qu'on va faire un détour avant que je te raccompagne, murmura-t-il en souriant toujours. Un sourire mauvais.

Quatre coups de poignard

La Golf bleu marine se dirigeait tranquillement vers le périphérique, Carlos se maintenait à distance respectable mais se rapprochait habilement quand l'alternance des feux pouvait risquer de lui faire perdre la filature... Il savait faire cela à la perfection, et si la Mercedes noire n'était pas la voiture de Monsieur-Tout-le-monde, elle était suffisamment discrète pour n'être pas repérée par quelqu'un qui ne se savait pas suivi... Ce qui devait être le cas de l'interne et de sa copine.

L'autoradio diffusait un album suave et facile de Pink Martini (la facilité est un art difficile), un album dont Carlos aimait la richesse ciselée et dont Clara adora le glamour.

Elle restait silencieuse, tout à fait consciente de la tension et l'attention de son amant et chauffeur, mais elle craignait malgré tout que cette filature se termine mal : le désir de vengeance, elle le savait bien, n'amène jamais rien de bon, au mieux c'est stérile, au pire c'est dévastateur.

Mais elle se retenait du moindre commentaire, parce qu'elle avait confiance en Carlos.

Cet homme-là, elle ne le connaissait que depuis peu, mais elle le croyait capable d'assurer en toutes circonstances et en mesure de réussir tout ce qu'il entreprenait.

Ce n'était pas de... l'aveuglement de sa part, mais un sentiment profond de sérénité qu'elle avait à être en sa compagnie, et ce

sentiment était rare elle le savait, car Clara était très sensible à ce que dégageaient les personnes avec qui elle se trouvait.

Avec Bernard, elle luttait du matin au soir, se protégeait comme elle pouvait, mais devait faire face sans cesse, en plus du reste, à l'énergie contrariée, presque toujours négative, qui émanait fortement de lui, énergie qui allait du cynisme acide à la colère.

Elle encaissait, elle absorbait cela, restait debout et essayait de le digérer sans en souffrir trop ni que ça laisse des traces.

Épuisant.

Et c'était quand elle était avec Carlos qu'elle se rendait compte de cela, de ce qu'elle subissait de la part de celui qui était son mari, par comparaison, tout simplement : avec Carlos c'était facile, elle pouvait baisser la garde, se laisser aller à écouter ce qu'elle ressentait, à suivre ses émotions. Être elle-même sans affecter l'indifférence pour tenir le coup. Au contraire, délivrer ce qu'il y avait en elle.

Un bien-être comme... comme avant, quoi !

Et encore, avant l'accident les blessures les morts et les mutilations, elle ne se souvenait pas d'avoir en soi ressenti cela.

Il y avait de quoi être émerveillée, heureuse tout bêtement, amoureuse très certainement... Mais Clara était taraudée en arrière-plan par cette question de ce qu'il allait advenir : « *Je risque bien d'être d'autant plus malheureuse que j'ai été si heureuse ! Et pourquoi n'ai-je pas rencontré Carlos quand j'avais vingt ans, au début de ma vie ? Avant l'accident ?* »

Elle chassa ces idées lancinantes et leur poison de désespoir possible, repensa à la séance du parking, il y a quelques instants.

Son trou du cul lui chauffait un peu, c'était obscène mais délicieux, elle eut même une pensée pour le sperme qui avait dû couler dans la dentelle de sa petite culotte.

Elle se sentit rougir. C'était dégoûtant !

Mais les mots, scandaleux, flottaient dans sa tête : « *Il a joui au fond de mon cul et c'était super-bon !* »

Carlos, concentré sur ce qu'il apercevait de la Golf qu'il suivait, était tout de même conscient de la présence silencieuse et discrète de Clara à ses côtés. Clara avec qui il venait de faire l'amour de façon particulièrement forte et totale, il était surpris lui-même de ce qui s'était passé : ça avait été risqué alors qu'il faisait attention à rester maître de la situation, il aurait dû privilégier la prudence, ça avait été brutal alors qu'il voulait protéger Clara, et qu'elle lui inspirait de la douceur et sans doute une compassion pleine de tendresse, ça avait été rapide alors qu'il aurait voulu prendre son temps pour écouter son plaisir à elle, et s'y soumettre par jeu et par... par amour.

Était-il en train de tomber amoureux ? Lucidité, honnêteté : il se posa la question, en même temps que la question annexe, elle aussi préoccupante en soi : ne risquait-il pas qu'elle tombe amoureuse de lui ?

Cette dernière interrogation était la plus lourde de conséquences potentielles. Car Clara était fragile, elle avait été sauvée sans doute de beaucoup de dangers par son mari, tout insupportable et intolérant qu'il soit, et si elle tombait amoureuse de lui, elle risquait bien de s'aventurer dans des zones de doutes qui allaient l'éprouver durement.

Il ne s'agissait pas là des affres de l'adultère classique (si tant est qu'il y ait un adultère classique !) mais des émotions fortes d'une femme meurtrie qui manquait tellement de confiance en elle qu'un tel chamboulement allait sans doute la fragiliser encore plus.

Mais bon : le parcours de vie de Carlos lui avait appris très tôt qu'on ne peut pas tout prévoir et que l'essentiel du chemin se fait en improvisant. Il faut improviser le mieux possible, c'est ça l'enjeu.

Et la première question, il y revint et la regarda en face : que ressentait-il, lui, vis-à-vis de la jeune femme ? Désir, tendresse, envie de protéger, d'être l'homme qui la réchauffe alors qu'elle est si démunie, Clara faisait vibrer cette fibre un peu désuète du héros

compatissant qu'il avait en lui, une virilité flattée par la fragilité de cette femme sans yeux derrière ses belles lunettes noires.

Et de l'amour ? Oui, sans doute.

Carlos n'était que rarement tombé amoureux.

Il avait longtemps cru qu'il était cynique, puisqu'il restait lucide, mais il avait pourtant de la tendresse en lui pour les femmes qui avaient partagé la promenade sur son chemin, il avait cru qu'il était froid parce qu'il ne s'enflammait pas au point de perdre de vue la réalité, mais il avait le cœur plein de questions et la tête pleine de réflexions, il avait cru qu'il était égoïste, mais tout en lui prouvait le contraire, il avait cru qu'il aimait trop les femmes et le sexe pour se permettre l'amour et s'enfermer dans des relations durables, mais non : les quelques expériences de couple l'avaient réellement contenté, et l'épreuve du quotidien était pour lui une belle aventure, d'une réelle saveur.

« *Bon, arrête de réfléchir, Carlos : ton cœur bat plus fort quand cette femme te regarde avec autre chose que son regard, et que toi tu vois un sourire sur sa bouche. Le reste... on verra.* »

La voiture sortit du périphérique à l'opposé des Hauts-de-Seine et se dirigea vers le Kremlin-Bicêtre, Carlos laissa de la distance pour n'être pas repéré, et après quelques minutes il vit la Golf emprunter une petite rue en sens unique, il arrêta d'un geste la musique, il lui laissa quelques secondes, car s'il était trop près il allait se retrouver derrière elle directement.

Quand il se décida, ce fut pour apercevoir la Volkswagen à quelques centaines de mètres s'engouffrer sur la droite sur ce qui devait être un petit parking en surface d'une résidence, et il manœuvra alors vivement pour stopper la Mercedes devant une sortie de souterrain, à l'abri des regards si jamais le couple traversait la rue.

Il n'avait pas besoin d'en voir et d'en savoir plus, car ce qui l'intéressait, ce n'était pas de savoir où résidait l'interne ou sa copine, mais de retrouver leur bagnole.

Il attendit quelques minutes, Clara restait silencieuse.

Puis il quitta sa place à vitesse réduite, repéra un endroit proche où il pouvait se garer sans gêner, fit un créneau et arrêta le moteur.

Il prit une arme dans le coffre à gant devant les genoux de Clara et lui dit :

— Je reviens, ne t'inquiète pas...

— Ne fais pas de folie, je tiens à toi... Ne fais rien qui n'en vaut pas la peine, répondit-elle, avec de la tension dans la voix.

— La vengeance est souvent superflue, admit-il avec gravité, et Clara eut un frisson d'amour et de complicité intellectuelle avec lui. Il précisa :

— Disons que j'ai envie de lui donner une leçon, à ce mec. Il a touché du fric pour...

— Tu crois ? l'interrompit-elle, étonnée.

— Oui, c'est évident ! ricana Carlos. Il a touché du fric pour bafouer l'esprit de son métier, son serment, et dévoiler au grand jour ta sœur et son histoire, alors qu'elle est totalement sans défense ! C'est une hyène cupide, conclut-il sèchement.

— Tu vas faire quoi ? demanda-t-elle, visiblement angoissée.

— Le faire un petit peu réfléchir, un petit peu regretter. Mais ne t'inquiète pas...

— ...Tu es non-violent !

— Comment écris-tu « tué » ? répliqua t-il en riant.

La stupeur passa aussitôt sur le visage de Clara mais elle comprit et eut également un éclat de rire.

Il mit lui aussi ses lunettes noires et sortit de la voiture, observa la rue, et plus particulièrement le passage où avait disparu la Golf bleue poussiéreuse. Il avança prudemment, aux aguets, en longeant les immeubles, s'approcha de l'entrée de ce qui était bien l'entrée d'un petit parking en plein-air de deux petits collectifs de trois étages, datant sans doute des années quatre-vingt dix, c'est-à-dire déjà un peu défraîchis et pas encore ravalés.

Il regarda les fenêtres, ne vit personne, puis détecta le toit de la voiture et étudia les lieux d'un coup d'œil de Sioux, en dépassant l'air de rien l'entrée du parking. Il réfléchit, passa sur l'autre trottoir et fit demi-tour.

Assez idéal : la voiture était garée au fond du parking, assez loin d'une porte pouvant livrer passage à un témoin gênant, et hors de vue des fenêtres de la résidence.

Il traversa et marcha sans hésiter vers la voiture, en regardant partout avec suffisamment de lenteur dans ses mouvements de tête pour ne pas paraître nerveux, pressé ou sur le point de faire ce qu'il s'apprêtait pourtant à faire : un mauvais coup.

Il fit le tour de l'arrière de la Golf en regardant nonchalamment mais très attentivement alentour, pas âme qui vive, et se baissa soudain, totalement à l'abri des regards.

Courbé en deux, il se saisit de son poignard de combat et sans hésiter, il le plongea d'un geste calculé dans le flanc du pneu avant, qui eut un soupir quand il retira la lame, et se dégonfla aussitôt.

Coup d'œil par le bas de la vitre, personne, il fit de même avec le pneu arrière, se glissa par l'avant sur le côté droit de la voiture, observa brièvement, toujours rien, il creva les deux pneus restants, rangea le couteau dans son fourreau et le tout dans sa ceinture dans son dos, sous sa veste de costume, il se releva, la mine indifférente, retourna côté conducteur, et enfila ses gants de cuir noir, pour écrire de son index, en lettres capitales, centré dans la poussière de la vitre avant :

FRAIS IMPRÉVUS = - DE BÉNÉFICES,
... DOMMAGE !

Puis il enleva ses gants et assez satisfait de sa blague, sortit tranquillement du parking, sans se retourner.

Il retrouva Clara qui paraissait bouleversée, il crut que c'était par l'inquiétude de ce qu'il avait fait, mais elle s'exclama dès qu'il ouvrit la portière :

— J'ai eu un appel de la clinique ! Irène est en train de se réveiller !

— Oh c'est vrai ? répondit-il en se mettant vivement au volant et en attrapant sa ceinture.

— Elle n'a pas repris conscience mais elle donne des signes de réveil, l'informa Clara d'une voix pleine d'émotion, activité cérébrale et réaction physique. Elle va se réveiller !

— Allons-y ! s'exclama Carlos, un sourire dans sa voix, en jetant un œil dans le rétro avant de déboîter dans la petite rue.

Brusquement, et elle en fut atterrée, Clara eut une bouffée de tristesse incontrôlée. « *Irène se réveille ! Carlos sera là. Irène le verra en ouvrant les yeux. En ouvrant les yeux.* »

Parler tout seul, ensemble

On aurait pu croire qu'en arrivant à la clinique, c'était la fin de l'histoire, le réveil de la *Belle au Bois Dormant*, l'épilogue heureux, générique de fin avec larmes d'émotion.

Pas vraiment, on n'est pas dans un conte de fée : quand nous débarquons dans la chambre, il y a une infirmière un peu grosse et une interne à l'air revêche (ou concentré, selon le point de vue) qui est celle, ça se voit, qui doit prendre la parole, et qui effectivement nous explique, face à Irène encore inconsciente, que le réveil sera graduel. Il ne faut pas être impatient. Et après, elle restera en observation... Ne crions pas victoire.

Après, on reste là, avec Clara. On attend, on n'est pas impatient mais on attend.

Elle s'assied et moi aussi.

Les machines sont, bizarrement, placées entre l'entrée de la chambre et le lit, Irène est comme planquée derrière, alors pour être proche d'elle, on prend place sur deux chaises bleues derrière le lit haut.

Clara prend dans sa main celle de sa sœur, encore inerte, elle l'embrasse doucement. Elle garde cette main pâle dans la sienne, et on commence à discuter.

On se raconte nos vies à voix basse, en riant parfois.

Elle m'interroge un peu timidement, et je lui parle de mon enfance, du Portugal et de mon frère qui voulait devenir footballeur

alors qu'il était nul en foot, des plages avec les filles qu'on convoitait ensemble, de l'armée, aussi.

Clara, elle, m'offre sa vie en contrepoint : les mecs que sa sœur séduisait, et dont elle rêvait, elle qui n'attirait que des types gentils, timides et intelligents qui voulaient enseigner ce qu'ils avaient appris, jamais de rebelles flamboyants qui faisaient de la moto sans casque et qui aimaient mentir.

Et puis les vacances dans les Landes, la maison de leur grand-père.

On discute, on s'approche, Clara a la main d'Irène dans la sienne, j'ai l'impression qu'on parle pour elle, elle est presque capable d'être témoin, mais pas encore de participer à cette conversation paresseuse et vive à la fois.

Et puis il y a un silence, parce que c'est le moment, pas du tout par gêne : un creux dans notre échange.

Clara se lève, regarde sa sœur inconsciente, et commence à lui parler, d'une voix douce :

— Tu vas te réveiller, ma Chérie, tu es en train... Comme un dauphin qui glisse dans l'eau, vers la surface. T'adores les dauphins. Tu vas te réveiller. On est là près de toi, tu nous entends peut-être... J'aimerais bien, je te parle, tu m'as toujours écoutée, même si tu as pu ne pas aimer ce que je te disais, des fois, hein ?

Clara sourit derrière ses lunettes enveloppantes, sombres, et continue son monologue avec la même tendresse.

— Tu vas te réveiller, je suis là, Carlos est là aussi. Il m'a accompagnée, pendant ces heures bizarres, ces moments pas faciles depuis que tu as eu ce malaise. Il était là, il est là, pour toi, il est venu ici dès que possible. Tu l'intéresses, c'est... C'est un amant que tu as eu, il m'a raconté, le hasard vous a réunis à nouveau... Tu as eu peur, je crois, ma Chérie. Ta double vie qui n'était plus étanche, ça t'a fait peur. Mais Carlos... Tu as eu de la chance : parmi tous tes amants, c'est Carlos qui a franchi la frontière. Avec lui, tu n'avais pas à avoir peur, il t'a même protégée, alors que tu

es sans défense, la plus vulnérable possible. Il était là et c'est... C'est un homme exceptionnel, Carlos.

Je souris, amusé et ému, mais bien sûr Clara n'en sait rien, elle est aveugle, et Irène n'en sait rien non plus, elle est dans le coma.

Clara poursuit :

— On a fait l'amour, j'ai ressenti un plaisir fou, presque dévastateur, tu vois ? Des jouissances qui laissent sans force, et qui... je ne sais pas comment raconter cela... Qui donnent l'impression qu'on est toute neuve, tu vois ? Et il est adorable. Je crois que je suis amoureuse de lui. C'est complètement con.

Clara s'arrête, avale sa salive derrière son sourire crispé.

— Il n'y a pas d'avenir pour ce sentiment-là, c'est une rêverie dont je te parle devant lui parce que je manque de courage pour provoquer et pour attendre sa réaction. Pas d'avenir, j'ai pas les armes pour prétendre aimer un homme comme Carlos, je suis tellement fragile et engluée dans ma vie... Engluée dans le noir. Toi... Toi, Irène, le noir va se terminer, tu remontes à la surface, à la lumière, je ne le... regrette pas, mais en même temps, je dois être honnête, quand tu ouvriras les yeux, ce sera la fin de cette parenthèse : je déteste dire cela, mais que tu aies ainsi sombré un moment, ça m'a permis de rencontrer Carlos, de... m'éclater, de tomber amoureuse comme une gamine... et de jouir comme une femme, comme une garce. C'était toi la garce, avant, mais tu seras surprise, peut-être, d'apprendre que... que moi aussi j'ai fait un truc dingue, tout à l'heure : baiser dans un parking. Je me suis fait sodomiser, tu te rends compte ? Et j'ai adoré cela... Me cambrer... me prendre toute la force de Carlos dans... dans le cul, disons-le franchement, résister à ses poussées, et en jouir, oh oui. En jouir. Et puis remettre ma culotte après. Tu te réveilles, là, dans peu de temps, et tout ça, ça va devenir des souvenirs chauds que je vais... que je convoquerai pendant des années, jusqu'à ne plus trop savoir exactement ce qui s'est passé, ça va devenir ma légende intime, je vais me remettre le film et broder dessus, en

me caressant. Tu te réveilles, ma Chérie, et Carlos m'écoute, je ne veux pas... je ne veux pas qu'il croie que je l'imagine faible ou bête, bête comme un homme victime des femmes, mais tu vas te réveiller et j'imagine des trucs, c'est moi qui suis bête mais si je ne parle pas maintenant, il sera trop tard quand tu ouvriras les yeux. Je me souviens, tu as de beaux yeux. Ils en ont trop vu, mais tu as de beaux yeux, tu es belle, et j'imagine des choses, je me dis que Carlos est venu à la clinique, au départ, pour te retrouver. Tu l'intriguais, tu l'émouvais, et ce mystère, cette émotion, quand tu te réveilleras, deviendront le centre de son attention. Et ton charme, la fragilité qu'il sait que tu as malgré ton assurance, malgré tes dessous cochons, malgré tes talons aiguilles, ta fragilité remplacera la mienne, vous vous sourirez, et moi je resterai là, j'irai rejoindre mon mari pour me caresser plus tard, quand ma blessure et mon amertume seront moins vives, moins fortes.

Elle se tait.

Moi je suis assis, ému, très ému, par cette déclaration qui a eu l'élégance d'être indirecte, mais que j'ai reçu en direct.

Je prends la parole en me levant, aux côtés de Clara, je regarde la belle endormie :

— Oui, tu es belle, Irène. On a baisé ensemble, j'étais un parmi d'autres ce soir-là, j'aurais jamais dû... non, jamais dû me mêler à la troupe anonyme des baiseurs qui ont saisi leur chance en pleine nuit. Mais bon, j'étais là. Et je suis là aujourd'hui, parce que... oui, ton énigme, oui, une attirance particulière, un truc que je voudrais approfondir, pour ne pas dire résoudre, ce serait prétentieux. Je suis là, mais c'est différent, bien entendu : j'ai suivi le chemin vers toi, alors même que tu t'échappais. Sur ce chemin, il y avait ta sœur, petit animal triste et sexy, charmante et émouvante, avec des énigmes aussi, mêlées sans doute aux tiennes, que j'ai approchée en même temps. Sans doute... Sans doute que ta sœur fait fondre mon cœur par sa fragilité, j'ai le cœur prompt à ça, mais elle fait aussi... durcir ma queue, j'aime la voir s'animer, pleine de tensions, pleine

de parfums, quand on fait l'amour. Et puis je suis amoureux, moi aussi. Je ne lui demanderai pas de quitter pour moi la sécurité, de quitter son mari que je n'aime pas mais dont je comprends qu'il soit là, et là pour elle. Je ne lui demanderai pas cela, mais j'aimerais bien oser, savoir ce que c'est que vivre avec Clara, juste un peu, me réveiller avec elle. J'ai envie de faire l'amour et après de dormir contre elle, sans penser à des choses compliquées. J'ai envie de voir son corps nu qu'elle ne veut pas me montrer, pas encore me montrer. Ta sœur, Irène, m'inspire de l'amour et du désir...

— Et j'ai senti tes doigts se serrer sur ma main, Chérie, ajoute soudain Clara. Tu es peut-être mécontente, déçue ? Je ne sais pas. Moi je ne sais pas quoi faire, j'ai envie de tout cela. J'ai envie que Carlos soulève ma jupe et me fasse l'amour. Pas pour... pas pour m'accorder ce qu'il ne te donne pas, juste là presque sous ton nez, non : juste pour jouir encore.

Elle s'interrompt, je souris, personne ne le constate.

Elle reprend à voix basse, une voix juste un peu tremblante, rauque :

— Oh... Je te raconte, mais pas pour faire ma garce, je voudrais partager avec toi ce qui m'arrive. Écoute-moi, Chérie : Carlos me caresse les fesses, il me pelote, j'aime ce mot, et là... il soulève ma jupe tout doucement, j'aime sa douceur, elle m'attendrit et elle m'excite en même temps. Bon... Écoute... Voilà, je suis troussée, il a soulevé ma jupe sur ma taille et il baisse ma culotte : je te raconte il a baissé ma culotte sous mes fesses, en dessous, je suis cul nu, c'est une sensation... étrange, gênante ici, dans une chambre d'hôpital, juste à côté de toi, et en plus je te raconte, ma Belle... Il... Carlos, il s'est accroupi. Derrière moi. Ma culotte, il la descend, il faut que je l'aide il l'enlève, je l'enjambe, voilà : plus de culotte !... Tu écoutes ? Il me... respire, c'est animal, délicat, ça fait... frissonner, putain ! Mmmh... Son souffle, je me penche un peu en avant, vers toi ma Chérie, ses doigts... Il m'écarte les

fesses, je suis... salope de te faire un compte rendu, même si c'est... un murmure, il m'écarte, mais ça me fait mouiller de te dire, ça va... peut-être... t'exciter et te faire... revenir, je mouille, Irène, tu sais ? Les doigts de Carlos, ses... la vache ! Ses pouces, le bout de ses pouces... Et... Et !... Ouh ! Sa langue, ça y est ! Il me lèche, par derrière, comme un petit chat, sur ma petite chatte, dans ma petite chatte... qu'il écarte... La vache, c'est délicieux. Je mouille, j'ai presque mal au bout des seins... Oh je te raconte en plus, c'est... sacrément vicieux, putain !... Le bout pointu de sa langue, lentement, et ses doigts, c'est très lent... et ça... ça me fait fondre... Et... Il est descendu, des... des petits... coups... sur mon clitoris... Personne ne verra la porte de la ch... chambre s'ouvrir si quel... quelqu'un entre ! Ouah. C'est... Putain c'est affolant, faut pas que je crie quand je vais... Oh là là ma Chérie, il me lèche comme... un dieu, ce mec, je deviens... Il fait ce qu'il veut avec moi ! C'est... aïe aïe... C'est le contraire : toi, tu décides de tout avec les... les hommes, et moi je suis... toute con, là, à mouiller comme une folle, bon sang ça me remonte dans le ventre, oh Irène, je suis dingue de te dire te dire cela mais il m'enfile oh putain, un doigt en me su... suçant le... le... clitoris... dans le va-gin... un doigt qui pistonne len... lentement j'ai jamais senti un truc pareil j'ai jamais vécu un truc pareil depuis que... oooooh, la vache ! Il est en train de... combien de ddd... doigts il me met, là ? Putain je me tais sinon je crie. Putain putain...

— Ggggmmmmh...

— Oooouh...

— ...

— Ça y est, bordel, j'ai joui encore, un vrai... bordel dans ma tête, et dans mon ventre... je suis... essoufflée. Heureuse. Je te raconte, je suis trempée, il a rabattu ma jupe, il est tendre... J'ai... Je crois que j'ai serré ta main trop fort, dd... désolée, je... je pensais pas jouir un jour avec ta main dans la mienne. Oh ma Chérie... Pfffuuuuuu... Je suis dingue, mais c'est beau de jouir avec

lui, de jouir près de toi. Reviens, ma Chérie, je serai si heureuse quand tu te réveilleras que... même si Carlos ne me regarde plus, même si c'est toi qu'il lèche, ce s'ra pas grave, je m'en fous, je serai tellement, tellement heureuse. Reviens, je t'attends !

Celui qui reste en vie

Quand l'infirmière revint, elle trouva Carlos et Clara assis derrière le lit, le long du mur, à discuter à mi-voix, la sœur que toute la clinique savait aveugle tenant la main de la comateuse en phase de réveil progressif.

Et il y avait le beau garde du corps, qui faisait causer tout le personnel, et pas seulement féminin.

Elle les informa qu'il était presque vingt heures, et que les visites n'étaient plus admises, ajoutant que bien évidemment, on les préviendrait immédiatement s'il y avait une amélioration ou une reprise de conscience, et que là bien entendu leur présence serait la bienvenue.

À regret, le couple admit le règlement et se leva en regardant Irène. Ils remercièrent l'infirmière et quittèrent la chambre, Clara au bras du garde du corps.

— Je te dépose chez toi ? s'enquit Carlos.

— Je vais appeler Bernard, je ne l'ai même pas informé qu'Irène va se réveiller, tu te rends compte ? Il s'en fout, mais quand même... Et puis je voudrais... aller passer la nuit chez elle. Avec toi, si tu veux bien ?

— Oh. Oui, oui je veux bien... Mais que vas-tu lui dire ?

— Ne t'inquiète pas... sourit la jeune femme en sortant son téléphone alors qu'ils traversaient le hall désert, la nuit tombait doucement à l'extérieur des baies vitrées.

Carlos resta à distance, une jeune femme pratiquement dissimulée par le comptoir de l'accueil l'examina avec curiosité, il entendit quelques phrases de Clara qui paraissait soulagée.

— Aucun problème, s'exclama-t-elle tandis qu'il la rejoignait après l'avoir vue raccrocher un sourire aux lèvres et fourrer son smartphone vitré dans son sac chic. Effectivement, il s'en fout qu'elle se réveille, il a à peine fait semblant de dire que c'était une bonne nouvelle. Il me dégoûte, tu sais ? Ne pas comprendre ce que cela représente, ne pas admettre cela, c'est... stupéfiant, insupportable... Enfin bref. Il n'a pas dû lire le journal. Ce soir, il va avec un ami à un concert. C'est en tout cas ce qu'il m'a dit, mais je pense qu'il va voir une de ses maîtresses... J'ai... J'allais dire un truc con, releva-t-elle en riant nerveusement, j'allais dire que j'avais fermé les yeux là-dessus... Enfin bref. C'était pour moi... Je ne sais pas comment dire. Une condition regrettable, quelque chose comme ça, un truc dont il faut éviter de s'encombrer la tête.

Elle soupira et interrompit son monologue tandis qu'ils entraient dans l'ascenseur qui menait au parking, avant de reprendre :

— Je lui ai dit que je prenais un taxi pour aller dormir chez Irène, il m'a dit « Et le gorille de ta sœur, il peut pas t'accompagner là-bas ? » J'ai dit oui, peut-être, je vais lui demander, et il s'en foutait en fait, il m'a dit qu'il rentrerait sans doute vers deux heures du matin, point. Il se fout de tout, je crois, il n'est même plus vindicatif, même plus ironique.

— Cette histoire lui pèse depuis trop longtemps, risqua Carlos. Et il n'a pas le premier rôle, ça le dépasse cette fois-ci.

— Tu as raison. C'est... étonnant, tu essaies de le comprendre. Tu sais, ce que je fais, ce que j'ai fait avec... avec toi, ce n'est pas contre lui, ce n'est pas une vengeance, ou bien une...

— Clara, Clara, tu parles sans arrêt parce que tu as le trac, c'est ça ? Je comprends, mais calme-toi, ne te justifie pas, il faut que tu sois simplement... prête à aller plus loin.

— Oui.

Elle baissa la tête, étourdie par la vérité assénée tranquillement par cet homme qui ne cessait plus de l'étonner et de la rassurer en même temps, alors même que ce sont là deux choses qui ne sont pas compatibles, normalement.

Oui, elle avait le trac, elle chercha à mettre des mots dessus.

En traversant le parking au bras de cet homme, elle trouva comment se dire cela : « *Il faut que je sois prête à me coucher avec Carlos ce soir et à m'endormir pour me réveiller avec lui, prête à poser la première pierre, ou plutôt donner le premier coup de pelle pour creuser la tombe de mon mariage. C'est funèbre, comme image, mais ce sera plutôt une libération...* »

Ils montèrent dans la Mercedes, Clara soupira et sursauta un peu quand Carlos caressa sa joue avec tendresse. Elle fondit, sentit se diluer ses interrogations pleines de gravité et de sourdes peurs, celles de l'inconnu.

Elle se détendit par paliers, de plus en plus rêveuse, tandis qu'il conduisait souplement la grosse voiture silencieuse à travers les rues qui commençaient à se désaturer de la circulation : les gens dînaient, début de soirée tranquille.

Carlos réfléchissait, il voulait que ça se passe bien pour Clara, et découcher, c'était un acte qui n'avait rien d'anodin, il le savait : paradoxalement cela avait plus de poids que faire l'amour à la sauvette, très vite, ou bien en prenant son temps, mais dans la journée.

La première nuit ailleurs, hors des sentiers convenus, était une décision difficile... S'endormir avec l'autre, s'abandonner, se réveiller : un simulacre en temps réel de ce que peut être une vie différente, la consommation de l'adultère qui s'engage sur un chemin sans demi-tour, Clara ne retrouverait plus sa vie normale, comme avant.

Même si Bernard était en train de sauter sa maîtresse, ce soir, dans la tête de Clara ce serait sans doute un peu le bazar après cela, et il ne voulait pas qu'elle souffre, qu'elle doute, qu'elle culpabilise,

qu'elle soit la proie... comment appeler cela ? d'une crise de fragilité, un truc de ce genre-là.

Cette femme sensible lui tenait à cœur.

Il eut un sourire triste en se disant que dans ce cas-là, c'est sans doute quand on revoit le visage de son conjoint, avec éventuellement le début du doute dans le regard, que c'est difficile. Mais Clara ne verrait jamais la tête de Bernard demain matin, et n'aurait jamais à camoufler un regard fuyant quand il lui demanderait si elle avait passé une bonne nuit chez sa sœur.

Il se gara sans trop de problème, fit le tour de la voiture et Clara prit son bras. L'air était frais ce soir, la rue était déserte. Ils marchèrent en silence, Clara avait le cœur qui battait plus fort qu'elle n'aurait voulu.

Ils grimpèrent le perron, et elle ouvrit le verrou du haut, du moins essaya, et stoppa son geste.

En voyant son visage se figer, Carlos comprit, lui prit les clefs des mains. Ce n'était pas verrouillé, y compris la serrure centrale, il ouvrit la porte, la poussa doucement.

Il vit l'entrée et fit deux choses : il tira son pistolet automatique de sous sa veste et se mit devant la jeune femme, à qui il glissa sans tourner la tête :

— Cambriolage, il y a peut-être encore quelqu'un.

La console de l'entrée était bousculée, un tiroir resté ouvert, l'autre par terre, des papiers épars.

L'adrénaline l'avait précipité dans un fonctionnement opérationnel, analyse immédiate de la situation, des scénarios possibles, pour évaluer aussitôt quels étaient les points faibles de sa situation à lui, et agir pour en atténuer les effets si ça tournait mal.

Clara, la mettre en sécurité : si elle avait été voyante, il lui aurait imposé de quitter immédiatement la zone, elle ne pouvait pas redescendre seule les marches du perron et partir dans la rue pour se mettre à couvert, il ne pouvait pas non plus lui demander d'attendre là et de ne pas bouger pendant qu'il investissait et

inspectait les lieux : si le visiteur était encore là et voulait s'enfuir, il tomberait sur elle plantée là immobile sur le perron, sur son chemin, à découvert. Il ne pouvait pas non plus lui demander de le suivre en le tenant par sa veste par exemple : s'il avait besoin d'agir elle le gênerait et serait exposée.

Observant le couloir de l'entrée il lui glissa d'une voix basse et parfaitement claire :

— Tu restes là, tu bouges pas, je vais au fond de l'entrée regarder dans le salon et le bureau, je te signale si c'est OK, et tu me rejoins en ligne droite sans t'affoler, tu connais les lieux, et je te mettrais en sécurité pour inspecter le reste de la maison.

— D'accord.

Il inspira et glissant le long du mur de gauche, observant tour à tour l'encadrement des portes du salon à gauche et du bureau à droite, il arriva rapidement et en silence au fond de l'entrée sombre, il se mit dos au mur et examina les deux pièces, l'arme prête à faire feu si besoin et la respiration sous contrôle.

Il tendit la main gauche deux fois pour allumer les plafonniers des deux pièces.

Tout était renversé, répandu au sol, les coussins du canapé gisaient par terre, les meubles étaient ouverts, déplacés, et dans le bureau, tous les fameux dossiers comptables faisaient un tas énorme et anarchique, il remarqua que l'iMac avait disparu, c'était le chaos. Mais pas d'intrus, du moins en apparence.

Il se lança dans le bureau, contrôla l'angle mort à droite, personne, ressortit aussi sec et fit irruption dans le salon, personne non plus, il fit une grande enjambée et ne vit non plus âme qui vive dans la cuisine dont les placards ouverts et leur contenu déversé par terre évoquaient une scène de tremblement de terre.

Il y avait une clef sur la porte de la cuisine.

Carlos fit demi-tour très vite et regagna l'entrée, sans quitter des yeux le départ de l'escalier au fond du salon.

— Tu peux venir, passe sur la gauche : il y a un tiroir par terre à droite.

Sans hésiter ni prononcer un mot, Clara se mit en marche et le rejoignit, il la fit pivoter aussitôt derrière lui et s'étant assuré qu'elle lui tenait l'épaule, il marcha vers la cuisine en se tenant devant elle. Une fois dans la cuisine, sans perdre de temps à la regarder, il la poussa doucement dans un recoin entre le mur et le grand frigo.

— Clara, celui qui est entré avait les clefs. Irène a-t-elle une femme de ménage ? Qui possède les clefs ?

— Moi, et... non, pas de femme de ménage. Je ne pense pas qu'elle ait pu filer des clefs à quelqu'un. Elle est très jalouse de sa liberté et de... cette maison, c'est son abri.

— OK. Tu t'accroupis, tu restes là, ordonna t-il à voix basse. Je ferme à clef. Ne t'affole pas ne crie surtout pas, pas un bruit : je reviens.

Il verrouilla, ressortit dans le salon, fila dans l'entrée et verrouilla également la porte d'entrée de la maison, empocha les clefs et reprit son inspection, prudemment mais sans perdre un instant, analysant ce qu'il voyait tout en restant hyper-concentré sur la présence éventuelle d'une ou plusieurs personnes.

Pas d'effraction apparente, et le cambrioleur semblait manquer de méthode. Il n'était pas haineux ou contrarié, pas de manifestations de dégâts gratuits, mais il avait fouillé avec une relative précipitation et fait de grands gestes pour jeter les coussins du canapé, par exemple.

La télé, la chaîne stéréo étaient déplacées, mais restées là.

« *Il est pas là pour le fric. Tu cherches des documents,* pensa Carlos. *Ou... des films.* »

Il grimpa les escaliers sans bruit, et en haut c'était le silence et l'obscurité. Il appliqua instinctivement et parfaitement tout son savoir-faire, il était devenu un félin en chasse indétectable, progressant avec une lenteur calculée, les nerfs à fleur de peau, anticipant

n'importe quoi, et face à n'importe quoi, il aurait pu réagir comme il convenait.

Personne sur le palier, les portes entrouvertes, le sanctuaire du couloir derrière la barrière n'avait pas arrêté le ou les visiteurs.

Il se plaça dos au mur face au couloir, prêt à ce qu'un ou plusieurs hommes jaillissent brutalement d'une des quatre pièces de l'étage, et donna un violent coup de poing pour ouvrir la porte de la chambre à coucher d'Irène, et plongea accroupi dans la pièce, en un clin d'œil ne vit personne et bondit à nouveau dans le couloir comme un diable, mais un diable parfaitement silencieux.

Il se figea. Écouta. Rien.

Courbé en avant, il progressa vers la deuxième porte, la salle de bain, fit de même, personne, il se retrouva dans le couloir et longeant le mur de droite il arriva contre la barrière.

De ce qu'il voyait des deux chambres abandonnées, il n'y avait personne : la lumière de l'éclairage public lui permettait de voir une partie importante de la chambre de la petite fille d'Irène, Anita. Il se glissa de l'autre côté du couloir, c'était la même chose dans l'ancienne chambre à coucher du couple.

Dos au mur il se releva lentement, son arme tenue d'une main, pointée vers le plafond, réfléchit vite et décida de la conduite à tenir. Tout doucement, une jambe après l'autre, il franchit la barrière, se retrouva de l'autre côté, passa vivement devant les deux portes, se retourna face au couloir et alluma la lumière à l'interrupteur situé au fond, que personne n'utilisait plus.

Pas un seul bruit.

Il attendit, immobile.

Brusquement il entra en action et ouvrit vivement l'une et l'autre des portes avant de s'accroupir et de se figer une nouvelle fois, aux aguets.

S'il y avait quelqu'un dans une de ces deux pièces en train de l'attendre, il faisait preuve d'un grand sang-froid, et donc il était particulièrement dangereux.

Mais instinctivement il n'y croyait pas.

Penché en avant il se glissa furtivement vers la chambre de la petite fille, glissa sa main libre le long du chambranle et alluma le plafonnier, passa la tête, personne, il passa de l'autre côté du couloir, fit de même avec la chambre, personne non plus.

« *Bon. La maison est vide, apparemment, on arrive trop tard.* »

Toujours extrêmement vigilant, mais plus détendu, Carlos se releva et visita chaque pièce avec attention, regardant sous les lits, dans les recoins qu'il n'avait qu'aperçus dans son exploration initiale.

Il faisait cela rapidement, avec un savoir-faire intact : l'entraînement qu'il avait reçu, les missions qu'il avait menées, tout cela était à l'œuvre, bien huilé, et il agissait avec une efficacité et une méthode qui ne souffraient aucune hésitation : atavisme ou dressage, en situation d'urgence, il ne pouvait sans doute plus faire autrement qu'être l'homme de la situation, celui qui reste en vie malgré tout.

Une chose le frappa immédiatement : les chambres condamnées avaient été visitées mais sans désordre, il sentait une sorte de respect ou de crainte de déranger ce que le visiteur avait dû percevoir comme un sanctuaire peut-être, en tout cas un espace à part dans la maison.

La poussière intacte désignait à coup sûr ces chambres comme un endroit inhabité, en réserve, et ce que le visiteur était venu chercher ne se trouvait sans doute pas là.

Mais que diable cherchait-il, ou cherchaient-ils ?

Ce n'était pas un cambriolage traditionnel. Dans cette fameuse poussière recouvrant le sol, et qu'il avait lui-même foulée une première fois en découvrant les chambres, il y avait des empreintes de pas qui lui révélèrent deux informations intéressantes : il n'y avait qu'un seul individu, en tout cas à avoir fouillé cette partie de l'étage, et il portait des chaussures de ville, avec un talon distinct.

Pas du tout le genre de chaussures que l'on choisit pour un cambriolage, pour peut-être devoir fuir en courant. Ce n'était pas un cambrioleur professionnel, Carlos en était maintenant quasiment certain.

Cela revenait donc à tourner les soupçons vers la vie secrète et scandaleuse d'Irène.

Ayant étudié le bureau, il rengaina son automatique sous sa veste, fit demi-tour et frappa doucement à la porte de la cuisine :
— Il n'y a personne dans la maison, Clara ! annonça-t-il avant d'ouvrir.

Elle était figée, crispée, dans son recoin, et murmura :

— C'est affreux...

— Clara, écoute : je pense que celui qui est entré ici a peut-être pris les clefs dans le sac d'Irène, qu'il a eu accès à sa chambre, Clara, je crois qu'elle est en danger, il faut que j'aille à la clinique, tout de suite. Tu vas t'enfermer ici, avec le gendarme, tu sais : le bloque-porte... et appeler la police, je reviens.

— C'est un cauchemar... répondit-elle d'une voix blanche. Mon Dieu, attends... Je viens avec toi ! Elle est... en danger, il ne faut pas que... qu'on lui fasse du mal !

— J'irais plus vite si... Bon, OK, lâcha t-il brusquement. Alors on y va, et c'est tout de suite !

Il lui prit le bras et ils quittèrent la maison, verrouillant la porte, puis Carlos marcha d'un pas pressé, guidant Clara qui n'hésitait pas une seconde. Il l'aida à grimper dans la Mercedes, et dans la boîte à gant il s'empara d'un gyrophare bleu, de forme ovoïde, qu'il accrocha sur le toit de la voiture, côté passager, en détortillant le fil, avant de faire le tour de la grosse berline en courant.

Il avait l'accréditation spéciale pour le gyro : chauffeur de personnalité, son patron avait eu ce privilège un peu démesuré, dont il n'usait jamais : à jouer avec sans motif, il risquait gros malgré cette autorisation. Mais cette fois, ça allait être utile pour retourner au

plus vite à la clinique : Carlos avait le sentiment qu'Irène était vraiment sans défense là-bas.

Il démarra vivement et déclencha la sirène deux-tons qui surprit Clara :

— Tu as le droit ?

— Oui, accroche-toi.

— Tu es flic ? insista-t-elle, intriguée.

— Non, mais j'ai le droit, mon patron a le droit, plutôt... expliqua rapidement Carlos en accélérant.

Clara s'accrochait à la poignée au-dessus de sa portière et à l'accoudoir central, la grosse voiture filait dans les petites rues, Carlos ralentit un peu avant de franchir son premier feu rouge, et accéléra encore en gagnant le boulevard qui menait vers la Défense, il évita souplement une voiture, se mit pleins phares et entama à toute allure la descente qui le mènerait vers la Seine, il sentait l'adrénaline aiguiser sa concentration.

Clara ne disait pas un mot, elle s'accrochait, compensait les virages, les accélérations fortes et les freinages puissants, mais Carlos conduisait extrêmement bien, c'était intense et fluide, pour chasser son effroi elle pensa à la corrélation un peu facile qu'il y avait entre cette conduite d'urgence et l'amour qu'ils avaient fait, elle était transportée mais en sécurité avec lui.

Voie rapide vers Nanterre, à plus de cent cinquante, Clara ne voyait pas la lumière bleue qui frappait fugitivement le décor et le tableau de bord comme un métronome, Carlos lança « Tiens-toi ! » et engagea la Mercedes sur la bretelle de sortie, freina très fort, le cœur serré, dut stopper la voiture en catastrophe derrière un bus mais se dégagea vivement, le doubla et se rabattit en accélérant sans arrêt, Clara attendait que ça s'arrête, ce manège de furieux !

Enfin il atterrit sur le boulevard menant à la clinique, qu'il avala en quelques secondes, et la voiture opéra un virage serré pour se présenter sur la rampe du parking ; « On y est ! » prévint

Carlos, mais Clara poussa un cri de surprise quand la voiture piqua du nez dans la pente pour s'arrêter très fort face à la barrière.

Il prit le ticket, la voiture bondit et stoppa sur la première place libre, il coupa le contact, descendit et Clara se retrouva hors de la voiture le temps de dire ouf, elle se laissa entraîner : l'ascenseur, puis le hall de la clinique, ils passèrent au pas de course devant le comptoir de l'accueil, puis ce fut le second ascenseur vers les étages, vers Irène.

Les portes s'ouvrirent sur le palier de l'étage, et tandis que Carlos prenait le coude de Clara pour l'accompagner, il y eut soudain un double claquement rauque venant de la droite, immédiatement suivi d'une troisième détonation plus métallique, Bom-Bom – Bang ! Instinctivement Carlos fit rempart de son corps sous tension, enroula ses bras autour des épaules de Clara pour l'obliger à se courber en deux, et il l'entraîna en marche arrière forcée dans l'ascenseur qu'ils venaient de quitter, un cri retentit à peu de distance.

Carlos ne pouvait laisser la jeune femme seule pour qu'elle se mette elle-même à l'abri, elle était incapable de fuir, il prit alors la décision de faire le contraire, d'aller de l'avant, et l'entraîna de l'autre côté du couloir, du bureau des infirmières d'où venait de jaillir le cri.

Accroupie, stupéfaite, derrière un bureau surchargé de papiers, une infirmière aux cheveux courts vit débarquer Carlos et cette femme aux lunettes noires, le couple fit le tour du bureau très rapidement, et l'homme déplaça une haute étagère métallique qui était collée au mur de gauche depuis des années, la mit en travers d'un geste (pourtant c'est dingue elle devait être horriblement lourde !) et obligea la femme à s'asseoir par terre derrière, puis il se lança sur l'infirmière qui enregistra alors que l'homme qu'elle avait reconnu comme le garde du corps avait un flingue noir à la main, l'homme la prit par le bras et elle décolla du sol pour rejoindre la femme, elle se souvint que cette dernière était aveugle.

— Ne bougez pas d'ici ! ordonna-t-il d'une voix basse mais sans appel.

— Il y a des flics ! s'exclama brusquement l'infirmière sur une inspiration.

— Quoi ? répondit Carlos en fronçant les sourcils, lui jetant un coup d'œil avant de continuer à surveiller le couloir.

— Oui, l'histoire a fait du bruit, il m'a dit ça : radio, télé, tout ça, oui, il y a un flic, expliqua d'une traite l'infirmière d'une voix aiguë, un inspecteur, je ne sais pas au juste mais en civil, et un autre en uniforme, qui sont allés la voir, ils y sont !

— Quelqu'un d'autre ?

— Hein ? Non, non...

— Bougez pas. Vous avez un mobile sur vous ? Appelez la police, expliquez qui je suis, à quoi je ressemble, qu'ils aillent pas me flinguer. Donnez mon nom : Carlos Dacosta, garde du corps armé, avec permis. J'y vais.

Il sortit du bureau, courbé en avant, sur le qui-vive, et bifurqua sur la gauche rapidement, évaluant la situation. Personne.

Il s'abrita derrière un chariot de nettoyage garé le long du mur.

Ça sentait la poudre. Il tourna le coin du couloir, prêt à faire feu.

Arrivé devant la chambre d'Irène, il aperçut un chapelet de gouttes de sang serpentant sur le sol : un homme blessé avait quitté la chambre pour filer de l'autre côté. La porte était entrouverte.

Il passa la tête et faillit plonger au sol : un policier en uniforme, allongé au sol et se tenant le ventre, le mettait en joue !

Il leva aussitôt les mains sans lâcher son automatique, estimant de façon totalement instinctive, empirique et déraisonnable que le policier n'ouvrirait pas le feu sur lui.

L'homme grimaçait, le regard vague, en appui sur un coude, Carlos lui lança :

— Carlos Dacosta, je suis de votre côté, je suis garde du corps de cette dame (il fit un signe vers le lit sans oser jeter un œil pour savoir si Irène allait bien), laissez-moi approcher, vous aider !

L'homme baissa son arme, soupira et s'allongea doucement, Carlos se précipita.

Le policier avait pris une balle dans le ventre. Carlos aperçut les pieds d'un homme allongé derrière le lit d'Irène, le flic en civil, et ne voulut pas en savoir plus, il ressortit de la chambre, regarda dans la direction des traces de sang et se tournant de l'autre côté, cria d'une voix forte :

— J'ai besoin d'aide ! Je contrôle le couloir, vous pouvez venir, j'ai besoin d'aide, il y a deux policiers grièvement blessés ! Dépêchez-vous !

Il y eut quelques secondes de silence, il entendit des voix retenues, des bruits de pas, une exclamation étouffée :

— On peut avancer ?

— Oui, dépêchez-vous ! Vite !

Il vit trois personnes passer prudemment le coin du couloir, planquées derrière un brancard monté sur des grosses roues en caoutchouc, un interne, une interne, et une infirmière, le regard effrayé.

— Venez, vite, là dans la chambre d'Irène, deux policiers, en mauvais état !

Le petit groupe, courageusement, accéléra, et laissa le brancard pour se précipiter dans la chambre.

Aussitôt, Carlos s'engagea dans le couloir en suivant les traces de sang, et donna à nouveau de la voix :

— Que personne ne sorte de sa chambre ! Restez dans vos chambres, ne bougez pas ! Il y a une opération de police en cours !

Il parcourut plusieurs mètres, les taches de sang étaient irrégulières, il découvrit finalement qu'elles s'arrêtaient au pied d'une porte bleu clair, sur la gauche un escalier de secours, il y avait des

traces de sang sur le battant de gauche, des empreintes de main, sinistres et extrêmement explicites.

L'homme était en mauvaise posture, Carlos s'accroupit près de la porte et la poussa prudemment de la main gauche, en restant à l'abri du montant. Le minuteur n'avait pas coupé la lumière, l'homme n'était là que depuis quelques instants, il aperçut des traces sanglantes sur le palier avant la première marche descendante, à droite. Sans bruit, progressant accroupi, il s'avança, passa la porte et la repoussa lentement derrière lui.

Pas un bruit, alors qu'il s'attendait à entendre le bruit de la course d'un homme s'échappant vers le rez-de-chaussée.

— Lâchez votre arme ! cria Carlos brusquement, et sa voix résonna durement sur le béton des murs et des marches, dans le métal des rampes. Silence.

L'homme sans doute sérieusement blessé avait-il encore les moyens de réagir ?

À l'affût, Carlos progressa, longea le mur de droite, le regard plongé vers la cage d'escalier, il perçut soudain un mouvement et eut un réflexe de recul tandis que tonnait une déflagration énorme, amplifié aussitôt d'un choc clair de métal, puis un claquement mat : la balle avait heurté la rampe avant de finir dans le mur en bêton, largement au-dessus de l'endroit où il se trouvait un instant avant.

L'odeur de poudre envahit l'escalier.

Carlos resta replié, jeta un coup d'œil au bloc lumineux permanent d'issue de secours, au-dessus de lui, puis observa intensément les marches qui descendaient devant lui, la distance avant le virage de l'escalier et l'autre volée de marches en bas desquelles se tenait le tireur blessé.

Il évalua, prit son élan, retint son souffle.

Soudain la lumière se coupa, ne resta plus que la pâle lueur verte du bloc de sortie de secours, l'obscurité tomba brutalement sur la cage d'escalier et Carlos bondit comme un diable, sauta

la volée de marches en se retournant, et tira deux coups de feu à l'endroit où il savait que devait se trouver l'homme, et à cet endroit précis se tenait une forme sombre penchée en avant.

Instinctivement, tout en atterrissant et en déclenchant ce tir offensif, Carlos s'était projeté au sol sur le minuscule palier intermédiaire.

La forme s'écroula tandis que l'écho des coups de feu résonnait encore tout autour.

Prêt à faire feu à nouveau, Carlos garda la forme en joue, il y eut deux secondes de tension extrême pendant lesquelles il s'obligea à ne pas vider le chargeur de son *Desert Eagle* sur la silhouette de l'homme, il y avait de la fumée, et puis ses yeux s'habituèrent à l'obscurité, aux lieux, et il constata que l'homme était au sol, la tête pendante, il reconnut la forme de son arme de poing, la vit et l'entendit tomber sur le béton.

En même temps qu'il sut que l'homme était hors de combat, il reconnut Bernard.

Le mari de Clara.

Les dernières vibrations des coups de feu se promenaient encore dans l'air ambiant, Carlos se releva doucement et descendit les marches pleines de pénombre, le canon de son arme tendu par principe vers la tête inerte de son adversaire.

Une balle en bas de l'abdomen, celle du policier, Bernard avait sa main en conque, crispée sur la blessure. Et deux tâches sombres et grandissantes dans sa poitrine, groupées, un tir exemplaire qui l'avait tué net sans lui laisser la moindre chance : Carlos alluma d'un geste la minuterie et à la lumière crue des néons, observa le corps de l'homme qu'il venait d'abattre.

Le stress retomba lentement. « *Je suis celui qui reste en vie, 'faut que je me débrouille avec ça...* » Il sentait les coups des battements de son cœur à lui, bien vivant et survolté, il regardait le visage pâle et ensanglanté de cet homme, et dans la tête de Carlos qui carburait comme une folle, commença à se former et s'organiser

une idée des raisons qui avaient conduit Bernard à cette équipée sauvage totalement délirante.

Puis il prit son arme à lui par le canon encore chaud, fit demi-tour et remonta lentement les marches souillées de traces éparses rouge sombre, remonter pour sortir dans le couloir les mains en l'air histoire de ne pas se faire descendre comme un con, pour prévenir que c'était fini, et remonter pour rejoindre Clara.

Lui raconter l'impensable.

Il allait avoir à éclaircir les détails, mais il pensait connaître l'essentiel...

Ruth

Ruth repoussa son plateau-repas, se leva en soupirant et éteignit la grande télé grâce à laquelle elle s'abreuvait d'infos en continu.

La drogue de l'urgence : Ruth vivait sur le fil, sur le rasoir, la crête de la vague avant qu'elle ne retombe (la vague).

Et ce soir, la vague retombait, le vague à l'âme pointait son nez. Son dernier mec ne donnait pas de nouvelles.

Elle connaissait : un ratage annoncé, un échec mou, une relation qui s'effiloche et s'évapore, en laissant un peu d'amertume, et l'envie de rien, surtout pas de tirer des conclusions dont la portée serait trop douloureuse : Ruth était seule.

Pour une part, sa solitude était la meilleure solution, pour une part c'était cela qu'il lui fallait. Solitude choisie par la solitaire : « *Je suis la mieux placée pour veiller sur moi et sauver ma peau. Et si je me plante, tout le monde s'en fout, et si je meurs, personne ne pleure, pas de vagues.* »

L'autre part, c'était la solitude à la con, la subie, à rentrer du boulot, bouffer à l'heure qu'on veut, allumer la putain de télé, se croiser dans le miroir de la salle de bain, apercevoir ce corps qui ne sert pas à déclencher quelque chose, mais ne sert qu'à se mouvoir dans la vie, agir, marcher, courir et résister à la fatigue. Et puis dormir, le sport pour entretenir la machine, et être apte à survivre encore.

Vieillir entretemps, tandis qu'on recommence toujours la vie de tous les jours, et puis qu'on remet le couvert des histoires de cœur fades, des plans cul qui font plaisir, avec l'illusion en arrière-plan, par crainte que non, que peut-être ce mec-là saura comprendre qu'il faut rester et être patient pour savoir comment fonctionne la solitaire, et être patient quand elle bosse comme une malade et ne donne pas de nouvelles.

Car elle non plus, elle n'en donne pas.

Elle ne savait quoi faire de sa soirée après la vaisselle.

Elle fit donc la vaisselle pour y réfléchir.

Connaissant bien cet état de nervosité, elle savait qu'il y avait deux solutions : soit elle accomplissait le rituel de la course, elle s'habillait en noir pour aller faire cinq kilomètres de jogging pour évacuer les tensions dans la chaleur, elle rentrerait avec une bonne et saine fatigue, elle aurait triomphé de la mauvaise et se serait changé les idées au lieu de tourner en rond.

Ou bien elle se la jouait paresseuse, je m'occupe de moi, avec un bain chaud, un shampooing, et elle s'occupait de ses ongles, de sa peau, avant de se coucher toute propre et toute belle, pour personne d'autre qu'elle, mais c'était déjà pas mal.

Ah, il y avait une troisième solution : se masturber, longuement.

Elle se fit la réflexion que dans ces trois solutions pour évacuer le stress et le spleen mélangés, c'était la chaleur qu'il lui fallait. La chaleur de la course qui gagnait ses muscles, son corps, ou bien la chaleur du bain, de la vapeur, de l'éponge de son peignoir, ou bien la chaleur du désir, de la jouissance, avec laquelle elle jouait.

La chaleur pour que la solitude ne gagne pas la partie, pour ne pas se sentir comme une conne dès que le boulot n'est pas là pour donner une raison d'être la meilleure.

La chaleur.

Elle essuya les verres et laissa le reste sur l'égouttoir : elle n'aimait pas les traces d'eau sur les verres. Et comme elle vivait

seule, elle essuyait les verres sans avoir à se justifier, puisqu'elle préférait les essuyer.

Option trois.

Mais ce n'était pas incompatible avec les deux autres : elle prendrait sans doute un bain chaud après avoir bien joui.

Ruth se rendit dans sa chambre, se tortilla pour enlever son jean et ses mi-bas, elle posa le tout sur le fauteuil près de son lit, puis elle choisit sa playlist sur son iPod planté dans son support design qui servait d'enceinte.

Pour se masturber, en ce moment, c'était *Madre Deus* qu'elle aimait avoir en fond sonore.

Ruth revint vers son lit, la couette toute douce, elle posa la petite télécommande sur sa table de chevet, se débarrassa de son tee-shirt et de sa culotte en Lycra avant de prendre dans sa commode un petit soutien-gorge un peu serré qui l'excitait : elle se sentait offerte quand elle le portait.

Voilà.

Après avoir baissé la lumière elle s'allongea sur le lit, prête pour sa séance à se faire du bien, elle lança la musique, régla le volume, puis se pencha vers sa table de nuit et s'empara dans le tiroir de son jouet secret préféré, un joli vibro tout doux dont la seule vue lui donnait des ondes de crispations anticipées au fond du ventre.

Le tube de lubrifiant : elle n'en avait pas besoin pour se pénétrer de l'objet, mais c'était excitant de prendre une noisette translucide sur ses doigts et d'en napper le vibromasseur tranquillement, en imaginant déjà...

Ruth massa donc son jouet intime, et sentit la chaleur la gagner lentement, son souffle s'accéléra un peu, elle aimait ça.

Puis elle alluma le vibro qui fit un bruit léger, très doux, et prit sa position préférée sur son lit.

La musique correspondait à ce moment spécial, caché du monde, le morceau tout doux s'intitulait « Viagens interditas ».

Elle était couchée sur le côté gauche repliée sur elle-même en position fœtale, les genoux remontés, tête baissée, et sa main équipée de ce joli sexe parfait fit le tour de sa hanche et par dessous l'approcha de son entrecuisse serré.

Elle promena la pointe du vibromasseur sur les lèvres de son sexe fermé, en ressentant les douces vibrations venir la frôler, se répandre délicieusement.

Cela dura un moment, elle avait le temps d'en profiter, d'être patiente, de déguster. Puis son autre main, au chaud au milieu de son corps recroquevillé, chercha et trouva son sein droit. Elle en tripota la pointe, la pinça un peu.

C'était sa position préférée pour jouir, parce que c'est dans cette position qu'elle avait joui la première fois.

C'était la troisième fois qu'elle faisait l'amour, cette année de terminale avait été riche en émotions. En février elle était partie au ski avec des copains. Un minuscule studio à Isola 2000, ils avaient campé n'importe comment, fait la fête, et un grand mec adorable qui faisait partie de la bande, Christophe, l'avait draguée avec délicatesse, séduite plutôt que draguée d'ailleurs.

Un matin elle s'était réveillée avec une forte fièvre. Pas bien du tout. Les autres étaient partis skier, en profiter, mais lui était allé lui chercher des médicaments, il lui avait donné à boire, avait veillé sur elle en lisant, disponible quand elle émergeait de ce sommeil fiévreux.

Et puis à un moment il avait voulu qu'elle se change, son tee-shirt était trempé. Sans réfléchir, mais parce qu'il lui plaisait, elle avait viré son tee-shirt, était apparue seins nus, il lui avait tendu un tee-shirt propre, elle avait pris son temps pour l'enfiler. Puis elle s'était écroulée, épuisée, sur le côté, envie de dormir.

Il était venu contre elle, lui avait massé les épaules, mmmh... Elle avait tortillé son cul pour se rapprocher de lui, en lançant une main par derrière, elle avait trouvé sa queue qu'elle avait libérée de

son slip, sa queue dressée, et puis elle l'avait lâchée, l'avait laissé faire, Christophe...

Son gland s'était promené sur sa fente, comme la pointe douce de ce vibro, des années après, il avait un peu poussé, c'était étroit, elle avait ramené encore plus ses jambes contre elle pour lui laisser l'accès à sa vulve. Le gland était passé entre ses lèvres, et elle avait senti une décharge électrique très spéciale, ce n'était pas comme les autres fois, et ce n'était pas dû à la fièvre, même si la chaleur était là, en elle, partout.

Elle poussa délicatement sur le jouet qui vrombissait doucement, et s'en pénétra. Elle changea soudain de film, laissa le souvenir trop connu, trop précieux, pour les fantasmes, laissant errer son esprit pour trouver le bon.

Le mec aperçu à la piscine la semaine dernière, qui lui avait souri, un peu âgé peut-être mais très en forme, la cinquantaine sportive très bien foutu, et un sourire piquant, elle s'imagina entrant dans la salle de douche des hommes, sûre d'elle, elle marche lentement, dans son maillot noir, elle se sent, se sait belle et désirable.

Il est sous la douche, stupéfait de la voir ici, et il sourit. C'est elle qui décide, elle s'approche, ils s'embrassent sous le jet brûlant, il lui caresse lui masse les seins (elle pince large son mamelon dressé), son sexe est gros elle l'a en main, il écarte l'entrejambe de son maillot, la saisit par les fesses à pleines mains et la soulève, sous la douche, bien campé sur ses jambes, et la laisse redescendre, s'empaler sur son phallus gonflé (elle pousse le vibro d'un coup), et puis elle change d'endroit : les escaliers du petit bassin de la piscine, désert, juste elle et lui, et elle à quatre pattes, il la prend en lev...

Une autre vibration, régulière. Merde !

Elle n'avait pas éteint son mobile, son putain de mobile dans la poche de son jean, qui venait de ruiner sa séance.

Un coup de fil, son esprit n'allait pas s'en débarrasser comme ça, la bulle de chaleur avait éclaté !

Merde.

Les vibrations s'arrêtèrent, mais c'était mort, elle enrageait, roula sur le dos, son vibro toujours dans sa main droite, elle était en colère contre elle, contre le monde extérieur qui venait l'emmerder dans son paradis fragile, qui venait dévaster le rêve. Silence, puis finalement une vibration rapide : le message.

Elle l'écouterait bientôt.

Furieuse, elle ouvrit les cuisses en grand et enfourna le sexe de latex entre ses lèvres, main droite, des doigts de la main gauche elle trouva et frotta son clitoris : jouir pour en finir vite, le mec de la piscine l'encule, elle greffa sur le scénario anéanti de la piscine une vidéo porno qu'elle avait remarquée sur un site, l'autre jour, sodomie violente, elle avait gardé cela dans un coin de sa tête pour cette occasion : se faire jouir à toute vitesse, méchamment.

Voilà.

Elle se leva, s'empara de son mobile, passa sur l'écran tactile un doigt un peu collant de son plaisir mal foutu, essuya la vitre avec son tee-shirt et écouta le message.

— Ruth ? C'est Fabrice. Faut que tu viennes : deux collègues au tapis, une fusillade dans une clinique à Nanterre. Garnier, du commissariat de Nanterre, y est resté, tu connaissais, je crois ? Une bastos en pleine poire. Un collègue en uniforme est dans un sale état. A priori le tueur a été descendu, mais pas par nous, par un civil, c'est le bordel ici, faut que tu viennes, le divisionnaire sonne tout le monde en ce moment. Tu as peut-êt' entendu parler de cette banquière miraculée, dans le coma, avec un garde du corps... C'est en rapport avec ce truc, mais il va falloir y voir clair, et vite, genre dans les heures à venir, ça s'énerve de partout. Si t'écoutes ce message, fonce nous rejoindre. Je te file l'adresse de la clinique...

Et merde à nouveau.

Voilà en tout cas de quoi occuper sa soirée et sa nuit.

Elle se remit en mémoire cette histoire de banquière menacée, avec une sœur aveugle, et un garde du corps, elle a vu cela ce soir à la télé en dînant, une histoire un peu creuse, c'est ce qu'elle s'était dit, pas intéressant... Mais elle s'était gourée.

Elle sauta dans son jean, enfila son tee-shirt, garda son soutif de parade, puis en vitesse se recoiffer et se mettre un peu de rouge dans la salle de bain, elle mit ses baskets noires, et dans le tiroir de l'entrée reprit son arme de service, holster de ceinture en nylon noir, et une veste en jean pour la planquer.

Elle sauta dans sa vieille 306, plaça le gyrophare de toit, brancha son GPS collé sur le pare-brise, et roule ma poule.

Ruth était de mauvais poil, elle allait devoir faire un effort pour ne pas être désagréable avec tout le monde...

Les heures de la nuit s'étiraient dans un monde élastique qui échappait à la réalité, l'urgence, l'imprévu, l'excitation du drame, et l'épuisement qui envahit peu à peu le cerveau et les nerfs, en attendant l'aube.

Elle connaissait bien. Après avoir conduit toutes les investigations à la clinique, avoir examiné les corps et tous les lieux concernés envahis de techniciens très affairés, l'escalier décoré de sang, la chambre où continuait à comater la *Belle au bois dormant*, indifférente au cadavre de l'inspecteur Garnier dont le front avait disparu, elle décida une réunion de travail dans un bureau vide de la clinique, pour faire le point sur les témoignages collectés depuis quelques heures par les officiers de police judiciaire.

Une infirmière apporta une cafetière.

— On résume. En essayant d'être concis, comme si je débarquais, vous diriez quoi ?

Tout le monde savait qu'elle allait devoir faire un point très complet au divisionnaire en rentrant à la SDPJ des Hauts-de-Seine, dans une heure ou deux.

— Une femme dans le coma, Irène Frageau, hospitalisée depuis un malaise inexpliqué dans la banque où elle travaille.

— Que donnent les analyses ?

— Rien d'après les médecins, poursuivit Mathieu, un jeune OPJ qu'elle appréciait. Rien au niveau toxicologique, et elle est en phase de réveil depuis quelques heures, j'ai tout le dossier médical. Mais rien de franchement suspect, Commissaire.

— OK. Contexte, la suite ?

— Elle a fait appel à un garde du corps professionnel, apparemment. Carlos Dacosta. Double nationalité française et portugaise. On ne sait pas quand exactement, ni pour quel motif, la presse s'est intéressée à cela parce qu'elle a été victime d'un accident spectaculaire, il y a quelques années. Elle a pu rencontrer le gars en question à l'occasion d'un prêt accordé à son frère, Joao Dacosta, entrepreneur portugais. On n'a rien sur lui, il a l'air clean.

— Et le frère ?

— Garde du corps professionnel, répondit Luc, un autre OPJ plus âgé, très scrupuleux. Sa situation paraît claire. Il porte une arme, qui a servi dans notre affaire, un *Desert Eagle* en version 357, un pistolet israélien référencé, un gros calibre, avec toutes les autorisations possibles, il travaille en ce moment pour un grand patron français, dans le milieu médical, et pas un mec spécialement menacé. Chauffeur et garde du corps, un boulot tranquille pour lui : Carlos est un ancien commando de l'armée portugaise. Les portugais utilisent d'ailleurs ce type de pistolet. On a reçu une fiche des RG, rien du tout sur lui, un mec bien, apparemment, d'après ses patrons grands patrons, et aucune condamnation chez nous, même pas un excès de vitesse...

— OK, répliqua Ruth en notant d'essayer d'avoir son dossier militaire, mais ça allait prendre un temps fou. Des rapports particuliers entre la banquière et le soldat d'élite ?

Elle fit le service du café tandis que Mathieu reprenait :

— On ne sait pas, à part cette histoire de prêt, d'après Carlos, ils se rencontrent à cette occasion. Le frère n'en sait rien du tout. Il a l'air largué.

— C'est crédible ? Cette rencontre ?

— Oui, je dirais. En apprenant qu'il est garde du corps, elle s'adresse à lui, pour des conseils, pour discuter de cela. Il bosse déjà en dehors, mais elle est plutôt charmante... Et lui est plutôt beau mec.

— Ils couchent ensemble ? demanda abruptement la commissaire.

— Difficile à savoir. D'après lui, ils se plaisaient, mais il n'y a rien eu.

— Tu l'as interrogé, Mathieu ? Comment tu le sens ?

L'officier de police prit une gorgée de café en réfléchissant :

— Je dirais qu'il est intelligent, très pro, plutôt ouvert, bien conscient de nos attentes dans ce bordel, et de ce qu'il a fait, et il n'en fait pas trop. Mais c'est un vrai professionnel, un mec qui a reçu une formation pour des interrogatoires bien plus difficiles que les nôtres. Le genre de mec qui survit dans la jungle en mangeant des serpents.

Ruth éclata de rire.

— Son histoire tient debout, sur cette partie ?

— Oui, à mon avis.

— Ensuite ?

— Eh bien Madame, il y a la sœur, Clara Mélinat, un autre personnage de cette histoire, enchaîna Sylvia, une petite jeune un peu timide. Je vous raconte rapidement l'accident de Noël 2007 qui les a rendues célèbres malgré elles...

Ruth écouta le récit de cet accident dont la télévision avait survolé l'essentiel.

— C'est atroce ce truc, conclut-elle. Et comment tu l'as sentie, cette nana ?

— Très sensible, ça se comprend avec la suite. Sur la première partie de l'histoire, comment sa sœur prend conseil auprès d'un garde du corps, et pourquoi elle se serait sentie menacée, elle n'en

sait rien. Mais je vous avoue que c'est difficile de cerner une aveugle avec des grosses lunettes noires. Elle a même pas d'yeux en dessous.

— Ses rapports avec Irène ?

— Pas faciles, mais pas hostiles pour autant d'après elle. Il faut se rappeler que Clara est gravement handicapée et que sa sœur conduisait.

— Un désir de vengeance ?

— Non, très franchement je pense pas. Clara est aveugle et assume sa vie. En revanche, peut-être une grosse culpabilité de la sœur qui est sortie indemne. À vérifier en plus du reste, mais elle est pas encore sortie du coma.

— Les rapports entre Carlos et Clara ?

— Elle a l'air elle aussi sensible à son charme, mais rien de plus à mon avis... Il est protecteur et je crois que c'est ce dont elle a besoin, si vous voulez mon sentiment.

— C'est *James Bond* ce type ? railla Ruth.

— Non, rigola Mathieu, mais il est vraiment séduisant, et même les infirmières qu'on a interrogées ont l'air de le trouver très intéressant...

— OK, répéta Ruth pour conclure cette partie de la réunion. Les faits de la journée, maintenant ?

— Vers midi et quart, aujourd'hui, Carlos débarque après que son patron lui a donné son après-midi, il est rejoint par Clara, et accueilli par la presse. C'est un interne qui a prévenu les journalistes, il y avait du spectaculaire potentiel, et du fric à se faire, à mon avis. Il a accès aux dossiers du serveur de la clinique. Je ne donne pas cher de sa peau professionnellement... On est en train de décortiquer son mobile, et il est très très embêté. Bon, donc, on a des caméras de surveillance un peu partout dans la clinique, avec les heures et tout, et aussi les rushes et enregistrements audio des journalistes, on n'a pas eu de mal à reconstituer tout cela : ils restent assez peu de temps, repartent vers treize heures, on les voit traverser le hall, et la voiture sort du parking

à... 13 h 12, exactement, il y a un caméra au niveau des automates de sortie. À 13 h 23, arrive le mari de la sœur Clara, Bernard, il échappe aux journalistes partis fabriquer leur reportage, monte dans la chambre d'Irène, reste à peine quelques instants, repart à... 13 h 31. Quelques instants plus tard, le médecin est alerté que les signes cliniques de la phase de réveil d'Irène Frageau viennent d'apparaître.

— Un rapport avec la visite du beau-frère ?

— Impossible de le savoir, mais a priori rien d'extérieur ne pouvait la tirer de là, et aucune action chimique non plus... Je poursuis : à 13 h 58, la clinique appelle la sœur pour prévenir, elle est encore dans la voiture de fonction de Carlos qui la raccompagne, ils font demi-tour. À 14 h 34, ils arrivent à la clinique, et y restent cette fois un long moment, une infirmière les met gentiment dehors vers vingt heures, ils quittent la clinique à 20 h 10, direction le domicile d'Irène, à Colombes. Clara veut y passer la nuit.

— Avec le beau gosse ?

— Peut-être, impossible de le savoir. Mais il y a changement de programme : la maison a été cambriolée, sans effraction. Nos techniciens travaillent encore là-bas. Carlos nous a raconté tout cela, le trajet est assez court entre Nanterre et Colombes il ne sait pas à quelle heure ils arrivent. Il n'y a plus personne sur place. Pendant ce temps le commissariat de Nanterre, alerté par les reportages un peu spectaculaires de la télé, envoie l'officier Garnier et le brigadier Franck Merlet pour essayer d'en savoir plus, ils arrivent à 20 h 25, recueillent quelques témoignages, mais Irène Frageau est encore dans les choux, ils sont dans la chambre quand Bernard Mélinat arrive. C'est juste avant que ne débarquent Carlos et Clara. On ne sait pas ce qui se passe dans la chambre exactement, il n'y a pas de caméras, mais sur la vidéo de celle du couloir de la chambre, on entend un échange de trois coups de feu à 20 h 35 exactement,

on aperçoit Carlos et Clara sortir de l'ascenseur de l'étage à ce moment-là, sur l'autre séquence vidéo.

— On va se regarder ces vidéos, on a de quoi examiner cela ?

— Oui, sourit Luc en désignant son ordinateur portable. On a saisi les disques durs, ils sont partis pour être décortiqués, mais j'ai une copie de tout cela pour travailler dessus.

Mathieu éteignit la lumière et ils examinèrent tous l'écran où défilèrent plusieurs fois les minutes du drame saisies par les caméras. Ils se taisaient, prenaient des notes parfois dans la pénombre.

Puis Ruth se releva et alluma la lumière du bureau.

— J'aime pas les cowboys, lança-t-elle, mais sans ce mec, notre collègue brigadier serait mort. Je ne sais pas si le tueur aurait pu quitter la clinique, blessé comme il était. Mais il a agi, on peut évacuer la préméditation, et l'échange de coups dans l'escalier de secours a été filmé. On voit tout, et c'est sans bavures. Il a agi comme un commando, pas comme un flic... ou alors un flic de cinéma, et sa technique est plutôt ahurissante.

— On dirait un jeu vidéo, ajouta Mathieu. En tout cas sur la vidéo.

— Ouais, grommela Ruth, quand tu vas voir le corps dans les escaliers plein de sang, c'est pas la même musique. Bon, le fin mot de l'histoire, d'après vous d'abord, et d'après *James Bond-Chuck Norris* ?

— D'après Carlos, Bernard a dû avoir une aventure avec sa belle-sœur, il a dû la menacer, et a pris peur par la suite en apprenant qu'elle avait un garde du corps.

— De là à flinguer la belle-sœur dans le coma, quand même...

— Nos gars ont trouvé du matériel porno en grande quantité dans son ordinateur, chez lui, et mis la main sur l'ordinateur d'Irène dans sa voiture, c'est bien lui le cambriolage. Celui de la fille est nickel, apparemment, rien qui traîne. Mais les premières analyses de toutes les cochonneries sur l'ordi de Bernard Mélinat

montrent un mec avec des obsessions particulières. Il a pu se monter la tête tout seul.

— L'arme du tueur ?

— Un Smith & Wesson, répondit Luc. Revolver non enregistré, mais on pense que c'est un revendeur espagnol qui opère sur Toulouse, sur les parkings d'autoroute, que nos collègues de là-bas ont jamais pu serrer. On poursuit là-dessus.

— OK les amis, ça semble relativement clair, on va enrichir avec tous les éléments de l'enquête à venir, mais je pense pouvoir dire que l'affaire est close, malheureusement au prix du décès d'un collègue. On interrogera la *Belle au Bois Dormant* quand elle sortira des limbes... Et le *Prince charmant* a l'air plutôt clean. On va le garder un peu, et le juge d'instruction décidera lui-même si on lui rendra son flingue et ses licences to kill. On pourrait le proposer au Raid, vu sa façon de descendre les escaliers et les tueurs de flic dans l'obscurité... Bon, on va lever le camp d'ici, en tout cas moi pour ce qui me concerne, je dois aller au rapport. Je prends les vidéos avec moi, si possible, elles sont édifiantes. On fait raccompagner la sœur aveugle...

— Et Carlos, on l'envoie au dépôt directement ?

— Il me suit à la SDPJ. Je vais l'interroger moi-même pour me rendre compte, creuser certains points, sur son passé militaire notamment. Et puis s'il est si beau garçon que cela, je ne voudrais pas louper l'occasion... conclut-elle avec les rires des officiers de police présents dans la pièce.

À l'aube, elle fit son rapport au divisionnaire, puis elle essaya de trouver une salle de libre pour interroger le garde du corps portugais, mais prise d'un coup de fatigue elle laissa tomber, s'accorda une pause pour aller acheter des viennoiseries dans une boulangerie à côté, et fit venir Carlos Dacosta dans son propre bureau.

Il n'était pas menotté ni réputé hostile à ce stade de l'instruction, plutôt coopérant et en règle.

Souriante elle lui offrit de s'asseoir.

C'était effectivement un bel homme, et elle découvrit son charme en commençant à discuter, elle lui proposa des croissants avec son café. Il ne paraissait pas fatigué, après une nuit blanche pour avoir flingué un mec dans un hôpital. Il maîtrisait les choses.

Ruth, elle, était épuisée, avec sans doute des cernes de trois kilos sous les yeux, et la tête un peu légère de manque de sommeil, elle pensa à son propre stress, l'énergie mauvaise qu'elle cherchait régulièrement à évacuer.

Ce mec avait le savoir-faire pour gérer cela, apparemment, elle devrait peut-être lui demander des conseils à ce propos ?

Elle reprit toute l'affaire, en prenant de simples notes parfois. Elle se surprit à laisser vagabonder son esprit.

Carlos était très plaisant, viril mais sensible, un sacré mec, elle se mit à rêvasser, légèrement excitée, elle se rappela qu'elle avait toujours son petit soutien-gorge et imagina mollement des choses agréables...

Elle focalisa son interrogatoire qui ressemblait plus à un entretien sur les rapports que Carlos pouvait avoir avec les deux sœurs.

— Bernard pouvait être jaloux de vous, non ? Penser que vous couchiez avec Irène... non ?

— Peut-être, je ne sais pas... Je crois qu'il avait des idées vraiment barrées à propos de beaucoup de choses.

— Et avec sa femme ? Dîtes-moi Carlos : vous étiez en train de raccompagner Clara chez Irène : aviez-vous des idées derrière la tête ? Ou elle ?

Il se mit à sourire, un sourire craquant, vraiment, Ruth frissonna malgré elle (la fatigue).

— Clara est si fragile, vous savez. Je voulais la protéger, la rassurer, la mettre à l'abri... Je ne sais pas où aurait pu conduire mon envie de la protéger et son besoin de protection, vous voyez ?

— Oui, tout à fait, répondit Ruth en espérant ne pas rougir comme une conne. Et elle est jolie, elle a beaucoup souffert. Elle vous avait parlé de ses rapports avec son mari ?

— Il ne la touchait plus depuis l'accident, elle m'a dit cela. Ils faisaient chambre à part... Elle était toute seule, dans le noir, aveugle, et toute seule sur le plan affectif, et sans doute... sexuel.

— Je comprends tout à fait cela, lâcha Ruth en le dévisageant. Et toutes les femmes seules et un peu fragiles, en face d'un homme tel que vous, doivent sans doute se mettre à rêver.

— Je ne sais pas. Mais j'aime être là avec elles.

— Avec Clara ou avec les femmes seules ? demanda Ruth en souriant pour cacher son trouble.

— Avec les fragilités, avec les abandons, avec les solitudes, je suis moi aussi très seul. Je suis ému par tout cela.

Ruth ne sut plus quoi dire, c'était comme mélangé dans sa tête, jamais elle n'avait ressenti cela avec quelqu'un qu'elle interrogeait, mais il fallait faire face, ne pas laisser le silence faire supposer qu'elle avait perdu pied.

— Mon Dieu, reprit-elle en riant pour désamorcer tout cela, à commencer par son trouble énorme et imprévu, je ne serais pas commissaire et vous ne seriez pas en garde à vue, je vous demanderais en mariage, vous êtes quasiment l'homme idéal des magazines féminins !

Il se mit à rire doucement et rétorqua :

— C'est une technique d'interrogatoire, la déclaration ? Alors à mon tour : vos yeux sont délicieux, on dirait des amandes et du miel, et j'aime beaucoup votre voix...

Bim.

Ruth connaissait ses beaux yeux, et Carlos venait d'utiliser exactement les deux mots qu'elle attribuait à ses iris de nuances si particulières. Ses amants et ses parents disaient « un mélange de vert et de doré », point. Et ce mec venait de dire amandes et miel.

Elle eut une sorte de vertige, se sentit pâlir.

— Monsieur Dacosta, est-ce qu'il est habituel pour vous que les femmes complimentées par vos soins perdent leurs moyens ?

— Mais... Je ne sais pas. C'est plutôt moi qui les perds, en général. Comme ici.

— Soit vous vous foutez de ma gueule, soit il faut réellement que je vous épouse, sourit-elle. J'ai envie de faire une connerie qui peut me coûter ma carrière, et bien plus que cela.

Elle se leva et verrouilla la porte, sous le regard de Carlos qui ne souriait pas mais la regardait avec chaleur.

Chaleur.

Elle s'immobilisa, puis eut un réflexe de flic, un dernier réflexe professionnel avant de lâcher prise, elle fit le tour de son bureau, et mit son arme de service dans un tiroir blindé de son bureau, équipé d'une serrure à code.

Elle éteignit son mobile.

Après quoi rien d'autre n'eut d'importance que Carlos, elle le dévisageait, se sentit chaude et humide, chassa de son esprit ce bureau si connu et tellement chargé de stress et d'emmerdements de toutes sortes.

L'homme qui trouvait que ses yeux étaient amandes et miel se mit debout face à elle et lui murmura :

— Je ne veux pas que vous fassiez cette connerie, peut-être pas ici et maintenant... On pourrait... attendre ? Que je sois libre, et... attendre d'être ailleurs qu'ici, qu'en dites-vous ? Je ne voudrais pas...

— Arrêtez d'être aussi charmant, Monsieur Dacosta. Vous êtes un type super-entraîné pour toutes les situations limites, et malgré tout, vous voulez encore me protéger de moi-même au lieu... qu'on fasse l'amour sur mon bureau.

Il sourit et l'embrassa, et Ruth ressentit un étourdissement qui n'avait rien à voir avec l'épuisement, comme la fièvre n'avait rien eu à voir avec son premier orgasme : elle n'en savait trop rien, mais c'était délicieux !

Elle se laissa faire, complètement, assista heureuse et surexcitée aux caresses que cet homme accorda à ses seins qu'il découvrit

avec délicatesse, il s'occupa d'elle avec infiniment de douceur, il lui retira son jean, sa culotte, Ruth se demandait quel pouvait être le rapport entre cet amant si attentif et tendre et le type sur les vidéos qui bondissait dans les escaliers pour mettre deux balles d'instinct dans la poitrine d'un tueur planqué au bas des marches.

« *Oublie, Ruth, arrête de réfléchir. Écarte les cuisses.* »

Sa langue, sa salive, ses doigts, elle se mordit la main, son vibromasseur ne la ferait jamais grimper comme ça dans les nuages, bon sang, elle était en train de se faire lécher, les fesses au bord de son bureau, par un type gardé à vue !

Il ne fallait pas prendre trop de temps, elle murmura :

— Viens.

Et puis elle observa, la tête un peu partie, Carlos qui sortait son sexe tendu, son sexe vivant, ce n'était pas dans sa tête, pas elle qui se faisait son petit rituel d'auto-érotisme planifié : une vraie bite toute chaude, elle eut un moment de confusion, s'excusa et partit fouiller dans son sac à main.

Elle revint, s'accroupit et déroula un préservatif sur la tige épaisse et douce de cette verge excitée, se releva et perdit assez vite la notion des choses, elle se retrouva les jambes en l'air en appui sur les bras musclés de ce mec qui venait de la pénétrer en douceur, pourquoi, comment, elle ne savait pas, mais c'était mieux, à un point délirant, que son vibromasseur de table de chevet et que les séquences pornos de sites hollandais, c'était en vrai et son vagin palpitait comme un poisson hors de l'eau, elle transpirait en serrant les dents, s'accrochait au cou de ce suspect d'elle ne savait pas trop quoi au juste.

C'était un protecteur, un type qui vous prenait dans ses bras et contre qui ce devait être formidable de s'endormir comme une enfant, et un type contre qui elle se sentait femme comme jamais.

Cela dura de longues minutes, elle avait l'impression de se promener sous l'eau, une sorte de jouissance ininterrompue du cerveau, elle était incapable de dire si son ventre s'en contenterait,

mais ça lui convenait complètement, à elle, et elle sentit une immense fierté femelle quand Carlos accéléra et que son visage se crispa, les prémices de l'éjaculation, elle lui murmura, tout heureuse et souriante :

— Vas-y, viens jouir en moi, j'adore, vas-y fort !

Il laissa aller sa force dans l'urgence qu'elle venait de permettre, et sa force était sauvage, elle dut se retenir de crier tandis que son sexe tapait au fond de son ventre comme un piston devenu fou, bordel, elle s'en souviendrait toute sa vie de cette séance de dingue !

Il grogna que c'était bon, et se figea en elle, elle ressentit les sursauts de cette queue plantée en elle, perdit l'idée de la pièce et de la situation, fit juste attention de ne pas crier, et il se répandit délicieusement.

Leur corps luisaient de transpiration, leur souffle étaient courts, ils souriaient, les joues rouges.

— Il ne faut pas jouer avec le feu... murmura t-il pour justifier de l'évidence qu'il y avait à se retirer d'elle et à reprendre une posture et une allure convenables pour un bureau de cadre de la police.

— Il maîtrise tout, pensa Ruth, c'est effrayant, je suis en train de me faire manipuler comme une gamine...

Elle éclata de rire et renfila sa culotte et son jean.

Ils mangèrent un autre croissant, elle décida d'un test et alla chercher deux autres cafés en espérant que ça ne se verrait pas qu'elle venait de se faire sauter par le *Prince charmant*.

Mais non, il était sept heures et quart du matin et tout le monde s'en foutait de la tête qu'elle avait.

La vie reprit son cours lentement.

Ruth n'avait aucune envie de mettre Carlos en taule au dépôt de la SDPJ. Elle mit donc Luc, puis Mathieu, à l'interroger, elle se marra intérieurement en se rendant compte qu'elle ne voulait pas que la jeune Sylvia se retrouve face à lui.

Jalouse ? Chasse gardée ?

Elle était explosée de fatigue, mais Carlos, lui, semblait ne pas se ressentir de ces heures de veille épuisantes.

À quinze heures, le juge d'instruction fit le point sur l'enquête avec les policiers concernés au cours de différentes réunions à différents niveaux de hiérarchie, et indiqua sa vision du dossier : M. Carlos Dacosta avait sauvé la vie d'un fonctionnaire de police et agi avec un courage admirable dans une situation éminemment dangereuse.

Vers dix-neuf heures, il fut autorisé par Ruth à quitter les locaux de la police, il était libre mais devait rester à l'entière disposition des enquêteurs.

Il sourit gentiment, et elle eut un pincement au cœur quand il quitta son bureau.

« *Tu n'as pas fini d'accompagner ma solitude* » pensa-t-elle, lucide et désespérée.

Café, douche

Je sortis dans la cour fermée du grand commissariat, escorté d'un flic en uniforme qui m'accompagna jusqu'à une sorte de hangar plein de véhicules de toutes sortes, où se trouvait ma Mercedes.

Le flic me tendit les clefs, et tous mes papiers et mon iPhone, dans une pochette plastique, et me salua.

J'avais un appel de mon patron, ce matin, un message laconique me demandant où j'étais. Et c'est tout.

Et puis un appel mort d'angoisse de mon frère qui voulait des nouvelles et savoir ce qui s'était passé, putain de bordel c'est quoi ce bordel ?

La voiture était passée sous la loupe attentive de la police scientifique, qui avait dû l'étudier de fond en comble.

Mort de fatigue, je pris place dans cette bagnole qui ne m'appartenait pas et dont je n'aurais bientôt plus la jouissance, il allait falloir me faire à cette idée : ce qui venait de se passer signait mon arrêt de mort professionnel.

Les patrons pour lesquels je travaillais détestaient tous la publicité, surtout si elle venait des hommes de l'ombre à leur service, comme moi, car je devais être un rouage invisible de leur système, j'étais payé pour cela, et là je venais de tuer un homme.

Mais tant pis, la vie me réserverait sans doute d'autres opportunités... Je repoussais à plus tard le moment difficile où il me faudrait appeler mon futur ex-patron pour lui expliquer ou pas (sans doute pas, il s'en foutait certainement) ce qui s'était passé.

Il fallait avant tout que je dorme.

Ces dernières heures, je les avais vécues comme une plongée dans un tunnel si périlleux que toute ma concentration, tous mes savoir-faire, avaient été monopolisés du début à la fin, sans que la fatigue ou que l'hésitation n'aient la moindre place pour mordre et me faire vaciller.

J'en ressortais lessivé par cette traversée, et je n'étais pas encore sauvé, pas encore à l'abri sur l'autre rive. Au moins, j'étais sorti de la lumière, j'allais pouvoir respirer, reprendre des forces, afin d'être prêt à me défendre, pour la deuxième partie qui m'attendait peut-être.

Tout en conduisant comme un robot, le corps douloureux de tensions et d'épuisement, je repensais à tout cela : mon esprit ne baissait pas encore la garde, et allait sans cesse fouiller les événements pour en chercher les pièges et les portes de sortie.

Je voulais des nouvelles de Clara.

Elle avait perdu son mari, et dans cette mort violente que j'avais provoquée, il y avait aussi le naufrage de l'idée qu'elle s'était faite de Bernard, dont elle m'avait dit que malgré ses défauts, il avait été là, et cette présence lui avait permis à elle de faire face. Comment allait-elle vivre et survivre à cela ?

Et cette question accompagnait tout un cortège d'interrogations avec lesquelles j'avais passé les dernières heures.

Hier soir, un flic avait été tué, un autre avait échappé de peu à la mort, cette affaire ne pouvait pas être comme les autres aux yeux de la police, des institutions, des médias : elle focalisait toute l'attention, toutes les priorités.

Aussi je n'étais pas dupe de cette séance torride avec la commissaire aux si jolis yeux : s'il s'avérait que je doive tomber pour avoir caché tellement d'informations, elle n'aurait aucun scrupule à me coincer, malgré toute la chaleur émouvante de nos caresses.

C'était curieux, cette histoire : tellement de sexe et de noirceur, personne n'était franc, personne ne jouissait ouvertement, tout

se faisait clandestinement, aux dépens et en dépit de quelqu'un. C'était sans doute la clef, il fallait sûrement en passer par là pour que tout s'écroule enfin...

Dans la catastrophe en cours, il n'y avait qu'un seul danger pour moi, pour Clara et pour sa sœur : que la police parvienne à apercevoir l'autre côté, la double vie d'Irène.

Et les raisons de ma présence aux côtés de Clara et d'Irène étaient liées à ce secret.

Il ne fallait pas qu'elle s'approche de la porte du compartiment, ou plutôt du couvercle, qui maintenait les démons d'Irène à l'abri du regard.

Et tout au long de cette nuit et de cette journée, j'avais guetté les menaces, chaque bribe d'information, chaque sous-entendu au fil des interrogatoires des policiers.

On pouvait penser que le pire était évité, puisque j'étais libre, mais il y avait trois questions qui demeuraient sans réponse, et qui cristallisaient mes craintes.

Tout d'abord, qu'avait raconté Clara à mon propos ?

Impossible de savoir comment elle avait justifié mon rôle dans cette histoire, surtout que j'étais devenu celui qui avait tué son mari.

Ensuite, les flics avaient-ils trouvé chez Irène ou chez Bernard des éléments indiquant que la banquière exemplaire offrait son corps dans les parkings et les boîtes de nuit ?

Le soir où j'avais découvert les DVD du journal intime explosif d'Irène, j'avais tout embarqué chez moi, bien planqué (autre question : les flics avaient-ils perquisitionné chez moi ?), en attendant d'avoir le temps de tout regarder... Parce que déjà à ce moment-là, je me disais que cette double vie démentielle la mettait en danger, et pas simplement au niveau des maladies vénériennes.

Pour finir : le Mac d'Irène avait-il livré ses secrets ? La commissaire en chaleur m'avait glissé qu'ils avaient retrouvé l'ordinateur dans la voiture de Bernard, mais que l'iMac était clean.

Dès lors, impossible de faire la moindre hypothèse : j'avais supposé que depuis le dernier DVD qu'elle avait gravé, Irène avait poursuivi et stocké sur son ordinateur les épisodes suivants de ces dérives nocturnes... Mais peut-être au contraire, avait-elle arrêtée de tenir ce journal intime si compromettant ?

Tellement d'incertitudes...

Au-dessus de ce marécage glauque surnageait une vérité sans doute, une vérité si aveuglante qu'elle permettrait peut-être que les secrets restent dans l'ombre, l'accusation que j'avais formulée à haute-voix devant la police : Bernard avait sans doute couché avec sa belle-sœur, et s'étant senti menacé, avait attaqué.

Cette idée offrait l'avantage inattendu, que j'avais immédiatement détecté, d'être absolument compatible avec ma présence, car j'avais sans doute terriblement inquiété Bernard en débarquant dans le paysage...

Depuis quand cela durait-il ? Impossible de le savoir. En sachant que sa si jolie belle-sœur jouait les putains pour routiers en séances sauvages et gratuites, il n'avait pas résisté à l'envie d'elle, sans doute en la menaçant de tout raconter.

Les délires d'Irène étaient ancrés dans sa douleur folle, mais ils avaient excité des pulsions bien plus vulgaires et immédiates chez Bernard, qui avait peut-être imaginé se rembourser ainsi avec elle du destin qu'Irène elle-même avait fait basculer, et qui lui avait légué une femme aveugle et meurtrie.

Je n'osais imaginer ce que donnerait l'interrogatoire d'Irène quand elle se réveillerait : il y aurait de quoi faire tout exploser en vol, à commencer par sa vie et la mienne, et celle de Clara de façon indirecte.

Mais je n'étais pas comme Bernard, et ne craignais pas franchement la vérité si elle devait sortir. J'avais appris à ne pas faire confiance au hasard, mais à ne pas non plus m'en désespérer : la vie était de toute façon un vaste bordel qui n'avait pas de sens préétabli, et ne répondait à aucun dessein particulier. Alors on

verrait bien, et j'imaginais mal Irène se mettre à tout déballer, même si les flics avaient finalement mis la main sur des éléments compromettants...

Enfin bref, ce qu'il fallait, c'est que je dorme, avant toute chose, avant de m'attaquer aux questions sans réponses.

Je me garai dans mon parking, réfléchis quelques secondes dans le silence, et appelai Clara. Je tombai sur sa messagerie.

— Clara ? C'est Carlos. Je suis sorti du commissariat, j'aimerais savoir comment tu vas, j'aimerais te parler. Tu peux me rappeler quand tu veux. Laisse-moi un message, je vais essayer de dormir quelques heures... À bientôt.

J'éteignis mon mobile, avec des sentiments étranges : voudrait-elle me parler alors que j'avais tué son mari, malgré tout le mal qu'elle pensait de lui, et tout le bien que nous nous étions fait ?

Une idée conne me traversa l'esprit : je serais resté à la protéger, à la clinique, Bernard aurait sans doute crevé tout seul en essayant de s'enfuir, et je n'aurais pas été celui qui avait tué son mari...

Je décidai de mettre cela de côté, je ne pouvais rien résoudre pour l'instant, et je n'avais pas l'énergie de me prendre la tête tout seul.

Lui parler, la revoir, c'était la seule chose concrète qui me permettrait d'en savoir plus.

Mais je tenais à elle.

En verrouillant la Mercedes noire, j'eus un petit pincement au cœur en me disant que j'allais me retrouver sans boulot.

Il fallait que j'appelle mon patron avant de m'écrouler sur mon lit, pour en finir, autant affronter immédiatement ce qu'il y avait de pénible pour pouvoir passer à autre chose. Le reste, Clara, mon frère, ça attendrait demain.

Arrivé chez moi je bus un demi-litre d'eau gazeuse, allai me passer le visage à l'eau chaude, et composai finalement le numéro de mon patron, en regardant au loin par la fenêtre de la cuisine.

Ce coup de fil fut totalement surprenant.

Non seulement je n'étais pas viré, mais mon patron me demanda de mes nouvelles et loua mon courage, prit fait et cause pour moi, me décerna le statut de « héros » et me proposa d'emblée les services de son propre avocat, à ses frais :

— Après ce que vous avez fait, qui est exceptionnel, je ne supporterais pas que vous ayez le moindre ennui. C'est une médaille que vous méritez !

J'avais risqué ma vie, c'était ce qu'on pouvait faire de mieux pour un garde du corps, et mon patron était empli de fierté de m'avoir à son service, et rit de bon cœur quand je lui assurai que j'étais désolé de tout cela.

Mais lui était ravi, en fait, de tout ce cirque : je lui offrais un frisson d'une qualité irrésistible, j'avais abattu un tueur de flic, j'étais devenu un personnage de film ou de série télé et j'étais à son service.

Grand prince, il m'accorda un congé « le temps que cette histoire soit résolue », je le remerciai chaleureusement.

Je raccrochai, un tiers perplexe, un tiers agacé, un tiers soulagé, puis le soulagement l'emporta et je me mis torse nu en riant.

Je pris une douche, et l'épuisement gagna la partie, après tellement de tensions, d'angoisses, de jouissances et de questions sans réponses.

Je me laissais tomber sur mon lit, j'eus une pensée pour Clara, et m'endormis aussitôt.

Je me réveillai à onze heures et quart, et toute l'affaire me revint immédiatement à l'esprit, avec en vedette les questions les plus brûlantes.

Non, les flics n'avaient pas débarqué dans mon sommeil pour me traîner en taule pour leur avoir caché la vérité, cette vérité fiévreuse et secrète qui avait déclenché tout cela. Et qui du coup avait indirectement conduit à la mort d'un flic.

Et la police, c'est sûr, quand elle comprendrait, elle n'apprécierait pas : j'étais le survivant, et celui qui savait. On pourrait

même s'il le fallait tordre la réalité des faits pour imaginer que j'avais voulu me débarrasser d'un rival.

Si je n'étais plus celui qui avait poursuivi un tueur de flic « jusque dans les chiottes » (sic), mais l'auteur d'un règlement de compte pour des histoires de cul bien glauques, j'allais me retrouver dans la merde, et pour très longtemps.

Je réussis à chasser ces idées noires et me levai. Il faisait beau.

Je pris une douche après avoir lancé un café bien fort, et tout cela plus un sandwich maison au rôti de porc me remit le pied à l'étrier et les idées en place.

Un second café, et mes réflexions reprirent, sous une dynamique nettement plus constructive.

Il était sans doute préférable d'attendre avant d'appeler l'avocat de mon patron, surtout qu'il fallait que je réfléchisse à ce que je pouvais lui dire de tout cela. Dans ma cave, il y avait les DVD, l'intégrale des cochonneries de la banquière-martyre-miraculée...

En allumant mon mobile, je vis que Clara m'avait laissé un message, je ressentis une brutale nervosité en enclenchant la lecture de cet enregistrement : « C'est moi, Clara. Merci, Carlos, merci de m'avoir donné de tes nouvelles. C'est difficile pour moi, je suis perdue, j'ai besoin de toi, et tu es le seul... le seul maintenant. Tout s'est écroulé, et heureusement... tu es là. J'allais dire une bêtise... que j'allais pouvoir y voir clair en discutant de tout cela avec toi. Tout comprendre. Rappelle-moi. Si tu es disponible, j'aimerais que nous allions ensemble chez Irène pour essayer de ranger sa maison, je ne pourrais bien sûr pas faire cela toute seule, et tu ne peux pas savoir comme... comme savoir que Bernard a tout vandalisé et que ça reste comme ça, par terre, éparpillé, comme cette idée est douloureuse pour moi. Tu veux bien m'aider à ranger ? Il faut... remettre de l'ordre. Bon, je te laisse dormir, et récupérer. Et quand tu seras réveillé, rappelle-moi. »

J'étais ému, le cœur battant. Clara me voulait, je pouvais l'aider à affronter cela, et pourtant... j'étais celui qui avait tiré.

Oh, j'aurais aimé évacuer toute ma culpabilité d'un coup. Mais tuer un homme, c'était forcément déchirant.

Clara faisait sans doute preuve de plus de lucidité que moi : Bernard l'avait trahie, elle ne semblait pas me reprocher d'avoir mis fin à son parcours tordu.

Il y avait un autre message : la commissaire, qui me prévenait qu'elle avait des questions à me poser, et que je devais la rappeler, elle aussi.

Je fis le numéro de Clara. Elle décrocha après quelques sonneries, elle avait une voix altérée, nerveuse :

— Ah, Carlos, merci de me rappeler. Tu vas bien ?

— Oui, que se passe t-il ? Quelque chose ne va pas, on dirait ?

— Non, je viens d'avoir un appel d'un inspecteur... non, on dit officier de police, il avait des questions à me poser, et il m'a dit que je ne pouvais pas me rendre dans la maison d'Irène pour l'instant. Ça me perturbe beaucoup, Carlos. Et il m'a dit aussi que... je ne pouvais pas te voir pour le moment : l'instruction est en cours, je ne suis même pas censée te parler. Tu te rends compte ? Combien de temps ça va durer ? Je lui ai dit que j'étais sans défense, et très affaiblie par toute cette histoire, alors il vient avec une fliquette qui va m'assister. Mais bon sang, je n'ai pas besoin d'assistance, j'ai besoin de toi !

Elle respirait mal, et enchaîna avant que je n'ai pu répondre.

— Je sais, ça ne se fait pas, pour une veuve qui vient de perdre son mari, de réclamer l'homme qui l'a tué, c'est tout à fait incorrect, peut-être même choquant. Mais Bernard était... était... Oh Carlos !

Sa voix se perdit, j'entendis un sanglot et murmurai :

— Oh Clara...

— Je ne peux pas pleurer, je pleure sec, mais j'aimerais tellement verser des larmes sur tout cela, c'est tellement affreux ! Tu sais, Carlos... ?

— Quoi ? demandai-je doucement.

— Quand...

— Quoi, dis-moi ? Calme-toi... Dis-moi.

— Quand j'étais dans la cuisine de la maison, pendant que tu visitais les pièces, j'ai compris.

— Compris ?

— Oui, j'ai senti son odeur, tu entends ? Son odeur, je l'ai ressentie en entrant, mais je n'ai pas voulu, mon cerveau n'a pas voulu l'interpréter, et dans la cuisine, ça m'est apparu, j'ai voulu... voulu te le dire, mais je n'ai pas pu, ce que... Ce que ça signifiait, qu'il soit l'auteur de ce saccage, c'était tellement énorme que je n'ai pas pu te dire cela ! Oh je suis désolée, tellement désolée !

— Ne sois pas désolée, Clara, ça n'aurait rien changé, si j'avais su tes soupçons...

— Ma certitude, s'exclama-t-elle. J'avais le cerveau, les nerfs engourdis par la vérité, mais c'était une certitude. Il m'a trahie. Il a baisé ma sœur, et il a voulu la tuer, et te tuer toi, et il a tiré sur deux policiers. J'ai mal, j'ai été manipulée par ce mec, j'ai mal, j'avais la certitude, quand tu es parti dans les couloirs de la clinique, je savais que c'était lui que tu all...

— Stop, Clara, arrête de t'en vouloir ! Cette certitude était tellement énorme, comme tu dis toi-même, il y avait de quoi bousculer n'importe qui, et tu as tenu bon. Tu fais face. Et dès que possible on discutera de tout cela. À fond. Et pas au téléphone : en vrai. Il faut que l'on prenne le temps de parler de tout cela.

— Oui, tu as raison. J'aimerais que... qu'Irène se réveille, qu'elle m'explique, qu'elle me parle de... tout ça. Je suis sûr que ce n'est pas elle qui a été le séduire, ce n'est pas son genre...

— Oui, je ne pense pas non plus. Il a dû exercer des pressions sur elle, elle était fragile, et il le savait.

Clara avait parfaitement compris le message que je lui avais adressé : ne pas faire confiance au téléphone. Les flics l'avaient peut-être placée sur écoute, ou moi. Sûrement moi, d'ailleurs, plutôt qu'elle.

Et en réponse à cela, elle venait de m'apprendre que pour elle aussi, l'important était de sauvegarder le secret sur la double vie de sa sœur, sauver les apparences. Pas son genre ? La bonne blague !

— Merci de m'avoir remonté le moral, Carlos... Ça va aller, maintenant, ne t'en fais pas. Et ne t'en fais pas, je suis une veuve... respectable, qui ne désire rien de particulier, à part ton soutien. N'aie pas peur.

— Je ne me fais aucun souci, Clara. Prends soin de toi. À bientôt...

Je raccrochai, un petit sourire admiratif aux lèvres : ou je me trompais, ou bien cette dernière phrase signifiait qu'elle n'avait pas dit aux flics que nous avions fait l'amour.

Clara était une femme non seulement debout, mais elle avait une véritable force de caractère derrière ses doutes, sa sensibilité.

J'allumai mon ordinateur, et l'éteignis une demi-heure plus tard après avoir fait le tour des articles consacrés à l'Affaire. Il y en avait beaucoup, et tous, à quelques nuances près, servaient une version qui m'arrangeait si elle s'arrêtait là, sans développements ultérieurs intempestifs.

Le beau-frère cinglé qui se sent menacé et qui passe à l'attaque, western à la clinique, mais sur son chemin, il y a le garde du corps, ancien commando. Yeah.

— S'il n'y avait le drame, bien réel, on serait tenté de croire au final d'un film d'action basé sur une intrigue sentimentale, tous les ingrédients étaient réunis hier soir autour du corps inconscient de la miraculée d'Orléans. Du fond de son coma, s'est-elle rendu compte du chaos autour d'elle ?

Je soupirai, il faudra que je pense aux droits audiovisuels.

Autre café, et puis en compagnie de Patti Smith énervée comme j'aime, en caleçon dans le salon je fis ma gym, une série d'abdos, des pompes pour évacuer les restes de fatigue, l'impuissance à répondre aux questions, je cherchais l'oubli temporaire en retrouvant mon corps, machine bien huilée, fidèle au poste.

Après ma bonne suée, je repris une douche chaude, pendant laquelle on sonna. Deux coups, puis deux autres coups, on insistait. Finalement, j'attrapai mon peignoir et jaillis de la salle de bain, plutôt contrarié.

Si c'était un journaliste qui s'était procuré mon adresse, il allait le regretter. Si c'était mon frère – merde il aurait fallu que je l'appelle –, mais le café était prêt, je lui devais des explications, le pauvre...

— Monsieur Dacosta...

— Bonjour Commissaire.

— Désolée de vous déranger...

Elle entra tandis que je lui laissais le passage, elle sentait bon, elle était seule, et en me considérant en peignoir quand j'avais ouvert la porte, quelque chose dans son regard s'était allumé, et m'électrisa doucement.

— Je me suis levé tard, j'ai eu besoin de récupérer...

— Vous avez de la chance, sourit-elle, je n'ai pas pu m'accorder beaucoup de temps pour rattraper ma nuit blanche, de mon côté. Mais c'est le métier !

— Du café ?

— Oui volontiers.

Elle s'installa, elle dégageait des vibrations incertaines et chaudes, des ondes de séduction, elle s'était habillée et maquillée pour ça : se présenter à moi.

Elle portait un pull fin, violet, et une jupe droite collante, avec des Campers élégantes.

— Pas de sucre, merci...

— Vous aviez des questions, c'est ça ?

Elle sourit, et moi aussi : elle savait que je savais que ces questions ne justifiaient pas à elles seules sa présence ici.

— Oui, je voudrais revenir sur vos rapports avec les deux sœurs...

— Rien de particulier, répondis-je. Une attirance, je vous ai dit, pour Clara, attirance réciproque je crois, mais rien de plus. Et je trouve Irène un peu froide, elle met des distances...

La commissaire, souriante, me considéra en silence, et reprit finalement :

— À ce stade de notre enquête, on se demande si Bernard n'aurait pas été jaloux de vous, vis-à-vis de sa femme et de la belle-sœur, laquelle aurait pu jouer là-dessus pour le contrarier et reprendre l'initiative, et si c'était cela, la jalousie, l'élément déclencheur, en plus de la crainte de vous voir débarquer pour protéger Irène.

— C'est de ma faute, tout ça ? demandai-je d'un air navré, maussade. C'est la conclusion ?

— Non, Carlos, sourit-elle, un sourire tendre, plein de chaleur. Ce type était un cinglé, il faisait une vraie fixation sur Irène. Il avait accumulé sur son ordinateur tout ce qui existe sur Internet et qui ressemble de près ou de loin à des blondes coiffées au carré en train de faire tout ce qui est possible de faire. Montage des meilleures scènes de films pornos, photos de toutes origines et de toutes époques, films amateurs chopés sur des mobiles, je vous jure, c'est impressionnant, sa collection secrète...

Une pensée éclata dans ma tête : Bernard avait rencontré, baisé et filmé Irène sur un parking !

J'eus un frisson d'angoisse : si les flics cherchaient l'origine de tout ce matériel porno, ils allaient peut-être découvrir le lien avec la véritable Irène, version nocturne !

— En fait, répondis-je rêveusement, Bernard et Irène n'ont peut-être pas couché ensemble, finalement ? C'était peut-être juste un dingue qui devenait menaçant ?

— Bravo : on s'est dit cela, aussi, répliqua Ruth en m'adressant un coup d'œil ironique mais aussi admiratif. Mais pourquoi mettre à sac son appartement, enfin sa maison... ?

— Oui c'est bizarre : il cherchait quelque chose ? Vous avez retrouvé des choses chez elle, ou chez lui ?

— Rien, et rien sur l'iMac qu'il a dérobé, c'était une banquière très sérieuse, et rien d'intéressant sur les mobiles, y compris le vôtre, comme vous vous en êtes douté...

— C'est de bonne guerre.

— Il y a un truc qui nous chiffonne quand même : elle louait régulièrement des voitures, toujours à la même agence. Des grosses voitures, pour de courtes périodes, alors qu'elle avait une voiture, elle-même. Ça vous dit quelque chose ?

Si Bernard avait filmé une séance sur un parking de nuit, ils n'allaient pas tarder à faire le rapprochement entre la femme des vidéos qui baisait dans une voiture et ces locations.

Je fis une légère et instinctive moue sceptique :

— Non, rien. C'était pas en lien avec son boulot ?

— Non, elle ne faisait pas de déplacements, ou alors avec sa propre voiture. Et ces locations sont assez régulières.

— Je sais pas. Peut-être un rapport avec les voitures en général... ?

— C'est-à-dire ?

— L'accident qui a coûté la vie à sa famille : c'est elle qui conduisait, et elle continue à conduire. Elle fait peut-être, je sais pas, une thérapie personnelle, ou au contraire une punition, en conduisant comme une folle des voitures qu'elle loue exprès ? Je sais pas.

— Waouh, c'est super-intéressant, comme hypothèse, s'exclama la commissaire en souriant de surprise. Ça pourrait coller, c'est bizarre, mais tout ce qui lui est arrivé est très difficile.

— Oui, je vous avoue que j'ai ressenti de la pitié pour elle, une pitié différente de celle que je ressens pour sa sœur, mais toute cette histoire est terrible.

La commissaire but lentement son café qui avait dû refroidir.

— Vous allez coucher avec Clara ?

— Quoi ?

— J'ai un aveu à vous faire : vous êtes sur écoute. Téléphonique. Et nous avons entendu tout à l'heure le coup de fil que vous avez eu avec elle. Elle ne demande que cela, tomber dans vos bras. Je vous ai trouvé... parfait. Elle a de la chance, la jolie veuve. À part qu'elle ne peut pas voir à quel point vous êtes beau.

— Oh. C'est... bizarre ce que vous dites. Écoutez, je vais vous dire : je ne veux pas lui faire mal, elle est sous le choc, ce n'est pas... le moment de tout mélanger.

— Tu es un gentleman. Tu vas coucher avec elle ? répéta-t-elle en me tutoyant. Quand elle sera moins sous le choc ? Elle est très jolie...

— Écoutez... je suis... gêné. C'est quoi cette question... De la jalousie ?

— Sans doute, répondit-elle en souriant un peu tristement. Tu m'as sautée et je ne pense qu'à ça, comme une idiote, ajouta-t-elle. Je vais même jusqu'à l'avouer, alors que je suis censée être la dominatrice, la femme d'action, la femme libérée. Tu parles, j'ai l'impression d'avoir seize ans. Sauf qu'une séance et une jouissance comme celle-là, c'est pas à seize ans que ça aurait pu m'arriver, ricana-t-elle. Ou même à vingt, ou à vingt-cinq. Putain... Je me sens très très conne de débarquer comme ça pour te dire ça.

— Merci de cette sincérité, répliquais-je doucement. Tu veux un autre café ?

— Non. Tu déclenches souvent les confidences débiles ? me demanda-t-elle avec un petit sourire.

— Débiles à ce point-là, non, rigolai-je, et elle se mit elle aussi à rire.

— Quand j'ai entendu cette conversation avec Clara... Je... j'aurais voulu te dire ce qu'elle t'a dit, et que tu viennes me retrouver. Oh mon Dieu, s'écria-t-elle, je suis la reine des connes, pardonne-moi, t'as rien dû entendre de pareil depuis le lycée ! Je vais y aller, oublie ça !

Elle se leva prestement, confuse et agitée, et attrapa son sac à main, puis elle me regarda et se figea soudainement :

— On peut faire l'amour avant que j'y aille ?

Je bandais légèrement en allant dans ma chambre, je la poussai doucement, une main dans son dos sous son pull fin, elle avait le regard un peu ivre du vrai désir, elle ouvrit mon peignoir et me poussa pour que je m'asseye sur mon lit encore défait. Le soleil entrait dans la chambre.

Sa bouche un peu fébrile se referma sur mon sexe qui gonflait peu à peu, et qui durcit rapidement sous les petits coups de langue et la brûlure de sa salive, c'était merveilleux, elle caressait mon ventre de ses doigts, de ses ongles courts de femme d'action.

Elle me suçait, fortement, pas comme un préliminaire mais comme une passionnée qui a faim, je caressais ses cheveux, j'apercevais ses beaux yeux dans le vague, et parfois un regard qu'elle me décochait, qui au contraire était aiguisé, elle excitait mes bourses, me branlait parfois, je me laissais faire, fermais les yeux, pleinement ouvert à mes sensations, dans les bruits furieusement sexy de salive et de petits gémissements de contentement qu'elle laissait parfois échapper.

— Tu sais, lui murmurai-je, si tu continues comme ça... je vais jouir.

C'était ce qu'elle voulait, et peu après un frisson brutal me parcourut, une crispation qui descendit dans mon dos, et j'appuyai légèrement ma main dans ses cheveux doux pour m'enfoncer un peu plus dans sa bouche accueillante, une seconde avant d'éclater.

Mon sperme jaillit, elle aspira, mon excitation devint terrible, sa langue et sa succion s'ajoutèrent au plaisir de l'éjaculation, je criai, je me vidai au fond de sa bouche vorace, elle avala soigneusement, je croisai son regard brûlant de plaisir : le plaisir de m'offrir ça, et en même temps de m'avoir terrassé, se soumettre et me soumettre.

Quand elle releva la tête, elle avait la bouche un peu rougie, luisante, elle me sourit. Me redressant je l'embrassai, baiser salé, gluant encore, baiser profond, passionné, je m'emparai paresseusement de sa poitrine, relevai le pull, puis quittai sa bouche collante pour m'amuser à faire rouler ses tétons entre mes lèvres, contre ma langue, elle pressa ma tête contre elle en murmurant qu'elle était dingue et que c'était de ma faute, ce qui me fit rire.

Elle m'allongea sur le lit, se releva, ôta jupe, pull, soutif, et une petite culotte toute mignonne. Elle sortit une capote de son sac et ne perdit pas de temps : quelques secondes après elle me grimpait dessus et se laissait glisser en soupirant sur ma queue qu'elle guidait entre les lèvres de son sexe, je n'avais pas débandé, mais rien d'anormal : ma maîtresse était envoûtante, aussi déterminée qu'excitante, et c'était un délice que de la voir s'empaler sur moi lentement, en contrôlant sa descente, le visage un peu crispé, elle ne s'occupait que d'elle et ses seins adorables se tendaient dans la direction de ma bouche.

Je gobai la pointe dure de ses nichons tout ronds, elle termina de se pénétrer en soupirant que c'était génial, c'est exactement ce que je pensais, elle remua un peu du bassin pour s'asseoir complètement sur moi, puis commença tranquillement le branle, elle dirigeait toute la manœuvre, et moi je pus m'amuser à tout faire pour lui faire perdre le contrôle de sa chevauchée : coups de reins brusques et sournois qui la faisaient crier, surprise, en la clouant verticalement tandis que mes mains lui bloquaient la taille, pinçage langoureux et larges de ses aréoles sensibles, malaxage insistant de ses fesses qui montaient et descendaient, doigt mouillé contre son anus profitant d'un mouvement pour s'introduire assez loin, elle criait, contrariée ou ravie, je ne sais pas.

Elle prenait son pied de tout cela, comme je prenais le mien, et parfois elle s'interrompait, à l'écoute exclusive de son ventre et de sa tête, elle grimaçait, puis reprenait.

Au bout d'un long moment de cette séance intensive, je la prévins que j'allais jouir, elle descendit alors de cheval, arracha la capote et sans hésiter se cala à nouveau ma queue dans la bouche, en en branlant la base, je ne fis pas de détail, et me mis à jouir comme un fou, me répandant à nouveau dans sa gorge.

Je reprenais mon souffle quand elle suçota une dernière fois mon gland pour finir de le nettoyer, et me regarda droit dans les yeux.

— Merci.

— C'est très bête de me remercier, répondis-je en riant tendrement. Merci aussi, dans ce cas !

— C'est moi qui suis venue, c'est moi qui en avais affreusement envie et qui te détourne de tes jolies clientes. Je suis sur un petit nuage, j'adore ton sperme, avaler, m'en nourrir, j'adore te faire jouir... j'en jouis. J'ai pas le droit d'être là, pas le droit d'avoir une aventure avec toi. Si tu veux me détruire, tu peux. Tu décroches ton téléphone, tu appelles n'importe qui, tu dis que tu viens de bais...

— Tu m'excites, tu me plais.

— Redis-moi ça ? lança-t-elle en riant, en attrapant ses sous-vêtements. Carlos, Carlos. Tu es un salaud de Portugais viril.

— Tu m'excites, tu me plais.

— Ne pas tomber amoureuse, ce serait trop con alors que tu viens de dire l'essentiel et que je vais avoir mal partout pendant une semaine tellement j'ai pris un pied d'enfer. Je vais me concentrer sur les frissons de la baise, et oublier que tu es le mec le plus adorable qui me sera jamais passé sous le nez. Et dans la chatte. Mon beau salaud, on rebaisera comme ça, à fond ?

— Quand tu veux.

Elle quitta mon appartement.

Je repris une douche, et puis un café.

Libérés

La journée suivante fut étrange pour Carlos.

Il sortit courir aux aurores, puis après sa douche alla acheter du pain, après quoi il ne quitta plus son appartement. Il se sentait assigné à résidence, étrangement.

Il resta donc chez lui, se lança dans un grand ménage, en pensant à Clara qui ne pouvait pas aller chez sa sœur avec lui pour tout ranger... Le besoin de faire place nette, il le ressentait : nettoyer, ordonner, aérer, c'était plus que symbolique, c'était quelque chose de profondément salvateur parfois pour y voir clair, pour terminer les choses, et passer à l'étape suivante.

Il se demanda si à la suite de cela, il n'allait pas aller à la cave chercher dans leur cachette les confessions d'Irène pour les visionner et voir ce qu'elles contenaient.

Mais ça attendrait : la police avait encore un œil sur lui, et même des oreilles aiguisées...

Carlos écouta la radio toute la matinée, un peu éberlué du tintamarre médiatique, et même politique, car chacun semblait vouloir y aller de son commentaire autour de cette affaire et de ce qu'il avait fait, qui était en général interprété de façon positive, même s'il se trouvait des commentateurs (assez rares) pour souligner qu'il avait agi comme un justicier excité de la gâchette, il eut même droit à la comparaison avec *L'inspecteur Harry*, ce qui le fit sourire.

En fin de matinée, il reçut un coup de fil de son frère et l'invita à venir prendre le café après déjeuner, ce dernier n'étant pas libre pour manger avec lui. Il se fit une salade composée, s'installa devant la télé, mais c'était la même chose que la radio, en bien pire : les mêmes images en boucle de la clinique et de l'escalier où avait eu lieu la fusillade.

Ça lui filait mal au cœur.

Il alla bouquiner sur son lit, mais il avait l'esprit ailleurs. Il posa son livre et s'endormit.

La sonnette annonçant son frère le réveilla.

Il fut heureux de le retrouver, il avait l'impression qu'il y avait une éternité qu'il ne l'avait pas vu.

Joao avait l'air fatigué, mais il était content lui aussi de le voir. Ils discutèrent de « l'affaire » et Carlos raconta l'épisode d'un point de vue qui n'était pas celui, très factuel et détaillé qu'il avait adopté avec les policiers, mais qui était affectif, subjectif, et qui passionna son frère.

À la fin du récit, Joao demanda :

— Tu me diras ce que je dois dire aux journalistes : il y en a un bon paquet en permanence en bas de chez moi !

— Oh. Ils t'ont suivi, à ton avis, quand tu es venu ici ?

— Eeeuh, je sais pas, rétorqua Joao. Ils savent pas où t'habites ?

— Pas jusqu'à présent... grimaça Carlos.

— Merde, chuis désolé, j'ai pas fait du tout attention.

— Mais ça ne veut rien dire, commença Carlos en se rapprochant de la vitre du salon donnant sur la rue. Enfin si : trop tard, ajouta t-il en désignant à son frère un fourgon d'une chaîne d'infos avec une parabole dépliée, de l'autre coté de la rue, et un type qui déroulait un câble tandis qu'une jeune femme arrêtait un moment la circulation.

— Oh là là, c'est de ma faute... se lamenta Joao.

— T'inquiète pas, c'est pas grave, le rassura son frère en posant une main sur son épaule. On va préparer ce que tu vas leur dire en sortant, OK ? Ils vont te tomber dessus !

Ils discutèrent de cela pendant un petit quart d'heure, durant lequel Joao observait son frère, qui était semble-t-il serein et réfléchi.

— Tu m'as toujours impressionné, avoua Joao. Ton courage, ton esprit de... décision, d'initiative, qui te pousse à agir en dépit du danger, malgré tout ce qui menace...

— Pas « en dépit du danger », rectifia Carlos, mais en fonction du danger. C'était un savoir-faire que je mettais à l'œuvre.

— Que dalle, rigola Joao, tu me feras pas croire que tu es un robot programmé par les GOE et tu es parti aux trousses de ce mec comme si tu étais *Iron Man* en armure. Il fallait du courage, ou... non : et de l'inconscience.

— Oui, c'est sûr... Tu as raison, admit Carlos en resservant du café. Et le savoir-faire, c'est pour revenir en un seul morceau.

Son frère garda le silence un instant et sourit, un peu mélancolique :

— J'y ai pensé beaucoup depuis que je suis au courant de ce truc dingue, tu sais. Que tu aurais pu te faire tuer par ce fou furieux. Mourir. Sans que je sois là. Je t'avoue que...

Il s'interrompit, ému, et Carlos finit par demander, ému lui aussi :

— ... que ?

— Que depuis des années, j'ai ça dans un coin de ma tête. Spécialement quand tu étais dans l'armée, bien sûr, dans un coin de ma tête, je me préparais à te perdre... J'ai été super-soulagé, et nos parents aussi, quand tu as arrêté pour faire autre chose. Et ce boulot de garde du corps pour des patrons, c'était tranquille, je pensais, surtout qu'on est plus du temps des Brigades rouges ou de... comment s'appelait ce groupe français qui avait assassiné le pat...

— Action directe, répondit Carlos. Oui, je te rassure, c'est un boulot tranquille, Je suis tombé sur un dingue, rien à voir avec mon boulot.

Carlos sourit et ajouta :

— Je sais que je vous ai fait peur, longtemps. J'en suis désolé, parce que je vous ai... comment dire ? rendus inquiets, intranquilles. Mais je me suis calmé, j'ai une vie normale, et à part...

— À part les tueurs de flics, tout va bien ! rigola Joao. Tu sais ?

— Quoi ?

— Maman raconte un truc de temps en temps à ton propos, sauf à toi bien entendu...

Carlos fronça les sourcils en riant, mais toute son attention était éveillée malgré son air détendu.

— Quoi ? Dis-moi !

— Que quand tu auras une femme et des enfants, tu verras la vie autrement et tu arrêteras de jouer les héros. Je crois qu'elle a sans doute raison, ou peut-être pas ?

— Qu'en penses-tu ? murmura Carlos en dévisageant son frère.

— Je ne sais pas, avoua Joao en souriant. Sans doute que tu auras une femme et des enfants, faudra pas les emmerder.

Ils éclatèrent de rire tous les deux, et Carlos eut soudain un petit pincement au cœur : il était sans doute trop tard pour que Clara ait des enfants, si tant est que l'accident ne lui en ait pas ôté les capacités.

Il soupira, et Joao interpréta ce soupir :

— Elle ne veut pas te dire des trucs comme ça, Maman, elle respecte toujours nos choix, nos vies.

— Je comprends ce qu'elle pense... Elle a raison. Et j'ai sans doute accumulé les histoires courtes et les nanas pour ne pas devoir m'arrêter. Ne pas devoir tenir à quelqu'un.

— En même temps, ça tombait bien, avec le prestige de l'uniforme, ça laisse une chance à toutes les filles qui te veulent.

— Salaud ! rigola Carlos, pour qui tu me prends ?

Joao repartit, Carlos regarda un DVD, une comédie qui lui changea les idées. Vers la fin du film, le téléphone sonna, il mit sur pause et décrocha :

— Oui ?

— Bonjour, ici le commissaire Steinberg, répondit Ruth d'une voix neutre, professionnelle. Vous allez bien ? Je vous appelle parce que le juge d'instruction vient de boucler le dossier, vous êtes dégagé de toute charge par l'enquête et l'instruction. Et fait plutôt rare dans ce cas, il souhaite vous rencontrer, dans son bureau, au tribunal de Nanterre. Puis-je vous envoyer une voiture, qui vous ramènera chez vous après ?

— Il y a la presse en bas de chez moi, rétorqua t-il. Je ne tiens pas à voir arriver des flics pour repartir entre eux. Je viens par mes propres moyens. À tout à l'heure, Commissaire.

Carlos se prépara, alla prendre sa voiture au parking souterrain de son immeuble, et quand il sortit, il fut repéré par des journalistes qui se précipitèrent, mais il avait déjà tourné l'angle du boulevard.

Au tribunal, cela dura deux heures et demie. Dans son bureau, le juge d'instruction lui signifia que le dossier était clos, que l'enquête avait démontré qu'il s'était servi de son arme « dans des conditions que les circonstances justifiaient pleinement » et qu'il avait sans doute permis de sauver la vie du policier grièvement blessé, Franck Merlet, en intervenant et en permettant au personnel hospitalier de gagner la chambre au plus vite.

En conséquence, aucun élément n'était retenu contre lui, et à titre personnel, le juge loua son courage.

— D'après le rapport d'autopsie, Bernard Mélinat était blessé par la riposte qu'il avait essuyée de la part de Franck Merlet, mais pas en danger de mort, ni même suffisamment atteint pour être hors d'état de nuire. Il est vraisemblable que sans vous, il serait sorti de la clinique... Et qui sait combien d'autres victimes il aurait pu faire dans sa cavale !

Ruth Steinberg attendait dehors, le juge la fit rentrer, elle croisa le regard de Carlos et frémit, ne laissa rien paraître de son émotion, et lui rendit son arme et deux chargeurs, ainsi que le gyrophare de la Mercedes.

Il salua le juge et la commissaire, soulagé, et tourna les talons après un dernier signe de tête.

Il fut hélé sur le parking du tribunal alors qu'il rejoignait sa voiture, alourdi par son *Desert Eagle* sous sa veste.

C'était Ruth, qui pressait le pas vers lui.

Il stoppa en souriant... Il s'y attendait un peu.

— Veux-tu... qu'on boive un verre pour fêter cela ? demanda-t-elle d'un air enjoué.

— Non, je suis désolé, je voudrais rejoindre Clara.

— Oui, je comprends... C'est...

Elle garda le silence, elle avait perdu sa contenance et son visage accusait la fatigue et le dépit.

— Notre aventure était juste un truc en passant, reprit-elle sans donner à la phrase une tonalité interrogative, elle l'admettait.

— Non, pas un truc en passant, comme tu dis : on a partagé du plaisir, un vrai plaisir très fort. C'est une belle chose, tu trouves pas ?

— Magnifique ! s'exclama-t-elle aussitôt avant de sourire de ce sentiment exprimé si spontanément. C'est juste que... je suis seule, et... et... ça prend de la place dans ma tête, tout ça. Tu l'aimes, c'est ça ? demanda-t-elle abruptement. Clara ?

— Oui.

— Bien... C'est bien. Sans rire... Elle a besoin qu'on la protège, moi j'ai tout ce qu'il faut pour me défendre. Bon... Excuse-moi de déballer mes états d'âme comme ça au milieu du parking, ajouta-t-elle en souriant, un sourire un peu crispé. Je vais y aller... Mais avant, Carlos, dis-moi ?

— Oui ?

— Cet amour...

— Oui ? répéta-t-il en la dévisageant.

— S'il s'arrête, je veux bien te récupérer.

Il éclata de rire silencieusement, gentiment, elle rit elle aussi, plus tristement, de ce qu'elle venait d'annoncer.

— Et... sexuellement ? Je veux bien être là si tu as besoin, si tu as envie. C'est dingue de dire un truc pareil, je suis folle ! s'exclama-t-elle, un peu effrayée. Mais j'assume. Je veux bien être cela pour toi.

Troublé et surpris, Carlos la dévisagea.

— J'en suis... touché, dit-il. Mais je voudrais essayer, si possible, de construire quelque chose avec elle, que je sens à ma portée. Et on ne peut pas s'engager à moitié, tu vois, ni ménager sans cesse toutes les possibilités.

— Oui, je vois, c'est très noble de ta part, et elle a beaucoup de chance. Mais pense à moi si ça ne marche pas, ajouta-t-elle. Franchement, je ne pensais pas un jour manquer autant... autant d'amour-propre. Mais ça ne me gêne pas.

— Mais ne m'attends pas, Ruth.

— Non, ne t'inquiète pas. Bien... Merci de m'avoir écoutée. Bonne journée cher ami ! lança-t-elle joyeusement en agitant la main comme une petite fille, avant de tourner les talons et d'accélérer le pas.

Carlos la regarda s'éloigner, un peu triste, de cette sorte de tristesse qu'on ne peut pas éviter de forcément rencontrer quand on avance, qu'on fait des choix.

Il pensa à elle sur la route de Colombes. L'après-midi touchait à sa fin et la circulation était dense.

À la radio, il entendit son frère raconter, un peu nerveux, ce qu'ils étaient convenus qu'il dirait.

Devant la maison d'Irène il n'y avait personne. Il se gara et appela Clara, lui annonça qu'il l'attendait devant chez Irène et que l'affaire était close le concernant. Elle répondit qu'elle arrivait au plus vite, avec un tel soulagement dans la voix qu'il en fut ému.

Il raccrocha, sortit de voiture et fit quelques courses pour le dîner.

Il attendait devant la porte depuis vingt minutes quand le taxi de Clara s'arrêta dans la rue, il alla l'aider à descendre de voiture, et quand le taxi fut reparti, ils montèrent le perron, et elle lui murmura de l'embrasser.

— Il est plus prudent d'attendre d'être à l'intérieur, lui glissa t-il. Les flics ne nous surveillent plus, mais la presse ne parle que de ça, et une photo de nous en train de nous embrasser, ce serait un scoop inespéré !

— Oui, je comprends, pardonne-moi... J'ai passé la journée seule avec mes pensées, et... et c'est lourd. Mais tu es là !

Carlos déverrouilla la porte et ils entrèrent. La maison était dans un désordre différent de celui qu'ils avaient trouvé lors de leur précédente visite : la police avait superposé ses propres fouilles au cambriolage.

— Pour ranger tout cela, il va y avoir du boulot ! estima Carlos en refermant la porte. Il posa ses courses dans l'entrée, et elle son sac à main par terre.

Ils échangèrent leur premier baiser depuis la mort de son mari, un baiser qui sut prendre son temps.

Carlos se mit à bander peu à peu, mais assez rapidement, la chaleur de la bouche de Clara, sa langue, son étreinte, son souffle, tout cela le troublait délicieusement. Il caressait son dos, empoigna finalement ses fesses, d'abord avec douceur, puis de façon plus urgente, jusqu'à la peloter sans retenue, et elle gémissait d'aise.

— Saute-moi, souffla soudain Clara à son oreille. Je n'ai pas mis de culotte pour venir : saute-moi, j'attends qu'ça !

Carlos la poussa contre le mur de l'entrée et lui murmura que lui aussi il en mourait d'envie tout en dégageant son sexe tendu, puis il troussa la jupe de Clara et s'empara doucement de sa cuisse gauche par en dessous, la releva en appui sur son avant-bras. Elle avait des bas noirs, sans doute pour lui.

Clara comprit et se hissa en hauteur en s'accrochant à ses épaules, il fit de même avec la cuisse droite et elle referma ses jambes sur son bassin...

Du bout des doigts, il guida son phallus gonflé au jugé, mais il trouva tout de suite la fente humide du sexe de Clara, y cala son gland, assura sa prise des cuisses de son amante, et donna un coup de reins qui fit crier Clara, un cri de plaisir, de libération : enfin !

Enfin il était en elle, planté de toute sa longueur épaisse et chaude, elle serra les dents, heureuse d'être prise, pénétrée, debout contre un mur, avec une brusquerie virile délicieuse. Oui, il la sautait, ne perdait pas de temps en préliminaires, et elle n'avait pas mis de culotte pour préparer cette urgence charnelle, et pour la provoquer aussi, il la sautait et elle gémissait sans honte, attentive aux allées et venues de cette queue qui coulissait dans son vagin mouillé, portée par ses bras musclés qui la tenaient en l'air, et sa tête aussi, c'est sûr, planait loin du sol !

Carlos prenait son pied, excité comme un fou, le nez dans le cou parfumé de cette femme qu'il désirait tant, il la soulevait de ses coups de boutoir libérateurs qui la faisaient couiner, elle avait les jambes crochetées à sa taille et s'offrait toute entière.

C'était de la baise primaire, forte, il se sentait incarner toute la puissance de l'homme, et elle adorait cela, coincée contre le mur, accrochée à lui comme un animal, elle commença à avoir des vertiges de jouissance, ne se retint plus et l'encouragea, impérieuse :

— Vas-y ! Plus fort ! Baise-moi ! ! Oui vas-y bordel, donne-moi tout ! Plus fooort !

Il accéléra et elle entendait claquer sa queue contre sa vulve, ça la rendit folle :

— Vas-y, vas-y, vas-y ! À fond ! Baise-moi, putain, baise-moi plus fort, plus fort !

Carlos pistonnait comme une locomotive folle, la secouant contre le mur sans ménagement, son dos frottait au rythme soutenu de leur folie, elle sentait l'attache de son soutien-gorge qui lui rentrait

dans la peau, elle était complètement déchaînée, elle eut une pensée sauvage et complètement inattendue pour le corps de son mari qui serait enterré après-demain, et eut envie de lui gueuler : « Je baise comme une dingue avec le mec qui t'a abattu, fils de pute, je m'éclate comme une folle avec sa queue, elle m'envoie en l'air, je le fais bander, tu m'entends, fils de pute ? » mais à la place elle se mit à crier à Carlos :

— Je t'aime, viens jouir, viens jouir en moi ! Vas-y ! Remplis-moi, plus fort, plus fort ! Jouis, mon amour, jouis !

C'était un ordre, il se planta en elle et se figea, l'envoyant très haut avec ce dernier coup de reins : clouée au mur elle cria et il ressentit que la jouissance lui parcourait le corps, il se sentit gladiateur tuant un fauve, son épée plongée dans le corps de la panthère, il éclata !

Il eut l'impression qu'il traversait le mur : son sexe sursauta, Clara poussait un long gémissement en le broyant dans ses bras, il se déversa comme un fou au fond de son ventre en grognant comme une litanie : « Putain que c'est bon... Putain que c'est bon !... »

Il lui éclaboussait le cœur et elle en jouissait comme une folle illuminée.

Pendant ce temps, Ruth Steinberg, la tête renversée en arrière, le corps tendu et couvert d'un voile de transpiration, se faisait jouir toute seule dans son lit avec son vibromasseur et son petit soutien-gorge qui l'excite, cuisses grande ouverte avec Fredo Viola en arrière-plan sonore, toute seule mais c'était pas mal du tout : elle imaginait que Carlos lui faisait l'amour très fort.

Trop de choses

Quarante-quatre jours avaient passé depuis la fusillade de la clinique, et ce matin-là, Clara reçut un coup de fil.

— Votre sœur Irène est totalement sortie du coma hier après-midi, nous avons attendu d'avoir pratiqué tous nos tests avant de vous prévenir...

— Oh mon Dieu, murmura-t-elle. Com... Comment va-t-elle ? Que donnent ces tests ? Dites-moi !

— Tout va bien, Madame ! lui répondit son interlocutrice. Vous pouvez venir la voir, si vous le souhaitez... Il faut simplement la ménager, vous comprenez...

— Oh oui, oui bien entendu ! Oh mon Dieu, répéta Clara. J'arrive !

Elle raccrocha son téléphone fixe sans fil, et resta immobile.

Voilà, ça y était : sa sœur était à nouveau là.

Quelque chose en elle, et c'était honteux, avait espéré que ce sommeil dure éternellement, mais comment se l'avouer, et encore moins l'avouer ?

Sa sœur revenait à la vie, et sa sœur était... complète, en quelque sorte, complète et attirante, et elle, Clara, savait bien que sans ce coma étrange et inattendu, elle n'aurait jamais connu Carlos, ni perdu son mari, rien n'aurait été révélé.

Depuis qu'il avait été mis hors de cause, elle avait vécu avec Carlos des semaines de vrai bonheur, des semaines d'un couple qui

se découvre, se crée et se donne des chances d'aller plus loin pour construire une aventure peut-être durable, qui sait ?

Et sur le plan du sexe, c'était absolument formidable ! Elle lui avait finalement montré son ventre avec la cicatrice, mais cela n'avait en rien entamé son désir, elle avait pu le constater, à son plus grand plaisir.

La seule chose qu'elle ne lui montrerait jamais, c'était ses orbites vides, que les chirurgiens avaient clos sur des petites prothèses rondes qui donnaient, à ce qu'ils lui avaient dit, l'impression qu'elle fermait les yeux.

Avec Carlos, elle se sentait forte, elle se sentait femme, une femme et pas une ravagée, une blessée perpétuelle, pas une maudite de la vie, pas une moins que rien qui attend la mort en cherchant à occuper ses journées pensionnées.

Irène, blonde, rescapée, avec ses beaux yeux, son joli cul qu'elle donnait facilement...

Carlos lui avait proposé de voir le tas de DVD de son journal intime, où elle s'était filmée en train de tout raconter, le journal de sa double vie. C'était la première fois qu'il le regardait en intégralité. Et il regretta amèrement d'avoir attendu. S'il avait su, il aurait tout compris, aurait pu... intervenir ?

Elle y parlait en effet de Bernard, elle témoignait de tout ce qui avait été une relation pourrie, hautement nocive et glauque, le chantage, c'était effrayant !

Clara ne pouvait pas pleurer, mais elle avait écouté, ressenti, et en fin de compte, elle avait été anéantie non par la trahison de son mari, abject obsédé, mais par la détresse de sa sœur prise dans les mailles du filet : les témoignages d'Irène à ce sujet étaient bouleversants...

Et puis... ces DVD, qu'elle avait appelés JIDMO « Journal Intime De Mes Orifices » étaient remplis de désespoirs qui prenaient souvent la forme équivoque de trésors torrides, quand Irène racontait ses soirées pleines de sexe et de jouissances avec tellement

d'hommes et de femmes différents qu'ils en seraient devenus indifférenciés si elle n'avait pas tenus ce journal vidéo.

Et Carlos, en écoutant ces récits parfois très détaillés, avait été excité, Clara avait senti sa respiration s'accélérer, sa chaleur monter dans le salon, avait ressenti son trouble, qui était venu nourrir le sien.

Elle s'était approchée de Carlos, avait posé la main sur la bosse de son jean, et avait libéré son membre. En écoutant sa sœur raconter ses soirées, elle avait longuement sucé son amant, en sachant parfaitement que cette séance était très limite, équivoque, tout à fait incorrecte... mais elle avait eu un grand plaisir à être celle qui vivait cela d'unique alors qu'en fond sonore elle entendait la sombre accumulation désenchantée des amants d'Irène.

Et puis Carlos avait joui dans sa bouche, elle avait continué à sucer jusqu'à ce que la vigueur de cette queue se réaffirme entre ses lèvres, puis s'était relevée pour l'enjamber, ils avaient lentement fait l'amour tandis que les billets de ce journal continuaient de se superposer.

Il avait joui à nouveau, en elle, en criant.

Carlos et Clara avaient alors fait une pause, avaient déjeuné, et puis avaient décidé de continuer le visionnage.

Clara avait attendu que l'excitation revienne, et ils avaient à nouveau fait l'amour, lentement, elle à quatre pattes sur le canapé, Carlos lui bloquant tendrement les hanches pour pouvoir l'enfiler à sa guise...

Cette séance salée et équivoque en avait entraîné d'autres : trois jours à écouter Irène – que Carlos voyait, lui – témoigner et parfois se branler devant la caméra, et trois jours à baiser en circuit fermé, jusqu'à une sorte d'abstraction de l'excitation, l'air était empli de parfum de sperme, de mouille, et de la voix d'Irène, ponctuée des grognements de Carlos et des gémissements de Clara, trois jours nus à baiser, manger, baiser, se laver, jouir encore, manger,

dormir, se réveiller et baiser, une étrange folie partagée à deux plus le fantôme d'Irène, qui était si présent et tellement absent !

Parfois, dans ses témoignages, Irène citait le nom de personnages connus, hommes et femmes, des people comme on dit, des gens diversement célèbres que parfois on n'aurait jamais imaginé faire partie des soirées chaudes, clandestines et totalement dévergondées que fréquentait Irène.

Politique, rock, cinéma, télé, sport, littérature, finance et entreprise, le monde est petit dans l'univers du cul, et ces témoignages vidéos extrêmement précis, que Carlos et Clara réécoutaient en détail après s'être calmés, étaient une mine de scandales potentiels particulièrement explosifs.

Et voilà qu'Irène se réveillait, était là. Depuis le début, Clara avait cette peur en arrière-plan.

Cette peur était sur le devant de la scène.

Clara sentait le froid l'envahir : sa sœur vivante, présente, charnelle, allait tout ré-envahir.

Comment douter que Carlos n'allait pas aller vers elle pour revivre une autre fois, pour lui tout seul et en pleine possession de son désir, ce qu'il avait vécu brièvement sur un parking de nuit avec celle qu'il ne savait pas encore être sa future banquière, ni celle qui l'entraînerait si loin en étant si absente ?

Clara eut envie de tout laisser tomber, elle n'était pas de taille.

Elle eut de sombres rêveries, cherchant le courage de prévenir Carlos, la volonté d'agir, la nécessité de se lever, le courage de reprendre le fil de sa vie là où ce coup de fil l'avait suspendu.

Elle entendit du bruit dans l'entrée, Carlos entra sans la pièce et elle lui apprit qu'Irène était réveillée depuis hier, et que tout allait bien.

— Je devrais être si heureuse, soupira-t-elle d'une voix émue, je devrais sauter de joie, n'avoir qu'une envie, la revoir... Mais j'ai peur, Chéri. Peur de te perdre, de tout perdre...

— Non, Clara, pourquoi aurais-tu peur ?

— Elle est si belle, si... accomplie ! Elle se réveille, et c'est comme si je me souvenais que je suis... que je suis... toute abîmée, sans yeux...

— Tu es Clara et je t'aime, et tu es belle, tendrement belle, et quand on fait l'amour, c'est extraordinaire... !

Clara se passa une main dans les cheveux.

— Pardonne-moi, mais je suis si fragile, en cet instant...

— Arrête, Chérie : prépare-toi, on y va, cesse de douter. Je t'aime, je suis ton homme.

— Oh, murmura Clara. C'est vrai ?

— Oui. Tu le sais. Allons-y, sourit-il.

À la clinique, le médecin fut prévenu de leur arrivée et les rejoignit pour les accompagner dans la nouvelle chambre d'Irène, qui tourna la tête vers eux quand ils entrèrent, et les examina d'un regard perplexe et fatigué, allant de l'un à l'autre.

Elle avait maigri durant cette parenthèse imprévue, et elle eut un pâle sourire.

— Tu es là, Clara...

— Oh que j'attendais ce moment ! murmura sa sœur, sans ajouter qu'elle l'avait également redouté.

Ils s'installèrent sur des chaises devant son lit, et le médecin dressa brièvement un bilan de santé, leur apprit qu'Irène allait avoir une courte rééducation fonctionnelle pour marcher à nouveau, durant quatre ou cinq jours, puis allait pouvoir sortir, il répondit à quelques questions de Clara et les salua avant de quitter la chambre.

Le silence s'installa.

Carlos regardait Irène, qui observait ses deux visiteurs, puis elle se décida à demander :

— Qu'est-ce qui s'est passé depuis... que j'ai perdu connaissance ? Je ne me souviens pas d'ailleurs... pas vraiment, c'était à la banque... Je ne me souviens pas, et puis après... rien... Je suis restée si longtemps... dans le coma.

Alors Clara commença à raconter, avec l'aide de Carlos, tous les événements qui s'étaient succédés pendant les jours qui avaient suivi cette perte de connaissance qui était restée inexpliquée.

Carlos tut un certain nombre de choses, notamment sa première visite dans la maison d'Irène dont il avait piqué les clefs : il parla du journal intime en vidéo, mais prétendit l'avoir découvert au moment de leur visite juste après le cambriolage.

Ils firent également et en parallèle le récit étape par étape de leur relation amoureuse, Carlos raconta la tentative de Bernard de l'assassiner elle, et comment il l'avait abattu dans un escalier de secours de la clinique, et l'enquête qui avait suivi.

Irène, pâle et catastrophée, resta silencieuse, calée dans son oreiller.

Sans dire un mot, en plaçant parfois lentement la main sur sa bouche, ou ses mains sur ses joues, elle écouta l'histoire incroyable de tout ce qui s'était passé depuis sa perte de conscience.

Puis le silence retomba sur son effarement, et au bout de quelques minutes elle bredouilla :

— C'est affreux... Je... je m'évanouis, et toute ma vie... toute ma vie secrète remonte à la surface, l'accident... l'accident, et ma double vie de... de sexe, et le chantage de Bernard, tout apparaît, c'est affreux, j'ai juste... dormi, et tout est là à mon ré... à mon réveil, mon Dieu !

— Non ma Chérie, murmure Clara. Tout n'est pas au grand jour. Ta vie... nocturne, ta double vie, est restée dans l'ombre et ta réputation est intacte, précisa-t-elle. Rien n'est sorti, malgré la mort de Bernard, malgré la présence de Carlos, et surtout grâce à lui, il a été parfait, tu sais, pour garder secret ce qui devait l'être... et ne pas te faire de mal au grand jour, ne pas te salir.

— Mais je suis sale, Clara ! s'exclama Irène, le visage tordu par une grimace de détestation. Vous... Mon Dieu, vous avez visionné... mon journal vidéo, vous savez ! Vous avez entendu ! Je suis une

folle, vous le savez, ça ? Vous avez vu ce que je vis la nuit, l'ampleur de tout ça ? Vous le savez, que je suis sale !

— Irène... murmura Carlos, je peux vous parler ?

— Oui.

— Il s'est passé une sorte de révolution, pendant votre coma, commença t-il. Oui, tout est remonté à la surface, je ne sais pas pourquoi, ni pourquoi ça a été tellement fort et anarchique : Bernard, votre vie nocturne, tous ces excès, tout votre désespoir, l'accident, la mort de votre fille et de votre mari, tout est là sous nos yeux. Mais nous sommes les seuls au courant, Irène. Nous avons sauvegardé l'essentiel pour la suite, pour vous. Et puis il y a aussi des choses qui ont bougé, et aussi qui ont disparu, dans cette révolution. Bernard, et son chantage, Bernard est mort, vous en êtes libérée, et... Clara également.

— Et j'ai rencontré Carlos, poursuivit Clara, avec un sourire fragile. Ce mec est la plus grande chance que j'aie eue, qui s'est présentée à moi depuis l'accident.

— Et ce journal intime en vidéo... commença Carlos avant d'hésiter.

— Oui ? demanda Irène.

— Vous l'avez tenu et enregistré pour que quelqu'un le voie, pour que ça sorte, j'en suis persuadé. Nous l'avons vu, votre... votre vie secrète ne l'est plus, c'est peut-être l'occasion pour vous de franchir une étape...

— Pour arrêter d'être folle ? ricana Irène, soudain très agressive. Pour me soigner, c'est ça ? Mais ça me plaît peut-être, à moi, de me faire baiser par le plus de mecs possible ! J'adore peut-être ça, être une folle du cul ! Hein ? Vous voulez que des putains de psys s'occupent de mon cas, du cas de la putain, pour qu'elle soit convenable, la putain, et qu'elle dorme la nuit au lieu de baiser avec le premier venu, hein ?

Son visage resta crispé quelques secondes pénibles dans une grimace de sourire, puis se décomposa, et elle éclata en sanglot dans ses mains avant de se tourner vers le mur.

Carlos bredouilla d'une voix presque inaudible :

— Oh... je suis désolé, je ne voulais pas...

Clara se leva lentement et tendit la main, caressa le front de sa sœur avec une tendresse maternelle, et Carlos sortit alors de la chambre, la mort dans l'âme, avec la certitude d'avoir voulu brûler les étapes, il se sentait con et maladroit.

Il descendit dans le hall, acheta des confiseries sucrées à la machine à cochonneries, qu'il engloutit avec un café trop chaud pour noyer son amertume.

Puis il s'assit dans un espace d'attente et s'abîma dans la lecture forcenée d'articles de vieux hebdomadaires obsolètes.

Au bout d'une heure quarante-cinq, Clara sortit de l'ascenseur et resta devant les portes, aveugle attendant que l'on vienne à elle, Carlos rejeta sa revue et bondit, elle sourit en l'entendant se précipiter vers elle.

— Je suis désolé, lança t-il. Je ne voul...

— Chut, ne t'inquiète pas, répondit Clara. Elle dort. On rentre ? Je te raconte dans la voiture...

En route pour chez lui, Clara lui expliqua de sa voix douce :

— Tu as sans doute été un peu vite, elle est fragile et elle a été franchement déstabilisée par tout ce qu'on lui a raconté. Elle s'est effondrée, mais on a parlé, elle et moi, et elle s'en voulait d'avoir craqué et de t'avoir envoyé chier comme ça. Tu voulais bien faire, elle le sait, et puis... Elle s'est rendu compte, pleinement compte, sans que j'insiste, qu'on a fait tout ce qu'il fallait pour l'épargner, toi en particulier... On a été ses chiens de garde, comme elle dit. Elle est sous le choc, c'est trop de choses d'un seul coup, il faut qu'elle se remette, de ce coma et de ces révélations. Plus tard, elle... Elle... cherchera à aller mieux. Oh mon Dieu, ne plus pouvoir

pleurer, Chéri, c'est... affreux, je crois que c'est la blessure la plus sournoise de cet accident.

Carlos, les yeux humides, jeta un regard vers elle, et posa tendrement la main sur sa cuisse, elle prit cette main dans ses mains et ne bougea plus.

Le soir, ils parlèrent dans le noir, et puis Clara murmura :

— Aime-moi.

Elle caressa son sexe au repos sur son ventre, le fit gonfler, se redresser, et Carlos bascula doucement sur elle, dans ses bras.

Clara n'était pas suffisamment excitée et humide pour qu'il la pénètre facilement, alors il se tint en appui sur un bras au-dessus d'elle qui écarta les cuisses et caressait ses épaules, et tenant son membre tendu d'une main, il promena le gland entre les lèvres de cette chatte qui s'ouvrit lentement, il joua à effleurer et frotter les plis de chair sous lesquels son clitoris gonfla lentement, la respiration de Clara s'affola peu à peu tandis que sa vulve devenait mouillée, impatiente, gluante de mouille et de désir.

Alors il la pénétra, et quand il glissa en elle vers le fond de son ventre qui palpitait, elle lui murmura « Je t'aime ! » à l'oreille, ce qui le fit bander encore plus.

Les questions en souffrance

— Et ça ne correspond à aucune disparition dans les environs ? C'est quoi ce truc ? Vous avez une théorie de départ ? Sylvia ?... Fabrice ?

— À ce stade, répondit Fabrice, je pense que c'est un groupe de jeunes qui est venu faire la fête dans cet immeuble en construction, ou bien deux amoureux, parce qu'elle était en petite tenue, et la pauvre fille est tombée dans cette tranchée, en bas, du deuxième étage d'après les traces de squat qu'on a trouvées... Après, soit elle était bourrée ou droguée, soit on l'a poussée. Les analyses nous permettront d'en sav...

— Ça me débecte, lança Ruth, amère et de mauvaise humeur. On la pousse ou elle tombe, mais personne ne vient signaler sa disparition : copains, amant, parents... personne ! Le cadavre d'une jeune fille de dix-huit ou vingt ans reste là à pourrir deux ou trois mois, les fameuses analyses nous permettront d'en savoir plus, comme tu dis, et la presse va titrer, je vois ça d'ici : « Macabre découverte sur un chantier d'immeuble abandonné, mais personne n'a levé le petit doigt pour signaler qu'elle avait disparu. »

— Ou alors c'est une étrangère, proposa Sylvia pour adoucir la mauvaise humeur de sa patronne, ou une fille qui débarquait de province, on fera peut-être le lien avec un signalement de disparition...

— Peut-être, effectivement, admit Ruth avec un sourire plein de volontarisme professionnel.

Elle était dans une phase que connaissent par cœur tous les flics, où le métier même semble vain, et insupportable en ce qu'il charrie de misère et de mort. Ça passerait sans doute prochainement.

Rien ne valait dans ce cas être sur le terrain, c'était ce qu'elle aimait, pour contrecarrer les impératifs administratifs de sa charge de commissaire. Elle indiqua donc à son équipe qu'elle se rendrait sur ce chantier dans la journée pour se rendre compte elle-même des lieux, même si elle avait toutes les photos dans le dossier, y compris celle du cadavre en si mauvais état qu'elle sentait son petit déjeuner qui commençait à émettre l'hypothèse d'éventuellement se rebeller.

— Quoi d'autre ? demanda Ruth quand ils eurent fini de faire le point sur cette affaire de la morte du chantier, comme elle venait de la baptiser sur son petit carnet de notes.

— Ah oui, lança Fabrice, j'ai appris que la banquière dans le coma de la clinique de Nanterre vient de se réveiller...

Ruth se sentit blêmir franchement, mais garda le contrôle de son expression, et jeta un regard tout à fait crédible à son collaborateur, le regard d'une commissaire qui vient d'apprendre une information nouvelle dans l'affaire close d'un collègue abattu dans l'exercice de ses fonctions plus d'un mois avant, pas du tout comme une femme qui repense brutalement à un des suspects de ladite affaire close et qui est devenu à cette occasion un amant imprévu dont elle a gardé un souvenir brûlant et tourmenté depuis plus d'un mois.

— Seulement maintenant ? s'étonna la commissaire. Elle a mis le temps... Si je me souviens bien, d'après les médecins, elle était censée être en phase de réveil, à l'époque de ce bordel. D'autres infos ?

— Non, désolé, fit Fabrice en secouant la tête, on a juste eu un coup de fil au standard du médecin qui la suit, hier en fin d'aprèm'.

— Bon, l'enquête est close, mais il s'agissait de la mort d'un des nôtres, je vais aller y faire un tour en fin de journée. Elle peut recevoir des visites ?

— Chais pas, je vais appeler, je vous dis ça très vite.

— OK, merci. Si on a fait le tour, je vous laisse vaquer, conclut-elle en rassemblant ses papiers et copies de dossiers en cours que l'équipe venait de lui résumer. La réunion du matin prenait fin, et Ruth ne se sentait pas bien.

Carlos.

Cela faisait plus d'un mois, depuis qu'ils avaient fait l'amour chez lui, qu'elle était rongée par ces souvenirs qu'elle aurait bien voulu dompter définitivement, plus d'un mois qu'elle faisait en sorte de passer à autre chose, qu'elle s'évertuait soigneusement à dépasser cela, tourner la page, tout ce qu'on veut comme expression signifiant qu'il faut se débarrasser d'un souvenir encombrant et trop fort, mais plus d'un mois que c'était raté, de pire en pire, épuisant, faut dire que son propre bureau avait été le théâtre d'une séance de baise absolument divine dans le genre parfait.

Et du coup, c'était comme une punition contre laquelle elle luttait, en appliquant la meilleure méthode à sa disposition pour penser à autre chose et entretenir l'illusion qu'elle passait le cap : travailler encore plus.

Elle n'avait aucun moyen d'y changer quoi que ce soit : Carlos n'était pas pour elle, ils n'avaient fait que se croiser.

Il avait quelqu'un, comme on dit, elle essayait de ne pas y penser, de ne pas se dire qu'elle était bien mieux que cette nana avec le visage sans doute refait (il était bizarrement lisse) et qui n'avait plus d'yeux, Ruth évitait d'y penser parce qu'il y avait de quoi déprimer, et nourrir son amertume avec une belle dose de mauvaise foi... car en fait elle savait bien que le charme et l'amour n'a jamais rien eu à voir avec l'accumulation des qualités, des compétences ou des capacités physiques... Sans quoi elle ne serait pas seule.

Sans quoi s'inscrire sur un site de rencontres et coller son CV dans le profil suffirait à lui assurer un bonheur sentimental sans fin.

Mais non : plein de choses à régler, tout le temps, et elle imaginait bien qu'aux yeux de Carlos cette femme meurtrie avait quelque chose que sans doute elle ne possédait pas, elle savait aussi que les circonstances en avaient décidé ainsi.

Pourquoi lutter ?

Alors Ruth tenait bon, essayant plus ou moins de considérer que c'était déjà une chance immense d'avoir croisé un mec pareil et d'avoir vécu cela, d'avoir pris avec lui un tel plaisir. « *Un cadeau de la vie, on appelle ça.* »

Mais comment faire taire la petite voix en elle qui voulait Carlos pour elle toute seule, et tout le temps, la petite vibration insatisfaite qui voulait absolument savoir ce que c'était de se réveiller à ses côtés, marcher avec lui dans la rue, faire le marché ensemble, l'écouter quand il racontait sa journée de boulot en se demandant ce qu'on allait faire à dîner ?

Le temps passait, et les occasions de vivre cette douceur partagée allaient se raréfier, puis lentement disparaître. Sans même parler des espoirs de maternité : tiens, mieux valait ne pas même y penser.

Peut-être s'était-elle fait manœuvrer comme une adolescente par un suspect plein de *sex-appeal*, mais ce n'était pas grave : elle savait en profondeur que cette rencontre était sans doute un tournant de sa vie amoureuse, même si elle allait devoir se faire une raison et le regretter dans un coin de son cœur (et au fond de sa culotte) pour les années qui lui restaient à vivre.

Elle avait même des bouffées de fantasme éveillé du genre destructeur et cinématographique : elle tue sa rivale, en s'arrangeant bien entendu pour que personne ne la soupçonne (elle savait bien ce qui fonctionnait pour cela), et puis elle consolait Carlos, et puis

ils vivaient ensemble, et elle vieillissait avec lui, avec son secret sur le cœur, mais c'est le prix à payer.

Non, c'est pour rigoler...

Arrivée dans son bureau, Ruth fouilla dans les cartons du bas de sa grande armoire, contenant les copies de dossiers d'affaires récentes, et ressortit le dossier de l'affaire.

Elle trouva rapidement une sous-chemise contenant des photos d'Irène Frageau, la banquière qui avait dormi tout le temps.

Elle relut ses notes : le lien entre Carlos et elle était resté plutôt flou. Elle était la banquière du frère et avait fait appel au beau Portugais parce qu'elle se sentait menacée par son beau-frère, mais sans lui avoir révélé, apparemment, la nature de ces menaces ni l'identité du beau-frère en question.

Ce point était resté un peu en suspens, même si le cœur de l'affaire, la tentative de meurtre sur Irène par le beau-frère, et sa mort, abattu par Carlos, ne souffrait pas d'interprétation alternative, tous les éléments trouvés chez le beau-frère prouvant bien qu'il était déséquilibré, et qu'il avait une obsession grandissante pour Irène.

Avait-il couché avec elle ?

Était-ce de la jalousie seule par rapport au garde du corps qui débarque dans le paysage, y avait-il eu en plus tentative de chantage ?

Carlos avait-il couché avec la belle banquière, sa nouvelle cliente ?

La sœur handicapée avait-elle un rôle dans ce jeu compliqué, puisqu'elle était à la fois l'épouse du dingue meurtrier et la maîtresse du garde du corps ?

Est-ce que cette liaison avait débuté avant que Bernard, le dingue, se soit fait abattre par Carlos, et cela avait-il incité ce dernier à supprimer le mari gênant ?

Beaucoup de questions, de zones d'ombre, qui déplaisaient à Ruth, qui voulait avoir tout éclairci avant de boucler un dossier et considérer que c'était terminé. Mais un flic était mort, un autre

grièvement blessé par un mec qui avait été abattu : la machine policière s'était emballée aussi vite qu'elle avait tourné la page quand toutes les preuves avaient démontré que Carlos avait abattu un taré tueur de flic.

La machine avait ce qu'elle voulait.

Point.

Et bien entendu, Ruth ne réagissait pas qu'en tant que commissaire, même si elle détestait que des sentiments de n'importe quelle nature, mais des sentiments personnels, ne viennent parasiter son jugement et donc possiblement son comportement.

Mais elle avait couché avec le type qui avait abattu le tueur de flic. Ici, dans son bureau, au petit matin, et plus tard, chez lui.

Et une chose la frappait : le charme et la beauté attirante (pas simplement plastique) de tous les acteurs de ce drame qui demeurait pour une part obscur : Carlos, bien sûr, Clara la sœur aveugle, qui dégageait vraiment quelque chose, et puis Irène, la *Belle au bois dormant*. Les photos qu'elle avait sous les yeux le lui rappelaient : c'était une belle femme, attirante et sexy.

Ça avait dû énerver Bernard, tout ça : lui aussi avait du charme, d'après les témoignages, mais pas de même nature, pas aussi indéniable que ces trois-là.

La belle blonde, l'executive woman, s'était finalement réveillée.

Elle revenait dans le jeu, et ce n'était pas une bonne chose pour Ruth d'avoir ce qui était assimilable à une rivale potentielle de plus, même si elle n'avait pas de raisons valables de prétendre à Carlos : jamais la compétition n'avait été ouverte, Carlos l'avait juste sautée deux fois.

Mais la commissaire regardait les quelques photos d'Irène, dans le dossier étalé sur le bureau.

Et puis elle rangea tout dans les chemises, et laissa le carton sur un coin de son bureau déjà encombré, mais bien ordonné malgré tout : elle détestait chercher ses affaires. Elle enfila sa veste, prit son arme et rejoignit ses officiers de police.

Mathieu l'accompagna sur le chantier abandonné de l'immeuble en construction, devenu zone interdite, avec un flic en uniforme qui gardait les lieux.

Ils allèrent voir la tranchée envahie d'herbe où la malheureuse jeune fille avait atterri, avant qu'un zonard ne trouve son cadavre détérioré et ne téléphone à la police, prouvant ainsi qu'il était plus qu'un simple zonard, puis grimpèrent dans le squelette en béton de l'immeuble dont la construction avait été interrompue il y avait près d'un an pour d'obscures raisons de magouilles financières « spécial Hauts-de-Seine ».

Il n'y avait que le gros-œuvre, ce machin était le fantôme gris et décharné du petit collectif qu'il aurait dû devenir.

Ruth alla au bord de la plate-forme de béton d'où les analyses avaient établi que la jeune fille avait chuté, accidentellement ou non.

On distinguait bien la tranchée en dessous.

Que tout cela était triste, moche.

Elle se remit au boulot dans sa tête, et explora soigneusement les lieux avec Mathieu, qui notait leurs idées, leurs questions, pendant une heure.

Ruth était appréciée par ses collègues pour cela : elle mettait les mains dedans, arpentait le terrain dès que possible, et connaissait parfaitement la réalité du métier et de ses difficultés.

C'était sans doute pour cela que jamais ses décisions n'étaient discutées, même si Ruth pouvait être dure, régulièrement de mauvaise humeur, mais très rarement fermée aux remarques qui allaient dans le bon sens, c'est-à-dire dans le cas présent découvrir pourquoi une jeune fille en culotte et soutien-gorge était allée mourir et pourrir dans un fossé caché de cette si grande ville.

Ils allèrent boire un café à côté, continuant à discuter, et puis Ruth consulta ses messages sur son mobile : Fabrice lui apprenait qu'en définitive, Irène Frageau était réveillée depuis cinq jours, qu'elle avait fini sa rééducation fonctionnelle, et qu'elle était partie

de la clinique. Fabrice, toujours concret et efficace, lui redonnait le numéro de fixe et de mobile d'Irène, et son adresse personnelle, si besoin.

Elle soupira et expliqua à Mathieu que le médecin de la clinique les avait prévenus trop tard.

— Je vais aller y faire un tour entre midi et deux, si elle est chez elle...

C'est finalement un peu avant midi moins le quart que Ruth trouva une place dans la rue de la maison d'Irène.

Elle se sentait bizarre : pendant ces dernières semaines, elle avait tenu toute cette histoire soigneusement éloignée de son esprit, et là elle se rapprochait physiquement du cœur de son problème, elle entrait dans une zone géographique qui recoupait celle de Carlos : à tout moment elle allait pouvoir le croiser, et rien que d'y penser, son rythme cardiaque grimpait.

Elle détestait dépendre de ses sensations, frousses, sentiments, retenue, jalousie, doutes, tout ce genre de trucs qui ralentissent et bloquent la machine et font immanquablement dévier de l'objectif fixé à l'avance.

Mais autant se mettre au pied du mur et lever la tête, faire face.

Elle sonna à la porte, elle avait préféré ne pas téléphoner à l'avance, quitte à se casser le nez.

Après trois ou quatre minutes, une femme blonde, coiffée au carré, lui ouvrit la porte, d'un air intrigué. Ruth reconnut aussitôt Irène, qui avait des cernes bleutés, le visage éteint, elle paraissait fatiguée, et elle était enroulée dans un peignoir blanc épais.

Elle venait peut-être de se lever, Ruth lui présenta sa carte de police, que la jeune femme considéra tandis que la commissaire lui expliquait qu'elle avait suivi tout ce qui s'était déroulé à la clinique (elle n'avait pas besoin de préciser les choses, sans doute).

— Entrez, murmura Irène. Mais tout cela n'est pas fini, classé ? On m'a dit que tout ça était terminé...

— Pour la Justice, oui Madame, je vous rassure. Et je ne veux pas vous déranger, je suis bien consciente que vous avez traversé une période très particulière... J'aurais juste quelque petites questions à vous poser, si vous voulez bien.

— ... « très particulière », c'est le mot, releva Irène avec un sourire épuisé, triste. C'est vraiment nécessaire, ces questions ?

— Je n'aime pas refermer un dossier et l'envoyer aux archives sans avoir fait le tour une dernière fois des questions sans réponses, précisa Ruth avec son sourire léger destiné à rassurer les témoins inquiets, et j'en ai quelques-unes, si vous permettez...

Irène lui proposa un café, revint de la cuisine, et Ruth, forcément très attentive aux signes dont elle maîtrisait plutôt très bien l'interprétation, la trouva très fatiguée, physiquement et psychologiquement, très ralentie et pas du tout sur la défensive : elle s'en foutait, de cette discussion et des questions à venir. Soit elle n'avait rien à se reprocher du tout, soit les conséquences possibles de ce qu'elle avait à cacher ne l'intéressaient pas le moins du monde.

Elle n'était pas concernée.

Ruth nota également qu'elle était belle, sa beauté naturelle devait être celle d'une femme au top, d'une femme d'action, mais dans cet état, elle avait une beauté lasse tout à fait charmante, le genre de charme tendre et désenchanté qui devait donner aux hommes envie de réconforter, de protéger, de s'occuper de tout pour que le sourire revienne.

Et Carlos était un champion, dans cette catégorie, il allait sans doute craquer si ce n'était déjà fait...

L'interrogatoire soft commença donc, mais comme Ruth l'avait déjà plus ou moins deviné, les réponses qu'apporta Irène aux questions qu'elle posa avec toute l'habileté nécessaire ne furent pas déterminantes pour faire concrètement avancer les choses, sauf sur un point très important : Irène avait eu une liaison d'un soir avec Bernard, à la fin d'une soirée, Bernard l'avait ensuite poursuivie

de ses avances en vain, et avait voulu la faire chanter. Elle avait pris peur.

Mais malgré cela, elle ne se souvenait pas de ce qui précédait sa perte de connaissance, il lui semblait avoir demandé conseil à Carlos, mais elle était incapable de dire quand et dans quelles circonstances, et il lui semblait qu'elle s'était demandé si elle devait se résoudre à en parler à sa sœur. « Mais je ne voulais pas lui faire du mal » précisa-t-elle à Ruth en baissant les yeux.

Ruth fit preuve de la plus grande diplomatie pour amener Irène à lui en dire plus sur Carlos et elle, et Irène, au bout d'un moment, eut une sorte de ricanement :

— Si ce que vous voulez savoir c'est si on a couché ensemble, je peux vous dire que je ne m'en souviens pas : je ne sais pas. Et d'ordinaire, sans être tombée dans le coma, il y a des fois où je ne me souviens pas des amants que j'ai pu avoir, tellement ma vie personnelle c'est n'importe quoi depuis que je suis veuve et sans enfant. Je suis ce qu'on appelle une célibataire émancipée, vous voyez ?

— Je vois, répondit Ruth, moi aussi je suis ça, une célibataire émancipée. Mais dans ce genre-là, je suis plutôt ce qu'on appelle une solitaire.

À la fin de la conversation, Ruth demanda :

— Je me permets de vous poser la question franchement : y a-t-il à vos yeux une possibilité que Carlos ait pu profiter de ce qui s'est passé à la clinique pour éliminer un rival en tuant Bernard, le mari de Clara ?

— Hein ? s'exclama Irène en ouvrant des yeux ronds avant d'éclater de rire. La bonne blague !... Bernard était un malade arrogant, qui faisait tout supporter à ma sœur après cet accident. Elle est aveugle, meurtrie, et il n'a pas eu les couilles de la laisser tomber, alors en plus elle devait payer le fait que lui aurait dû avoir une vie normale, avec une femme normale, pour lui elle avait ruiné sa vie à lui, vous voyez ? Non, c'est des conneries, et je suis

ravie que ce cinglé soit mort et que Clara ait rencontré Carlos. Vous le connaissez un peu Carlos ?

— Oui...

— Depuis cinq jours, je le vois avec Clara, et c'est un sacré mec, prévenant, gentil, sexy : non, il n'aurait rien eu à craindre de Bernard, qui lui, était un pauvre mec, un point c'est tout, et pas un rival en quoi que ce soit. J'ai toujours rêvé que Clara le quitte, le laisse tomber, mais... elle n'en avait pas le courage, et je la comprends. Mais Carlos est là, et c'est une si belle chose pour Clara, une espèce de revanche sur la vie, voyez ?

Ruth encaissa sans broncher ce que tout cela signifiait pour elle-même.

Oui, c'était un sacré mec, et beaucoup de sacrées nanas de son entourage le savaient bien !

Plus professionnelle, elle se fit également la réflexion qu'aux yeux de Bernard, celle qui avait ruiné sa vie à lui, c'était aussi, peut-être surtout, Irène, qui conduisait cette fameuse voiture ce jour-là.

Irène avait les larmes aux yeux quand elle raccompagna Ruth qui venait de la remercier très sincèrement de ces réponses et du temps qu'elle lui avait consacré.

Et quand Ruth fut sortie et marcha vers sa voiture banalisée, elle pleurait doucement sans même essayer de retenir ou d'essuyer ses grosses larmes de midinette blessée : espérer (même pas s'accrocher : juste espérer) ne servait à rien.

Quand cette belle blonde aurait retrouvé le moral, ou même avant, Carlos tomberait tout naturellement dans ses bras, quel que soit le respect et l'amour qu'ils pouvaient chacun éprouver pour la malheureuse aveugle de l'histoire.

Une chose était sûre : il n'y avait plus de place pour elle dans cette histoire-là.

En rentrant chez elle ce soir, elle allait se saouler bien comme il faut, ou bien se branler bien comme il faut, ou bouffer trois tablettes de chocolat à la suite.

Ou les trois à la fois, sans doute.

Le vide s'avance

Les servitudes de ce boulot plutôt pépère comprenaient malgré tout certaines soirées : Carlos devait trois ou quatre fois par mois accompagner Monsieur et Madame ses patrons à des soirées, réceptions, dîners, fêtes, représentations théâtrales ou d'opéras.

Il fallait en effet que Monsieur et Madame arrivent et repartent dans une voiture avec chauffeur, et comme malheureusement Carlos s'était fait une publicité involontaire en tant que garde du corps expert de la gâchette, son patron voulait à présent qu'il soit un vrai garde du corps et fasse comme à la télé : regard aiguisés à la ronde, sécurisation des alentours et surveillance rapprochée.

C'était deux fois ridicule : d'abord parce que personne n'aurait jamais eu l'idée d'attenter à la vie de ce patron d'une boîte qui n'avait aucun intérêt stratégique, et ensuite parce qu'une vraie protection rapprochée efficace nécessitait une équipe qui prépare les déplacements, vérifie et sécurise les lieux, et assure sur place une couverture complète selon des cercles de sécurité plus ou moins larges.

C'était n'importe quoi, mais c'était bien payé.

Aussi ce soir, Carlos avait conduit le couple à Pleyel, où l'on jouait les Tableaux d'une exposition de Moussorgski, et il avait laissé la Mercedes garée devant, avec son gyrophare allumé sur le tableau de bord (effet *Starsky et Hutch* maximum), puis les avait accompagnés jusqu'à leur place (rien à craindre, pas de tueur dans le coin, apparemment), après quoi il avait regagné sa voiture, éteint

le gyrophare et avait attendu en écoutant de la musique portugaise sur l'excellent *sound system* de la limousine.

À 22 h 30 ils étaient ressortis, étaient allés dîner dans le XIVe arrondissement. Carlos avait mangé dans le même restaurant à une table pas très éloignée, mais pas à portée de voix, bien entendu.

Il avait table ouverte alors qu'avant son coup d'éclat, il lui avait été signifié qu'il devait prendre le plus petit menu : il avait eu une promotion puisqu'il avait tué un homme, tueur de flic de surcroît.

Mais ça n'avait pas changé la quantité de nourriture qu'il avalait au restaurant. S'il voulait garder la ligne et ne pas finir gras comme son patron, il avait intérêt à manger à sa faim, point.

Vers minuit ils étaient ressortis, et Carlos les avait reconduits chez eux. Madame avait trop bu, Monsieur aussi et il parlait trop fort, et Carlos croisa quelques œillades de Madame dans le rétro, ce qui le fit marrer. « Non, arrête de fantasmer sur le chauffeur, ma poule, chuis pas libre ni intéressé. »

Sur le chemin de chez lui, Carlos avait écouté encore de la musique, savouré la nuit, les lumières de la ville. Il avait garé la Mercedes dans le parking souterrain, pris l'ascenseur.

La porte de chez lui était entrouverte.

Ruth était en Inde, enroulée dans un grand sari jaune doré elle barbotait dans une sorte de fleuve vert émeraude, ou peut-être un lac, il y avait des femmes autour qui souriaient stupidement, elle essayait de les prévenir à cause des serpents qui rôdaient dans l'eau, mais elle ne parlait pas leur langue, Ruth s'énervait, et puis heureusement son mobile vibra sur la table de chevet, et elle émergea de son rêve bizarre.

Elle s'obligea à ouvrir les yeux, et tandis qu'elle s'emparait de son téléphone, elle alluma sa lampe et vit l'heure, 01:12, putain, pour une fois qu'elle se couchait et s'endormait tôt, voilà qu'on la réveillait, numéro inconnu, elle décrocha.

— Oui ?

— C'est Carlos Dacosta.

— Hein ? Oui. Oui ? Je vous écoute !

— J'avais votre numéro. On a cambriolé chez moi, tout foutu par terre, je viens... de rentrer et... et je pense qu'on a... qu'on a enlevé Clara. Elle a disparu. Ses lunettes noires sont là par terre, il est pas envisageable une seconde qu'elle... oh putain... quelle soit sortie sans ses lunettes.

Totalement réveillée maintenant, Ruth était déjà debout.

— Ne bougez pas, ne touchez à rien ! Vous étiez où ?

— Je bossais, avec mes patrons, chauffeur, vous vous souvenez ? Et garde du corps une comédie pour ces connards, alors que je suis pas là pour protéger celle qui... La protéger elle, qui est fragile, merde !

— Calmez-vous, lui lança Ruth en s'habillant fébrilement d'une main, et ne bougez pas. J'arrive et je vous envoie quelqu'un !

Elle termina de s'habiller à toute allure, et pendant qu'elle se faisait un espresso, elle appela le commissariat et demanda qu'on envoie quelqu'un au domicile de Carlos.

En sortant du parking elle eut une intuition et rappela ses collègues, leur demandant qu'on envoie également une voiture au domicile d'Irène.

C'était elle la cause de tout, et si vraiment on s'en prenait à sa sœur aveugle et que Carlos n'avait pas monté tout ça, c'était peut-être à cause d'Irène.

Elle roulait à toute allure dans la nuit, en sachant très bien que la raison de son empressement, c'était Carlos : elle n'avait aucune raison de s'intéresser et encore moins de s'occuper séance tenante d'un cambriolage et d'une tentative d'enlèvement supposée, même dans le cas où cela touchait des gens ayant trempé dans une affaire de meurtre de flic, le dossier était clos.

Mais pas ce qu'elle ressentait pour ce mec.

Elle arriva devant l'immeuble en même temps qu'une voiture sérigraphiée, elle vit l'étonnement des gardiens de la paix en découvrant la commissaire sur le terrain en pleine nuit, et se justifia

en rappelant que la personne qui habitait là et qui avait appelé était celui qui avait abattu le tueur dans l'affaire de la clinique. Tous les flics situaient l'affaire en question.

Ce fut en professionnelle qu'elle revit Carlos, qui avait mauvaise mine et attendait dans son entrée d'appartement, debout, impuissant. Elle le salua brièvement et pénétra dans les lieux, qui avaient fait l'objet d'une fouille en grande largeur, plutôt que d'un cambriolage classique.

— C'est des pros, lâcha Carlos quand elle revint vers lui.

— Comment ça ?

— J'ai appris à faire ça : trouver quelque chose dans un appartement ou une maison. Et... ils savent fouiller.

— Ils cherchaient quoi ? demanda Ruth sans détour tandis que son mobile sonnait avec sa sonnerie de bambous.

— Je ne sais pas, répondit Carlos alors qu'elle décrochait après un regard d'excuses. Des documents ?

— Madame la commissaire ? Ici Jérôme Clavins.

— Oui Jérôme ?

— Vous avez envoyé une voiture au domicile d'Irène Frageau, et en fait... on l'a trouvée assassinée.

— Quoi ? s'écria Ruth.

— Sa maison est mise à sac, elle a été ligotée, peut-être torturée selon les premières constatations visuelles, il y a deux voitures qui ont rejoint les lieux de toute urgence, on attend les techniciens, et nos hommes ont bouclé tout et commencé l'enquête de voisinage.

— J'arrive ! rétorqua vivement Ruth, abasourdie, sous le regard perplexe de Carlos.

Réunion de travail

Ruth était à cran, et sa tension nerveuse balayait son manque de sommeil.

Depuis moins de vingt-quatre heures, tout s'accélérait, et la pression sur elle était énorme : elle était au cœur d'un coup de théâtre, un de plus dans cette affaire qui avait commencé avec une banquière qui tombe dans les pommes.

Irène Frageau, la fameuse banquière sortie du coma, avait été trouvée assassinée la veille au soir, sa sœur aveugle avait été enlevée sans doute au même moment, et dans la journée, en quelques heures, l'affaire avait pris un tour vraiment énorme : juge d'instruction, commission rogatoire avec convocation urgente, mobilisation de moyens prioritaires, et les médias avaient de nouveau envahi le terrain, bien entendu, trop heureux des éléments atypiques de cette sombre affaire, il y avait de quoi en faire un film, et le public suivait cela de près.

Presque toutes affaires cessantes, elle avait dû mettre le paquet sur cette enquête, et remettre à plus tard des choses comme le repos, la détente, la vie personnelle et les repas équilibrés.

Elle entra en salle de réunion avec ses inspecteurs (elle avait même eu un renfort d'effectif, c'était un signe que ça s'agitait de partout) pour faire un point complet sur le dossier, en reprenant les différents éléments depuis le début.

Autour de cette affaire, il y avait un climat bizarre, violence, dissimulations, des zones sombres et aveugles, et pour Ruth ce

climat se teintait d'un érotisme obsédant dont il lui semblait qu'elle ne risquait pas de se défaire : Carlos était toujours là, face à elle.

Elle s'installa, posa la chemise jaune du dossier devant elle, sortit son bloc-notes, son iPhone, un officier de police lui apporta le café qu'elle avait demandé et la télécommande du vidéoprojecteur, le silence se fit et elle entama :

— Résumez-moi la situation, à l'essentiel, on développera après : tout ce qu'il y a comme éléments dans le meurtre d'Irène Frageau, les faits, vous notez ce qui vous vient à l'esprit sans intervenir, puis tout ce qu'il y a dans l'enlèvement présumé de Clara, sa sœur, même chose, vous notez si vous avez des questions ou des réflexions, après on cherchera les passerelles s'il y en a entre ces deux affaires, on recoupe, on essaye de faire une synthèse, si quelqu'un a des idées, c'est à ce moment qu'on en discute, et on fait le point sur les prochaines vingt-quatre heures... C'est OK pour tout le monde comme feuille de route ?

Les hommes et les femmes présents, concentrés et attentifs, hochèrent la tête, puis la petite équipe qui s'occupait du meurtre démarra son compte rendu.

La commissaire écouta attentivement, en prenant des notes, le récit détaillé de la découverte par les policiers qu'elle avait envoyés elle-même, du corps ligoté de la banquière, puis le descriptif du domicile de la victime, qui avait été fouillé avec un soin tout particulier, et enfin les constatations médico-légales sur le corps de la victime.

Irène avait été torturée, puis étranglée, et les officiers de police détaillèrent tous les éléments de l'autopsie qui avait été pratiquée en urgence en fin d'après-midi, il y avait de cela deux heures et demie.

Il apparaissait qu'Irène Frageau avait été torturée avec beaucoup de méthode et d'imagination sadique sans doute très planifiée, deux ou trois personnes qui, sans doute juste après l'avoir

maîtrisée chez elle, lui avait administré un tonicardiaque pour qu'elle ne flanche pas sous la torture.

D'après le rapport du légiste, l'étranglement final était du type de celui que pratiquaient certains militaires des troupes spéciales asiatiques ou slaves. Des commandos.

Le mot même fit frissonner Ruth, et beaucoup autour de la table relevèrent ce terme, qui évoquait directement Carlos, ancien des Forces spéciales portugaises.

Carlos qui avait un alibi, mais qui avait peut-être aussi des copains ou au contraire des ennemis, mais tout aussi sans scrupules et capables de faire ce genre de sale boulot.

Puis la deuxième équipe d'enquêteurs, chargée de l'enlèvement présumé de Clara, reprit un à un tous les éléments, et le travail de la police scientifique dans l'appartement dévasté de Carlos, où avait emménagé Clara. Aucune empreinte, les caméras du parking souterrain, les seules de l'immeuble de Carlos, n'avaient rien enregistré à part son départ le matin, et son retour le soir à l'heure dite, mais pas de trace de l'enlèvement.

En écoutant cet exposé très attentivement, et tout en prenant des notes, la commissaire pensait à autre chose, une pensée qui tournait dans sa tête, un peu scandaleuse et problématique, une pensée qui s'était imposée depuis la veille, depuis l'enlèvement et le meurtre : elle se revoyait en train de dire à Carlos que le jour où il était disponible et libre, elle était preneuse.

Et là, Clara venait de s'effacer.

Mais elle écouta tout cela avec grand soin, puis elle déclara qu'il fallait maintenant étudier les points de rapport entre ces deux événements.

— *A priori*, d'après nos constatations, intervint un officier de police venu pour renforcer son équipe, l'équipe qui a fouillé la maison à Colombes, celle de madame Frageau, est la même que celle qui a fouillé chez Carlos Dacosta. Mêmes méthodes, mêmes signes opérationnels laissés sur les deux sites. Pas d'empreintes,

mais une même signature d'après les hommes de Darsin. Darsin dirigeait la cellule scientifique qui avait travaillé sur l'appartement et la maison.

— Signature de quoi ?

— Des professionnels très très méthodiques, entraînés à trouver ce qu'ils cherchent.

— Des cambrioleurs professionnels ?

— Non, d'après Darsin, plutôt des anciens flics, au pire des flics en activité, au mieux des flics étrangers.

La salle de réunion se mit à bruisser, il y eut des sourcils levés, des commentaires à voix basse, des grimaces et des sourires perplexes ou incrédules.

— Cette affaire à tiroirs commence à me fatiguer, lâcha Ruth, et là, j'aime pas l'odeur qui s'échappe du tiroir que vous venez d'ouvrir. Bon, notons cela dans la bonne case. Ensuite, on va essayer de faire la synthèse de tout cela et d'avancer.

Elle fit une pause, but un peu de café, chacun se taisait, relisait ses notes ou la regardait, attendant qu'elle lance cette partie de la réunion.

Elle reprit la parole :

— Vous tous ici êtes là pour participer à l'enquête, il y a mon équipe, et puis du renfort, parce que c'est le cirque, ce truc. C'est le cirque depuis le début, vous connaissez tous les détails. Mon équipe et moi, on a travaillé là-dessus au moment du western à la clinique, où un collègue est mort, et un autre gravement blessé, on a travaillé sur tous les personnages de cette affaire, on les a interrogés, on a même fait des écoutes, j'ai moi-même rencontré Irène Frageau chez elle quand elle est sortie du coma. L'enjeu, à mon avis, et connaissant bien ce dossier, c'est de trouver les liens entre tout ce qui est là (elle tapa sur le dessus du dossier) et ce qui vient de se passer.

Les hommes et femmes présentent signifièrent leur approbation et elle enchaîna :

— Parlons de Carlos Dacosta... elle chercha sur sa feuille des yeux : Maryse et Didier, qui nous ont rejoints, s'occupent de ça.

— Bonjour à tous, lança une femme mince aux yeux noirs. Effectivement, Didier et moi, nous avons pris en charge monsieur Dacosta. Pour ce qui est de son emploi du temps, il travaillait comme chauffeur dans les heures concernées, et n'a pas passé ni reçu d'appels suspects.

— Et quel est votre sentiment après avoir recueilli son témoignage ? demanda Ruth, auquel un jeune homme à l'allure dynamique répondit après un coup d'œil à sa collègue.

— Il semblait sous le choc, et de façon assez crédible...

— Qu'est-ce que t'entends par là ? demanda Sylvia.

— Entre l'angoisse, la surprise, la culpabilité de n'avoir pas été là pour empêcher ça, et la maîtrise et le savoir-faire qu'il a des situations d'urgence, comme nous le savons tous, il a traversé sous nos yeux des hauts et des bas qui ne nous ont pas semblés de la comédie pour donner le change...

— On peut se tromper, évidemment, admit Maryse, sa collègue. Mais on l'a aussi interrogé sur... le reste du dossier, et tout se tient.

— Il est entraîné aux interrogatoires, rappela Sylvia. Il ne se mélangerait pas les pinceaux s'il avait quelque chose à cacher, ou qu'il veuille nous intoxiquer.

— Oui, admit Ruth, depuis le début on est prévenu contre cette possibilité. Il est effectivement très fort, potentiellement. Il faut être vigilant, mais pas suspicieux par principe. Bon, on prend une courte pause, retour dans dix minutes, OK ?

Tandis que les officiers de police s'étiraient, allaient fumer une cigarette, vérifiaient leurs courriels, discutaient, elle alla aux toilettes, se rafraîchit le visage, puis mangea un Mars tombé du distributeur, en réfléchissant à Carlos, à l'hypothèse... qu'il soit libre.

Elle ignorait si elle oserait lui rappeler son offre que les circonstances rendaient plutôt... indécente au cas où Clara ne revienne pas vivante de cette histoire.

Au retour dans la salle, elle aborda ce point :

— Bien, pour résumer, nous devons faire face à une équipe de gens déterminés, organisés, violents et sans scrupules, et nous avons surtout à nous occuper de ce qui ressemble à un enlèvement pour obtenir quelque chose de la part de Carlos, a priori. L'urgence, c'est le sort de cette femme, par essence fragile, mais qui est aveugle.

— C'est même pire, précisa Fabrice, elle est énucléée, elle n'a plus d'yeux.

— Berk ! lâcha quelqu'un.

— Et elle n'a pas ses lunettes noires qui cachent ça, elles sont tombées dans l'appartement.

— Et ça donne quoi, physiquement ? demanda Didier.

— Personne ne sait, Carlos lui-même ne l'a jamais vue sans ses lunettes.

— Merde, c'est horrible, murmura Fabrice.

— Trouvez l'adresse du médecin qui la suit, ordonna la commissaire, celui qui l'a opérée, je ne sais pas, un médecin qui nous décrive la tête qu'elle a, pour l'avis de recherche. Bon. Quelle est à votre avis la probabilité que cette jeune femme soit encore en vie, aux mains des gens qui ont torturé sa sœur en lui injectant du tonicardiaque pour qu'elle dure plus longtemps ?

— Oh... Hélas, c'est compromis ! s'exclama Jean-Baptiste, qui avait consacré sa nuit et sa journée au meurtre d'Irène Frageau. Vu ce qu'elle a subi, la banquière, ils maintiennent peut-être sa sœur en vie pour donner des preuves de vie à Carlos ou quelqu'un d'autre, mais ils ne s'encombreront pas longtemps d'une aveugle défigurée et de surcroît très identifiable, même s'ils obtiennent ce qu'ils veulent. Ruth Steinberg soupira. Elle se sentait triste pour cette jeune femme, et triste de s'être dit que sa disparition pouvait

sinon l'arranger, du moins laisser le champ libre à une hypothèse qui lui plaisait beaucoup.

« Merde, t'es conne ! » se dit-elle.

— D'autre part, reprit-elle d'une voix ferme et claire, vous avez vu la presse du jour, les infos : tout le monde se focalise sur elle, les journalistes, le public, et donc au-dessus de moi, la pression est forte. Je vais faire tampon pour que vous puissiez travailler le plus sereinement possible, mais le contexte est là et vous le savez. On aura beau bosser comme des tarés sur tous les aspects du dossier, on nous posera toujours une seule question, et de plus en plus impérative : où est elle ?

Tout le monde approuva, la mine grave.

— Bien, continuons à essayer de tirer des fils entre les différents éléments du dossier et les différents événements d'hier.

— Si je puis me permettre... intervint Mathieu, un de ses officiers de police qui travaillait avec Ruth.

— Oui ?

— Il y a toujours un doute malgré tout sur les rapports de Carlos avec les deux femmes, les deux victimes. Clara Mélinat, la sœur, n'a pas attendu bien longtemps après la mort de son mari, abattu par Carlos, pour lui tomber dans les bras.

— Son mari, Bernard, qui a tiré sur nos collègues, était un sacré malade, remarqua Didier, et Carlos l'a délivrée d'un gros problème.

— Quant à la banquière, Irène, qu'il ait eu des relations avec elle importe peu, elle était célibataire...

— Une « célibataire émancipée » m'a-t-elle même précisé, elle collectionnait les aventures, apparemment, depuis cet accident de la route où elle avait tout perdu. Elle paraissait assez instable sur le plan affectif, si j'ai bien compris, ajouta Ruth.

— Et pour revenir à Carlos, reprit Maryse, il a dû séduire les deux sœurs sans rien faire, il a du charme.

— C'est pour ça que j'ai préféré ne pas l'interroger moi-même cette fois-ci, lança Ruth, j'ai le cœur fragile.

Il y eut des rires, notamment de la part de Maryse, et Sylvia s'exclama : « Je confirme ! »

Ruth souriait, assez fière d'avoir osé une telle blague, mais resta concentrée, et le silence revint.

— Il est où ? Dans nos locaux ?

— Oui, tant que nous n'avions pas terminé dans son appartement. Et peut-être qu'il sera contacté par d'éventuels ravisseurs... Il rentrera chez lui ce soir sans doute.

— Madame ? demanda Fabrice.

— Oui ?

— Quel est tout bêtement votre sentiment à vous, qui avait dirigé la première partie de l'enquête, à propos de ce qui vient de se passer ?

Elle fit un signe de tête d'approbation en direction de Fabrice, dont l'intervention, très légitime, tombait à point nommé.

— Il y a une chose qui me trouble, et qui m'a fait tiquer : c'est la fouille de l'appartement et de la maison. Des super-pros fouillent chez la banquière, la torturent, fouillent chez Clara sa sœur aveugle, l'enlèvent... Or, vous avez étudié le dossier de l'affaire précédente, je me suis souvenu que le fameux Bernard dont nous parlions, le mari de Clara, le dingue qui a flingué nos collègues avant de se faire descendre par Carlos, a également fouillé la maison de la banquière, sa belle-sœur avec qui il avait eu une aventure, et qu'il faisait chanter, a priori.

— Cette maison attire beaucoup la curiosité, nota Sylvia.

— Le passé de la banquière attire beaucoup la curiosité, rectifia Ruth.

— En fait... commença Mathieu.

— Oui ?

— Il y deux pôles d'attraction dans cette affaire. Irène et son passé sans doute, peut-être que tout se cristallise avec cet accident,

et puis Carlos. C'est un ancien commando de l'armée portugaise. Les méthodes de l'interrogatoire, des fouilles justement, évoquent des professionnels qui ont des pratiques particulières : mercenaires, mafia, anciens militaires, services spéciaux, je ne sais pas.

— Tu penses à des copains, ex-copains ou ennemis convaincus de Carlos qui se vengent, qui lui envoient un message ? demanda Maryse.

— Je sais pas, mais c'est curieux.

— *A priori*, expliqua Ruth, Carlos débarque dans la vie d'Irène au hasard d'une rencontre à sa banque où il accompagne son frère. Elle l'embauche pour la protéger, puis elle tombe dans le coma, Bernard, son beau-frère, se met à déconner (il était peut-être jaloux), c'est à nouveau par hasard que Carlos arrive à la clinique pour abattre Bernard qui vient d'ouvrir le feu sur deux policiers. Clara, la veuve, lui tombe dans les bras, mais pas par hasard, sourit-elle (il y eut des rires) et là, hier soir, il se passe quelque chose... Il faut trouver le rapport, et sans doute nous concentrer sur Irène, son passé, l'accident peut-être. Son mari, qui est mort dans l'accident, il a bien une famille ? La petite fille... Anita je crois, elle avait peut-être des grands-parents... Il faut vérifier de ce côté-là. Et trouver ce que cherchaient exactement les gens qui ont torturé et exécuté Irène, et fouillé la maison et l'appartement : la clef est là.

— Un rapport avec la banque, le travail d'Irène ? Elle travaille sur quel type de dossiers ?

La réunion se poursuivit, et le portable de Didier vibra, il leva la main :

— C'est Carlos !

Tout le monde se tut, et Didier répondit.

— Oui ? Carlos ? Je suis en réunion avec mes collègues... Hein ? OK. Je mets le haut-parleur, tout le monde vous entend... !

— Je viens de recevoir un SMS des ravisseurs sans doute... avec des fautes.

— Transférez-le-moi. Il dit quoi, ce message ?

— « On veut récupéré qqchose (récupéré avec un e accent aigu, et quelque chose en abrégé) rapl nous qd tu est chez toi (est, e-s-t) pas 1 mot au flics (au sans x) »... Voilà, je veux bien vous retransmettre ça, mais je veux absolument discuter de votre plan, il ne faut pas mettre en danger Clara... Et je veux discuter aussi... d'autre chose.

— Quoi ?

— Je sais ce qu'ils cherchent. Je vais tout vous dire.

Chacun se regarda, soudain sous tension, et Ruth fit des signes énergiques à Didier, l'index pointé vers le sol de la salle.

— Ah ? Écoutez. Vous allez venir ici nous expliquer cela, OK ? Ne bougez pas ! Je viens vous chercher !

Modus operandi

Carlos pénétra dans la salle de réunion, tout le monde l'attendait, tout le monde le dévisageait, il était pâle, les traits tirés, il avait les yeux rougis, et il était encore vêtu de son costume de travail qui n'avait pas l'air aussi fatigué que lui.

La commissaire l'accueillit et l'invita à s'asseoir au milieu de la table en U.

— Ça fait un peu tribunal, mais ce n'est pas le cas, s'excusa-t-elle avec un sourire : il faut que tout le monde vous entende bien. Vous voulez du café, de l'eau ?

— Non, merci, j'ai bu trop de café depuis... hier. Merci.

Elle rejoignit sa place, il s'installa, courbé en avant, les coudes sur les cuisses, il se frotta le visage lentement, puis planta son regard acéré dans celui de la commissaire. Elle lui trouva une classe folle.

Il faisait chaud dans la salle de réunion.

— Bien, je vous remercie d'être là. Mais avant d'aborder ensemble l'essentiel, ce que cherchent ces hommes selon vous, avez-vous des questions ?

Il leva les sourcils, surpris.

Ruth avait prévenu tout le monde : elle voulait que Carlos se découvre, soit réceptif, qu'il y ait un échange, et qu'à ses yeux l'équipe d'enquêteurs présente ne soit pas là simplement pour recueillir sa vérité.

— Euh... sur l'enquête, sur quoi ? Votre travail ?

— Oui.

— J'imagine que vous ne pouvez pas tout me dire, de toute façon, votre question... me surprend un peu, mais bon. Je voudrais... savoir comment est morte Irène, on ne m'a rien dit.

Ruth garda le silence une seconde, beaucoup d'enquêteurs présents notèrent qu'il venait de mettre le doigt sur un élément qui était en rapport direct avec « le personnage » qu'il était, le soldat commando.

Puis la commissaire répondit :

— On l'a torturée, et étranglée, ou plus exactement tordu le cou... Monsieur Dacosta, je vais... faire quelque chose de formellement répréhensible, qui pourrait ruiner le dossier sur le plan juridique et me coûter cher, mais nous avons besoin d'avancer, j'assume donc, devant toute mon équipe. Je vais vous décrire exactement la façon dont on a tué Irène Frageau. Vous êtes... émotionnellement capable d'entendre cela, je crois... ? Dites-m...

— Oui. Allez-y, répondit Carlos d'un ton ferme.

— J'ai besoin de savoir si cela vous évoque quelque chose. Je vous lis l'extrait du rapport d'autopsie concernant ce point, sans m'étendre, par décence pour vous, pour la victime et pour tous ceux ici présents...

Elle jeta un coup d'œil circulaire à l'assistance, ne remarqua aucun visage stupéfait ou hostile à son égard vis-à-vis de son initiative largement hors-norme, et se mit donc à lire d'une voix neutre les quelques lignes sur les causes de la mort d'Irène et les gestes qu'il avait fallu accomplir pour cela.

Elle évita de lire ce qui suivait, les commentaires du légiste sur le fait que la technique utilisée était probablement celle pratiquée par un militaire entraîné à tuer.

Pendant la lecture, chacun dévisageait, examinait Carlos, qui se semblait pas s'en soucier le moins du monde, tout entier à l'écoute de ce texte terrible, il tenait le coup malgré la grande tension qui crispait ses traits.

Quand elle eut fini de lire, elle leva les yeux sur lui :

— Cela vous évoque quoi ?

— Des Russes.

— Comment cela ?

— C'est une technique de l'Est, qu'on a étudiée quand j'étais dans les COE, les troupes d'élite où j'ai servi au Portugal. On n'avait pas... la même technique... Désolé de parler de ça comme ça, mais... vous me demandez. Pas la même technique pour tordre le cou de quelqu'un pour... eh bien, pour le tuer, il y a plusieurs façons de faire, et celle qui est décrite, qui a ser... vi... oh.

Il se cacha le visage à deux mains, respira fortement, et regarda à nouveau Ruth et enchaîna :

— Ce que vous décrivez, ce qui a été fait pour tuer... pour tuer Irène, c'est la technique du « levier rouge », le nom m'est resté en tête, c'est celle du KGB, mais les Soviets ont exporté cela dans toute l'Europe de l'Est et en Afrique, et même en Amérique du Sud, je crois. Il y a plein de gens qui ont appris cela, des mercenaires notamment.

— C'est typique à ce point ?

— Oui.

— Vous utilisiez quelle technique dans l'armée portugaise ?

— Nous n'utilisions pas, je vous rassure, mais nous avons appris, et je ne vous dirai rien là-dessus. Mais c'est un savoir-faire, parce qu'il faut appeler cela comme ça, un savoir-faire différent. Et je ne l'ai jamais pratiqué moi-même...

— Mais vous vous en souviendriez ? demanda Jean-Baptiste, sur sa droite.

— Je me souviens de tout, répondit doucement Carlos en se tournant vers lui. C'est même effrayant comme cela reste. Quand j'ai abattu Bernard, le mari de Clara, je m'en suis rendu compte. J'ai été si bien formé que... quand on arrête, c'est... comment dire ? Une malédiction pour le reste de votre vie, c'est inscrit en vous, vous voyez ?...

— Merci, Monsieur Dacosta, poursuivit Ruth d'un signe de tête.

— Comment l'a-t-on torturée ? répliqua aussitôt Carlos d'une voix incisive.

— Je ne peux pas vous le dire, mais si vous avez des renseignements sur les pratiques « de l'Est » en la matière... ?

— Non, vous trouverez cela dans les bouquins, il doit y avoir sans doute un savoir-faire spécifique... On ne torture pas, en tout cas, dans les Forces spéciales, du moins pas dans celles où j'étais. Mais j'ai appris à résister le plus longtemps possible à des techniques conventionnelles et chimiques.

— C'est-à-dire ?

— Ah non, il est impossible que je vous donne des détails sur ma formation. Impossible.

— Vous n'êtes plus soldat, maintenant, tenta Fabrice.

— Je suis... moi, répondit Carlos en le regardant droit dans les yeux, sans animosité. Je suis Carlos, je suis la vie que j'ai eue. Quand vous serez en retraite, vous ne serez plus policier, mais sans doute toujours concerné par vos engagements, par ce qui fait que vous êtes là dans cette salle aujourd'hui, non ?

« *Il est très fort*, se dit Ruth, *putain, quel mec !* »

— Bien, reprit-elle, je ne peux pas vous en dire plus, vous ne pouvez pas nous en dire plus non plus, tant pis : ce que vous nous avez indiqué sur... le « levier rouge » nous sera sans doute utile, je vous remercie. Passons à l'essentiel, Monsieur Dacosta, et je vous indique que nous allons enregistrer et filmer cette partie de l'entretien. Vous êtes d'accord ?

— Oui, bien sûr.

La commissaire Steinberg fit un signe, et un officier de police venu de Versailles se leva, déplia prestement un pied photo et installa un caméscope, qu'il régla avant de dire :

— C'est OK pour moi.

— Allons-y...

Une lumière verte apparut, Ruth donna la date, précisa le lieu, l'identité du témoin.

— Monsieur Dacosta, vous avez voulu nous faire une déclaration. Je vous pose la question : à votre avis, que sont venus chercher les hommes qui ont tué Irène Frageau et qui ont enlevé votre compagne, Clara Mélinat, née Frageau ?

— Des films. Le journal intime d'Irène, qu'elle avait filmé.

— Racontez-nous. Comment et depuis quand êtes-vous au courant, et de quoi il s'agit, et où cela se trouve.

Tous les enquêteurs présents observaient Carlos assis au milieu d'eux, il y avait un grand silence.

— Alors... Dans l'ordre... Quelques jours après être revenue chez elle, être sortie du coma, après sa rééducation, vous êtes allée la voir, je crois, Commissaire ?

— Oui, effectivement. Chez elle à Colombes.

— À la suite de cela, je ne sais plus à quelle date exactement, elle est venue chez moi, pour nous voir. Elle avait un sac avec des DVD, des disques enregistrés. Elle m'a demandé si je pouvais cacher ça. Je lui ai demandé ce que c'était, elle a... rigolé, et répondu : « C'est là où je raconte toutes mes conneries ! »... J'ai pensé à sa maison, que j'avais trouvée mise à sac, on avait su après que c'était Bernard, le mari de Clara qui a tiré sur des fl... des policiers, Bernard que j'ai ensuite... abattu..., enfin vous savez tout ça, je lui ai demandé si c'était ce qu'avait cherché Bernard, elle m'a dit : « C'est sûr, tout est là. » alors je lui ai dem... non, c'est Clara qui lui a demandé...

— Clara était présente ? demanda Ruth.

— Oui, elle a demandé si elle craignait quelque chose, Irène a répondu : « On sait jamais, je préfère que vous gardiez ça à l'abri. » Et j'ai dit OK. Elle est repartie, et alors Clara m'a dit qu'elle voulait voir cela, elle a utilisé cette expression... pas adaptée, elle est aveugle, et elle a appelé sa sœur pour lui demander, elles ont

discuté, après Clara m'a expliqué qu'elle était d'accord, que c'était du passé, mais que c'était... hard.

— Vous avez visionné les DVD ?

— Oui, mais pas tout, on a regardé le premier disque, le deuxième je crois aussi en entier, et puis après chacun, un peu au hasard. C'était... difficile. Et très spécial.

— Que contiennent-ils, ces disques ?

Carlos soupira, étira ses épaules, baissa le regard et puis à nouveau regarda la commissaire droit dans les yeux.

— Le journal intime, filmé par Irène avec la webcam de son Mac. Elle raconte sa vie... nocturne, sexuelle. Elle... avait l'habitude... eh bien de... s'offrir sur les parkings d'autoroute à des inconnus, des routiers, et dans les boîtes spécialisées, les clubs échangistes, et dans les boîtes de nuit normales aussi, et... elle participait à des soirées privées très sélect et très secrètes.

— Comment qualifieriez-vous ce que vous avez vu, Monsieur Dacosta ?

Il hésita, et commenta :

— Hard, c'est sûr, intense... stupéfiant, déstabilisant... de sincérité, de... désespoir aussi, ce qu'elle raconte est très dur, désenchanté.

— Une question, avant de revenir à ces films : Clara, sa sœur, était-elle au courant de la vie nocturne... excessive de sa sœur ?

— Bonne question. Oui, elle l'avait avoué à Clara il y a un certain temps, Clara qui m'a dit qu'elle... n'avait pas cherché à en savoir plus, et elle s'en voulait.

— Pourquoi ?

— Parce que sa sœur avait besoin d'aide ! Elle était très instable depuis l'accident d'Orléans, une sorte... je ne suis pas psy, mais de schizophrénie. Dans sa maison, à Colombes, elle avait... oh... c'est dur ça...

— Oui ?

— Vous avez su et compris cela, elle avait condamné l'accès à la chambre de sa petite fille morte dans l'accident, et leur chambre conjugale.

— Vous avez vu ce « sanctuaire » ?

— Oui. Intact, couvert de poussière. C'était après que Bernard ait mis à sac la maison, j'avais vu ses traces à lui dans la poussière...

— Poursuivez, je vous prie.

— Où j'en étais ? demanda Carlos en se passant lentement la main dans les cheveux.

— Clara était au courant de la double vie de sa sœur.

— Oui, Clara s'en voulait, et avec ces films, on a compris l'ampleur de la chose. Et moi j'ai découvert ça. J'ai eu alors une vision d'Irène différente...

— C'est-à-dire ? insista Ruth.

— Plus complète, plus effrayante aussi, plus émouvante aussi. Son attitude était désespérée, vous savez. Une sorte de vie suicidaire, elle devait risquer gros à... se donner comme ça à des inconnus.

Ruth se dit que le mystère des locations de voiture venait de se lever.

— Pour revenir au meurtre d'Irène et à l'enlèvement de Clara, pourquoi pensez-vous que ces films sont ce que cherchent les hommes qui ont tué Irène et enlevé Clara ?

— C'est secret, c'est explosif sans doute, et c'était déjà ce que cherchait Bernard...

— Bernard était au courant de ce journal intime ?

— Je ne sais pas, j'en sais rien...

— Et ces hommes ? Pourquoi seraient-ils au courant de ce journal intime secret ?

— Aucune idée. Elle a peut-être... laissé entendre qu'elle tenait ce genre de journal. Je sais pas...

— Pourquoi dîtes-vous « explosif » ?

— De ce que j'ai vu, elle allait dans des soirées privées, hyper-privées même, elle était invitée et... sans doute recherchée, des partouzes VIP, avec des personnalités, et dans ce que j'ai vu, elle donne tous les noms, je me suis dit en regardant cela : c'est une bombe, ce truc ! Les noms qu'elle donnait dans les extraits que j'ai vus, il y en avait de prévisibles, et d'autres... franchement étonnants, dans le milieu des affaires, du cinéma, télé, musique, politique, un truc énorme, du sport aussi, et encore je n'ai pas tout vu. Mais... la fouille de la maison, de l'appartement, la... torture, le meurtre, l'enlèvement... ça doit être en rapport avec ça, il y a quelqu'un... qui n'a aucune envie que ce document sorte.

— Qu'avez-vous fait des films ?

— Cachés dans ma cave.

— Une question essentielle, centrale : Clara est-elle au courant de l'endroit où vous avez caché ces films ?

— Non. Je ne lui ai rien... rien dit, comme si...

— Oui ?

Il se mit soudain à sangloter silencieusement, mains sur le visage, ses épaules tremblèrent deux fois, et l'assistance ressentit une part de l'émotion, même si certains enquêteurs s'en défendaient. Il essuya ses larmes et ajouta :

— Comme si je voulais la protéger. La protéger... Mais... Mais elle est... en danger, encore plus, parce qu'elle ne sait rien.

— Une question encore, Monsieur Dacosta, poursuivit Ruth en combattant son émotion énorme. Une chose qui m'étonne, et que je voudrais éclaircir.

— Oui ?

— Pourquoi nous dire tout ça ? Vous auriez pu... vouloir vous occuper de ça vous-même. Vous êtes armé, entraîné, c'est une affaire on ne peut plus personnelle, et en plus, les ravisseurs vous demandent de garder le silence. Pourquoi venir vers nous ?

— Oh... il eut un pâle sourire. Les justiciers solitaires, c'est dans les blockbusters, avec des explosions d'immeubles, vous voyez ?

Mais, oui, je comprends votre interrogation, on pourrait penser... que je vais jouer les *Inspecteur Harry*, *Bruce Willis*. Me venger, tuer les méchants. Ça m'a traversé l'esprit, agir, faire quelque chose, trouver ces mecs, les faire payer. Mais c'est des conneries, poursuivit-il après un court silence, je suis fatigué, et ils semblent... très forts, et ce que... Enfin bref.

Il eut une hésitation, et tout le monde comprit le reste de la phrase : « Ce que vous m'avez appris des causes de la mort d'Irène... », mais c'était filmé, cette partie de l'interrogatoire, et il garda le secret. La commissaire eut un léger sourire.

— Je n'ai pas de mal à admettre que je ne suis pas à la hauteur, enchaîna-t-il, et si je me lance dans ce genre de... combat, je me condamne. Me faire tuer, finir en prison pour assouvir sa vengeance, c'est trop cher payé. J'ai envie de survivre, d'avoir une vie normale.

Ruth bloqua ses pensées pour ne pas réfléchir à ça : la vie d'après qu'il envisageait.

Il conclut :

— Et puis je vous fais confiance, vous avez des moyens que je n'aurais pas pu avoir. À vous d'agir, je vous ai tout dit.

Tout le monde le regardait, il se redressa, ferma les yeux. La commissaire fit signe à l'OPJ de Versailles, qui alla arrêter le caméscope.

— Bien, Monsieur Dacosta, je vous remercie de votre témoignage. Je vais vous demander d'attendre dans le couloir, le temps que je discute de tout cela avec mon équipe, et que nous définissions très vite, et au mieux, la marche à suivre en fonction de ce que vous nous avez appris, y compris bien sûr par rapport au message des ravisseurs. Ne prenez aucune initiative, s'il vous plaît, il faut que tout soit cohérent et nous prenons cela en main. Je vous demanderai de revenir pour vous informer.

— Bien sûr, merci, je ne bouge pas d'ici, et je me conforme à vos décisions.

Carlos sortit, referma la porte, alla jusqu'à la machine à café et s'écroula sur une banquette bleue à côté d'un ficus qui avait dû connaître des jours meilleurs.

Il était épuisé de fatigue, et par l'audition où il avait livré une vérité arrangée, à laquelle il avait énormément réfléchi, face à des spécialistes des interrogatoires habitués à détecter les failles, à deviner le stress. Exercice de haut vol, sans filet, mais qu'il pensait avoir mené à bien.

Il était soulagé d'un poids, se disait que ce qu'il avait choisi de faire était la seule solution, celle qui permettrait peut-être de sauver Clara.

Mais à ce propos, il était plus pessimiste que jamais : ce qu'il avait appris de l'exécution d'Irène était un très très mauvais signe, vraiment.

Putain, des mecs capables de torturer et de casser le cou d'une femme étaient à la fois sans retenue aucune pour faire aboutir leur mission, et sans doute très bien payés, donc il y avait derrière quelqu'un de puissant, suffisamment puissant et paniqué pour avoir déclenché cela.

Contrairement à ce qu'il avait affirmé, il avait tout visionné du journal intime d'Irène, et il y avait tellement de noms célèbres qu'il leur souhaitait bien du plaisir, aux flics, avec ce brûlot énorme, pour déterminer qui était aux commandes... De quoi en tout cas alimenter un grand nombre de fiches des RG !

Au bout d'un quart d'heure, un homme sortit et l'appela en souriant, il le suivit et se rassit.

— Voilà, Monsieur Dacosta. Vous allez envoyer un SMS en réponse, écrire que vous en avez encore pour deux heures environ chez les flics, qu'après vous rentrez et vous les appelez de chez vous. Et vous demandez qu'ils se préparent à prouver que Clara est en bonne santé. OK ? Didier, que vous connaissez, va voir cela avec vous. Pendant ce temps, nous envoyons une voiture et la

cellule scientifique pour aller chercher les films dans votre cave, il faut nous donner les clefs et indiquer où ça se trouve exactement.

— À mon avis, non...

— C'est-à-dire ?

— Si je puis me permettre, l'appartement, et sans doute la maison, sont sous surveillance pour savoir quand est-ce qu'ils pourront me joindre tranquillement, qu'il n'y a plus de flics. Si vous renvoyez chez moi des policiers et un joli fourgon avec marqué « Police scientifique » dessus, ils vont se dire qu'il y a du nouveau, et... au mieux, attendre, au pire... agir.

Ruth le dévisagea, et réfléchit très vite.

— C'est judicieux. Jean-Baptiste ?

— Oui Madame ?

— Je veux une équipe sur chacun des sites pour étudier s'il y a des gens qui surveillent les lieux. Qu'ils soient très discrets. Vous, Carlos, donnez votre badge de parking à Fabrice, et vos clefs de cave, et avec Sylvia, vous allez là-bas récupérer discrètement les films. Dites-leur où ça se trouve.

— Voilà le bip du parking, et la clef triangulaire, c'est celle de la cave, répondit Carlos en le sortant de sa poche pour le détacher du trousseau de ses clefs... Cave n° 12, le sac est dans un grand vase au fond à gauche façon faïence de Quimper, emballé dans une poche plastique, avec de la terre et des billes d'argile au-dessus, vous risquez de vous salir.

— Oh. Une question primordiale qui nous a échappée ! s'exclama vivement Ruth, et chacun la dévisagea. Clara avait-elle un jeu de clefs à elle ?

— Oui, je n'y ai pas pensé, bordel !

Il ouvrit de grands yeux, la bouche crispée : ça signifiait que les ravisseurs pouvaient entrer chez lui comme bon leur semblait, qu'ils pouvaient même l'attendre chez lui !

Les enquêteurs faisaient aussi une drôle de tête : personne n'y avait pensé, à ce détail qui compliquait singulièrement l'opération

prévue, et ils savaient que sans la commissaire et sa présence d'esprit, ils seraient passés à côté.

— Il va falloir en tenir compte, c'est un élément essentiel. Clara a-t-elle une clef de la cave ?

— Non, heureusement, c'est la seule.

— On y va, Madame ? demanda Sylvia.

— Non, deux petites secondes. Il faut faire le point rapidement et ensemble sur les contacts à venir avec les ravisseurs...

Elle fit une pause, relut rapidement une page de son carnet. Tout le monde se préparait à prendre des notes supplémentaires, si nécessaire.

— On va vous fournir un téléphone à nous, sur écoute, reprit-elle en s'adressant à Carlos, tout est en copie, vous y mettrez votre carte SIM. C'est une carte SIM standard ?

— Oui.

— OK. Vous envoyez ce SMS, et dans une heure et demie, deux heures, quand mes équipiers reviennent ici avec les films, nous partons pour votre appartement, vous et moi. Votre Mercedes a de jolies vitres teintées, je me cache à l'arrière. Vous pénétrerez seul dans l'appartement, et je vous rejoins. Je veux être là : lorsque vous aurez en ligne les ravisseurs, il faudra leur répondre, il faudra réagir immédiatement, il y aura des décisions à prendre. C'est moi qui dirige l'opération, si je suis à distance, on perd du temps. Bien... Une fois chez vous, vous rappellerez le numéro. On a eu des infos, d'ailleurs, sur le numéro, je vous les donne : attribué à une société polonaise... Sans confirmer cette hypothèse de gens de l'Est, ça pourrait aller dans ce sens. On va installer un dispositif de suivi, et des gens tout autour de chez vous. Ce qu'il faut, c'est localiser leur téléphone, étudier la conversation et les preuves qu'ils vont fournir que Clara est en bonne santé. Voilà. Des questions ?

— Oui, répondit Mathieu. S'il doit y avoir livraison des films, on fait un fac-similé des DVD en version vierge, avec les mêmes inscriptions dessus ?

— Oui, bonne idée. Notez cela. Et Sylvia ou Fabrice, après avoir rapporté les films, vous revenez en vous garant dans le coin, vous rentrerez par la porte de l'immeuble pour nous donner les fac-similés, entretemps, on aura sans doute une idée sur une éventuelle surveillance de l'immeuble. Bon, pendant que vous allez chercher le colis, on va faire des copies de clefs de Carlos en express, appartement compris. C'est tout ? Bien, alors c'est parti, vous savez chacun ce que vous avez à faire.

Les deux heures qui suivirent furent très actives.

Carlos donna tout d'abord ses clefs à copier, puis se vit confier un iPhone du même type que le sien, avec une batterie supplémentaire qui le rallongeait, il y engagea sa carte SIM, et en accord avec Didier écrivit un SMS au numéro du message reçu : « J'en ai encore pour 1 h – 1 h 30 ici, après je rentre et je vous appelle. Pouvez-vous m'envoyer des preuves que tout va bien pour C ? À plus tard. »

Pendant ce temps, deux équipes dans des fourgons banalisés se rendirent dans le quartier de l'appartement et de la maison, ils déposèrent des piétons qui se promenèrent aux alentours directs des domiciles de Carlos et d'Irène, et des hommes qui s'introduisirent comme ils purent sur les toits ou dans les appartements de citoyens volontaires pour observer les fenêtres des immeubles, les voitures arrêtées, à la jumelle.

— Allô ?

— Commissaire ? Benjamin ici, à Colombes, notre ami portugais avait raison : ça y est, on a repéré deux mecs dans une voiture, à cent vingt mètres environ de la maison, en amont de la rue à sens unique, cent vingt mètres mais ils ont l'entrée en visuel. On a envoyé le numéro de la caisse, et on vous envoie des photos.

— Beau boulot, vous mettez en place de quoi les garder à l'œil et les suivre très discrètement s'ils bougent. Vous avez ce qu'il faut ?

— Bien reçu. On a deux collègues en moto banalisées.

Carlos reçut une réponse mal écrite au SMS : « OK pas 1 mot.vous aurez les preuve »

Ruth reçut le même type d'appel quelques minutes plus tard : autour de chez Carlos, il y avait deux voitures, une avec deux hommes, une autre avec un homme seul.

Elle se dit qu'avec cinq hommes uniquement pour surveiller les lieux, ils avaient affaire vraiment à une grosse équipe. Sa tension se renforça.

— Allô Sylvia ? Il y a des guetteurs, deux voitures, trois hommes. Si c'est Fabrice qui conduit, tu te planques à l'arrière, et tu repartiras seule avec le colis en sortant de l'immeuble tranquillement, et une voiture de chez nous te cueillera pas loin pour te rapatrier ici au plus vite, OK ?

— Bien reçu.

Quand Fabrice et Sylvia débarquèrent dans une jolie petite Fiat 500 rouge cerise pour entrer dans le parking, Sylvia n'était pas visible, et un des trois hommes qui surveillaient l'immeuble, le solitaire, passa un coup de fil, qui fut écouté et enregistré par les détecteurs directionnels de la « cuve », le fourgon banalisé.

L'appel était en langue probablement slave, et fut transmis immédiatement pour traduction tandis qu'on prévenait Ruth.

Celle-ci venait de se faire livrer par le traiteur de quoi dîner rapidement avec Carlos, dans son bureau.

Dans ce bureau où ils avaient... baisé de façon imprévue, elle ne pouvait l'oublier, et malgré la tension, les circonstances et toute l'opération en cours qu'elle dirigeait, malgré les enjeux, malgré Clara qui était en danger, Ruth ressentait un trouble physique à être dans ce bureau en face de Carlos.

S'il avait voulu se jeter sur elle, baisser son jean, la retourner contre son bureau et l'enfiler, elle n'aurait pas eu l'ombre d'une ébauche de volonté de résistance, au contraire : elle l'aurait aidé à baisser son jean et sa culotte !

Mais Carlos était si triste, fragile de toutes les angoisses accumulées, qu'elle savait insupportable l'égoïsme de ses pulsions latentes, obsédantes, et qu'elle s'évertua à se calmer : il était indécent de mouiller (même dans sa tête) pour ce type dans ces circonstances.

Ruth eut un appel de Sylvia :

— Ici Sylvia, on a le paquet, tout comme indiqué, on le garde emballé. Il y a neuf DVD.

— Très bien, bravo, tu sors tranquillement, tu nous rejoins avec ça, prends bien avec toi le bip du parking pour nous le donner... Fabrice ressortira dans une demi-heure en voiture, se garera un peu plus loin et restera à dispo. Soyez discrets, ne cherchez pas à repérer les mecs qui vous surveillent, OK ?

— OK. C'est parti.

Elle raccrocha, et sourit :

— On a les films !

— Je pense pas qu'elle s'en sortira, répondit Carlos à voix basse, le regard perdu.

— Clara ? demanda un peu stupidement Ruth, son enthousiasme douché.

— Oui. Ce qu'ils ont fait à Irène... Vous pouvez m'en dire plus sur... ce qu'elle a subi ?

— On vient de manger, ce n'est pas une très bonne idée, fit-elle avec un sourire sinistre, mais ses yeux ne riaient pas. Vous tiendrez le coup ?

— Oui, je veux savoir.

Sans un mot, elle fouilla dans le dossier et lui tendit le rapport d'autopsie, qu'il lut silencieusement, le regard brillant, le visage crispé, page après page.

Pendant ce temps, Ruth reçut un autre coup de téléphone de son équipe :

— Sylvia vient de sortir de l'immeuble, ils ont regardé, mais personne n'a donné de coup de fil.

— Très bien, merci.

Quand il eut fini sa lecture, Carlos ferma les yeux, se frotta le visage lentement d'une main ouverte, puis rendit le document.

— Ce qu'on lui a filé...

— Le tonicardiaque ?

— Oui. C'est une technique des nazis. Récupérée après-guerre par les Chiliens et Argentins d'un côté, de l'autre par les Allemands de l'Est, remontée jusqu'à Moscou. Le KGB l'utilisait, ça doit encore se pratiquer dans la Russie capitaliste de Poutine. J'ai... été formé pour tenter de résister à cela.

— C'est un message qu'on vous adresse, à votre avis ?

— Hein ? Non, sans vous... sans les rapports que nous avons, je n'aurais rien su. Non, c'est simplement une très mauvaise nouvelle pour elle, pour moi. Une catastrophe...

Il but de l'eau pétillante, s'essuya les lèvres du pouce, reposa sa bouteille, sous le regard triste mais aiguisé de Ruth.

— Ces mecs sont des sadiques professionnels, poursuivit Carlos. Filer ce produit à celui qu'on interroge, c'est une méthode de travail qui inclut l'exécution finale, c'est programmé, on le condamne d'avance : il ne s'en sortira pas vivant, même s'il avoue. Objectif 1 : les aveux ; 2 : pas de témoin. Alors vous comprenez, s'ils enlèvent quelqu'un, l'objectif 1 change : obtenir ce qu'on cherche, l'objectif n° 2... est le même.

— Je vois oui. Je suis désolée pour vous, mais on va tout faire pour la ramener vivante.

— Je sais, merci.

Elle reçut un autre appel de la cellule technique :

— Madame, l'appel qu'on a intercepté, c'est du Serbe, l'homme dit : « Greco, une voiture rouge rentre dans le parking souterrain. C'est pas des flics, je crois pas. Je continue à regarder. »

— Greco ?

— Oui, ça peut être son nom ou prénom, pour s'annoncer, ou bien celui de son interlocuteur. Il y a peut-être, selon notre

interprète, un accent allemand chez ce monsieur. Ah sinon, oui. J'ai eu un appel du fichier, aussi : fausses plaques pour tous les véhicules repérés, il s'agit à chaque fois de véhicules détruits. Il y aura peut-être des complicités à chercher avec une casse.

— Oui, trouvez si possible si les cartes grises détruites l'ont été dans la même région, la même ville, ou même pourquoi pas par le même garagiste. Ce serait trop beau.

— OK. On a aussi les photos prises au télé des cinq mecs planqués, je vous ai mis cela dans votre dossier sur l'*Intranet*.

— Je regarde cela de suite... et bravo pour votre rapidité ! termina-t-elle en souriant.

— Je vous en prie.

Ruth résuma l'appel qu'elle venait d'avoir.

— Le nom ou le prénom de Gréco vous dit quelque chose ?

— Non, à part le peintre espagnol, non, désolé... Non.

Carlos avait l'air... ailleurs, épuisé.

— Et ces hommes ? demanda-t-elle en faisant apparaître à l'écran les cinq visages des hommes qui surveillaient la maison d'Irène et son immeuble.

— Non... Ça ne me dit rien du tout. Mais ils n'ont pas l'air de tendres, de mecs là par hasard pour gagner un peu de fric en posant le cul dans une bagnole pour faire le guetteur. Ils viennent de l'Est, j'en suis certain, même leurs coiffures...

Peu de temps après, Sylvia arrivait dans les locaux et se rendit directement dans le bureau de la commissaire. Elle donna aussitôt le badge du parking à Carlos, et exposa le sac. Ils jetèrent un coup d'œil aux DVD.

— C'est ça ? demanda Ruth.

— Oui.

— Bravo Sylvia, tu files ça aux techniciens, qu'ils dissèquent tout. Et avant cela, écoute bien, je veux qu'ils en fassent d'urgence une copie à l'identique mais avec le son altéré, inaudible, et les mêmes inscriptions dessus. Tu as noté ?

— Oui. Je vous fais livrer cela comment ? Chez Carlos ?

— Oui, si on est encore là, tu viens toi-même, avec les clefs de l'immeuble, tu es identifiée. Bon, Carlos... On va y aller, chez vous, et les appeler. Vous allez envoyer un SMS...

— Oui ? demanda Carlos, alors que Sylvia écoutait, immobile.

— Écrivez : « Je rentre, je vous rappelle quand je reçois les preuves, sinon je rappelle pas. »

— Très bien, approuva Carlos, j'aime bien, c'est pas eux qui mènent le jeu.

— On va tout faire pour que ce ne soit pas eux. Je préviens tout le monde.

À la sortie des locaux de la SDPJ 92, la commissaire Steinberg était couchée derrière les sièges avant de la Mercedes de Carlos, au cas improbable où des gens de l'équipe des ravisseurs surveillent la sortie du bâtiment de la police judiciaire de Nanterre, puis elle se redressa.

— Vous êtes prêt, Carlos ? demanda-t-elle en continuant de le vouvoyer.

— Oui, pas le choix...

— Quand on n'a pas le choix, on peut être plus ou moins prêt, remarqua-t-elle.

— Très juste. Oui, l'action approche, je ne sais pas ce que ça donnera, mais je n'y échapperai pas, et l'action, ça me convient, plus que d'attendre. J'ai bien fait de vous passer le relais, ajouta-t-il.

— Oui, effectivem...

— Je veux dire : j'ai bien fait, parce que l'action approche, comme je disais, et je me sens capable de faire le ménage... de tuer froidement, d'exécuter ces tarés s'ils passent à portée. Mais il faut pas : tuer un taré, c'est tuer tout court, et là je vais devoir faire autrement, tant mieux.

— Je comprends. Il faut vous sauvegarder, vous avez bien fait oui, c'est notre boulot de faire aboutir des bordels pareils sans

tuer tout le monde. Il faut des gens vivants pour les interroger, les juger, et les mettre de côté.

— Même s'ils ressortent au bout d'un certain temps.

— Même s'ils ressortent, effectivement. Mais c'est comme ça qu'une société tient debout.

— Ouais. Je vous aime bien, Commissaire. Je t'aime bien, Ruth.

— ... M-moi c'est plus que ça, et des fois ça me fait peur, avoua Ruth à mi-voix.

— Je sais.

— Tu sais ?

— Ouais. Tu es une sensible, et je vois ça dans tes yeux.

— Merde. Je déteste ce que tu viens de dire, tu sais ? rigola-t-elle. Être transparente, que tu lises en moi, ne pas être la plus forte, pas être celle qui décide et mène sa vie comme une chef.

— Je pense à Irène, là, désolé, mais...

— Non je comprends...

— Irène, elle voulait tout maîtriser aussi, ça alimentait sa folie, sa cassure. La pauvre... C'est tellement triste de finir comme ça, après tant de galères à essayer de survivre.

— Oui, je ressens ça.

— Toi, tu as une volonté de contrôle... différente. Tu agis, tu avances, avances et avances encore, je le ressens, il y a une grande ténacité chez toi, j'aime bien, ça m'impressionne.

— Ah bon ? s'étonna Ruth. C'est plutôt bien pour faire mon boulot, mais ça me fatigue, des fois, avoua-t-elle. Je suis tenace et sensible, ou l'inverse ? demanda-t-elle avec un sourire.

— Je ne sais pas, un mélange qui me plaît. J'ai connu beaucoup de gens rigides, à l'armée, qui pliaient la réalité à leur façon de voir la vie. Je connais ça, l'excès de rigueur, l'attente trop forte et trop parfaite, mais j'ai arrêté de vouloir tout maîtriser, à un moment donné, j'ai finalement compris en quittant l'armée que c'est une illusion qui fait du mal et t'empêche de penser juste.

— Tu fais comment ? demanda Ruth en souriant à nouveau.

— Je regarde les choses filer... se combiner, j'ai plus d'uniforme, et mes chemises sont pas forcément repassées, et j'essaie de voir ce que je peux faire avec un truc qui n'est pas comme j'aimerais qu'il soit dans l'idéal, influer dessus si je peux, et c'est comme ça du matin au soir. J'improvise et c'est plutôt... bien. J'espère que ce qui nous attend va nous permettre d'improviser comme il faut.

— J'espère aussi.

Carlos jeta un œil à son mobile :

— Pas de messages, de preuve de vie, comme on dit... Qu'est-ce qu'ils foutent ? C'est mauvais signe.

— Pas forcément.

Il fit une grimace, il n'y croyait pas.

Ils approchaient du quartier de Carlos, Ruth s'allongea entre les sièges avant et la banquette, elle indiqua à Carlos de ne pas chercher à repérer les hommes qui surveillaient l'immeuble.

La Mercedes ralentit, s'engouffra dans la rampe du parking, Carlos déclencha le bip, la porte s'ouvrit et la voiture entra dans la pénombre du parking.

— Première phase réussie, murmura Carlos en garant la voiture. On fait comment maintenant ?

Ruth se redressa avant de répondre :

— Vous composez mon numéro, répondit-elle en le vouvoyant de nouveau, on reste en ligne, et vous rentrez dans l'appartement. Si c'est OK, vous m'informez et je vous rejoins. S'il y a quelqu'un, vous êtes seul en scène, il vous faut une preuve de vie, vous écoutez leurs demandes, vous restez évasif sur votre possession de films mais vous ne niez pas leur existence : en gros, vous n'avez pas ça sous la main ici, c'est en lieu sûr, vous les recontactez au plus vite.

— Très bien. Compris ! répondit Carlos en sortant son mobile amélioré pour faire le numéro de celui de la commissaire, qui vibra. Elle décrocha, brancha ses oreillettes et les ajusta à ses oreilles, et Carlos et elle marchèrent vers la porte d'accès de l'immeuble.

En attendant l'ascenseur, il affichait un visage impassible, mais dégaina son *Desert Eagle* et ôta le cran de sûreté avant de le renfiler dans son holster, Ruth se dit que ce n'était pas une bonne idée de lui demander si ça allait, s'il allait tenir le coup.

Si un mec essayait de le tuer, il n'aurait plus de boîte crânienne pour le regretter, juste après.

Il monta dans l'ascenseur, lui fit un léger sourire, les portes se refermèrent et l'ascenseur grimpa dans les étages, la commissaire attendit au sous-sol, tous les nerfs à vif, écoutant ce que captait le téléphone de Carlos.

Elle entendit un bruit de clef, une serrure déverrouillée, elle rappela l'ascenseur qui était libre, le cœur battant plus fort, elle entendit un bruit léger, de longues secondes, des portes qui s'ouvrent.

Puis son mobile vibra : un SMS de Carlos : « Je fouille pour trouver des micros. Attendez. »

L'ascenseur arriva au sous-sol, les portes s'ouvrirent en coulissant, elle entra dans la cabine et appuya sur le bouton de maintien d'ouverture des portes.

Plusieurs fois.

Au bout de sept minutes, elle entendit la voix de Carlos :

— C'est OK, vous pouvez monter, j'ai fermé les rideaux.

Il coupa la communication.

La commissaire monta, toqua à la porte, Carlos lui ouvrit, elle le suivit dans le couloir :

— C'est un bordel monstre, se lamenta t-il, c'est... horrible.

Il n'avait pas pu rentrer chez lui depuis la veille, Ruth lui glissa :

— Je vous aiderai à ranger.

— Merci. C'est... affreusement déprimant, c'est ma vie, mes affaires, ici, répandues partout, et... Et je ressens l'absence de Clara. Elle n'est plus là. Je ne sais pas si je la reverrai.

Ruth préféra ne rien dire : y avait-il quelque chose à répondre ?

Il se remit en marche, ouvrit le frigo, prit une bouteille de jus de fruit, attrapa deux verres et se laissa tomber sur son canapé :

— Vous voulez boire un peu de jus de pamplemousse ?

— Oui, merci... répondit Ruth qui s'installa dans un des deux fauteuils en face de lui.

Dix minutes passèrent dans le silence, la fatigue, l'attente pesante, les regards, et puis le mobile de Carlos, posé sur la table basse, émit un son bref : un SMS.

Carlos s'empara de l'appareil, Ruth ne dit pas un mot, ne bougea pas, le laissa découvrir le contenu.

Il fronça les sourcils, et tendit finalement le smartphone à la commissaire :

— Une photo d'elle. Putain...

Ruth frémit en regardant l'image en hauteur, représentant Clara cadrée en buste, vêtue d'un tee-shirt noir, contre un mur en béton, avec un éclairage cru venant du plafond de la pièce mystérieuse.

L'élément qui retenait immédiatement l'attention, et qui serra le ventre de Ruth pourtant habituée à faire face à bien des choses difficiles, c'était ses yeux.

Elle n'en avait pas.

Dans le creux de ses orbites d'où partaient de fines stries de cicatrices claires vers le front, les joues, il y avait deux rondelles légèrement bombées couleur peau de poupée en plastique, chair de Barbie : rose beigeasse.

L'effet était saisissant et très dérangeant. Clara avait été salement amochée, défigurée.

Elle composa vivement un numéro, celui du QG opérationnel : le fourgon banalisé à l'extérieur de l'immeuble.

— Maxime ? Vous avez la photo ?

— Oui, ouh, elle est...

— Pas de commentaires, merci, répliqua-t-elle doucement mais fermement.

— Oui, désolé. Je la transmets en ce moment au service technique, on vous rappelle au plus vite avec leurs conclusions.

— Qu'ils foncent là-dessus. On va attendre ces conclusions avant de rappeler les ravisseurs, pour les faire mariner un peu, à moins qu'ils ne rappellent avant. Merci, à plus tard.

Carlos examinait la photo de près, zooma dessus de deux doigts en pince, en silence.

— Il y a quelque chose... Je crois... Je crois que...

— Quoi ?

— Elle est morte.

— Hein ?

Ruth se leva vivement et vint s'asseoir à ses côtés.

— Morte ou inconsciente.

— Mais elle ne tiend... commença Ruth.

— Debout ? Elle n'est pas debout, elle est couchée, on a pris cette putain de photo atroce debout au-dessus d'elle, j'en suis persuadé. Là on se... focalise d'abord sur ses yeux, mais ça cloche de partout ! Ses cheveux, bien rangés sur les côtés pour ne pas s'étaler au sol, mais si elle était debout ils ne tomberaient pas comme ça, vous voyez ? J'ai vu plein de photos de cadavres...

— Moi aussi.

— Tu sens pas le malaise, en dehors de ses yeux manquants ?

— Si... Son tee-shirt, il est en soie, non ?

— Hein ? Heu... oui, oui c'est de la soie, grimaça Carlos en se remémorant Clara la veille au matin, bien vivante quand il avait quitté l'appartement.

— Il y a un pli sur l'épaule qui ne serait pas là avec de la soie, si elle était debout, la soie est fluide, elle tombe et glisse sur le corps. Mais si elle est couchée, le pli s'explique.

— Je vais les appeler, annonça Carlos en appuyant sur le bouton de l'iPhone, faisant disparaître la photo de l'écran.

— Non, attends ! s'exclama Ruth, on attend l'analyse de la photo, et il faut de toute façon qu'on soit synchro, je t'en prie. S'il te plaît !

— Oui, OK. Mais écoute : je ressens de toute ma peau, de toute mon âme, qu'elle est morte. Clara est morte et... ça change tout. Il faut les coincer, en finir. Voilà ce que je compte leur dire...

Et eux tout autour

Les spécialistes avaient jugé eux aussi, de leur côté et sans connaître mon point de vue, que Clara était inconsciente, sans se prononcer plus que cela, et allongée sur le sol.

Tout le monde était prêt, Ruth m'avait fait signe de la tête. Elle portait un casque branché sur une sorte de *hub* relié à mon téléphone spécial, et je composai le fameux mystérieux numéro. Je me sentais à vif, mais très calme. Plongé en moi et sur ce qui allait se passer, à l'exclusion de tout le reste, de toute la marche du monde.

J'avais en tête l'image mortuaire de Clara, qu'on avait voulu, cruelle et insupportable ironie, intituler « Preuve de vie », une image qui n'allait pas quitter mon esprit de sitôt... Jamais sans doute, puis j'évacuai cette image : ça sonnait, à l'autre bout du fil.

— Oui.

— C'est moi, Carlos.

— T'as reçu l'image ? lança une voix rude, à l'accent étranger indéterminable.

— Pourquoi vous me tutoyez ? demandai-je aussitôt.

Il y eut une seconde de flottement, de la part de celui qui a du mal à y croire.

— Hein ? Tu te fous de moi ?

— Je veux parler à votre chef.

— C'est moi.

— Non. Passez-moi le responsable de votre opération.

— Écoute, connard, arrête de faire ton rigolo, sinon y va se pass...

— Écoute-moi toi, répliquai-je rageusement d'une voix douce. Passe-moi ton chef, tu m'entends ? Je ne pense pas qu'un bordel pareil soit confié à un mec qui me traite de connard, alors que vous avez besoin que je sois coopératif, très coopératif, très gentil... Alors à toi d'être un gentil garçon, et passe-moi le responsable !

Il y eut un silence, j'entendais la respiration de colère du mec au bout du fil, en face de moi, Ruth me jeta un regard apeuré, mais elle avait aussi une ombre de sourire, j'avais prévenu tout le monde, mais tout le monde devait me trouver téméraire, sur la corde raide. Dangereusement provocateur.

— Allô ?

— Bonjour. C'est vous le responsable ?

— Oui... Vous faites le mariole, ce n'est pas forcément une bonne idée... me répondit une voix au très léger accent belge, je l'aurais parié.

— Je n'aime pas qu'on me prenne pour un con. Bon, on va pouvoir discuter. Que voulez-vous pour libérer Clara ?

— Vous avez reçu la photo ?

Répondre à une question par une autre question : l'homme maîtrisait son discours, et ce dans quoi il était engagé.

— Oui, je voudrais lui parler, la photo ne m'indique pas grand-chose, vous avez pu prendre cette photo avant de l'exécuter.

— Lui parler ? On verra... répondit-il d'une voix traînante, légèrement méprisante. J'aime pas les marioles.

— Que voulez-vous pour la libérer ?

— Tu le sais.

— Ben non ! Comment voulez-vous que je sache ? Je fais pas mal de trucs illégaux et hors-normes, et depuis des années, j'ai du mal à faire le tri, vous savez, ricanai-je.

— Les mémoires de ta copine banquière.

— C'est pour ça que vous l'avez tuée ? demandai-je sans relever qu'il me tutoyait : on passait à autre chose, d'égal à égal, donnant-donnant.

— Avant de calancher, elle a lâché le morceau : elle t'a demandé de planquer ça, on le sait. Alors fais pas semblant.

— Elle m'a juste amené un disque dur, sans rien me dire.

J'en avais parlé à Ruth : je ne pensais pas que ces mecs savaient à quoi ressemblaient les films, il fallait que je teste cette hypothèse.

— Ben c'est ça qu'on veut, ce qu'elle t'a donné. T'as regardé le truc ?

— Chuis pas un bleu, j'aime ma tranquillité, et j'ai qu'une parole, lâchai-je dans un couplet viril de truand au grand cœur... Elle m'a dit, tu le planques, je l'ai planqué.

— Ben c'est cool : tu vas le déplanquer, tu nous files ça, et tu retrouves ta nana aux yeux de biche, ricana-t-il.

— C'est la bonne blague qui fait que si tu me tombes dans les pattes, tu auras le temps de pleurer tes couilles avant de perdre connaissance...

— Tu joues les durs ? me demanda l'homme.

— À toi d'en juger, d'évaluer si je suis sérieux. Bon, quelles sont tes conditions ?

— T'as parlé aux flics ?

— J'ai l'air d'un mec qui parle aux flics ? Je trafique des armes, mec, tu le sais peut-être, parce que je bosse en Belgique, et je pense que t'es Belge, non ?

Il eut un ricanement pour trouver une contenance, parce qu'il ne savait pas que je trafiquais des armes (je n'en trafiquais pas, normal qu'il l'apprenne à l'instant), et un peu de panique que j'ai détecté son accent et son origine.

— Quelles sont tes conditions ? répétai-je pour maintenir la pression.

— Tu l'as, le disque dur ?

— Pas ici, mais je peux l'avoir dans la nuit.

— Ah ? Bon, on t'indiquera un parking d'autoroute, il paraît que ta copine faisait la pute sur les parkings...

— Pauvre merde, change de ton avec moi et rappelle-moi quand t'auras décidé de traiter avec moi.

Je coupai la communication, et en croisant le regard de Ruth, elle comprit que même si j'avais indiqué à son équipe et elle que je voulais et devais suivre une « ligne dure », la colère qui m'avait fait raccrocher n'était pas une stratégie, pas une volonté de garder l'avantage dans ce duel dont... une partie de l'enjeu, gisait morte sur un sol en béton.

— Vous avez quelque chose au niveau localisation ? demanda Ruth à son équipe.

— Oui, des relais qu'on analyse, banlieue sud ou sud-ouest, on va pouvoir affiner ça...

— S'il rappelle, ça va être plus précis ?

— Oui, s'il rappelle, il émet un SCR, un signal dans le maillage réseau, c'est plus facile à localiser... Mais on ne garantit rien...

— Je sais, répondit-elle, personne garantit rien. Merci. Oh, il rappelle !

— Oui ?

— Ça va mieux, t'es calmé ? me demanda la voix.

— Me chauffe pas, enculé. Toi aussi t'es calmé ? Tu parlais de parking...

— Ouais, fit la voix, quand t'as la marchandise, on va t'indiquer une autoroute, et puis un parking. Tu déposes ça où on te dit, tu repars, on vérifie le truc et on t'indique un aut' parking où tu récupères ta copine.

— Passe-la-moi.

— Chuis pas avec elle.

— Écoute, je veux une vidéo sur mon téléphone, où elle me parle. Ta photo, elle pue. Elle est pas contre un mur, elle est allongée, je pense qu'elle est morte, tu vois. Je pense que tes putains de bourreaux ont fait une connerie, peut-êt' même qu'ils ont pas

osé te le dire. Voilà ce que je pense. Tu n'as pas la monnaie de l'échange, ou alors prouve-le-moi.

Il y eut un silence, et devant moi Ruth ouvrait de grands yeux, carrément déstabilisée, et j'enchaînai aussitôt.

— Écoute bien, je pense très fort que t'as foiré l'opération, toi et tes hommes, je pense même que le mec qui est derrière, çui qui te paye, il va pas apprécier. Mais écoute encore : je te laisse jusqu'à minuit pour me prouver qu'elle est vivante. Minuit. Entretemps, je récupère ce que recherche si fort ton commanditaire. À minuit on rediscute de tout cela, mais je te conseille de remuer ton putain de cul, et de tout dire à ton client, même si ce n'est pas très agréable pour ta réputation... en Belgique et ailleurs.

Je raccrochai.

Tétanisée, Ruth me dévisageait, abasourdie.

— Carlos, on était convenu que v...

— On était convenu... ? Tout le monde m'écoute, là ?

— Oui, je suis en ligne avec eux... me répondit-elle en tapotant son téléphone.

Je pensais que sa stupéfaction allait basculer sur la colère, la vexation de la responsable de l'opération qui n'a rien pu faire, mais sa voix était douce, et son regard ne me lançait pas les éclairs que j'attendais.

— C'est Carlos. Je devais leur laisser annoncer leurs instructions, dire que je réfléchissais... Nous laisser le temps d'analyser tout ça. Mais c'était pas le bon plan, je l'ai pas senti comme ça, je ne suis pas censé être un mec qui réfléchit, je suis censé prendre le dessus, combattre, connaître la mort par cœur... Je ne suis pas un mec qui a peur, et ce que me proposait ce mec, c'était des conneries. Même en bouclant l'autoroute, on aurait chopé deux clampins sans papiers à qui on a donné 500 € pour aller récupérer un sac à dos sur un parking !

— Juste un point, remarqua la commissaire, est-ce que vous ne pensez pas que provoquer, déstabiliser cet homme, lui annoncer

que vous pensez que Clara... est morte, ne risque pas de tout compliquer, qu'il risque de se replier et de nous échapper ?

— Parce qu'il a peur de moi ? ricanai-je. Vous rigolez ? Il est coincé, il est dans une merde noire si elle est morte, comme je le pense. Plus de monnaie d'échange, et le commanditaire, vous pensez qu'il va lui dire : « Oh c'est pas grave, laissons tomber, on a perdu sur ce coup-là, remboursez-moi 50 % et on n'en parle plus ! » ?

— Je ne pense pas, en effet, répondit-elle avec un petit sourire qui apaisa un peu ma rage intérieure.

— Il est coincé entre moi et son client, il a peur, il croit même que je le connais, il a plus la trouille que s'il pensait que j'avais déballé tout aux flics. Il cherche une solution.

— Vous pensez qu'il va se découvrir ?

— Je ne sais pas. Mais quand... il avouera que Clara est morte, il saura que je suis avant tout un homme d'affaires...

— Ah oui, on a appris que vous étiez un trafiquant d'armes ?

— Oui, répondis-je avec un rire triste.

— Carlos, je le dis devant tout le monde, je pense que vous avez mené cette conversation avec une maîtrise impressionnante, déclara Ruth. Vous êtes au cœur des choses, et votre réaction, la manière dont vous avez mené le débat et gardé l'initiative, tout cela nous met sans doute dans une perspective que j'espère... favorable.

— Je pense qu'un chef en opération, sur le terrain, capable de dire ça, je le suis les yeux fermés.

Son visage, ému, se crispa brièvement.

J'aimais vraiment cette fille, son courage, sa sensibilité, elle était pleine d'émotions, mais tournée pourtant vers l'action, c'est rarement compatible, et presque jamais dans un tout cohérent.

— Maxime et les autres ?

— Oui Commissaire ? Heu... Carlos nous écoute ?

— Oui, répondit la commissaire, mais c'est encore moi la chef, rassurez-vous, ajouta-t-elle en souriant (je perçus des rires lointains). Il est impliqué avec nous. Les guetteurs réagissent ?

— Ils ont reçu des coups de fil, tous. À Colombes aussi, apparemment. On n'a pas pu tout capter, mais pour notre premier client, ici, c'est encore du serbe, À Colombes on a aussi capté quelque chose, on vient d'envoyer le son au labo. Et niveau localisation de votre appel, on a quelque chose, à Verrières-le-Buisson, dans l'Essonne, on affine, et les gars en noir se tiennent prêts. J'ai eu des infos, aussi, pendant la conversation...

— Quoi ?

— Deux mecs qui guettent ici sont recoupés. Mercenaires d'origine polonaise pour l'un, serbe pour l'autre, la piste se confirme, tous deux ont leur base en Belgique, on travaille dans cette direction pour les autres, un autre qui est à Colombes, peut-être recherché par Interpol, mais c'est pas sûr, un Allemand. Ça avance, Commissaire. Et j'ai eu un commentaire sur les films, c'est un truc énorme, d'après les techniciens, énorme... et très chaud, si je puis me permettre, d'après eux.

— Je crois qu'Irène a pas fini de foutre le bordel avec son cul, lançai-je avec un amusement fortement teinté de tristesse et de tendresse.

— Commissaire, les deux bagnoles de Colombes démarrent !

— Collez-leur au train, avec un max de prudence, c'est pas le moment de faire foirer les choses.

— Vous pensez qu'ils rappliquent par ici ou qu'ils rejoignent leur boss ?

— Je ne sais pas, mais le bordel créé par Carlos les fait bouger, on dirait... Bon. Autre chose ?

— Oui, Sylvia est en route avec les fac-similés des disques. Elle va rentrer dans l'immeuble comme une habitante lambda et vous rejoindre.

— Parfait. Bon, vous m'écoutez tous, à Colombes pour ceux qui sont encore là-bas, et ici ?

— Oui...

— Oui !

— À l'écoute ici...

— On y est, Commissaire...

— Bien ! Il est 21 h 41. D'ici minuit, ultimatum de Carlos, dans un peu plus de deux heures, ça va bouger, ils vont s'agiter, se découvrir sans doute, peut-être que le mec avec qui il a parlé va contacter son commanditaire.

Elle réfléchit un bref instant, j'aimais la concentration virile de son visage, et la saveur douce de ses yeux, malgré toute sa détermination en marche.

— Carlos a annoncé qu'il allait récupérer les films, reprit-elle, il reste un espoir à leurs yeux, un truc à négocier, à tenter... Et ils ont les clefs de l'appartement ! Tenez-vous prêts à une action choc de la part des guetteurs, je n'y crois pas mais il faut être prêt. Quand Sylvia aura déposé les fac-similés, black-out sonore de ma part, mais je reste à l'écoute.

— Commissaire ? C'est Mathieu.

— Oui ?

— Sylvia peut pas rester en soutien logistique dans l'appartement, s'ils veulent intervenir en débarquant chez Carlos ?

— Non, si le chef veut le voir pour négocier dans l'appartement, je pourrais me planquer, mais on ne pourra pas être deux. Mais si Sylvia peut m'apporter des cartouches de gaz et deux masques, ce serait bien.

— Ici Maxime, on l'informe. Et pour le GIPN ?

— Informez-les précisément, mais je ne veux voir personne de chez eux dans la rue avec leurs monospaces noirs aux vitres fumées, merci !

— Compris Madame, répondit joyeusement Maxime. Juste un ou deux hélicos ?

— Ah oui bonne idée, rigola-t-elle.

— J'ai deux gilets pare-balles dans la Mercedes, lançai-je en souriant. Réglementaires, je crois, mais mieux que ceux de la police, désolé.

— Sans déconner ? rigola Ruth. J'en suis ravie. Bon. On attend Sylvia. Restez concentrés.

La commissaire raccrocha et souffla tranquillement l'air de ses poumons.

— J'ai une super-équipe, sourit-elle.

— Ils doivent t'adorer... Tu veux un café ?

En attendant Sylvia, elle m'aida à ranger grossièrement le salon, en regardant son mobile régulièrement, je lui montrai où elle pouvait se planquer dans ma chambre si quelqu'un venait, et puis Sylvia s'annonça, je la reconnus et mis un nom sur elle quand elle fut sur le palier, elle rentra rapidement que je puisse fermer la porte.

Elle avait tout suivi, bien entendu, et nous donna les masques, les cartouches de gaz, elle prit mes clefs et alla chercher les gilets pare-balles dans la voiture, pendant ce temps je parlais à Ruth de mon idée, et en remontant, je frappai à la porte des voisins d'en face, Ruth et Sylvia derrière moi avec le brassard de police, duo de charme et de choc.

Cartes de police, Sylvia avec le gilet pare-balles qui ne m'aurait servi à rien, mon jeune voisin ouvrit de grands yeux et faillit s'évanouir, Sylvia rentra chez eux pour organiser sa planque et referma la porte.

Une fois revenus dans l'appartement, je mis le gendarme, personne ne rentrerait, même avec les clefs de Clara, Ruth indiqua alors le black-out de sa part et coupa la communication.

Elle disposa le gilet et les cartouches de gaz dans ma chambre et on continua à ranger, mais l'attente maintenait une pression qui s'accentuait lentement, il faisait chaud dans l'appartement.

Elle avait envie de baiser. J'en étais de plus en plus persuadé.

L'intensité de ses yeux de chat, une nervosité de son corps qui n'était pas que le danger, les enjeux, l'opération. Ses regards dont elle cherchait à modifier ou atténuer le sens quand ils croisaient le mien...

Un truc animal émanait d'elle, de cette femme que je n'arrivais pas à situer vraiment, elle m'avait d'ailleurs posé la bonne question : était-elle si pleine de tendresse qu'elle devait agir beaucoup pour faire avancer sa vie, ou bien était-elle une droguée d'action et de travail qui se faisait sans arrêt déborder par des vagues de douceur qu'elle ne pouvait pas juguler ?

Cette femme m'intriguait, m'émouvait, m'attirait, et je me rendais compte avec effroi que pour moi, pour moi tout entier, Clara était morte.

Le désir de plus en plus évident de Ruth, mon attirance latente pour elle auraient dû être anéantis, rendus insupportables en ces circonstances, et la photo de Clara, cette impression si morbide, l'évidence qui m'obsédait depuis que j'avais vu cette photo apparaître, auraient dû remplacer tout sentiment, anéantir toute ébauche de possibilité d'amorce d'un désir quelconque, à part celui de la vengeance.

Mais curieusement, ce n'était pas le cas, et tout aussi étrangement, aucune morsure de culpabilité ne venait me glacer et me rappeler à l'ordre. À l'ordre moral ?

La moralité, c'était de vouloir en finir avec les meurtriers de ces deux femmes si fragiles, détruites avec tellement de cynisme après avoir tellement souffert, de tout faire pour stopper les malades qui avaient fait cela pour protéger la réputation de je ne sais quel homme en arrière-plan.

J'avais choisi mon camp : celui de ceux qui se défoncent pour maintenir un minimum de sens au grand bordel imprévisible qui pourrissait tout ce que j'aimais.

J'avais choisi mon camp, celui des vivants.

Ruth était vivante. Pas immorale, pas une putain de garce sans retenue, c'était une femme vivante dont la pulsion de vie devenait envahissante, urgente, et de plus en plus belle.

Personne n'aurait compris, elle avait une trouille bleue je crois que je ne comprenne pas.

Mais la mort rôdait, une mort... aveugle.

La mort nous réclamait, la mort se foutait des gilets en kevlar, des chargeurs supplémentaires. La mort avait faim, elle avait un accent belge, elle me voulait, elle voulait Ruth.

Alors un moment, je frôlai Ruth pour me déplacer et j'attrapai sa hanche, on échangea un regard d'une intensité à couper le souffle, à voir ses yeux qui brillaient de tant de flammes, on aurait pu croire qu'elle me haïssait de toute son âme, tellement elle avait envie de tout son corps.

— On est pas en ligne avec toute la police d'Île-de-France ? murmurai-je en souriant.

— Non, pouffa-t-elle avec un sourire surpris et délicieusement enfantin.

— J'ai envie de toi.

Je l'embrassai, ouvris la porte en elle et elle se colla violemment à moi en plongeant sa langue chaude dans ma bouche en écrasant ses seins contre moi, et rien d'autre n'exista plus que l'urgence et le désir, mêlés face à la mort pour y opposer un mur de chaleur : il y avait les armes, les téléphones de tous calibres, les caméscopes, les disques qui enregistraient les témoignages, téléobjectifs, plaques minéralogiques, les équipements de sécurité, l'argent pour payer tous les tarés du monde, pour payer ma Mercedes, toute cette violence qui montait pour nous étouffer de désespoir, et puis en face, dérisoire mais au-dessus, il y avait les seins de Ruth, mon érection, l'urgence, l'urgence, la beauté entrevue de cette dentelle malmenée, la salive de Ruth et la mienne, son corps contre le mur, les putains de boutons de son jean qui résistaient, le rire dans ses yeux de folle, la paume de sa main qui s'enroula autour de mon

sexe qui défiait tout, y compris le silence de Clara, qui s'enroula pour le guider en elle.

Son sexe vivant qui n'était pas assez mouillé, ouvert, qui n'avait pas eu le temps depuis les quelques secondes où nous étions devenus fous, alors la pénétration n'était pas facile, Ruth mordit sa main, je ralentis l'urgence pour que le chemin de son ventre puisse devenir glissant, j'improvisai de devenir délicat, d'attendre un peu, je mordillai ses seins, et son corps, ses nerfs, sa peau inventèrent ensemble que ma salive sur ses seins pouvait devenir le mouillé de son vagin qui me dévora et m'aspira au lieu de résister !

Je fus au fond d'elle, elle eut un regard de noyée qui lâche la bouée qui l'aurait sauvée, mais elle était plus vivante, survivante, plus vibrante que jamais, noyée de désir elle ouvrait la bouche pour avaler l'air chaud de toute la beauté de cet instant, en broyant mes épaules de ses doigts crispés, en tendant son bassin, le jean juste baissé lui entravait les jambes mais toute sa chatte s'ouvrait, respirait, m'avalait.

Juste nos souffles, il n'y eut aucun cri, aucun gémissement, tellement de monde tout autour nous guettait ! Nous deux, et eux tout autour, immobiles.

Je la pilonnais avec régularité, elle transpirait, secouait la tête, les yeux hagards, la bouche grande ouverte, se mordit le poing, serra fort les paupières et bloqua son bassin, mais je continuais, et elle se détendit soudain, eut un sourire vague, tendre, et me glissa un murmure presque inaudible à l'oreille :

— Jouis en moi, donne tout.

Un murmure fabuleusement excitant.

J'accélérai peu à peu, elle resserra le passage trempé de son vagin autour de moi, l'urgence, je devais laisser l'urgence m'envahir, je réprimai un cri et donnai un dernier coup qui la cloua au mur, elle mordit à nouveau sa main, yeux fermés, tandis que la première salve de mon sperme jaillissait en elle, tout au fond,

suivie d'autres, animales, très chaudes, désordonnées, je me vidais en elle.

Et puis comme la mort était sans doute près de nous, impuissante mais si dangereuse, je me retirai doucement, donnai un mouchoir en papier à Ruth qui me réserva alors le plus tendre des sourires en plongeant ses yeux illuminés dans les miens, on se rhabilla.

Encore essoufflés.

Jus de pamplemousse, au goulot, devant le frigo, et puis l'horloge reprit ses droits : le marécage s'agitait tout autour de notre bulle de lumière.

Promenade nocturne

L'attente.

Minuit approchait lentement, Ruth suivait l'évolution des événements : les deux voitures stationnées à Colombes étaient parties pour Verrières-le-Buisson, d'où l'appel avait été repéré.

Sur la nationale 20 au sortir de Paris, il n'avait pas été difficile de les suivre, ça avait été plus délicat une fois arrivé dans la petite ville, les flics à leurs trousses discrètes avaient dû leur laisser du champ au bas d'une rue déserte, heureusement une impasse, qui grimpait vers le bois. Cinq minutes après en parcourant prudemment la rue, ils n'avaient pas pu repérer dans quel garage ou jardin les deux voitures avaient pu terminer leur trajet Paris-banlieue.

Mais c'était déjà une progression énorme, et un dispositif avait été immédiatement mis en place, et le GIPN avait débarqué des hommes dans le bois de Verrières, non loin, pour surveiller la partie haute de la rue et être tout proches en cas d'intervention.

Tout le monde était sur le pied de guerre.

Ruth et Carlos aussi, mais dans cet appartement, le temps paraissait comme eux : isolé, oisif et tendu.

Ils parlaient très peu, et à mi-voix, les ravisseurs pouvaient être tout proches. Alors la commissaire, quand elle ne surveillait pas son mobile, rêvassait un peu, les nerfs à vif mais la tête se promenant dans les hypothèses rêvées que tout cela soit terminé, que cette affaire impossible se referme, que les remous s'apaisent,

et que Carlos et elle puissent aller l'un vers l'autre, et s'aimer, et souffler.

Une rêvasserie agréable, mais elle savait qu'on en était loin, au moins ça passait le temps...

Le premier décryptage des disques du journal intime progressait, et Samir, le responsable de ce travail laborieux, qu'elle connaissait et appréciait, lui envoya un courriel légèrement désabusé :

« Les pistes et les suspects potentiels se multiplient de minute en minute, et du beau monde, c'est sans doute le document le plus gênant de cette partie du siècle en France, rien de moins, de quoi faire tomber un grand nombre de personnalités : Mme I. F. a organisé le ball-trap.
Pour trier tout cela avant que tout le monde ne s'affole en haut lieu, cela risque d'être acrobatique !
Si vous coincez la bonne personne, tout le monde sera soulagé, mais il faudra mettre ce matériel ultra-sensible dans un énorme coffre-fort ! »

Elle sourit, fit lire à Carlos en lui murmurant :

— C'est le message qui me fait sourire, la forme mais pas le fond. Si Irène n'avait pas enregistré tout ça, on n'en serait pas là, et il n'y aurait pas eu... autant de dégâts.

— Elle recherchait l'extrême, et à force de le côtoyer... C'est comme un surfeur qui en arrive à oublier les récifs autour. La vague de plus en plus haute... Dis ?

— Oui ?

— J'ai une approche à te proposer pour négocier, et en finir avec ce bordel...

Ils en parlèrent intensément pendant dix minutes, Ruth évoquait les écueils, les difficultés, les zones de flou et les dangers possibles. Mais tout était dangereux.

Elle prit la décision de le suivre, puis appela son équipe, elle passa en revue avec eux tous les détails de l'opération, répondit

aux questions brèves et précises, cerna mieux les choses, donna les ordres.

Puis tout étant calé, elle éteignit son téléphone, et ils attendirent à nouveau.

Alors que Carlos finissait son sandwich bricolé vite-fait, en buvant un café réchauffé, son mobile sonna, il jeta un œil à la pendule de la cuisine : 23 h 52.

Il croisa le regard intense et concentré de Ruth et connecta son téléphone :

— Carlos.

— C'est moi.

— Je veux lui parler, à elle.

— ... impossible.

— Elle est morte ?

Il avait prononcé la question d'un ton calme, dénué d'émotion, il y eut un silence.

— Je t'ai posé une question. Tu y réponds, et on continue à discuter, OK ?

Discuter, ça voulait dire négocier, ça signifiait qu'il ne fermait pas la porte, alors que les ravisseurs n'avaient plus rien à échanger.

— Oui. Un des membres de l'équipe a fait une connerie. Désolé.

— Désolé mon cul ! Tu t'en fous, d'elle, pour toi c'est juste la poule aux œufs d'or que ce mec a tué. T'en as rien à branler, mais ça contrarie tes plans, et ton client... ouh... il doit être furax, j'aimerais pas être à ta place...

— J'ai justement une proposition à te faire de sa part...

— Ferme-la, répondit Carlos, toujours aussi calme, et écoute. Ouvre bien tes oreilles : tu as foiré le coup, elle est morte, on allait se marier, elle et moi, changer de vie, acheter une petite maison au Portugal... Tu m'écoutes, pauvre con ? Alors je vais te dire un truc : je suis intelligent, je connais les coups tordus, je sais très bien que je n'arriverai jamais à te coincer, à te tuer, à me venger, à connaître le nom de ton commanditaire... Mais en fait, je m'en

fous. Ma vengeance, ce sera de lui prendre son blé. Il payera, ton mec, et il va le sentir passer. Tu peux lui dire, il va raquer, et ne jamais oublier. On va négocier ça...

— OK, répondit l'autre, chuis là pour ça, je t'écoute...

— Ce que tu cherches est sur un disque dur avec un code. J'ai le disque, et Irène m'avait donné le code, je viens de comprendre pourquoi elle m'avait donné ce code.

— Je t'écoute, c'est quoi ton prix ?

— Je suis le seul au monde à le connaître, ce code, continua Carlos comme s'il n'avait pas entendu la question. Elle travaillait dans une banque, et ce disque dur, si tu te trompes trois fois de code ou si tu essayes de le forcer, il efface tout son contenu. Mais ton client, dans ce cas, il ne sera jamais sûr que le contenu est le bon. OK ?

— OK, continue.

— C'est simple, répondit Carlos en ricanant. Vous allez m'acheter le disque dur, et je vous offrirais le code, ce sera cadeau, ça me fait plaisir...

— Combien ?

— Trois millions d'euros.

— ... C'est une somme, on n'a pas ça sous la main...

— Tu te démerdes, je te laisse quelques heures, et comme tu as tout foiré ton opération, pauvre naze, et que grâce à moi, l'affaire peut quand même se conclure en douceur, je pense que tu vas être très zélé. Mais j'ai une condition, avant même d'étudier les conditions d'échange.

— Laquelle ? demanda l'homme d'une voix tendue.

— Je veux lui dire au revoir, à Clara. Je veux voir son corps et lui dire au revoir.

— ... Quoi ? s'exclama son interlocuteur, stupéfait. Mais c'est pas possible, ça ! Hé ? Ils ont... ils sont en train... de... de le faire disparaître, le corps, non c'est pas possible !

Carlos respira lentement, il était pâle.

— Appelle-les, arrête-les, dis-leur que je veux voir le corps, lui dire au revoir, et après je vous vends le disque dur : les films contre du fric, et ciao. Mais avant : lui dire au revoir. Débrouille-toi.

— C'est pas poss...

— Et t'auras sans doute compris que j'en ai rien à foutre, poursuivit Carlos très calmement. Si je ne peux pas faire au moins ça, lui dire au revoir, récupérer ma bague de fiançailles en souvenir d'elle, je vais voir les flics, ou un journal genre le Canard, ou j'envoie tout ce qu'elle raconte par petits bouts sur Internet. À toi de voir. Mais je pense que c'est tout vu et que tu seras coopératif. Appelle ton équipe de branleurs et rappelle-moi. Vite.

Il raccrocha.

— Ça va s'agiter, lâcha t-il simplement, et Ruth vit la fatigue, la tension et la tristesse dans son regard.

Cinq minutes plus tard, un cyclomoteur rouge s'arrêta devant l'immeuble : un livreur de pizza qui prit sa housse isotherme dans son top-case, consulta son smartphone et sonna à la porte de l'immeuble.

Il monta en écoutant ce que disaient les observateurs de l'équipe :

— C'est OK, ils t'ont vu mais pas réagi. Ça passe.

L'officier de police livra le contenu de la housse à Ruth sans un mot, mais avec un sourire confiant qu'elle lui rendit, un peu tendue.

Il s'agissait d'abord d'un GPS, une petite plaquette minuscule dans un petit sachet qu'il avala. C'était le meilleur moyen de passer au travers d'une fouille et d'un déshabillage intégral.

Ruth testa le dispositif avec les membres de son équipe : Carlos était traçable et localisable, quoi qu'il arrive.

Ensuite, il y avait un disque dur, fonctionnant avec un code, comme il l'avait mentionné, et dessus un enregistrement : la version muette des confessions d'Irène. Le disque était lui aussi équipé d'un GPS avec une batterie longue durée, s'il remontait jusqu'au commanditaire.

Sait-on jamais.

Ils se rassirent... Carlos était comme absent, et Ruth savait qu'il se concentrait, comme un acteur avant d'entrer en scène, sauf qu'on n'était pas au théâtre.

Rien n'était écrit, l'équipe technique était cachée, ça allait être les flics, pas de doublure, pas de deuxième prise, il allait jouer la comédie sans filet de sécurité.

Ruth lui caressa le dos, il la regarda, soupira et eut un sourire, elle se demanda si les mecs du genre de Carlos existaient encore... elle ne voulait pas le perdre, mais ce qu'elle voulait ou préférait n'avait en fait pas d'importance : seul comptait un peu ce qu'elle avait mis en place pour la suite, dont personne ne savait ce que ça allait produire, ni qui dirigerait le hasard et les combinaisons d'événements.

L'équipe de surveillance leur annonça que la voiture n° 1, située en haut de la rue, venait de démarrer après que le conducteur ait reçu un appel.

Ils rappelèrent pour dire qu'elle avait fait le tour du pâté de maisons et qu'elle attendait en double file à l'entrée de la rue.

— La voiture n° 1 va sans doute passer prendre Carlos pour l'emmener, estima Ruth en ligne avec son équipe. Ils seront suivis par la seconde voiture en couverture. Il faut préparer la chasse, derrière la n° 2, mais filature mouvante dans la circulation pour garder la n° 1 à l'œil. Décrochages réguliers, vous plantez pas dans la chorégraphie. Baptiste, tu...

Le téléphone sonna.

Carlos soupira lentement, et décrocha.

— On a l'argent.

— J'ai le disque.

— Tu descends en bas de chez toi avec le disque. Sans armes, rien, pas le moindre petit canif, OK ? Une voiture passe te prendre, tu montes. Tu verras pas le conducteur, cherche pas à lui parler. Il

t'emmènera... là où elle est. Tu lui dis au revoir et après la voiture t'amène à moi. Tu me files le disque et le code, je te file le fric.

— Ouais c'est ça, railla Carlos. Et ton copain le mystérieux conducteur me ramène tranquillement chez moi... ? Non. Je te file le disque, je rentre chez moi avec le fric, et tu m'appelles, je te file le code, et tu vérifies, et basta. C'est comme ça.

— OK, OK. Bon, tu descends ? Et pas de conneries, joue pas les héros romantiques, ou les guerriers. Tu fais ça en douceur, comme tu disais, et tu seras plus riche, et on n'entendra plus parler l'un de l'autre.

— C'est parti, conclut Carlos avant de raccrocher.

Il se leva, dévisagea Ruth, assise dans le canapé, elle se leva et ils échangèrent un baiser silencieux.

« Je t'aime » murmura-t-elle avant de décrocher son téléphone.

— Tout le monde est prêt ?

— C'est bon pour nous, on a synchronisé les équipes, dispositif en place, les commissariats de quartier sont en alerte sur la région pour les renforts demandés dès que l'objectif A est localisé. Et à Verrières, les hommes en noir attendent, on espère que c'est là l'objectif B...

Selon la terminologie opérationnelle, l'objectif A était le corps de Clara, et le B l'interlocuteur de Carlos.

— On est tous avec vous, Carlos, continua Baptiste au téléphone, on vous tient à l'œil et on vous laisse pas tomber !

— Merci à tous. Vous êtes super. Je vais essayer que tout cela soit une réussite... Et de revenir en un seul morceau, ajouta t-il.

Il embrassa Ruth, qui serra son bras entre ses doigts, émue, puis il alluma son mobile, se connecta à l'équipe en mode transmission, prit le sac à dos avec le disque dur, et il quitta l'appartement en éteignant la lumière.

Elle se mit aussitôt en ligne avec l'équipe :

— Puma descend.

— On est OK.

C'était son pseudo à l'armée, un surnom plutôt flatteur, il l'avait proposé pour l'opération.

Le système du mobile que Ruth avait donné à Carlos avait des fonctionnalités particulières : il allait rester en communication avec le fourgon technique qui centralisait toutes les informations du dispositif, pour capter tous les sons en sens unique, sans qu'il n'apparaisse en quelconque transmission, téléphonique ou autre.

Deux minutes s'écoulèrent très lentement, puis :

— Puma est devant l'immeuble... OK, n° 1 démarre... Voilà. Il monte à l'arrière. OK... N° 1 en route avec Puma... Voilàààà... N° 2 se prépare, ils regardent tout autour, ils attendent... Aucun mouvement de notre part. OK, ils démarrent... À nous. C'est parti. En douceur...

Ruth soupira pour évacuer la pression, puis passa un coup de fil direct à Sylvia, qui attendait et suivait l'opération chez les voisins d'en face, et ramassa ses affaires et quitta l'appartement.

Elle retrouva Sylvia et elles descendirent ensemble au garage, sans un mot, tendues. Elles empruntèrent une sortie de secours et surgirent dans la rue, où une Ford Focus les attendait, avec Fabrice au volant.

Il démarra, et Ruth appela son équipe.

— Ici Steinberg. On en est où ?

— N° 1 rejoint sans doute le périph', pas de sons particuliers, n° 2 roule à un kilomètre de distance environ, ce sont pas des pros, ils sont très irréguliers, niveau conduite, mais pour nous, ça se passe bien. On a fixé la n° 1 et on a du monde sur le périph' dans les deux sens.

— OK. Je fais la voiture-balai, avec Sylvia et Fabrice, on est à l'écoute...

Elle raccrocha et se laissa aller contre le siège avant, elle ferma les yeux et s'accorda de se détendre quelques minutes : la filature s'étirait dans Paris la nuit, et la nuit serait longue.

Elle repensa à nouveau à ces deux femmes, les deux sœurs, Irène et Clara, toutes les deux mortes, parce que le sexe avait plongé dans l'excès, la clandestinité, s'était mêlé de pouvoir, de secret, et il y avait eu un court-circuit, son esprit vagabonda et elle imagina la sexualité comme un crotale rendu fou dans une boîte hermétique, et qui s'ouvre finalement par accident, il avait mordu l'une, puis l'autre. Carlos et elle ne réussiraient pas à couper la tête du serpent...

Et puis elle pensa au sexe : le sexe, c'était un tas de choses, mais elle voyait toujours que c'était bon, un émoi aigu, un bonheur qui fait apercevoir les sommets, la brûlure mêlée à la plénitude, un paradis éphémère, et peut-être, peut-être que l'alchimie du sexe et de l'amour était insurmontable, une illusion aussi cruelle que sophistiquée, mais elle voulait l'atteindre un jour, si elle en avait l'occasion, la chance, et avec Carlos peut-être s'il en réchappait cette nuit, s'il voulait bien d'elle.

Beaucoup de « si » et de « peut-être », mais elle voulait bien pour une fois risquer de ne rien maîtriser, laisser le cours des choses décider de la valeur de ses intentions, sans qu'elle ait la volonté d'être aux commandes : une histoire d'amour possible la dépassait bien plus, et bien plus fort, que l'organisation de ses services et son planning de piscine.

Il faudrait qu'elle change d'angle de vue, d'angle d'attaque... en serait-elle capable, elle n'en savait rien, mais elle ne voulait pas y réfléchir plus, elle verrait bien, et puis c'était difficile d'envisager cela alors que Carlos était embarqué dans une voiture conduite par un tueur pour aller voir le cadavre de celle qu'il avait aimé dans un recoin secret, entouré d'autres tueurs, avant d'aller peut-être rencontrer le chef de toute cette bande.

« *Ne brûlons pas les étapes, mais s'il meurt, je serais brisée.* » se dit-elle.

Son mobile s'alluma, elle décrocha et entendit une voix de l'équipe, elle comprit à la voix étouffée par le casque que c'était un motard en civil :

— On est à la Porte de Bagnolet, la n° 1 vient de prendre le périph' vers le nord... Je les dépasse et sors à la prochaine sortie.

— Bien reçu, merci.

La tension nerveuse de Ruth remonta ; terminées, les rêveries !

— La n° 2 suit.

Elle sentit ses nerfs se tendre, s'aiguiser, rien ne pouvait accélérer le cours des choses, il fallait attendre, les gyros, les armes, le bruit et la fureur, la haine autant que la justice, tout cela ne servait à rien. Pour l'instant.

Cinq minutes après, la Focus transportant Ruth s'engagea sur le périphérique extérieur, à la poursuite modérée d'une voiture suivie discrètement d'une autre voiture, entourée encore plus discrètement d'une nuée de véhicules qui ressemblaient à tout sauf à des véhicules de police remplis de policiers.

La promenade de tout ce petit monde surtendu se poursuivait.

Le Belge

La Peugeot roulait prudemment sur le périphérique, je croisais parfois le regard du chauffeur, un regard vide que je connaissais quand il était compris dans la tête d'un tueur, d'un mercenaire, d'un SDF, d'un type dont la vie est en marge et qui s'en fout.

Ce mec avait l'air absent, mais je savais aussi que c'était un nuisible, qui n'hésiterait pas à me tuer, à lui-même risquer de mourir si quelque chose déconnait.

J'étais en partance pour l'inconnu avec cet inconnu, et je regardais le paysage urbain inesthétique, sans intérêt, en pensant à mon téléphone spécial qui captait les sons inintéressants également de cette balade en bagnole, et en sachant que tout autour de nous il y avait des voitures, des motos, des fourgons, avec dedans des gens armés et sur les nerfs qui devaient ne pas me perdre de vue et intervenir si possible, on ne savait où ni quand ni comment : c'était plus une force d'improvisation qu'une force d'interposition !

J'étais seul, en partance, mais ça ne me faisait pas spécialement peur : mon goût pour l'action allait de pair avec à la fois une préparation minutieuse, physique, matérielle, mentale, ma survie pouvait en dépendre, c'est ce que j'avais appris, et puis une dose de fatalisme une fois que c'était en route : je savais que je ne pouvais tout prévoir, qu'il fallait s'en sortir au mieux, être lucide sur le chaos qui semblait vouloir toujours reprendre la main dès qu'on essaye de tout maîtriser. C'est ce que j'avais fait pour survivre, dans les Forces spéciales portugaises.

J'étais seul, en partance, avec comme seules armes un téléphone qui faisait le lien, pour l'instant, avec les flics, mes connaissances du close-combat qui n'étaient pas hélas appuyées par une pratique régulière (ces dernières années, l'éventualité de tuer un homme à mains nues n'avait pas été assez d'actualité pour que je maintienne à ce sujet un entraînement à la hauteur), et puis une courte lame triangulaire, coupante comme un bistouri, avec une petite poignée plate pour la serrer entre deux doigts comme un coup de poing américain. Je gardais ça dans mon étui de Carte Bleue, derrière une carte de fidélité de supermarché, dans ma poche.

Mais que ça puisse me servir, j'en doutais : je n'allais pas à un combat de rue, j'allais dans un guêpier de merde où plein de gens autour de moi seraient armés de toutes sortes d'armes à feu.

C'était le petit truc secret qui servait à ce que je ne me sente pas complètement à poil dans la rivière aux alligators. Une autre question que je me posais en regardant les lumières oranges au plafond des tunnels : où était ma bonne étoile ? J'espère qu'elle ne m'avait pas oublié depuis les zones de combat que j'avais connues et dont j'étais à chaque fois rentré.

Et si tout cela foirait, si même je ne m'en sortais pas, les confessions secrètes de la banquière allaient peut-être livrer leurs secrets, et au bout du compte l'identité de celui qui était allé chercher un mec capable d'embaucher d'autres mecs, comme celui qui était au volant, et qui étaient capables de ça.

Putain.

On fit le tour du nord de Paris, et le mec sortit porte d'Auteuil, dans le XVIe, c'est-à-dire, si je ne me trompais pas, l'exact opposé de chez moi, le mec serait passé par le sud, ce devait être la même distance exactement que par le nord...

On remonta le long de l'ancienne petite ceinture, il traversa un pont par-dessus, j'espérais que dans mon ventre, le GPS n'était pas en train d'être bouffé par les sucs gastriques et que Ruth et son équipe me traçaient toujours...

Il descendit une rue, tourna à gauche – rue du Docteur-Blanche, m'indiqua une plaque – et il fit entrer presque aussitôt la voiture dans le petit jardin d'une petite maison. Quelqu'un ferma le portail.

Il coupa le moteur, laissa les phares allumés et descendit, ma tension artérielle grimpa rapidement.

— Tu sors, je te fouille, grogna le chauffeur avec un accent de l'Est, il avait les joues creuses, les yeux bleus et vides, ça se confirmait, et il paraissait vif, il n'allait pas falloir essayer de le surprendre...

Un autre mec se tenait derrière, trapu, avec un demi-sourire et des yeux instables, il devait être chargé de quelque chose, je le sentais d'instinct.

Deux dangereux.

Le premier alluma une torche, fouilla le sac à dos, me fouilla, il jeta un coup d'œil sur mon mobile, l'alluma, je le vis vérifier qu'il n'y avait pas de communication en cours, et il le jeta sur la banquette de la voiture.

— Non, je le garde. Je veux prendre des photos de ma fiancée, votre chef a dit OK.

J'avais lancé cela sur une inspiration soudaine, le premier mec regarda son copain, qui lui lança un truc dans une langue qui me paraissait être du polonais, et qui me dit :

— C'est pas possible !

— Votre chef, le Belge, il a dit OK, appelez-le. Il veut bien. C'était ma fiancée, je dois lui dire au revoir, et je veux une photo d'elle, après je négocie avec votre chef. Appelez-le. Il était en colère contre vous, mais appelez-le.

Coup de poker, nouvel échange en quelque chose de l'Est, ils étaient emmerdés par cet imprévu, et aussi nerveux, et puis le chauffeur lâcha « OK » en me désignant du menton mon mobile que je récupérai.

Entretemps il m'avait fouillé, mais m'avait laissé mon étui de Carte Bleue.

C'était des pros, ces mecs, mais ils commettaient des erreurs. Dans l'équipe de Ruth, ils devaient me prendre pour un fou, et retenir leur souffle.

J'essayai de retrouver le mien pour être opérationnel, les deux mecs me poussèrent vers la porte de la cave de la petite maison, les volets étaient fermés, aucune lumière.

Le second me précéda dans l'escalier en sortant un automatique de son blouson, je suivis, le chauffeur fermait la marche et verrouilla la porte ; je ne le regardais pas, mais il devait avoir une arme à la main.

Autre erreur, sans doute, de sortir chacun leur artillerie alors que j'étais sans arme : j'avais la possibilité de m'emparer d'un des deux flingues... mais aucune envie pour l'instant.

Un troisième, mince et grand, habillé en noir, avec le regard fiévreux, attendait en bas dans la cave au plafond bas, éclairée de deux lampes à larges coupelles métalliques, et lui il avait carrément une Kalachnikov en travers du ventre, suspendue à sa sangle, et la position de ses mains prouvait que ce n'était pas du décor : il savait s'en servir, s'en servait, c'était son jouet à lui.

Dans un angle de la cave, au fond, il y avait le corps de Clara, allongé sur le sol en béton, enroulé dans une couverture militaire.

Mon cœur battait à tout rompre, je m'approchai doucement, les mecs gardaient le silence.

Elle avait les cheveux mouillés, elle était morte, toute pâle, la bouche entrouverte et livide, et je voyais ses orbites vides, et les cicatrices anciennes autour de ses yeux.

J'avais des picotements sous la peau, comme si je me vidais de ma chaleur.

Il fallait jouer mon rôle, et c'était ce que je voulais : lui dire adieu.

Je me mis à genoux tout près de son corps, et embrassai sa bouche dure et froide.

Une partie de mon cerveau flottait, une autre entraîna rapidement l'ensemble de mon esprit sur la suite, et je me tournai vers les hommes :

— Je vais prendre une photo, comme on a dit, OK ?

Je tirai mon mobile de ma poche tandis que, comme je le prévoyais, le troisième mec, pas au courant, protestait, il avait un accent du sud de la France, plus niçois il me sembla que marseillais :

— Hé, c'est quoi ces conneries ?

— Je fais une photo ou deux, répétai-je d'un air lugubre en cadrant le visage mortuaire de Clara.

— Il a le OK, lui expliqua l'un des deux comparses. C'est bon, pas de souci...

— Mes couilles ouais, c'est quoi cette embrouille ?

Je me tournai vers lui, d'un air détaché et sinistre, j'avais enclenché la vidéo, et au bout de mon bras à demi-plié, mon mobile les filmait, s'ils s'en rendaient compte ils me tuaient à l'instant même, mais je repris la parole d'une voix terne et ferme :

— Votre chef, le Belge, il a dit OK, ça fait partie du *deal* : je lui dis au revoir et je prends une photo d'elle. Et c'est tout, après, vous m'emmenez le voir, on négocie et c'est tout.

— J'aime pas ces conneries ! Pas du tout ! cria celui que j'appelais le Niçois.

— Écoute, m'emmerde pas, tu me fais pas peur, je répondis d'une voix calme. Vous avez tué la femme que j'aime, et vous avez fait une énorme connerie. Le Belge, il était fou. Mais je vais négocier quand même avec lui... Alors tu vas pas me faire chier pour une ou deux photos de ma femme, espèce de porc ? !

J'avais hurlé de tous mes poumons, sans bouger, sans ciller, et le silence retomba dans cette cave mortuaire, les trois hommes étaient figés, stupéfaits, soudain gênés par l'expression de ma

douleur, de ma folie, et je me retournai pour, d'après eux, prendre des photos, puis j'éteignis mon mobile et le remis en poche, et je restai là, immobile, en prière, au moins cinq minutes, personne n'osa dire un mot.

Puis je jugeai que c'était le maximum que je pouvais accorder à Ruth et son équipe, et murmurai en portugais :

— Adieu mon amour... et l'embrassai une dernière fois.

Je me relevai sans un regard pour eux, je la regardais, elle. Je les avais longuement filmés tous les trois, avec le cadavre.

— Traitez son corps avec respect, ordonnai-je à mi-voix, et quand je me tournai vers eux, le Niçois me dévisageait, perplexe, et les deux autres avaient un regard fuyant, ils avaient l'air fébrile.

— Bon, allez, on y va ! lança le chauffeur.

Le Niçois resta en bas, et avec les autres je ressortis dans la nuit, il faisait bon, et l'air me fit du bien.

On grimpa dans la Peugeot, le second ouvrit le portail, une marche arrière et on repartit, j'ouvris la fenêtre arrière gauche, on croisa un motard sur un trail et, avec les reflets de sa visière, je ne vis pas ses yeux...

Boulevard Montmorency, périph' à nouveau, direction porte d'Orléans, puis on emprunta l'ancienne Nationale 20. Je ne disais rien, je pris mon mobile comme si je voulais revoir les photos de ma fiancée, et envoyai la vidéo, sans jeter le moindre coup d'œil au chauffeur, puis j'effaçai la vidéo et la transmission, et j'essayai de me détendre et de récupérer des forces.

On entra dans Verrières-le Buisson.

La destination finale allait bien être l'endroit prévu, et c'était préférable pour moi et mon intégrité physique : l'endroit était sous surveillance, avec des hommes du GIPN pas loin.

Enfin la Peugeot prit à petite vitesse une rue qui montait, j'aperçus la forêt en haut de la rue dans la lumière des phares, et on entra dans l'enceinte d'une propriété, tout en haut de la rue.

Voilà.

Le chauffeur descendit, un homme venait de refermer le portail et s'adressa à lui en polonais (du moins je me dis cela).

L'homme était petit et sec, une trentaine d'années, avec un bouc bien taillé et un costume noir. Il ne m'adressa pas la parole et me fouilla, et quand il explora soigneusement mon mobile je me dis que j'avais bien fait de me débarrasser en lieu sûr de la vidéo.

Lui non plus ne découvrit pas ma lame dans mon porte-carte. Il me tendit, toujours en silence, mon sac à dos avec le disque dur et me précéda dans la villa des années soixante.

La porte d'entrée ouvrait directement sur un large séjour en mezzanine qui donnait sur le jardin, où brillaient des lampes éparses dans l'obscurité. Dans un canapé était assis un homme corpulent, avec une petite tête chauve et des lunettes noires, que je trouvai immédiatement repoussant, ce qu'il recherchait sans doute.

— Ah ! Monsieeeeur Dacosta ! Entrez, entrez !

Il ne se leva pas mais me fit signe pour que je m'asseye dans un fauteuil de cuir noir face à lui, devant une étonnante cheminée en tôle qui couvrait toute la hauteur de la pièce.

Je pris place, il fit un signe et le sbire qui m'avait accompagné dégaina une arme quelconque dont il appuya le canon en métal bien dur contre mon crâne.

Je m'efforçai au calme absolu... C'était mal parti.

— J'ai une mauvaise nouvelle pour vous, reprit l'homme d'un ton neutre, avec un accent belge que je percevais mieux qu'au téléphone. Mon client ne veut pas payer, c'est trop cher, finalement il s'en fout de cette vidéo, surtout qu'il ne sait pas vraiment si elle le menace, il laisse tomber. Je vais donc devoir me débarrasser aussi de vous. Il ne vous paye pas, mais va me payer un peu pour ça.

J'accusai le coup, mais quelque chose clochait et je réagis instinctivement, et répondis en essayant d'assurer ma voix :

— Vous bluffez. C'est des conneries. Si vous saviez qu'il ne payait pas, vous ne m'auriez pas rappelé. Ou bien vous m'auriez

fait tuer là où est morte Clara : un ou deux cadavres à faire disparaître, vos mecs ne sont pas à ça près... Vous oubliez que je suis du business : on ne change pas d'avis comme ça au cours d'un contrat. Si je suis en face de vous, si vous avez pris ce risque-là, c'est que vous avez quelque chose à me proposer...

Il me dévisagea en silence, puis apparemment impressionné il applaudit silencieusement en souriant :

— Waouh. Bravo, Carlos, belle perspicacité, tu as le don pour voir le jeu de tes adversaires. Tu joues au poker ?

— Ça m'est arrivé.

— Tu devais faire des merveilles ! Je comptais te foutre les foies, t'humilier, que tu pisses dans ton froc, mais tu as un sang-froid admirable, ad-mi-ra-ble. Tu bois quelque chose ?

Sur un signe, le sbire s'éloigna mais ne rengaina pas son arme, un automatique couleur cuivre tout à fait élégant.

Il me proposa différentes choses en se levant, alla au bar et me servit le porto (forcément) demandé, lui prit un whisky sans doute, vu la couleur et le verre utilisé, et il posa devant nous une coupelle d'olives.

Un apéro à plus de deux heures du matin, il n'y avait que dans le monde du grand banditisme qu'on faisait ça.

— Alors on met cartes sur table ? demanda l'homme en souriant.

— Ça m'arrange, j'en ai marre de ces conneries.

— Je me suis renseigné sur toi, reprit-il, tu fais peu parler de toi, mais tu n'as pas quitté le métier. Garde du corps, ça m'amuse. Mais tu es très discret sur le reste de tes activités...

— Vous connaissez un mec vivant et qui la ramène, vous ? plaisantai-je. J'ai fait quelques affaires avec Groders, depuis que j'ai quitté l'armée au Portugal, il m'a présenté les bonnes personnes.

C'était faux, intéressant à placer et invérifiable : Groders était une société de « consulting » belge, dirigée par Stefan Groders, qui

était depuis la fin des années 90 la plaque tournante des mercenaires, *Soldiers of fortune*, dans le nord de l'Europe. Ils s'intéressaient particulièrement à tous les soldats d'élite démissionnaires ou réformés, commandos, super-policiers, techniciens de l'armement, anciens pilotes militaires de tous pays et aimant l'argent, et j'avais été approché à ma sortie des Forces spéciales.

Mais dire que j'avais travaillé avec eux n'offrait aucun risque dans ce domaine où le secret était le cœur des activités.

— Tu m'intéresses, lança l'homme. On va sans doute pouvoir faire quelque chose ensemble. Mon client est un connard, il a lancé la grosse affaire avant de se dégonfler. Désolé pour ta femme.

— Je peux vous tutoyer ?

— Oui bien sûr, répondit-il en riant.

— Si on fait affaire ensemble, il me faudra la tête de celui qui l'a tuée. Même par erreur.

— J'y réfléchirai, répliqua l'homme en souriant avant de boire une gorgée de son whisky ou je ne sais quoi. C'est une demande légitime, mais je dois réfléchir si j'ai encore besoin de lui. En revanche, je peux t'échanger cela contre ce fameux disque dur et le code, ajouta t-il en désignant mon sac à dos du menton.

— Si j'avais l'esprit méfiant ou mal tourné, je me dirais que vous allez détourner les trois millions d'euros de la transaction, que votre client aurait en fait accepté, à votre profit tout en m'embauchant. Ce serait malin.

— Non. C'est comme une garantie au cas où. Si la fille a couché avec du beau monde comme on me l'a dit, ça peut être intéressant d'avoir des leviers possibles. Et je comptais te laisser t'occuper de ça.

— Non, le chantage je refuse, je vous le dis tout net.

— C'est bien, ça me plaît que tu ais les couilles de me dire ça tranquillement. Bon, Carlos, j'ai besoin d'un coordinateur.

— Je n'ai pas envie d'être chef d'équipe, dis-je en secouant la tête.

— Non, Carlos : responsable de réseau ! Un mec intelligent et fiable qui ne soit pas tatoué de partout, à fumer le cigare comme dans un film de guerre américain, je veux plus de mecs qui roulent en 4×4 et qui jouent les guignols.

— Il y a à peu près que ça, dans le secteur, ajoutai-je en souriant.

— Ça t'intéresse ?

— Après cette histoire et la disparition de Clara, tout le monde comprendra très bien que je plaque tout...

— Où en sont les flics sur l'affaire ?

— Ils pataugent, et ils n'ont pas fini...

— Ça t'intéresse ?

— Oui.

Il tendit son verre, on trinqua. Il se leva pour se dégourdir les jambes, ou pour marquer sa domination sur moi.

Je repris alors la parole pour m'avancer en terrain inconnu...

— J'ai un truc à vous proposer aussi... C'est de trop grande ampleur pour moi, et je cherchais justement un associé qui ait la structure et le fric...

— Dis toujours ?

— En fin d'année dernière, il y a une boîte israélienne qui a fait faillite : secteur en pleine expansion, mais magouilles financières. Ils concevaient et fabriquaient des drones. Vous suivez ?

— Ça me branche bien, comme préambule, renchérit l'homme en souriant. Continue...

— Un ami à moi s'est intéressé à cela avant que les services secrets ne réagissent. Il a récupéré les prototypes en cours d'étude, et a sorti cela du pays en pièces détachées, avec le contenu des disques durs de la boîte : projets, données techniques, contacts, contrats...

— Ça m'intéresse beaucoup, tout ça, s'exclama l'homme en riant. Mais ton ami doit être gourmand, non ?

— Mon ami est un vrai ami, il est recherché, il veut plutôt se débarrasser de ça, et il ne traitera qu'avec des gens de confiance. Moi. Sauf que je dois savoir quoi faire de ce pactole...

— Je dois y réfléchir... Tu as des éléments tangibles à me montrer pour que je sache que c'est valable et que ton ami, même si c'est un vrai ami, essaie pas de te baiser ?

— Oui.

Je me levai et me tournai vers l'homme de main armé en souriant :

— Je vais sortir un truc de ma poche, OK ?

Le Belge se mit à rire et l'homme, imperturbable, me fit signe de la tête.

Je sortis mon porte-carte.

— Vous avez peut-être ici un lecteur de cartes bancaires que vous donne votre banque, vous savez, pour générer des codes pour des paiements sécurisés ? J'ai une carte magnétique qui fonctionne avec ces lecteurs, et avec un des codes fournis, on accède au site de mon ami, il donne des extraits du contenu des ordinateurs, et des photos de prototypes...

— Super. Ouais, j'ai ça là-haut. Philip, va me chercher ça, s'il te plaît, tiroir de gauche au milieu, dans mon bureau, on dirait une calculette...

Le sbire fronça les sourcils sans bouger, et le Belge s'emporta aussitôt :

— Vas-y, quoi, on est en affaires avec lui, il est pas armé, arrête de te prendre la tête, va me chercher ça, bordel !

L'homme me dévisagea, puis se mit en mouvement et grimpa les escaliers comme un chat, mais je ne le regardais déjà plus pour dire au Belge d'un ton détaché :

— C'est sur une carte de fidélité de grand magasin, la bande magnétique a été reprogrammée par un autre ami...

— C'est génial, ça, fais voir ?

Je pris la lame et me jetai sur lui d'un trait, le Puma, en l'attrapant par l'épaule avant qu'il ne puisse réagir, et lui pris le cou par derrière dans l'étau de mon bras, il eut un grognement étranglé et je lui mis la lame triangulaire sous les yeux en lui murmurant à l'oreille d'une voix ferme :

— Pas un geste, pas un cri ou je te saigne comme un goret et personne pourra te sauver !

Je lui fis une légère entaille sous l'oreille et le sentis frémir de tout son corps, puis je le traînai en marche arrière vers le fond de la pièce.

Quand l'homme de main descendit, je retins ma respiration, et murmurai à voix presque inaudible :

— Ccchhhht...

L'homme ne nous vit pas tout de suite. Quand il nous aperçut, il dégaina aussitôt et fit volte-face. Il y eut alors un fracas immense et la baie vitrée explosa, l'homme tituba, la poitrine et le côté opposé de la cage thoracique rougis de sang. Stupéfait, il s'effondra.

Le Belge comprit alors qu'il avait affaire à bien pire pour lui que la vengeance d'un mec malin dont on a tué la femme.

Les hommes en noir du GIPN se déployèrent dans le séjour, dans les débris de verre, et fondirent sur moi sans bruit pour m'arracher le Belge des mains et le menotter avec une relative douceur, et il y eut alors dans cette rue calme de Verrières-le-Buisson un festival de gyrophares.

Mais il me fallut attendre un petit moment avant que mes tensions nerveuse, artérielle, mentale veuillent bien s'apaiser un peu.

Épilogue

Ruth, toute nue, frissonna en entrant tout doucement dans l'eau par l'échelle d'aluminium : la surface de l'eau, totalement inerte sous la lune, frémit à peine, et elle s'évertua à faire le moins possible de vagues.

Elle marcha tout doucement le long du bord, en se penchant pour que ce soit son cou et non ses épaules qui fendent la surface de l'eau, jusqu'à arriver face à la poignée qui indiquait la ligne de nage.

Alors, en bougeant le moins possible, elle ajusta ses lunettes de natation, elle n'avait que cela sur elle – elle voulait protéger ses yeux du chlore – puis elle prit profondément sa respiration, se laissa couler, recroquevillée, et poussa de ses pieds contre la paroi en s'élançant avec ampleur sous l'eau, tendue, étirée, en pointe.

Trente-sept jours étaient passés depuis la fameuse nuit sinistre et violente, et l'arrestation du Belge.

L'instruction était finie depuis trois jours, ses services et le juge avaient bouclé l'affaire, et cette période avait été pour elle d'une intensité incroyable, épuisante et réjouissante à la fois, pour aller jusqu'au bout, jusqu'au fond de cette histoire qu'elle n'oublierait jamais, et dont elle sortait transformée.

Elle vida ses poumons longuement en un chapelet de bulles qui partit dans son sillage, puis entama des mouvements de brasse, lentement, sortit la tête en appuyant sur l'eau pour prendre de

l'air, et se rallongea sous la surface. Elle se sentait incroyablement bien.

La première entrevue avec le juge d'instruction, qui eut lieu dès le surlendemain de l'arrestation, avait commencé pour elle de façon plutôt éprouvante : elle était épuisée, n'avait quasiment pas dormi et le juge, un magistrat d'une quarantaine austère et pointilleux, connu pour sa rigueur, commença par la critiquer sur sa conduite de l'affaire.

Elle avait selon lui pris des risques inconsidérés en mettant un civil, pleinement lié à l'affaire, au cœur du dispositif.

— C'était tout à fait hasardeux, empirique, c'était un pari injustifiable que vous tentiez, sur une impression personnelle que vous aviez que Carlos Dacosta était capable de ça... et s'il y avait eu le moindre problème, ç'aurait viré à la catastrophe, et pour vous et vos services, l'échec aurait été retentissant !

Elle avait gardé le silence, elle savait qu'avec le juge c'était la meilleure chose à faire, et puis, à sa grande surprise, il avait ensuite souri et l'avait félicitée, en lui disant que le pari avait été gagnant, et que son intuition avait permis de conclure l'affaire au mieux, en plus des capacités incroyables de Carlos Dacosta à gérer le stress opérationnel et à prendre des initiatives.

Et de surcroît, avait-il conclu, « l'avalanche de preuves de toutes sortes » finissait de faire de cette opération risquée un succès mémorable dont elle pouvait se féliciter avec son équipe.

Ruth avait compris que c'était gagné, et que la conclusion administrative et judiciaire de l'affaire allait bien se dérouler.

Les jours qui avaient suivi l'arrestation avaient donc été très denses : les investigations s'étaient enchaînées à un rythme soutenu.

Les ordinateurs, téléphones, agendas du Belge avaient été une source inespérée de preuves, d'éléments à charge, des portes d'entrée multiples, à peine sécurisées, vers ses activités, ses réseaux, son existence criminelle.

Il n'y avait eu qu'à se pencher, mais le travail de recoupement et d'enquête avait été du coup énorme et très urgent : il fallait travailler sur ce matériel ultra-sensible avant que tous les acteurs de cet univers souterrain ne s'affolent et disparaissent avec les preuves matérielles. *Interpol* avait été mise dans le coup, et l'équipe de Ruth s'était renforcée en « cellule d'enquête ».

Elle arriva à l'autre bout de la piscine et négocia un virage sous-marin parfait : une pirouette souple qui la propulsa vers son point de départ, tranquillement. Il devait être près de deux heures et demie du matin, elle s'étira et sentit ses muscles frémir de bonheur.

Après le départ des voitures de Carlos et de ses suiveurs de la maison de la rue du Docteur-Blanche, elle avait fait positionner sur les lieux le dispositif prévu : détournement discret de la circulation possible autour du quartier (à cette heure de la nuit dans le XVIe, c'était désert mais il ne fallait rien négliger), surveillance maximale de la maison, et un détachement du GIPN était arrivé sur les lieux au bout de dix minutes, et tout le monde avait pris connaissance de la vidéo prise par Carlos : on voyait les lieux, les adversaires, leur arsenal.

À la seconde même où elle avait appris que la maison de Verrières était investie et que le Belge était arrêté, elle avait donné le feu vert pour l'assaut : le commando avait pénétré dans le jardin, et pendant que l'électricité était coupée, il avait ouvert la porte de la cave et balancé des gaz aveuglants et paralysants.

Les deux tueurs étaient en train de poursuivre ce qu'ils avaient apparemment entamé, c'était le cas de le dire, avant l'arrivée de Carlos : ils découpaient le cadavre de Clara en morceaux.

Ces circonstances atroces avaient marqué tout le monde, et quand le public l'avait appris quelques jours plus tard, l'affaire avait pris une dimension tragique et une ampleur plus grande encore, alors même que dès le lendemain de l'arrestation du Belge, les médias s'étaient emparés avec gourmandise de cette histoire dont les personnages avaient déjà défrayé l'actualité.

Carlos le garde du corps était devenu « Le tombeur du Belge », dont les faits d'armes et la biographie avaient alimenté les chroniques, Ruth était « La commissaire » comme si elle était la seule en poste dans toute la France, Clara était devenue « La martyre aveugle de la maison de l'horreur », et le rôle de la banquière, la sœur, avait été volontairement laissé dans le flou, le temps de remonter les pistes de ses confessions.

Mais de ce point de vue, l'affaire avait connu un développement rapide et impensable, il n'y avait pas eu besoin des aveux du Belge.

L'équipe scientifique n'avait eu aucun mal à faire parler l'un de ses portables, la nuit même de l'arrestation.

Le numéro de celui qui devait très certainement être le client, l'homme qui avait lancé le contrat sur les confessions d'Irène, fut très vite repéré, notamment entre dix heures et minuit, quand Carlos avait donné son prix au Belge, trois millions d'euros.

La ligne de mobile utilisée avait été enregistrée sous un faux nom, mais on avait pu remonter très vite à la source par les coordonnées bancaires et différentes erreurs grossières commises par le bénéficiaire à la souscription du contrat.

Il s'agissait d'un homme politique en vue, jeune et très actif dans le paysage médiatique, dont le nom et les frasques, ainsi que des détails physiques inédits, étaient cités par Irène dans son journal intime vidéo.

Le juge n'avait pas hésité et avait demandé très rapidement une perquisition générale et simultanée de ses bureaux et domiciles.

La presse avait été informée, on ne sait trop par qui.

À la date donnée par les confessions d'Irène, on trouva dans un agenda le prénom de la propriétaire de la villa où avait eu lieu la partouze où ils s'étaient rencontrés, on trouva également des preuves que l'homme politique en question avait récemment cherché à contacter le Belge, et s'était même d'ailleurs déplacé à Bruxelles pour le rencontrer, en annulant des rendez-vous.

L'affaire avait pris alors une dimension de séisme plus grande encore que celle du Sofitel de New-York : plus que les frasques sexuelles d'un homme politique prometteur, celui-ci avait franchi une étape supplémentaire en cherchant à récupérer les preuves compromettantes par le biais d'une équipe de tueurs qui avaient torturé, enlevé et assassiné deux femmes pour honorer le contrat.

Depuis seize jours, on ne parlait que de cela, en France et en Europe, et Carlos avait même refusé des interviews de journalistes américains, japonais et australiens.

Dès l'arrestation du Belge, alors que commençait l'instruction, Ruth avait dit à Carlos qu'il ne fallait pas qu'ils s'appellent : chacun allait être sur la sellette, et on ne manquerait pas de juger que leur relation, si elle venait à apparaître, était déplacée, parasite, et que cela avait influé sur son travail à elle, la gestion de l'enquête, et sur sa perception des risques de cette opération, toute réussie qu'elle fût.

Il comprit bien cela, ne voulut pas, mais ils s'écrivirent beaucoup de courriels durant cette période. Des messages émus, très personnels, notamment quand eurent lieu les enterrements de Clara et d'Irène, à Orléans, quatre jours après l'arrestation.

Ruth sut être là avec ses mots à elle, et par la suite, la tendresse s'accrut entre eux.

Et puis, au fur et à mesure de l'enquête qu'elle devait mener tambour-battant avec son équipe, avec même des allées et venues entre Paris et Bruxelles, l'épuisement, la détermination et la tension nerveuse mirent Ruth à cran, à vif, et elle envoya à Carlos des messages totalement sexuels où elle clamait son envie qu'il la baise, et il répondit avec une chaleur qui rendit la jeune femme à moitié folle.

Ils engagèrent alors une correspondance torride, et la commissaire rentrait chez elle le soir pour de longues séances de masturbation où toutes ses pensées, à défaut de son ventre, de sa bouche et de son cul, étaient dédiées à Carlos.

Ruth se sentait dans une enivrante symbiose avec son corps : ses muscles chauds, sa respiration calme parfaitement synchronisée avec le rythme lent de sa nage, la température si douce de l'eau qu'elle paraissait être celle de son corps...

C'était un délice, il lui sembla qu'elle pouvait ainsi nager autant qu'elle voulait, dans une harmonie paisible en dehors du temps.

Il y avait trois jours, le juge d'instruction l'avait donc appelée : le dossier était bouclé, la phase purement judiciaire commençait. Il la remercia à nouveau.

Ruth avait mis du champagne dans un petit frigo dans son bureau et fait acheter des coupes, des vraies coupes, peut-être pas en cristal mais au moins en verre, elle ne supportait pas les gobelets pour boire du champagne.

Elle convoqua son équipe à une mystérieuse « réunion d'urgence » et les remercia tous pour le travail fourni depuis le début de cette affaire, c'est-à-dire depuis le coma de la banquière.

Son équipe salua elle aussi son travail à elle, et la réunion au champagne fut aussi émue que chaleureuse et drôle : tout le monde soufflait après une affaire qui s'était révélée être énorme, insoupçonnable, pour ne pas dire historique.

D'ailleurs elle informa son équipe qu'elle avait demandé et obtenu quinze jours de congé, et aussitôt tout le monde voulut savoir ce qu'elle allait faire, où elle allait, avec qui.

Mais elle se contenta de rire et de reprendre du champagne.

Après six longueurs au clair de lune, Ruth reprit pied près du mur, elle n'était même pas essoufflée, c'était merveilleux.

Elle sortit de la piscine, l'air tiède de la nuit portugaise la fit frissonner, et elle s'enroula dans un drap de bain qu'elle avait déposé sur une chaise longue près du bord.

Elle entra dans la chambre plongée dans la pénombre, elle entra dans les parfums, celui de Carlos, celui de l'amour, le sien, odeurs de peau, de sexe, elle ferma les yeux de bien-être et jeta la serviette

sur une chaise avant de tout doucement venir se blottir contre le dos de son homme, endormi sur le côté. Il se réveilla et grogna :

— Tu es toute fraîche, tu es allée nager ?

— Oui... Dors... répondit-elle en caressant son ventre chaud.

Ses doigts descendirent, elle caressa du bout des doigts le membre assoupi de Carlos, qui ne fut pas long à réagir, en se gonflant peu à peu. Elle entendit son petit rire dans l'obscurité :

— Tu es une vraie obsédée... murmura t-il.

— Je t'ai prévenu, Chéri : si je te rejoins dans cette maison que tu as louée, c'est pour deux choses : dormir et faire l'amour !

— Ben justement : je dormais ! plaisanta Carlos qu'elle branlait maintenant d'une main légère.

— Ah mais c'est les débuts du couple, ça : il faut se coordonner ! répondit-elle avec un sérieux professoral.

— Je veux bien être sur ton tempo : quand tu veux.

— Ça me plaît, ça ! rigola Ruth.

— Suce-moi, j'ai envie de ta bouche...

Il se tourna sur le dos, et Ruth en souriant se contorsionna pour venir prendre entre ses lèvres le sexe de son amant qui était maintenant en pleine forme, malgré les nombreuses activités sexuelles très variées et inventives auxquelles ils se livraient sans retenue nuit et jour, depuis qu'il était venu la chercher à l'aéroport de Lisbonne, deux jours avant.

Sans se concerter, ils n'avaient utilisé aucun préservatif, et Ruth avait été émue de cela, et de savoir son sperme jaillir en elle, de le laver en se lavant, l'avait bouleversée.

Elle fit à son homme une fellation très lente qui finit par le faire gémir et se tortiller sur le lit, et il murmura :

— Viens sur moi... s'il te plaît.

Elle l'enjamba, et en frissonnant de désir elle prit son temps, joua un peu avec son gland à l'entrée de sa chatte toute mouillée, avant enfin de lentement s'enfiler sur son désir à lui, tendu, raide, qu'elle avait tellement attendu.

Débordée, elle lâcha un petit cri en s'asseyant complètement sur lui : il était planté en elle au plus profond, c'était si beau de le voir allongé dans la pénombre et de le sentir lui traverser le ventre, comme un pieu tout chaud !

Dans cette maison de location dans la campagne, ils pouvaient crier comme ils voulaient et ne s'en privaient pas, et en plaisantant, Carlos avait expliqué que c'était pour cela qu'il ne l'avait pas invitée dans sa famille.

Elle roula lentement du bassin, et adora comme il lui empoigna les hanches. Elle voulait le rendre fou, mais elle n'était pas sûre de pouvoir tenir, pas certaine qu'il serait le premier à jouir, tant elle était brûlante, amoureuse, les nerfs à vif et la peau frissonnante.

Quand il s'empara de sa poitrine avec ses mains surnaturelles de douceur et de force, elle sut que c'était foutu, et du coup se laissa aller en se cambrant, avec une série de gémissements langoureux et affolés.

L'orgasme la cueillit et elle cria franchement, mais Carlos, dans cette ambiance surchauffée avec au-dessus de lui cette jolie lionne survoltée qui gigotait sur sa queue en criant, ne tarda pas à la rejoindre, il éjacula en criant lui aussi.

Ils restèrent imbriqués, en sueur, somnolents, amoureux, et puis Carlos murmura, hésitant :

— J'aimerais bien...

— Oui ?

— Qu'on jouisse comme ça tous les deux et que tu sois enceinte...

Elle avala sa salive en silence, le cœur battant à tout rompre, la gorge serrée d'un seul coup, et il crut qu'il avait été trop loin, qu'il était déplacé, qu'il avait dit une connerie, et que sa réflexion lui déplaisait. Alors il chuchota d'une voix retenue :

— Excuse-moi, je rêvassais...

— Tu voudrais ?

— Oui. C'est possible ?

— Je ne sais pas. Oui parce que j'ai encore l'âge pour ça, que je suis en pleine forme... Je pense que oui, mais on ne peut jamais savoir... Je ne prends pas la pilule, tu sais ? Et là, depuis que je suis ici, on n'a pas mis de capotes...

— Alors si on jouit souvent et beaucoup, ce serait... possible ? demanda-t-il en riant.

— Ooooh oui, je crois, mais il faut faire l'amour beaucoup-beaucoup, OK ? On ne dort même plus, on mange un peu, on baise, on se baigne un peu, on fait l'amour et on recommence... C'est simple à retenir : tu bandes, et moi j'ai les fesses à l'air.

— C'est un très bon programme ! s'exclama Carlos en riant.

Elle l'embrassa, en ressentant un émoi inédit, fou, un vertige de femme inconnu ; elle venait de se lâcher dans le vide.

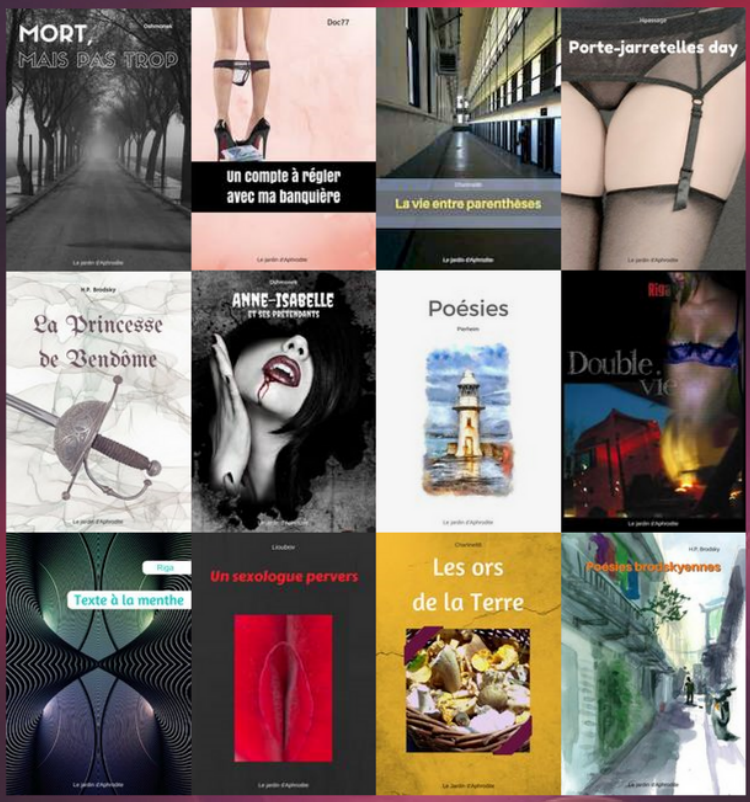
— Je ne croyais pas ça possible, reprit-elle en souriant.

— Quoi ?

— Une grosse brute adorable de Portugais viril veut m'engrosser, et ça me fait mouiller comme une folle !

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

https://www.le-jardin-aphrodite.fr



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite